présence du futur

arthur c. clarke

la cité et les astres

denoël

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Tel un joyau resplendissant, la cité reposait au sein du désert. Elle avait autrefois connu le changement et la modification, mais le temps, maintenant, ne passait plus pour elle : jours et nuits voltigeaient sur la face du désert, mais dans les rues de Diaspar, c'était toujours l'après-midi, et le soir ne tombait jamais. Les longues nuits d'hiver pouvaient poudrer le désert de gelée blanche où se figeait le vestige d'humidité de l'air ténu de la terre : la cité ne connaissait ni chaleur ni froid. Elle n'avait aucun contact avec le monde extérieur ; elle était elle-même un univers.

Auparavant, les hommes avaient construit des villes, mais jamais aucune comme celle-là. Certaines avaient duré des siècles, d'autres des millénaires, avant que le temps ne balayât jusqu'à leurs noms. Diaspar seule avait défié l'éternité, se défendant, ainsi que tout ce qu'elle abritait, contre la lente érosion des siècles, les ravages de la vieillesse et la corrosion de la rouille.

Depuis que la cité avait été construite, les océans de la terre avaient fait leur temps, le désert recouvert le globe tout entier. Les dernières montagnes avaient été réduites en poussière par les vents et les pluies, et le monde était trop las pour en enfanter d'autres. La cité n'en avait cure. Même la Terre pouvait s'effriter, Diaspar continuerait de protéger les rejetons de ses bâtisseurs et de les transporter, eux et leurs trésors, sains et saufs sur les flots du temps.

Ils avaient beaucoup oublié, mais ils ne le savaient pas…

- Arthur C. Clarke
  - ○
  - ○ I
  - ○ II
  - ○ III
  - ○ IV
  - ○ V
  - ○ VI
  - ○ VII
  - ○ VIII
  - ○ IX
  - ○ X
  - ○ XI
  - ○ XII
  - ○ XIII
  - ○ XIV
  - ○ XV

- ○ XVI
- ○ XVII
- ○ XVIII
- ○ XIX
- ○ XX
- ○ XXI
- ○ XXII
- ○ XXIII
- ○ XXIV
- ○ XXV
- ○ XXVI

Arthur C. Clarke
La Cité et les Astres

Texte français de Françoise Cousteau
ÉDITIONS DENOËL
Titre original :
THE CITY AND THE STARS
© 1960, by Éditions Gallimard, Paris.

Tel un joyau resplendissant, la cité reposait au sein du désert. Elle avait autrefois connu le changement et la modification, mais le temps, maintenant, ne passait plus pour elle : jours et nuits voltigeaient sur la face du désert, mais dans les rues de Diaspar, c'était toujours l'après-midi, et le soir ne tombait jamais. Les longues nuits d'hiver pouvaient poudrer le désert de gelée blanche où se figeait le vestige d'humidité de l'air ténu de la terre : la cité ne connaissait ni chaleur ni froid. Elle n'avait aucun contact avec le monde extérieur ; elle était elle-même un univers.

Auparavant, les hommes avaient construit des villes, mais jamais aucune comme celle-là. Certaines avaient duré des siècles, d'autres des millénaires, avant que le temps ne balayât jusqu'à leurs noms. Diaspar seule avait défié l'éternité, se défendant, ainsi que tout ce qu'elle abritait, contre la lente érosion des siècles, les ravages de la vieillesse et la corrosion de la rouille.

Depuis que la cité avait été construite, les océans de la terre avaient fait leur temps, le désert recouvert le globe tout entier. Les dernières montagnes avaient été réduites en poussière par les vents et les pluies, et le monde était trop las pour en enfanter d'autres. La cité n'en avait cure. Même la Terre pouvait s'effriter, Diaspar continuerait de protéger les rejetons de ses bâtisseurs et de les transporter, eux et leurs trésors, sains et saufs sur les flots du temps.

Ils avaient beaucoup oublié, mais ils ne le savaient pas.

Ils étaient aussi parfaitement adaptés à leur milieu qu'à eux celui-ci car, de part et d'autre, ils avaient été Créés l'un pour l'autre. Ce qui existait au-delà des murs de la ville n'intéressait point ses habitants ; c'était là quelque chose qu'ils avaient rayé de leur esprit Diaspar était pour eux tout ce qui existait, tout ce qu'il leur fallait, tout ce qu'ils pouvaient imaginer. Que l'homme eût jadis possédé les étoiles n'avait pour eux aucune importance.

Cependant, les mythes anciens revenaient parfois les hanter et ils s'agitaient, mal à l'aise, lorsqu'ils se souvenaient des légendes de l'Empire, du temps où Diaspar jeune puisait sa vitalité dans son

commerce avec nombre de soleils. Ils ne désiraient pas revivre les jours passés, car ils se sentaient satisfaits de leur éternel automne. Les gloires de l'Empire appartenaient au passé et pouvaient y rester, car les habitants de Diaspar se rappelaient la fin de l'Empire et, à la pensée des Envahisseurs, le froid de l'espace même s'insinuait dans leurs os.

Alors une fois encore ils s'en revenaient vers la vie et vers la chaleur de la cité, vers le long âge d'or dont le début était déjà oublié, et la fin encore plus lointaine. D'autres hommes avaient rêvé d'un âge tel, mais eux seuls l'avaient réalisé.

Eux seuls avaient vécu dans la même ville, arpenté les mêmes rues miraculeusement immuables, tandis que plus de mille millions d'années allaient s'usant.

I

Il leur avait fallu de longues heures pour se frayer un chemin hors de la caverne des Vers Blancs. Même maintenant, ils n'étaient pas sûrs de ne pas être poursuivis par quelque monstre blafard, et le pouvoir de leurs armes était presque épuisé. Devant eux le rai flottant de lumière, leur guide mystérieux dans les labyrinthes du mont de Cristal, les dirigeait toujours. Ils n'avaient d'autre choix que de le suivre, bien qu'il risquât de les conduire, comme il l'avait fait tant de fois auparavant, vers des périls encore plus effroyables.

Alvin jeta un coup d'œil derrière lui pour voir si tous ses compagnons étaient toujours là. Alystra était tout près derrière, portant la sphère de lumière froide, mais inextinguible, qui leur avait dévoilé de telles horreurs et de telles splendeurs depuis le début de leur aventure. La pâle clarté blanche emplissait l'étroit couloir et se reflétait sur les murs brillants ; aussi longtemps que durerait le pouvoir de la sphère lumineuse, ils pourraient voir où ils allaient et détecter tous les dangers visibles. Mais les plus grands dangers dans ces grottes, Alvin le savait trop bien, n'étaient nullement ceux que l'on apercevait.

Derrière Alystra, et peinant sous le poids de leurs projecteurs, venaient Narillian et Floranus. Alvin se demanda brièvement pourquoi ces projecteurs étaient si lourds, alors qu'il eût été si simple de les équiper de neutralisateurs de gravité. Alvin pensait toujours à des détails de ce genre, même au milieu des aventures les plus désespérées. Lorsque de telles idées lui traversaient l'esprit, il semblait que vacillât un instant la structure de la réalité et que, derrière le monde des sens, Alvin entrevoyait un autre univers, totalement différent…

Le couloir se terminait par un mur nu. Le rai de lumière les avait-il encore trahis ? Non… Tandis même qu'ils s'en approchaient, la roche se mit à crouler en poussière. Le mur fut transpercé par une lance de métal tournant sur elle-même pour bientôt devenir une vis géante. Alvin et ses amis reculèrent, attendant que la machine se fût foré un chemin dans la grotte. Avec un grincement assourdissant de métal sur du roc — qui résonnait sûrement dans toute la montagne et en réveillait l'engeance de cauchemar —, le sous-terrestre jaillit du mur et vint stopper près d'eux. Une porte massive s'ouvrit et Callistron parut, leur criant de se dépêcher. (Pourquoi Callistron ? se demanda Alvin. Que fait-il ici, *lui* ?) Quelques instants plus tard, les jeunes gens étaient en sûreté, et la machine faisait une embardée en avant, entamant son voyage dans les profondeurs du sol.

L'aventure était terminée. Bientôt, comme toujours, ils se

retrouveraient chez eux, et leur étonnement, leur frayeur, leur émotion appartiendraient au passé. Ils étaient fatigués et contents.

Alvin se rendait compte, d'après l'inclinaison du plancher, que le sous-terrestre s'enfonçait dans la terre. Sans doute Callistron savait-il ce qu'il faisait, et était-ce là le chemin qui les ramenait chez eux. C'était pourtant dommage, lui semblait-il…

« Callistron, dit soudain Alvin, pourquoi n'allons-nous pas vers le haut ? Nul ne connaît l'aspect réel du mont de Cristal. Ne serait-il pas merveilleux de surgir dehors, quelque part sur ses pentes, de voir le ciel et le paysage environnant ? Nous sommes restés bien assez longtemps sous terre. »

Alors même qu'Alvin prononçait ces mots, il savait plus ou moins qu'il était dans l'erreur. Alystra poussa un cri étouffé, l'intérieur du souterrain ondoya comme une image reflétée sur l'eau et, au-delà des murs de métal qui l'entouraient, Alvin entrevit une fois encore cet autre univers. Les deux mondes semblaient en conflit, prédominant à tour de rôle. Puis, très soudainement, tout prit fin. Il y eut une sensation de déchirure, de brisure… Et le rêve cessa.

Alvin se retrouva à Diaspar dans sa chambre familière, flottant à une cinquantaine de centimètres du sol, car le champ de gravité le protégeait du contact meurtrissant de la matière brute.

Il était redevenu lui-même. *Ceci* était la réalité — il savait exactement ce qui allait ensuite se produire.

Alystra fut la première à se montrer. Elle était plus inquiète que contrariée, car elle était très éprise d'Alvin.

« Oh ! Alvin ! dit-elle, le regardant du haut du mur où elle semblait s'être matérialisée, c'était une si passionnante aventure ! Pourquoi a-t-il fallu que tu gâtes tout ?

— Je regrette. Ce n'était pas mon intention… J'ai seulement pensé que ce serait une bonne idée de… »

Il fut interrompu par l'arrivée simultanée de Callistron et de Floranus.

« Maintenant, écoute, Alvin, commença Callistron. C'est la *troisième* fois que tu interromps une saga. Tu as coupé la séquence d'hier en voulant sortir de la vallée des Arcs-en-ciel. Et la veille, tu avais tout chambardé en essayant de remonter aux Origines par la piste temporelle que nous explorions. Si tu te refuses à observer les règles, il te faudra partir tout seul. »

Il disparut, très monté, entraînant avec lui Floranus. Narillian n'apparut pas ; il était probablement trop exaspéré par toute cette histoire. Seule demeurait l'image d'Alystra, considérant tristement Alvin.

Alvin inclina son champ de gravité, prit pied et marcha vers la table qu'il venait de matérialiser. Une coupe de fruits exotiques y

surgit, et non l'aliment qu'il désirait car, dans sa confusion, il avait laissé dériver ses pensées. Soucieux de camoufler son erreur, il prit le fruit qui lui parut le plus inoffensif d'apparence, et se mit à le sucer avec circonspection.

« Eh bien, demanda enfin Alystra, que vas-tu faire ?

— Je n'y peux rien, fit Alvin, l'air un peu boudeur. Je trouve les règlements stupides. En outre, comment puis-je m'en souvenir alors que je vis une saga ? Je me comporte simplement de la façon qui me semble normale. Tu n'avais pas envie de voir la montagne, *toi ?*

Les yeux d'Alystra s'écarquillèrent d'effroi.

« Cela signifierait aller au-dehors ! » répondit-elle.

Alvin savait qu'il était inutile de poursuivre la discussion. Là s'élevait la barrière qui le séparait des hommes du monde où il vivait, et qui risquait de le condamner à une vie de frustration. Il voulait toujours aller au-dehors, et cela en rêve comme en réalité. Mais pour tous, à Diaspar, le dehors était un cauchemar auquel on ne pouvait faire face. On n'en parlait jamais, si le sujet pouvait être évité ; c'était quelque chose de malpropre et de mauvais. Et pas même Jeserac, le directeur d'études d'Alvin, ne voulait lui en donner la raison…

Alystra continuait à regarder le jeune homme de ses yeux interrogateurs et tendres.

« Tu es malheureux, Alvin, dit-elle. Personne ne devrait être malheureux, à Diaspar. Laisse-moi venir te parler. »

Sans galanterie aucune, Alvin fit non de la tête. Il savait où cela le mènerait, et en ce moment il voulait être seul. Doublement déçue, Alystra s'effaça peu à peu du mur.

Dans une ville de dix millions d'êtres, pensa Alvin, il n'y en avait pas un avec qui il pût véritablement causer. Eriston et Etania l'aimaient à leur façon mais, maintenant que leur période de tutelle s'achevait, ils étaient bien aises de le laisser régler sa vie et ses distractions à sa guise. Au cours de ces dernières années, et à mesure que le fait qu'il s'écartait de la norme se faisait de plus en plus évident, Alvin avait souvent perçu le ressentiment de ses parents. Pas contre lui — ce qu'Alvin eût peut-être pu affronter et combattre — mais contre la pure malchance qui avait fait que parmi leurs millions de concitoyens, ils l'avaient accueilli à sa sortie du Palais de la Création, vingt ans auparavant.

Vingt ans. Il pouvait se rappeler ce premier instant et les premiers mots qu'il n'avait pas entendus : « Sois le bienvenu. Alvin. Je suis Eriston, ton père désigné. Voici Etania. ta mère. » Les mots n'avaient rien signifié alors, mais son esprit les avait enregistrés avec une rigoureuse exactitude. Il se rappelait comme il avait considéré son propre corps qui avait grandi de trois à cinq centimètres, mais sans beaucoup changer depuis l'instant de sa naissance. Il était venu en ce

monde à peu près adulte, et il aurait peu varié, sauf pour la taille, quand le temps viendrait de le quitter, dans un millier d'années.

Avant ce premier souvenir, le néant. Un jour, peut-être ce néant surgirait-il de nouveau, mais c'était là une pensée trop lointaine pour le frapper.

Son esprit se tourna une fois de plus vers le mystère de sa naissance. Il ne semblait pas étrange à Alvin qu'il eût pu être créé, l'espace d'un instant, par les forces qui matérialisaient les autres objets dans sa vie quotidienne. Non ; *là* n'était pas le mystère. L'énigme qu'il n'avait jamais pu résoudre, que nul ne lui expliquerait jamais, c'était son caractère unique.

Unique. Le mot était triste, étrange… et la manière d'être, étrange et triste. Lorsque le mot s'appliquait à lui — Alvin l'avait souvent entendu, quand on pensait qu'il n'écoutait pas — le terme semblait posséder des résonances sinistres qui menaçaient plus que son propre bonheur.

Ses parents, son directeur d'études, tous ceux qu'il connaissait avaient essayé de le garder de la vérité, comme anxieux de sauvegarder l'innocence de sa longue enfance.

Ce faux semblant allait bientôt prendre fin : dans quelques jours, il serait pleinement citoyen de Diaspar, et on ne pourrait rien lui cacher qu'il eût envie de savoir.

Pourquoi, par exemple, était-il impropre aux sagas ? De tous les amusements de la cité, elles étaient les plus populaires. Quand on participait à une saga, on n'était pas seulement spectateur passif, comme dans les divertissements si grossiers des temps primitifs qu'Alvin avait parfois expérimentés. On y prenait part activement et l'on y possédait — ou semblait posséder — son libre arbitre. Les événements et les scènes qui en constituaient les aventures avaient peut-être été préfabriqués par des artistes oubliés, mais ils avaient suffisamment de jeu pour permettre d'importantes variantes. Vous pouviez aller dans des mondes fantomatiques avec vos amis, à la recherche d'émotions inconnues à Diaspar, et, aussi longtemps que durait le rêve, on ne pouvait le distinguer de la réalité. En fait, pouvait-on être sûr que Diaspar elle-même n'était pas un rêve ?

Nul ne pourrait jamais expérimenter toutes les sagas conçues et enregistrées depuis l'origine de la ville. Très subtiles et diverses à l'infini, elles jouaient de toutes les émotions. Certaines — populaires parmi les très jeunes — étaient des drames d'aventure et de découverte, sans complications ; d'autres de pures explorations d'états psychologiques, et d'autres des exercices de logique et de mathématiques aptes à procurer les délices les plus vives aux esprits les plus sophistiqués.

Les sagas semblaient satisfaire ses compagnons, mais laissaient à

Alvin une impression d'inachevé. Malgré leur couleur et l'excitation qu'elles dispensaient, malgré la variété de leurs localisations et de leurs thèmes, il leur manquait quelque chose.

Les sagas, conclut Alvin, ne menaient à rien. On les tissait sur un canevas trop étriqué. Point de vastes perspectives, jamais de ces paysages de montagnes dont son âme avait soif, et surtout, jamais d'allusion à l'immensité où s'étaient déroulés les exploits de l'homme antique : le vide lumineux entre les étoiles et les planètes. Les artistes qui les avaient conçues avaient été victimes de la même étrange phobie dont les citoyens de Diaspar étaient esclaves. Même les aventures par identification se passaient avec confort, dans des intérieurs, des grottes souterraines, ou de petites vallées proprettes, cernées de montagnes qui masquaient tout le reste du monde.

Une seule explication semblait plausible. Dans les temps anciens, peut-être avant la fondation de Diaspar, un événement s'était produit qui avait non seulement détruit la curiosité et l'ambition de l'homme, mais l'avait renvoyé, des étoiles chez lui, se terrer dans le petit monde clos de la dernière ville de la terre. Il avait renoncé à l'Univers, il avait réintégré cette matrice artificielle : Diaspar. L'impulsion brûlante, invincible, qui l'avait jadis lancé à travers la Galaxie, puis au-delà, jusqu'aux univers-îles vaporeux, cette impulsion était morte. Aucun vaisseau n'avait pénétré dans le système solaire depuis des temps immémoriaux. Là-bas, parmi les étoiles, les descendants de l'homme bâtissaient peut-être encore des empires, détruisaient des soleils… La Terre n'en savait rien ni n'en avait cure.

La Terre, peut-être. Mais pas Alvin.

II

La pièce était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'un seul mur éclatant sur lequel des flots de couleur fluaient et refluaient dans la lutte d'Alvin avec ses songes. Une partie du motif le satisfaisait ; il était devenu amoureux de l'essor de lignes de montagnes qui bondissaient hors de la mer. Ces courbes ascendantes avaient quelque chose de puissant et d'orgueilleux ; il les avait considérées un long moment, puis il les avait introduites dans le bloc-mémoire de la visionneuse, où elles resteraient tandis qu'il s'essaierait sur le reste du tableau. Quelque chose lui échappait qu'il ignorait. À maintes et maintes reprises, il avait essayé de le trouver, tandis que l'appareil qui lisait dans son esprit les images mouvantes, les matérialisait sur le mur. Cela ne donnait rien. Les lignes étaient indécises et brouillées, les couleurs ternes et troubles. Quand l'artiste ignore son but, le plus miraculeux des outils ne peut le lui révéler.

Alvin fit disparaître ses médiocres esquisses, fixa un ail morose sur le rectangle aux trois quarts vide qu'il avait voulu remplir de beauté, et sous une nouvelle impulsion, doubla la taille de son étude et la transféra au centre du cadre. Non… c'était une solution de facilité, et l'équilibre était faussé. Pis encore, le changement d'échelle avait fait ressortir les défauts de la construction et le manque d'assurance dans ces lignes à première vue si sûres d'elles-mêmes. Il lui faudrait recommencer encore.

« Effaçage total », ordonna-t-il à l'appareil.

Le bleu de la mer se dilua, les montagnes se dissipèrent comme des brumes jusqu'à ce qu'il ne restât rien que le mur nu. Tout semblait n'avoir jamais existé.

La clarté revint inonder la pièce, et le rectangle de lumière où Alvin avait projeté ses rêves se fondit pour redevenir un mur parmi les autres. Mais étaient-ce là des murs ? Pour qui n'avait jamais vu pareil endroit, c'était en vérité une pièce très singulière. Elle n'avait aucune forme, elle était dépourvue de meubles, de sorte qu'Alvin paraissait se tenir debout au centre d'une sphère. Aucun tracé ne séparait les murs du sol ou du plafond. Il n'y avait rien qui pût retenir l'œil. Il pouvait y avoir autour d'Alvin trois mètres ou quinze, on ne pouvait le préciser, et l'on eût difficilement résisté à la tentation d'avancer, les mains tendues, pour déterminer les limites réelles de ce lieu extraordinaire.

Néanmoins, de pareilles pièces avaient constitué « la maison » de presque toute l'espèce humaine, pendant la plus grande partie de son histoire. Alvin n'avait qu'à y penser, et les murs deviendraient des fenêtres qui s'ouvriraient sur le quartier de la ville choisi par lui. Un autre vœu, et des machines qu'il n'avait jamais vues empliraient la

chambre de projection des meubles dont il aurait besoin. Que ces meubles fussent réels ou pas, c'était là un problème qui avait préoccupé certains hommes, au cours des derniers trillions d'années. Mais ces meubles n'existaient certainement pas moins que cette autre illusion : la matière solide ; et lorsqu'on n'en avait plus besoin, on pouvait les renvoyer dans le monde fantomatique des banques à mémoire de la cité. Comme tout à Diaspar, ils ne s'useraient ni ne changeraient jamais, à moins que leur modèle déposé n'en fût anéanti par un acte positif de volonté.

Alvin avait partiellement reconstitué sa chambre, lorsqu'un vibrant carillon retentit à ses oreilles. Il donna mentalement le signal d'admission, et le mur sur lequel il venait de « peindre » s'évanouit. Comme il s'y attendait, ses parents apparurent et Jeserac les accompagnait un peu en retrait. La présence de son directeur d'études signifiait que ce ne serait pas là une simple réunion de famille. Mais il le savait.

L'illusion était parfaite et elle persista quand Eriston prit la parole. En fait, et Alvin le savait, Eriston, Etania et Jeserac se trouvaient à des kilomètres, car les bâtisseurs de la ville avaient conquis l'espace comme ils avaient asservi le temps. Il ne savait même pas avec certitude où vivaient ses parents, dans les innombrables spires et les labyrinthes compliqués de Diaspar, car ils avaient déménage depuis leur dernière rencontre effective.

« Alvin, commença Eriston, il y a exactement vingt ans que ta mère et moi avons fait ta connaissance. Tu sais ce que cela signifie. Notre tutelle prend fin à cette heure, et tu es libre de faire ce qui te plaît. »

Il y avait une nuance, mais une nuance seulement, de tristesse dans la voix d'Eriston. C'était plutôt du soulagement. On eût dit Eriston ravi que fût légalisé un état de fait existant depuis un certain temps, car Alvin avait anticipé sa liberté depuis pas mal d'années.

« Je comprends, répondit le jeune homme. Je vous remercie de m'avoir protégé, et je me souviendrai de vous dans toutes mes vies. »

C'était une réponse conventionnelle ; Alvin l'avait si souvent entendue qu'elle ne signifiait rien. Ce n'était qu'une suite de sons conventionnels. Mais le « toutes mes vies » était curieux, lorsqu'on s'y arrêtait. Alvin en pressentait le sens ; l'heure était maintenant venue de le connaître exactement. Il y avait à Diaspar beaucoup de choses qu'Alvin ne comprenait pas et qu'il lui faudrait s'expliquer, au cours des siècles qui lui restaient à vivre.

Un instant, il sembla qu'Etania voulait parler. Elle leva la main, déplaça le tissu léger et changeant de sa robe, puis elle la laissa retomber. Elle se tourna ensuite d'un air désolé vers Jeserac, et pour la première fois, Alvin se rendit compte que ses parents étaient inquiets.

Il repassa d'un trait dans sa mémoire les événements de ces dernières semaines. Non, il n'y avait rien dans sa vie récente qui pût provoquer cette inquiétude, cet air d'alarme qui semblait affecter à la fois Eriston et Etania.

Jeserac, lui, paraissait dominer la situation. Il jeta à Eriston et à Etania un regard interrogateur, s'assura qu'ils n'avaient plus rien à dire, puis se lança dans la dissertation qu'il préparait depuis plusieurs années :

« Alvin, dit-il, pendant vingt ans tu as été mon élève, j'ai fait de mon mieux pour t'enseigner les mœurs de la cité, et pour te préparer à l'héritage qui est le tien. Tu m'as posé de nombreuses questions, et je n'ai pu répondre à toutes. Tu n'étais pas prêt à tout apprendre, et moi-même je ne savais pas tout. Maintenant si ta petite enfance est terminée, tu entres à peine dans l'enfance proprement dite, et il est de mon devoir encore de te guider, si tu as besoin d'aide.

« Dans deux cents ans, tu commenceras peut-être à connaître un peu notre cité et son histoire. Même moi, qui suis près du terme de la vie, je ne connais pas le quart de Diaspar, et sans doute très peu de ses trésors. »

Il n'y avait rien là qu'Alvin ne sût, mais il n'y avait pas moyen de presser Jeserac. Le vieil homme posait sur lui un regard assuré et fort de l'expérience des siècles ; ses mots étaient empreints de l'incommensurable sagesse acquise au cours d'une longue vie, au contact des hommes et des machines.

« Dis-moi, Alvin, demanda-t-il, t'es-tu quelquefois demandé *où* tu te trouvais avant de naître, avant d'être présenté à Etania et à Eriston au Palais de la Création ?

— Je présume que je n'étais nulle part, que je n'étais qu'un concept dans l'esprit de la cité, attendant ma création — comme l'objet que voici. »

Et, à côté de lui, un divan passa de l'état de lueur à celui de la consistance réelle. Le jeune homme s'y assit et attendit que Jeserac continuât.

« Tu es dans le vrai, bien sûr. Mais ce n'est qu'une partie de la réponse, et une très petite partie, en fait. Jusqu'à présent, tu n'as connu que des enfants de ton âge, et qui ignoraient la vérité. Bientôt ils retrouveront les souvenirs de leurs vies antérieures, mais pas toi. Aussi devons-nous te préparer à admettre les faits tels qu'ils sont.

« Depuis plus de mille millions d'années, Alvin, l'espèce humaine vit dans cette cité ; depuis la chute de l'empire galactique, depuis que les envahisseurs sont retournés vers les étoiles, ce fut notre univers. Hors des murs de Diaspar il n'y a rien que le désert dont parlent nos légendes.

« Nous savons peu de chose de nos premiers ancêtres, sinon que

leur vie était très courte et que, si étrange que cela, paraisse, ils pouvaient se reproduire sans le secours de blocs-mémoire ou d'ordonnateurs de matière. Par un processus complexe et apparemment incontrôlable, les principales caractéristiques de l'individu étaient préservées dans des structures cellulaires microscopiques, créées dans l'organisme. Si cela t'intéresse, les biologistes pourront t'en apprendre davantage à ce sujet, mais la méthode importe peu, puisqu'elle fut abandonnée à l'aurore de l'histoire humaine.

« L'être humain, comme toute autre chose, est défini par sa structure et ses caractères spécifiques. Les caractères spécifiques de l'homme, et plus encore ceux de son esprit, sont incroyablement complexes. La nature, cependant, les a enclos dans une minuscule cellule, trop petite pour être visible à l'œil nu.

« Ce que peut faire la nature, l'homme le peut aussi, à sa façon. Nous ne savons pas combien de temps il lui a fallu. Un million d'années, peut-être ? Qu'importe ? Nos ancêtres apprirent enfin à analyser et à conserver l'information spécifique de l'être humain, et à l'utiliser pour recréer l'original, comme tu viens de faire pour ce divan.

« Je sais que cela t'intéresse, Alvin, mais je ne peux te dire exactement comment on fait. La façon dont l'information est conservée importe peu ; ce qui compte, c'est l'information elle-même. Elle peut prendre diverses formes : mots écrits sur le papier, champs magnétiques variables ou agrégats de charges électriques. Les hommes les ont toutes utilisées, et bien d'autres encore. Bornons-nous à dire qu'il y a fort longtemps qu'ils savent se stocker eux-mêmes, ou plus précisément ils savent stocker les patrons désincarnés d'où on peut les rappeler à l'existence.

« Tout cela, tu le sais. C'est ainsi que nos ancêtres nous ont donné l'éternité virtuelle, en évitant les problèmes de l'abolition de la mort. Un millier d'années dans le même corps est assez pour n'importe qui ; à la fin, l'esprit est plein de souvenirs et il aspire au repos ou à un nouveau recommencement.

« Dans peu de temps, Alvin, je vais me préparer à quitter cette existence. Je réviserai mes souvenirs, je les passerai au crible et j'éliminerai ceux que je ne désire pas conserver. Puis j'irai au Palais de la Création, mais par une porte que tu n'as jamais vue. Ce vieux corps cessera d'être, et aussi ma conscience. Rien ne demeurera du Jeserac que tu connais qu'une galaxie d'électrons figés dans un cristal.

« Je dormirai, Alvin, et sans rêves. Puis un jour, peut-être dans une centaine de milliers d'années, je me retrouverai dans un corps nouveau, en train de faire la connaissance de ceux qui auront été choisis pour être mes parents. Ils veilleront sur moi comme l'ont fait

Eriston et Etania pour toi, car tout d'abord je ne saurai rien de Diaspar, et n'aurai pas le souvenir de ce que j'aurai été autrefois. Mes souvenirs reviendront lentement, à la fin de mon enfance, et ils seront la base de ma nouvelle existence.

« Telle est la trame de nos vies, Alvin. Nous avons tous déjà vécu ici de nombreuses fois. Cependant, comme les intervalles de la non-existence semblent varier au hasard, la même population ne se représente jamais une autre fois. Le nouveau Jeserac aura d'autres amis et d'autres intérêts, mais le vieux Jeserac — dans la mesure où je le désirerai — existera pourtant.

« C'est tout. Un centième à peine des citoyens de Diaspar vivent et se déplacent dans ses rues. La grande majorité sommeille dans les banques à mémoire, attendant le signal qui les appellera encore sur la scène de la vie. Ainsi nous possédons la continuité, le changement, l'immortalité, mais pas la stagnation.

« Je sais la question que tu te poses, Alvin. Tu veux savoir le moment où tu te rappelleras les souvenirs de tes vies antérieures, comme tes compagnons le font.

« Eh bien, tu n'as pas de pareils souvenirs, car tu es *unique*. Nous avons tenté de te le cacher tant que nous avons pu, pour qu'il n'y eût pas d'ombre sur ton enfance. Je pense cependant que tu as déjà deviné une part de la vérité. Nous-mêmes ne l'avons soupçonnée que depuis cinq ans, mais maintenant il n'y a plus de doute.

« Ton cas ne s'est présenté que rarement à Diaspar depuis la fondation de la cité. Peut-être as-tu dormi dans les banques à mémoire au long de tous les âges, ou peut-être y a-t-il seulement vingt ans que tu as été créé par une quelconque permutation du hasard. Tu peux avoir été prévu dès l'origine par les créateurs de la cité, ou n'être qu'un accident en notre temps.

« Nous ne savons pas. Ce que nous savons, c'est que toi, Alvin, seul de l'espèce humaine, tu n'as pas vécu auparavant. À dire vrai, tu es le premier enfant à *naître* sur terre depuis plus de dix millions d'années. »

III

Lorsque Jeserac et ses parents eurent disparu, Alvin s'étendit un long moment, essayant de ne pas penser. Il s'enferma dans sa chambre afin que nul ne vînt interrompre son repos.

Il ne dormait pas ; le sommeil était pour lui chose inconnue, particulière à un monde de jour et de nuit, alors que Diaspar ne connaissait que le jour. Le repos d'Alvin était cependant semblable au sommeil et s'il ne lui était pas indispensable, il l'aidait pourtant à apaiser son âme. Il n'avait pas appris grand-chose de nouveau, puisque déjà il avait deviné presque tout ce que Jeserac venait de lui dire. Mais il y a une nuance entre le soupçon et la certitude.

Comment sa vie en serait-elle affectée, si elle ne l'était déjà ? Alvin ne le savait pas, et l'incertitude était pour lui un sentiment nouveau. Peut-être cela serait-il sans importance ; s'il ne s'adaptait pas à Diaspar durant cette vie, il le ferait dans la suivante… ou celle d'après.

À l'instant même où il le pensait, son esprit le rejeta. Diaspar suffisait peut-être au reste des hommes, mais à lui pas. Il ne doutait pas qu'on pût vivre un millier de vies sans en épuiser les merveilles ou les possibilités d'expérience ?, cela il pourrait le faire, mais s'il ne pouvait faire plus, il resterait insatisfait.

Un seul problème se posait à son esprit. Qu'y avait-il de *plus* à réaliser ?

La question demeurait sans réponse, et il ne pouvait en rester là ; il lui fallait aller au seul lieu où il retrouverait la paix intérieure.

Le mur s'effaça, Alvin le traversa pour gagner le couloir, mais il en sentit les molécules polarisées s'opposer à son passage comme un vent léger qui effleure le visage. Bien des moyens s'offraient à lui pour se faire transporter sans effort et à bon port, mais il préféra marcher. Sa chambre était située très haut et un étroit passage menait à une rampe en spirale descendant vers la rue. Il négligea le chemin roulant pour demeurer sur l'étroit trottoir. C'était une extravagance puisqu'il avait plusieurs kilomètres à parcourir. Mais il aimait l'exercice physique. En outre, tant de choses s'offraient à sa vue qu'il aurait été dommage de se presser devant les merveilles de Diaspar, alors qu'on avait l'éternité pour soi.

Les artistes de la cité — et chacun à Diaspar l'était à un moment ou l'autre — avaient coutume d'exposer leurs œuvres sur les côtés des passages roulants. De cette façon, en quelques jours la population entière pouvait examiner toute nouvelle création et exprimer son opinion. Le résultat en était automatiquement enregistré par des appareils détecteurs d'opinion que, malgré bien des tentatives, on

n'avait jamais réussi à suborner ou à fausser. Si le nombre des voix pour était assez élevé, l'original de l'œuvre allait aux archives de la cité, et quiconque le désirerait à l'avenir pouvait en avoir la reproduction la plus fidèle qu'il soit possible.

Les œuvres moins prisées subissaient le sort des travaux de ce genre. Ou, dissociées, elles retournaient à leurs premiers éléments, ou elles finissaient chez les amis de l'artiste.

Alvin ne vit pendant son trajet qu'un *objet d'art* qui lui plut. C'était une création de pure lumière, rappelant vaguement une fleur qui s'épanouit. Partant d'un noyau minuscule de couleur, elle se développait en spirales complexes et en drapés, puis s'affaissait soudain et un cycle nouveau commençait. Pas tout à fait semblable cependant, puisque les deux cycles n'étaient pas identiques et comportaient d'indéfinissables et subtiles différences tout en gardant le même thème essentiel.

Alvin savait pourquoi il aimait cette œuvre d'intangible sculpture. Son harmonieuse combinaison donnait une impression d'espace… d'évasion. Cela même qui ferait qu'elle ne plairait probablement pas à bien de ses compatriotes. Il nota le nom de l'artiste, et décida d'entrer en relations avec lui dès que possible.

Toutes les artères roulantes ou fixes aboutissaient au parc, centre de verdure de la cité. Là, dans un espace circulaire de près de cinq kilomètres de diamètre, se trouvait le mémorial de ce qu'avait été la Terre, avant que le désert l'eût toute recouverte, sauf Diaspar. Il y avait une large ceinture de gazon, puis des arbres bas d'abord et qui devenaient de plus en plus épais, au fur et à mesure qu'on avançait sous leurs ombrages. Le terrain s'y inclinait en pente douce et, lorsqu'on sortait de l'étroite forêt, la ville cachée par un écran d'arbres avait disparu.

Le large cours d'eau qui s'étendait devant Alvin s'appelait, tout simplement, le Fleuve. Il n'avait pas d'autre nom. Par intervalles, on le traversait sur des ponts étroits, mais il coulait autour du parc en un cercle complet et fermé, seulement coupé de-ci, de-là par des lagons. Qu'un fleuve au cours rapide revînt sur lui-même, après un cours de moins de dix kilomètres, n'avait jamais frappé Alvin comme une chose insolite ; il n'y aurait même jamais pensé si à certain point de son circuit, le Fleuve n'eût coulé en amont. Il y avait plus étrange que cela à Diaspar.

Une douzaine de jeunes gens nageaient dans un des petits lagons, et Alvin s'arrêta pour les regarder. Il les connaissait presque tous de vue, si ce n'est de nom, et il fut tenté un instant de se joindre à eux. Mais son secret lui fit prendre une autre décision : il se contenta du rôle de spectateur.

Physiquement, on ne pouvait reconnaître qui parmi les jeunes

citoyens était sorti du Palais de la Création dans l'année, et qui avait vécu à Diaspar aussi longtemps qu'Alvin. Bien qu'il y eût entre eux d'importantes différences de taille et de poids, elles étaient sans corrélation avec leur âge. Ils étaient simplement nés tels et, bien qu'en général la taille fût proportionnelle à l'âge, on ne pouvait le déterminer avec une règle absolue si l'on ne comptait par siècle.

Le visage renseignait davantage. Certains « nouveau-nés » étaient plus grands qu'Alvin, mais leur air de jeunesse, leur expression de surprise émerveillée devant le monde où ils se trouvaient les faisaient reconnaître tout de suite. Il était étrange de penser qu'endormis et l'esprit vierge, ils attendaient les panoramas infinis des vies dont ils se souviendraient bientôt. Alvin les enviait sans les envier. L'existence première est pour tous un cadeau précieux qui ne se renouvelle jamais. Il est si merveilleux de considérer la vie pour la première fois, comme dans une fraîcheur d'aurore ! Si seulement Alvin avait des camarades, à lui pareils, avec lesquels il pût partager ses pensées et ses sentiments…

Physiquement, il était semblable à ces enfants qui jouaient dans l'eau. Le corps humain n'avait pas changé depuis des millions d'années, depuis la fondation de Diaspar, puisque l'archétype en avait été fixé pour toujours dans les banques à mémoire de la cité. S'il avait cependant évolué, ses changements étaient d'ordre interne, invisibles à l'œil nu. L'homme s'était plusieurs fois transformé au cours de sa longue histoire, pour détruire les maladies qui l'affectaient autrefois.

Les ongles et les dents avaient disparu. Le système pileux se confinait à la chevelure ; il n'y avait plus de poils sur le corps. Et ce qui eût peut-être le plus surpris les hommes des premiers âges était la disparition de l'ombilic. Elle les eût beaucoup intrigués, tout comme, sans doute, l'absence de distinction extérieure entre l'homme et la femme, au point de ne plus les supposer différents.

Et pourtant, quand il fallait, la virilité des mâles, à Diaspar, savait se manifester. Leurs attributs étaient seulement mieux dissimulés, ce qui constituait un avantage sur les inélégantes dispositions originelles de la nature.

La procréation n'était plus l'affaire du corps. Elle était trop importante pour être abandonnée au hasard des chromosomes. Cependant, si la conception et la naissance n'étaient plus une fin, le sexe demeurait. Même aux temps passés, la reproduction entrait à peine pour un centième dans le fait de l'activité sexuelle. La disparition de ce dernier centième avait modifié l'aspect de la société et le sens des mots de « père » et de « mère ». Mais si le désir demeurait, son assouvissement ne procurait plus que le plaisir des sens…

Alvin laissa ses jeunes contemporains à leurs jeux, et poursuivit

son chemin vers le centre du parc. Il y avait là des sentiers à peine tracés parmi des arbrisseaux, qui menaient à d'étroits ravins de pierres et de lichens. Il rencontra une petite machine polyèdre, grosse comme une tête d'homme, et qui se balançait dans les branches d'un arbre. C'était un robot. Nul ne savait combien de robots il y avait à Diaspar ; on n'en trouvait jamais sur son chemin, car ils faisaient si bien leur besogne, qu'il était exceptionnel d'en apercevoir.

Bientôt le sol s'éleva ; Alvin approchait de la petite colline qui marquait le centre du parc, et de la ville elle-même. Après quelques obstacles et quelques détours, il en distingua le sommet et le simple édifice qui le surmontait. Il était un peu essoufflé quand il y parvint, fut heureux de pouvoir s'appuyer à une colonne, et se perdit dans la contemplation du chemin qu'il avait parcouru.

Il y a des formes d'architecture intangibles parce qu'elles ont atteint la perfection. Le tombeau de Yarlan Zey aurait pu être l'œuvre des bâtisseurs des temples des premières civilisations, mais ces artistes n'auraient jamais reconnu la matière dont ce monument était fait. Son toit s'ouvrait sur le ciel, et la salle unique en était pavée de grandes dalles qui semblaient être de pierre. Mais depuis des siècles, bien des pieds les avaient foulées sans y laisser de trace, tant la matière en était d'une inconcevable solidité.

Le fondateur du grand parc — le même, au dire de certains, qui avait aussi fondé Diaspar — était assis là, le regard un peu abaissé, et semblant examiner des plans posés sur ses genoux. Son visage avait l'expression fuyante qui avait tant intrigué les visiteurs pendant longtemps. Pour certains ce n'était qu'un caprice de l'artiste, mais pour d'autres, il paraissait que Yarlan Zey souriait d'une secrète plaisanterie.

Tout le monument était énigme. On ne pouvait rien trouver à son sujet dans les archives de la cité. Alvin ne connaissait même pas avec certitude le sens du mot « tombeau » ; Jeserac peut-être pourrait le lui apprendre, car il aimait les mots inusités et en émaillait sa conversation, au grand dam de ses auditeurs.

De là, Alvin voyait le parc tout entier, il en dominait les arbres, et au-delà, il apercevait la cité elle-même. Les édifices les plus rapprochés étaient à près de quatre kilomètres, et formaient une ceinture basse entourant l'ensemble de la verdure. Derrière, par rangs de plus en plus hauts, se dressaient les tours et les terrasses de la ville. Ces édifices s'étendaient sur des kilomètres, grimpant de plus en plus vers le ciel, de plus en plus complexes et de plus en plus impressionnants par les proportions. Diaspar avait été conçue comme un tout : c'était une seule et formidable machine. Cependant, si son aspect extérieur était si écrasant et si complexe, il ne suggérait qu'à peine les merveilles de technologie cachée sans quoi ces vastes

constructions n'eussent été que sépulcres sans vie.

Les yeux d'Alvin fixèrent au loin les limites de son univers. À trente kilomètres s'élevaient les remparts de la cité, dont les détails s'estompaient dans le lointain, et qui semblaient porter le toit du ciel… Et au-delà rien que le vide et le désert.

Pourquoi ce vide attirait-il donc Alvin comme il n'avait attiré personne ? Il ne le savait pas… Ses yeux se fixaient bien au-delà des spires et des créneaux qui maintenant constituaient l'univers de l'espèce humaine, comme à la recherche d'une réponse.

Il ne la trouva pas. Mais, tandis que son cœur aspirait à l'impossible, il se décida.

Il savait ce qu'il ferait de sa vie.

IV

Jeserac ne fut pas d'un grand secours à Alvin. Il lui manifesta toutefois une certaine bienveillance. On lui avait déjà posé ces mêmes questions, et il pensait qu'un être, même unique comme Alvin, ne pouvait provoquer beaucoup de surprises ou poser des problèmes qu'il ne pût résoudre.

Il est vrai qu'Alvin commençait à manifester de l'excentricité dans son comportement, excentricité à laquelle il faudrait peut-être mettre bon ordre le cas échéant. Il ne participait pas aussi pleinement qu'il eût fallu à la vie incroyablement raffinée de la collectivité, ou aux mondes imaginaires de ses compagnons. Il s'intéressait peu aux domaines élevés de la pensée, mais à son âge ce n'était pas surprenant. L'instabilité de sa vie amoureuse était plus étonnante ; on ne pouvait certes s'attendre qu'il se créât une vie conjugale relativement stable avant un siècle au moins, mais tout de même la brièveté de ses liaisons était trop célèbre. Elles étaient passionnées tant qu'elles duraient, mais aucune ne s'était prolongée plus de quelques semaines. Alvin, semblait-il, ne pouvait s'intéresser pleinement qu'à une chose à la fois. Il lui arrivait de se joindre ardemment aux jeux érotiques de ses compagnons, ou de disparaître des jours entiers avec la partenaire de son choix. Mais dès que le désir lui en était passé, il restait de longues périodes indifférent à ce qui eût dû être une occupation majeure de son âge. Cela ne lui était probablement pas bon, c'était en tout cas mauvais pour celles qu'il avait délaissées et qui erraient désespérément par la ville, attendant longtemps avant de trouver consolation ailleurs. Alystra entre autres — Jeserac l'avait remarqué — en était à ce moment pénible.

Ce n'était pas qu'Alvin manquât de cœur, ou qu'il fût frivole. En amour, comme en tout, il semblait qu'il cherchât ce que Diaspar ne pouvait lui donner.

Tout cela n'inquiétait pas Jeserac. Il fallait s'attendre à ce qu'un être unique se comportât ainsi, et Alvin finirait par s'adapter aux lois de la cité. Personne, si brillant ou si excentrique qu'il fût, ne pouvait porter atteinte à la formidable stabilité d'une société qui n'avait virtuellement pas changé depuis plus de mille millions d'années. Jeserac ne croyait pas seulement à cette stabilité, il ne pouvait rien concevoir d'autre.

« Le problème qui te tourmente est très ancien, dit-il à Alvin, mais, pour la plupart, le monde va si bien, qu'ils ne s'en préoccupent pas. Il est exact qu'autrefois la race humaine s'étendait sur une aire infiniment plus vaste que cette cité. Tu as eu l'occasion de te rendre un peu compte de ce qu'était la Terre, avant que les déserts ne

l'envahissent et que les océans n'aient disparu. Les images que tu aimes tant à projeter sont les plus anciennes que nous possédions ; elles sont les seules à montrer la planète telle qu'elle était avant les Envahisseurs. Je ne pense pas que beaucoup les aient appréciées ; les grands espaces sans bornes sont difficiles à contempler.

« La Terre elle-même n'était qu'un grain de sable dans l'Empire galactique. Ce que durent être les gouffres entre les étoiles est un cauchemar que nul, un peu sain d'esprit, ne veut imaginer. Nos ancêtres les franchirent à l'aube de l'histoire, quand ils fondèrent l'Empire. Ils les traversèrent une dernière fois quand les envahisseurs les repoussèrent sur la Terre.

« La légende prétend — mais seulement la légende — que les hommes conclurent un pacte avec les Envahisseurs. Ces derniers avaient l'Univers, et l'homme se contentait du monde sur lequel il était né.

« Nous avons respecté le pacte et oublié les vains rêves de notre enfance, comme tu les oublieras aussi, Alvin. Les hommes qui ont construit cette ville, et conçu notre société, étaient maîtres de l'esprit comme de la matière. Ils ont mis dans nos murs tout ce dont la race humaine peut avoir besoin, et pris toutes assurances pour qu'elle ne les quitte jamais.

« Oh ! les barrières matérielles sont les moins importantes ! Peut-être existe-t-il des routes qui mènent hors de la ville, mais je ne crois pas que tu les suives longtemps, même si tu les trouves. Et si tu réussis, qu'est-ce que cela te rapportera ? Ton corps ne vivra pas longtemps dans le désert, quand la cité ne le protégera plus ni ne le nourrira.

— S'il existe une route qui mène hors de la ville, déclara lentement Alvin, qui m'empêchera de partir ?

— C'est une question stupide, répondit Jeserac. Je pense que tu en connais la réponse. »

Jeserac avait raison, mais pas comme il le supposait. Alvin savait ou plutôt avait deviné. Ses compagnons lui avaient donné la réponse, et dans leur vie et dans les aventures imaginaires qu'il avait partagées avec eux. Ils ne pourraient jamais quitter Diaspar. Mais ce que Jeserac ne savait pas, c'était que la contrainte qui pesait sur leur vie à tous n'avait pas de prise sur Alvin. Que son caractère unique fût accidentel ou dû à un antique dessein, il n'en savait rien, mais son immunité en était la conséquence, et il se demandait ce qu'il en adviendrait.

Personne ne se pressait jamais à Diaspar, et c'était une règle qu'Alvin lui-même transgressait rarement. Il aborda son propre problème pendant plusieurs semaines, et passa bien du temps à la recherche des souvenirs historiques les plus anciens de la cité. Il restait étendu durant des heures, dans un champ antigravitationnel,

tandis qu'un hypnoprojecteur lui révélait le passé. Lorsque l'évocation prenait fin, la machine s'estompait et disparaissait, et il restait là, gisant dans le néant, avant de remonter dans le temps et d'attendre le réel. Il voyait l'immensité des flots bleus, plus vaste que la terre ferme elle-même, et leurs vagues déferler sur les rives de sable d'or. Ses oreilles bourdonnaient du grondement des eaux sur des brisants disparus depuis plus de mille millions d'années. Il évoquait les forêts et les prairies et la faune étrange qui avait jadis partagé la Terre avec l'homme.

Il restait très peu de ces anciennes archives ; on admettait généralement, bien qu'on n'en sût pas la raison, qu'à un moment donné, entre la venue des Envahisseurs et la fondation de Diaspar, le souvenir des temps primitifs s'était perdu. Si totale en était la perte, qu'il était difficile d'admettre qu'elle ne fût qu'accidentelle. Avant Diaspar, il n'y avait que les temps de l'aube. Même alors se confondait inextricablement le souvenir des premiers hommes vainqueurs du feu et de ceux qui trouvèrent l'énergie atomique, le souvenir des premiers à construire une pirogue en bois, et de ceux qui, les premiers, atteignirent les étoiles.

Alvin s'était proposé de tenter seul l'expérience, mais à Diaspar la solitude n'était pas toujours possible. Il était à peine hors de sa chambre qu'il rencontra Alystra.

La beauté d'Alystra ne l'avait jamais frappé, car il ignorait la laideur humaine. Quand la beauté est universelle, elle n'émeut pas, et seules son absence ou sa rareté peuvent provoquer l'émotion.

Un instant, Alvin fut contrarié de la rencontre, d'autant plus qu'elle semblait battre le rappel d'une passion qui ne l'excitait plus. Il était trop jeune et il avait trop de confiance en lui, pour éprouver le besoin d'une liaison durable. Au plus fort de la passion même, le fait de son caractère unique s'élevait entre lui et celles qu'il aimait. En dépit de son corps d'adulte, il était un enfant, et il le resterait sans doute plusieurs décennies encore, alors que ses compagnons se remémoreraient les uns après les autres leurs vies antérieures, et le laisseraient bien loin derrière. Cela s'était déjà produit et l'avait fait se tenir sur la réserve. Alystra, elle-même, si « naïve » en apparence et si candide pour l'heure, serait bientôt pour lui un complexe de souvenirs et de talents ne dépassant guère son imagination.

Sa légère contrariété disparut cependant. Il n'y avait pas de raison pour qu'Alystra ne l'accompagnât pas, si elle le désirait. Il n'était pas égoïste et ne voulait pas garder jalousement sa nouvelle expérience pour lui seul. En fait, il pourrait peut-être beaucoup apprendre des réactions d'Alystra.

Elle ne posa aucune question, ce qui était extraordinaire, tandis que la route express les emportait tous deux loin de la foule et du

centre de la ville. Ils gagnèrent la section la plus accélérée, au milieu de la route, sans penser un instant à jeter un regard sur le miracle qui les portait. Un ingénieur de l'ancien monde eût vraisemblablement perdu la tête à vouloir comprendre comment il se faisait qu'une chaussée apparemment formée de matériaux solides pût être fixe sur les côtés, et se déplacer à une vitesse uniformément croissante à mesure qu'elle se rapprochait de sa partie centrale. Mais pour Alvin et Alystra, il était parfaitement normal qu'il y eût des matières avec les propriétés du solide dans une dimension et avec celles du liquide dans une autre.

Autour d'eux, les édifices s'élevaient de plus en plus haut, comme si la cité avait voulu renforcer ses défenses contre le monde extérieur. Qu'il serait étrange, songea Alvin, que ces murs devinssent transparents comme du verre, et qu'on pût voir la vie qui s'agitait au-dedans. Il y avait des hommes qu'il connaissait, d'autres qu'il connaîtrait un jour, et d'autres qu'il ne connaîtrait jamais — quoique ces derniers fussent sans doute peu nombreux, puisque au cours de son existence il rencontrerait presque tous les habitants de Diaspar. Presque tous devaient se tenir dans leur chambre, mais ils ne devaient pas y être seuls, attendu que sur un simple souhait, ils pouvaient, sauf physiquement, se tenir près de quiconque. Ils ignoraient l'ennui, car ils pouvaient jouir de tout ce qui était du domaine de l'imagination ou de la réalité, depuis la fondation de la cité. Pour des hommes qui ne souhaitaient rien de plus, c'était là une parfaite existence. Mais qu'elle fût vaine, Alvin lui-même ne le pressentait pas encore.

Au fur et à mesure qu'Alvin et Alystra s'éloignaient du centre de la ville, le nombre des gens qu'ils rencontraient allait diminuant, et il n'y avait plus personne lorsqu'ils parvinrent doucement à l'arrêt, sur une plate-forme en marbre de couleur vive. Ils enjambèrent le chemin roulant et se trouvèrent face à un mur aux ouvertures brillamment éclairées. Alvin se dirigea vers l'une d'elles sans hésiter et y pénétra. Alystra le suivait de près. Le champ péristaltique s'empara d'eux, et tout de suite les emporta agréablement étendus et observant les alentours.

Il ne semblait pas qu'ils fussent dans un profond tunnel. L'art qui avait servi à Diaspar comme canevas s'était employé là, à fond, et au-dessus d'eux les cieux semblaient ouverts aux vents du ciel. Tout autour d'eux se dressaient les tours de la ville, scintillant au soleil. Ce n'était pas la cité qu'Alvin connaissait, mais la Diaspar d'un temps beaucoup plus ancien. Bien que la silhouette de la plupart des grands édifices restât familière, de subtiles différences ajoutaient à l'intérêt de la scène. Alvin eût souhaité pouvoir s'attarder, mais il n'avait jamais trouvé le moyen de ralentir son passage dans le tunnel.

Trop vite ils furent amenés dans une grande salle ovale

complètement ceinte de fenêtres. Derrière celles-ci, un aperçu tentant de jardins éblouissants de fleurs. Il y avait encore des jardins, à Diaspar, mais ceux d'ici n'avaient existé que dans l'esprit de l'artiste qui les avait conçus. On ne trouvait certainement plus de fleurs pareilles dans le monde d'aujourd'hui.

Alystra était ravie de leur beauté, et de toute évidence, elle avait l'impression que c'était cela qu'Alvin l'avait emmenée voir. Il la regarda un instant courir d'une vision à l'autre, prenant plaisir à sa joie devant chaque découverte nouvelle. Il y avait des centaines de lieux similaires dans les immeubles à demi déserts de la périphérie de Diaspar, entretenus dans un ordre parfait par les puissances cachées qui veillaient sur eux. Un jour peut-être la vie refluerait une fois encore de ce côté, mais jusque-là, ce jardin ancien était un secret qu'eux seuls partageaient.

« Il nous faut aller plus loin, dit enfin Alvin. Cela n'est que le commencement. »

Il enjamba l'une des fenêtres et l'illusion cessa. Il n'y avait plus de jardin, mais un passage circulaire raidement incurvé vers le haut. Le jeune homme voyait encore Alystra à quelques mètres de là, tout en étant certain qu'elle ne pouvait plus le voir. Mais elle n'hésita pas, et l'instant d'après elle était près de lui dans le couloir.

Sous leurs pieds, le sol se mit à glisser lentement en avant, comme impatient de les conduire à leur but. Ils y firent quelques pas, jusqu'à ce que la vitesse fût telle que tout autre effort devenait inutile.

Le couloir montait toujours, au point d'en faire, en trente mètres, un angle droit. Mais seule la logique le savait : pour tous les sens on se trouvait rapidement entraîné le long d'un couloir absolument plat. Le fait qu'ils remontaient en réalité à la verticale un puits de plusieurs centaines de mètres de profondeur, ne donnait aux jeunes gens pas le moindre sentiment d'insécurité, car une défaillance du champ polarisant était impensable.

Bientôt le couloir commença à s'incurver de nouveau vers le bas, jusqu'à ce qu'il eût décrit une fois de plus un angle droit. Le mouvement au sol se ralentit imperceptiblement, jusqu'à l'arrêt final à l'extrémité d'une longue salle garnie de miroirs. Alvin savait qu'ici il ne fallait pas espérer qu'Alystra se hâterait, non seulement parce que certains traits du caractère féminin étaient restés immuables depuis Ève, mais parce que nul n'aurait pu résister à la fascination du lieu. Il n'existait rien de tel, à la connaissance d'Alvin, dans tout Diaspar. Par un caprice de l'artiste, seuls quelques miroirs reflétaient la scène telle qu'elle était réellement, et même ceux-ci, Alvin en était convaincu, changeaient constamment de position. Les autres réfléchissaient certainement *quelque chose,* mais il était plutôt déconcertant de se voir marcher dans un décor absolument imaginaire et perpétuellement

changeant.

Parfois des gens allaient et venaient dans le monde de reflets du miroir, et plus d'une fois Alvin y avait vu des visages de connaissance, mais il ne s'agissait d'aucun de ses amis actuels. À travers l'esprit de l'artiste inconnu, il avait vu dans le passé, observé les incarnations antérieures de gens qui allaient de par le monde aujourd'hui. Et cela l'attristait, lui rappelant son caractère d'« unique », de penser qu'aussi longtemps qu'il attendit, jamais dans ces scènes mouvantes il ne rencontrerait quelque antique reflet de lui-même.

« Sais-tu où nous sommes ? » demanda Alvin à Alystra lorsqu'ils eurent terminé la tournée des miroirs.

Alystra secoua la tête.

« Quelque part à la bordure de la ville, je crois, répondit-elle avec insouciance. Nous semblons avoir fait beaucoup de chemin, mais je n'ai pas la moindre idée de la distance parcourue.

— Nous sommes dans la tour de Loranne, repartit Alvin. C'est un des points les plus élevés de Diaspar. Viens, je vais te montrer. »

Il prit Alystra par la main et la conduisit hors de la salle. Aucune sortie n'était visible, mais en des points variés le dessin du sol indiquait des couloirs latéraux. Lorsqu'on approchait des miroirs de ces points, les images réfléchies semblaient se fondre en un portail lumineux par où l'on pouvait passer dans un autre couloir. Alystra perdit toute conscience de leurs tours et détours, et ils émergèrent enfin dans un long tunnel rectiligne, où soufflait un vent froid. Le souterrain s'étirait horizontalement sur une centaine de mètres dans l'une et l'autre direction, et ses extrémités lointaines formaient de tous petits disques de lumière.

— Je n'aime pas cet endroit, fit Alystra. Il y fait froid. »

Elle n'avait probablement jamais connu dans sa vie de froid véritable, et Alvin se sentit coupable. Il aurait dû lui dire de prendre un manteau, et un vrai, car tous les vêtements de Diaspar n'étaient en fait que des parures qui ne protégeaient pas.

L'inconfort de la jeune fille étant entièrement de sa faute, Alvin lui tendit sa cape sans un mot. Nulle trace de galanterie dans ce geste ; l'égalité des sexes était acquise depuis bien trop longtemps pour que survécussent de telles conventions. Si les situations avaient été inversées, Alystra aurait passé sa cape à Alvin, qui l'aurait acceptée sans plus de façons.

Se promener avec le vent dans le dos n'était pas déplaisant, et ils atteignirent bientôt le bout du tunnel. Une barrière de pierre largement ajourée les empêcha d'aller plus loin, ce qui était préférable, car ils se trouvaient au bord du vide. Le grand conduit d'air s'ouvrait à même la face de la Tour, qui sous eux tombait à pic au moins trois cents mètres plus bas. Ils dominaient de haut les

remparts extérieurs de la ville, et Diaspar gisait à leurs pieds telle que peu de gens dans leur monde l'avaient contemplée.

La vue était inverse de celle qu'Alvin avait eue du centre du parc. Il voyait tout en bas les vagues concentriques de pierre et de métal qui, par courbes de plus d'un millier de mètres, descendaient vers le cœur de la cité. Au loin, partiellement cachés par des tours qui s'interposaient, il apercevait les prés, les arbres, et la rivière coulant perpétuellement en rond. Plus loin encore, les bastions les plus éloignés de Diaspar grimpaient de nouveau vers le ciel.

Près de lui, Alystra regardait le panorama avec satisfaction, mais sans surprise. Elle avait vu la ville bien des fois auparavant, de points également bien situés et dans des conditions beaucoup plus confortables.

« Voici notre univers, tout notre univers, dit Alvin. Maintenant, je veux te montrer autre chose. »

Il se détourna de la balustrade et se dirigea vers le lointain disque de lumière de l'autre extrémité du tunnel. Le vent était froid sur son corps légèrement couvert, mais il en fut à peine incommodé.

Il n'avait parcouru qu'une courte distance lorsqu'il se rendit compte qu'Alystra ne cherchait guère à le suivre. Elle restait debout à regarder, son manteau d'emprunt flottant dans le vent, une main couvrant à demi son visage. Alvin vit ses lèvres remuer, mais il n'entendait pas les mots qu'elle prononçait. Il la regarda d'abord avec surprise, puis avec une impatience non dénuée de pitié. Ce que Jeserac avait dit était vrai. Alystra ne pouvait le suivre. Elle avait compris ce que signifiait ce cercle de lumière lointaine d'où le vent soufflait à jamais sur Diaspar. Derrière Alystra, il y avait l'univers qu'elle connaissait, plein de merveilles et cependant sans surprise, flottant telle une boule brillante mais étroitement close sur le fleuve du Temps. Devant, à quelques pas d'elle, pas plus, s'étendait le désert aride, l'univers du désert, le monde des Envahisseurs.

Alvin revint sur ses pas et fut étonné de constater que la jeune fille tremblait.

« Pourquoi as-tu peur ? demanda-t-il. Ici, nous sommes toujours sains et saufs dans Diaspar. Tu as regardé par cette fenêtre derrière nous, tu peux sûrement regarder tout aussi bien par celle-là. »

Alystra le fixait des yeux comme s'il était quelque monstre étrange. Pour elle, en vérité, il en était un.

« Je ne pourrais pas, dit-elle enfin. Rien que d'y penser me donne encore plus froid que ce vent. Ne va pas plus loin, Alvin !

— Mais ça n'a aucun sens ! protesta Alvin sans remords. Quel mal cela pourrait-il te faire d'aller jusqu'au bout de ce couloir et de regarder au-dehors ? Tout y est bizarre et solitaire, mais sans rien d'horrible. En fait, plus je regarde, plus je trouve cela beau… »

Alystra n'attendit même pas qu'il eût fini. Elle tourna les talons et redescendit en courant la longue rampe qui les avait amenés au milieu du tunnel. Alvin ne fit rien pour l'arrêter, il n'eût pas été de bon goût d'imposer sa volonté à autrui, et ses objections eussent été inutiles : Alystra ne ferait point halte qu'elle n'eût retrouvé ses amis. Et elle ne risquait pas de se perdre dans les dédales de la ville, car elle n'aurait aucune difficulté pour retrouver son chemin. Cette aptitude à se sortir des labyrinthes les plus compliqués, ce n'était là qu'un des nombreux talents acquis par l'homme, depuis qu'il s'était mis à vivre dans les villes. Le rat, depuis longtemps disparu, avait été obligé de développer de semblables capacités lorsqu'il avait quitté les champs, et lié son sort à celui de l'homme.

Alvin attendit un instant, comme s'il espérait le retour d'Alystra. Il n'était pas surpris de sa réaction, mais seulement de la violence et du manque de logique de celle-ci. Quoique sincèrement peiné du départ de la jeune fille, il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'elle eût oublié de lui laisser son manteau.

Il ne faisait pas seulement froid, il était également malaisé de marcher contre le vent qui soupirait dans les poumons de la cité. Alvin luttait à la fois contre le courant d'air et contre la force inconnue qui l'engendrait sans cesse. Il ne put s'accorder quelque répit qu'après avoir atteint la grille de pierre, et en avoir agrippé les barreaux. Il y avait juste assez d'espace pour lui permettre de passer la tête par l'ouverture, et même ainsi le panorama se trouvait un peu rétréci, car l'entrée du conduit était partiellement en retrait dans le mur de la cité.

Cependant Alvin en voyait assez. À des centaines de mètres plus bas, le soleil prenait congé du désert. Les rayons presque horizontaux passaient à travers la grille de pierre et projetaient loin dans le tunnel un étrange entrelacs d'or et d'ombre. Alvin protégea ses yeux de l'éblouissement, puis scruta du regard cette Terre, là en bas, que nul n'avait foulée depuis un temps immémorial.

Il aurait pu avoir sous les yeux une mer éternellement figée. Sur des kilomètres et des kilomètres, les dunes de sable ondulaient vers l'ouest, leurs contours grossièrement accusés par la lumière oblique. Çà et là, quelque caprice du vent avait ciselé dans le sable des tourbillons et des rigoles bizarres, et il était parfois difficile de penser qu'aucune de ces sculptures n'était l'œuvre de l'intelligence. À une très grande distance, si loin en vérité qu'Alvin n'avait aucun moyen de juger de leur éloignement, on distinguait une chaine de montagnes aux sommets arrondis. Ç'avait été une déception pour Alvin ; il aurait donné gros pour avoir réellement vu se dresser les montagnes à pic des récits anciens et de ses propres rêves.

Le soleil reposait sur la crête des collines, ses rayons tout rouillés et comme domptés par les centaines de kilomètres d'atmosphère qu'ils

traversaient. Il y avait deux grosses taches noires sur son disque ; Alvin avait appris au cours de ses études l'existence de tels phénomènes, mais il fut surpris de pouvoir les distinguer aussi facilement. On aurait presque dit une paire d'yeux qui l'épiaient, lui, tapi dans son trou de guet solitaire, les oreilles au vent qui sifflait sans répit.

Il n'y eut pas de crépuscule. Au départ du soleil, les mares d'ombre étalées sur les dunes affluèrent rapidement en un seul et vaste lac de ténèbres. La couleur reflua du ciel, les rouges et les ors ardents se tarirent pour faire place à un bleu arctique qui se fonça jusqu'à devenir la nuit. Alvin attendit l'instant bouleversant — qu'il avait seul connu de toute l'espèce humaine — où toute frissonnante naît la première étoile.

Bien des semaines s'étaient écoulées depuis la dernière visite d'Alvin en ce lieu, et il savait que le ciel nocturne avait dû se modifier entre-temps. Malgré cela il n'était pas préparé à sa première vision des « sept soleils ».

Ils ne pouvaient avoir d'autres noms ; l'expression lui vint spontanément aux lèvres. Sur l'arrière-plan des dernières lueurs du soleil couchant, ils formaient une toute petite constellation très compacte et étonnamment symétrique. Six d'entre eux étaient disposés suivant une ellipse légèrement aplatie qui, Alvin en était sûr, devait être en réalité un cercle parfait, tant soit peu incliné vers l'axe de vision. Chaque étoile était d'une couleur différente. Alvin pouvait distinguer le rouge, le bleu, l'or et le vert, mais les autres teintes échappaient à son regard. Au centre exact de la formation était une blanche géante solitaire, la plus éclatante de toutes les étoiles visibles au ciel. L'ensemble avait exactement l'aspect d'une pièce de joaillerie ; il semblait incroyable, au-delà de toute possibilité des lois du hasard, que la nature eût jamais pu ménager un ordre si parfait.

Au fur et à mesure que ses yeux s'habituaient à l'obscurité, Alvin pouvait distinguer le grand voile de brume autrefois appelé Voie lactée. Il s'étirait du zénith à l'horizon, et les « sept soleils » s'intriquaient dans ses plis. Les autres étoiles avaient maintenant surgi pour les défier, et leurs groupements de hasard ne faisaient que souligner l'énigme de cette parfaite symétrie. C'était presque comme si quelque puissance s'était délibérément opposée, en mettant son sceau sur les étoiles, aux désordres de l'univers naturel.

Dix fois, pas davantage, la Galaxie avait tourné sur son axe, depuis que l'Homme avait pour la première fois marché sur la Terre. Pour elle, ce n'avait été qu'un instant. Dans ce court laps de temps, cependant, elle avait complètement changé, et bien plus que ne le lui eût permis le cours naturel des choses. Les grands soleils qui jadis avaient si farouchement brûlé, dans l'orgueil de leur jeunesse,

dévalaient maintenant la pente du déclin. Mais Alvin n'avait jamais vu les cieux dans leur antique splendeur, et par suite ignorait tout ce qui était perdu.

Le froid qui s'insinuait dans ses os l'obligea à reprendre le chemin de la cité. Il s'arracha de la grille et se frictionna pour ranimer ses membres. Devant lui, au bout du tunnel, la lumière qui jaillissait de Diaspar était si éblouissante que, l'espace d'un instant, il dut détourner les yeux. Hors de la cité on trouvait le jour et la nuit, mais en son sein ne brillait que jour éternel. À mesure que baissait le soleil, le ciel de Diaspar s'emplissait de lumière : nul ne remarquait l'instant où elle cessait d'être naturelle. Avant même d'avoir perdu le besoin de dormir, les hommes avaient chassé les ténèbres de leurs villes. La seule nuit jamais connue à Diaspar, c'était l'imprévisible et rare obscurcissement qui parfois visitait le parc, et le transformait en un lieu de mystère.

Alvin revint lentement par la galerie des glaces, l'esprit encore plein de nuit et d'étoiles. Il se sentait inspiré et cependant déprimé. Il semblait qu'il n'existât aucun moyen de s'évader jamais de cette immensité, et aucune raison valable de le faire. Jeserac avait déclaré qu'un homme mourrait vite dans le désert, et Alvin pouvait l'en croire. Peut-être découvrirait-il un jour quelque moyen de quitter Diaspar mais s'il y parvenait, il saurait qu'il faudrait bientôt retourner. Atteindre le désert serait un jeu amusant, rien de plus. Et un jeu qu'il ne pourrait partager avec qui que ce soit, et qui ne le mènerait à rien. Mais du moins cela en vaudrait-il la peine, si cela l'aidait à étancher la soif de son âme.

Comme s'il ne désirait guère retourner au monde familier, Alvin s'attarda parmi les reflets du passé. Debout devant l'un des grands miroirs, il observait les scènes qui paraissaient et disparaissaient dans ses profondeurs. Quel que fût le mécanisme qui suscitait ces images, il était contrôlé par sa présence et dans une certaine mesure par ses pensées. Les miroirs étaient toujours vides à l'instant où Alvin entrait dans la salle, mais s'emplissaient d'images dès que le jeune homme circulait parmi eux.

Alvin semblait debout dans une vaste cour qu'il n'avait jamais vue dans la réalité, mais qui sans doute existait encore à Diaspar. Il y avait là une presse peu commune, une sorte de réunion publique. Deux hommes discutaient poliment sur une estrade, entourés de leurs partisans qui les interrompaient de temps à autre. Le silence absolu ajoutait au charme de la scène, car l'imagination s'activait immédiatement pour suppléer aux sons absents. Sur quoi portait le débat ? se demanda Alvin. Peut-être n'était-ce pas une véritable scène du passé, mais un épisode créé de toutes pièces. Le soigneux équilibre des silhouettes, les mouvements légèrement cérémonieux, tout cela

paraissait un peu trop soigné pour être vécu.

Alvin observa les visages de la foule, cherchant à en reconnaître un. Il n'y avait là personne qu'il eût rencontré, mais peut-être était-il en train de voir des amis qu'il ne connaîtrait que dans plusieurs siècles. Combien existait-il de types de physionomie humaine ? Le nombre en était considérable mais cependant fini, surtout maintenant qu'on en avait éliminé toutes les variantes inesthétiques.

Dans le monde du miroir, les gens poursuivaient leur immémoriale discussion, ignorant l'image d'Alvin immobile parmi eux. Qu'il ne fît point partie de la scène lui était parfois très difficile à croire, tant l'illusion était totale. Lorsque l'un des fantômes dans la glace semblait passer derrière Alvin, il disparaissait tout comme un être concret et c'était Alvin qui disparaissait lorsque l'on passait devant lui.

Il s'apprêtait à partir quand il remarqua un homme étrangement vêtu, debout à l'écart du groupe principal. Ses gestes, ses vêtements, tout en lui semblait un peu déplacé dans cette réunion. Il gâtait l'ensemble ; comme Alvin, il était un anachronisme.

Il était beaucoup plus que cela. Il était là en chair et en os, et il regardait Alvin avec un sourire légèrement railleur.

V

Pendant sa courte existence, Alvin n'avait fait la connaissance que de moins d'un millième des habitants de Diaspar. Il ne fut pas surpris, en conséquence, que cet homme lui fût étranger. Mais il le fut de rencontrer quelqu'un dans cette tour déserte, si proche des frontières de l'inconnu.

Il tourna le dos au miroir et regarda l'importun. Avant qu'il pût parler, l'autre s'adressait à lui.

« Vous vous appelez Alvin, je crois. Quand je me suis aperçu que quelqu'un venait ici, j'aurais dû deviner que c'était vous. »

La remarque n'était visiblement pas faite dans le but d'offenser. C'était une simple constatation ; Alvin la prit comme telle. Il ne s'étonna pas d'être reconnu : qu'il le voulût ou non, son « unicité » l'avait fait connaître de tous dans la cité.

« Je suis Khedron », poursuivit l'étranger, comme si cela expliquait tout. « On m'appelle le Bouffon. »

Alvin ne réagit pas, et Khedron haussa les épaules avec une résignation ironique.

« Ah ! c'est bien là la gloire ! Toutefois vous êtes jeune, et il n'y a pas eu de farces de faites durant votre vie. Votre ignorance est excusable. »

Il y avait quelque chose d'inhabituel et de reposant dans Khedron. Alvin chercha dans sa tête le sens de l'étrange mot « bouffon » ; il évoquait le plus vague des souvenirs, mais Alvin ne pouvait identifier lequel. On trouvait de nombreux titres de ce genre dans la structure complexe de la société de Diaspar, et il fallait une vie pour les apprendre tous.

« Venez-vous souvent ici ? » s'enquit Alvin, avec une pointe de jalousie.

Il en était venu à considérer la tour de Loranne comme sa propriété personnelle, et il était légèrement contrarié que ses merveilles fussent connues d'un autre. Mais Khedron avait-il jamais contemplé le désert ou vu les étoiles disparaître à l'ouest ?

« Non, répondit Khedron, comme s'il répondait presque à ses pensées inexprimées. Je ne suis jamais venu auparavant. Mais il me plaît de me tenir au courant des événements insolites de la cité ; et il s'est écoulé bien du temps depuis que quelqu'un est venu à la tour de Loranne. »

Alvin se demanda un instant comment Khedron avait eu connaissance de ses précédentes visites, mais il y renonça bien vile. Diaspar était pleine d'yeux et d'oreilles, et d'autres organes sensoriels, plus subtils encore, qui tenaient la ville au courant de tout ce qui s'y

passait. Quiconque s'y intéressait suffisamment pouvait sans aucun doute trouver le moyen de s'informer à ces sources.

« Même si personne n'a l'habitude de venir ici, fit Alvin, en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— À cause de Diaspar, répliqua Khedron. L'insolite est ma prérogative. J'avais noté votre nom depuis fort longtemps ; je savais qu'un jour nous nous rencontrerions. À ma façon, je suis, moi aussi, unique. Oh ! pas à la façon dont vous l'êtes ; cette vie-ci n'est pas ma première. Je suis sorti un millier de fois du Palais de la Création. Mais quelque part dans le début je fus choisi pour être Bouffon, et il n'y a qu'un bouffon à la fois dans Diaspar. Bien des gens considèrent que c'est encore trop. »

L'ironie que respirait le discours de Khedron laissa Alvin perplexe. Il n'était pas du meilleur goût de poser directement des questions personnelles, mais après tout, Khedron l'y avait comme encouragé.

« Je suis navré de mon ignorance, dit Alvin, mais qu'est-ce qu'un Bouffon et que fait-il ?

— Vous demandez ce qu'il fait, reprit Khedron. Je commencerai donc par vous dire « pourquoi » il le fait. C'est une longue histoire, mais je pense qu'elle vous intéressera.

— Tout m'intéresse.

— Fort bien. Les hommes — si c'étaient des hommes, ce dont je doute parfois — qui conçurent Diaspar avaient à résoudre un problème incroyablement compliqué. Diaspar n'est pas seulement une machine, vous le savez, c'est un organisme vivant et immortel. Nous sommes tellement habitués à notre monde, que nous ne pouvons nous rendre compte combien il eût paru étrange à nos premiers ancêtres. Nous connaissons ici un petit univers fermé qui ne varie jamais, sauf dans d'infimes détails, et demeure parfaitement stable au long des âges. Il a probablement duré plus longtemps que le reste de l'histoire humaine ; dans cette première portion d'histoire, toutefois, il y eut, croit-on, d'innombrables milliers de cultures et de civilisations distinctes qui vécurent un court moment et disparurent ensuite. Comment Diaspar a-t-elle réalisé son extraordinaire stabilité ? »

Alvin fut surpris qu'on pût se poser une question aussi élémentaire et son espoir d'apprendre du nouveau commença à faiblir.

« Grâce aux banques à mémoire, évidemment, répliqua-t-il. Diaspar est continuellement composée des mêmes personnes, bien que leur répartition dans le temps se trouve modifiée selon que leur corps est vivant ou détruit. »

Khedron secoua la tête.

« Ce n'est là qu'une très mince partie de la réponse. Avec les mêmes personnes exactement, on pourrait construire des types de sociétés bien différents. Je ne peux le prouver, mais je crois que c'est

vrai. Les hommes qui ont conçu la cité n'ont pas seulement fixé sa population ; ils ont fixé les lois de son comportement. Nous avons à peine conscience de ces lois, mais nous leur obéissons. Diaspar est une culture figée qui ne peut se modifier au-delà d'étroites limites. Les banques à mémoire conservent bien autre chose que le concept de nos corps et de nos personnalités. Elles gardent le concept de la cité même, en maintenant chaque atome rigide contre toutes les atteintes éventuelles du temps. Regardez ce dallage, il fut posé il y a des millions d'années et des pieds innombrables l'ont foulé. Y voyez-vous trace d'usure ? Un matériau non protégé, si résistant qu'il fût, eût été réduit en poussière depuis bien des siècles. Mais aussi longtemps que fonctionneront les banques à mémoire, aussi longtemps que les matrices qu'elles recèlent garderont le contrôle du schéma moteur de la cité, la structure physique de Diaspar ne changera pas.

— Mais il s'est produit quelques changements, protesta Alvin. Bien des édifices ont été démolis et on en a construit de nouveaux.

— Bien entendu, mais seulement en annulant l'information stockée dans les banques à mémoire pour enregistrer ensuite de nouveaux motifs. De toute façon je ne mentionnais cela qu'à titre d'exemple de la façon dont la cité est physiquement protégée. Le point sur lequel j'attire votre attention, c'est qu'il existe de même à Diaspar des machines qui préservent notre structure sociale. Elles surveillent toutes les modifications et les corrigent avant qu'elles ne deviennent trop importantes. Comment font-elles ? Je ne sais pas. Peut-être sélectionnent-elles ceux qui émergent du Palais de la Création, peut-être font-elles varier nos personnalités… nous pensons disposer de notre libre arbitre, mais pouvons-nous en avoir la certitude ?

« En tout cas, le problème a trouvé sa solution. Diaspar a survécu, descendant saine et sauve le cours des âges tel un grand vaisseau transportant comme fret tout ce qui reste de l'espèce humaine. C'est une réalisation formidable, en matière de mécanique sociale, mais quant à savoir si cela en vaut la peine, c'est une tout autre question.

« La stabilité en tout cas, ne suffit pas. Elle conduit trop facilement à la stagnation et de là à la décadence. Les hommes qui ont conçu la ville ont pris des mesures compliquées pour éviter cela, bien que ces immeubles déserts donnent à penser qu'ils n'aient pas entièrement réussi. Moi, Khedron, je fais partie de ce plan. Une infime partie, peut-être. J'aime penser autrement, mais je n'ai point de certitude.

— Et quel est votre rôle exactement ? demanda Alvin, n'y comprenant toujours pas grand-chose et sentant naître un peu d'irritation.

— Disons que j'introduis des fractions calculées de désordre dans la cité. Expliquer mes opérations reviendrait à détruire leur efficacité.

Jugez-moi sur mes actes, bien qu'il y en ait peu, et non sur mes paroles, bien qu'il y en ait beaucoup. »

Alvin n'avait auparavant jamais rencontré personne de tout à fait semblable à Khedron. Le Bouffon avait une véritable personnalité, une personnalité qui dépassait de la tête et des épaules le niveau général d'uniformité caractéristique de Diaspar. Il semblait y avoir peu d'espoir de découvrir avec précision ce qu'étaient les fonctions du Bouffon, et comment il s'en acquittait, mais cela avait peu d'importance. Ce qui importait, Alvin le sentait, c'était qu'il y eût là quelqu'un à qui pouvoir s'adresser, lorsqu'il ferait une pause dans son monologue, et qui pourrait fournir des réponses aux nombreux problèmes qui l'avaient intrigué depuis si longtemps.

Ils revinrent ensemble par les couloirs de la tour de Loranne, et en sortirent à proximité du chemin roulant déserté. Ce n'est que lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue qu'Alvin se rendit compte que Khedron ne lui avait aucunement demandé ce qu'il faisait là-bas, à la lisière de l'inconnu. Il soupçonna l'autre de le savoir, et de s'y intéresser sans en être étonné. Quelque chose lui disait qu'il serait très difficile d'étonner Khedron.

Ils échangèrent leur indicatif numéral afin de pouvoir s'appeler quand ils le souhaiteraient. Alvin avait envie de revoir le Bouffon, bien qu'il eût l'impression que sa compagnie pourrait se révéler fatigante, à trop la prolonger. Avant une nouvelle rencontre, il voulait savoir ce que ses amis, et en particulier Jeserac, pensaient de Khedron.

« À la prochaine fois », dit Khedron et, sur-le-champ, il disparut.

Alvin fut un peu contrarié. Si l'on rencontrait quelqu'un alors qu'on ne faisait que se projeter sans être présent en chair et en os, il était de bon goût de le faire clairement entendre dès le début. Une telle situation pouvait parfois désavantager considérablement qui l'ignorait. Khedron était sans doute resté tout ce temps chez lui, où que fût sa demeure. Le numéro qu'il avait donné à Alvin garantissait que tout message l'atteindrait, mais ne révélait pas son adresse. Cela du moins correspondait à la coutume. On pouvait se montrer assez libre avec son numéro d'index, mais l'adresse personnelle était une chose que l'on ne communiquait qu'à ses amis intimes.

Tandis qu'il revenait vers la ville, Alvin réfléchit à tout ce que lui avait dit Khedron sur Diaspar et son organisation sociale. Il était étrange qu'Alvin n'eût jamais rencontré personne qui fût mécontent de ce genre de vie. Diaspar et ses habitants avaient été façonnés pour rentrer dans un plan d'ensemble ; ils formaient une parfaite symbiose. Au cours de leur longue existence, les habitants de la cité ne s'étaient jamais ennuyés. Bien que leur univers fût minuscule par rapport aux âges d'antan, sa complexité était écrasante, sa profusion de merveilles et de trésors incalculable. L'homme avait rassemblé là tous les fruits

de son génie, tout ce qui avait été sauvé des ruines du passé. Toutes les villes qui avaient jamais existé, disait-on, avaient donné quelque chose à Diaspar ; avant la venue des Envahisseurs, son nom était connu de tous les mondes maintenant perdus par l'homme. À la construction de Diaspar s'étaient dépensés tout le talent, tout l'art de l'Empire. Quand avaient pris fin les jours de gloire, des hommes de génie avaient remodelé la ville, la dotant des machines qui la rendaient immortelle. Quel que fût le vide créé par l'oubli, Diaspar vivrait en emportant les descendants de l'homme, sains et saufs, au fil du temps.

Ils n'avaient réussi qu'à survivre, et se tenaient pour satisfaits. Il existait un million de choses pour occuper leur vie entre l'heure où ils sortaient, presque adultes, du Palais de la Création, et celle où, le corps à peine vieilli, ils retournaient aux banques à mémoire de la cité. Dans un monde où hommes et femmes possèdent une intelligence qui a été marquée jadis du sceau du génie, on ne peut courir le risque de l'ennui. Les plaisirs de la conversation et de la discussion, les conventions raffinées des relations mondaines, cela seul suffisait à remplir une grande partie de leur vie. Après, il y avait des grands débats en règle où la cité entière écoutait, fascinée, ses esprits les plus subtils se livrer à leurs joutes, ou s'évertuer vers les cimes de la philosophie, à jamais inaccessibles, mais dont le défi ne rencontre jamais indifférence.

Pas d'hommes, pas de femmes qui n'eussent quelque passion intellectuelle. Eriston, par exemple, consacrait une grande partie de son temps à de longs dialogues avec la Calculatrice centrale, qui virtuellement dirigeait la cité, et avait pourtant le loisir de mener des vingtaines de discussions avec tous ceux qui désiraient se mesurer mentalement avec elle. Trois cents ans durant, Eriston avait essayé d'agencer des paradoxes logiques que la machine serait impuissante à résoudre. Il n'espérait pas faire de progrès sérieux avant d'y avoir épuisé plusieurs vies.

Les préoccupations d'Etania étaient de nature plus esthétique. Elle dessinait et construisait, à l'aide des ordonnateurs de matière, des motifs d'entrelacs à trois dimensions d'une complexité si superbe qu'ils étaient en fait des problèmes de topologie extrêmement avancés. On pouvait voir son œuvre partout à Diaspar, et certains de ses motifs avaient été incorporés aux parquets des grandes salles de chorégraphie, où l'on s'en servait comme bases de création de nouveaux ballets et de nouvelles figures de danse.

De telles préoccupations auraient pu paraître arides à des gens trop peu doués, sous le rapport de l'esprit, pour en apprécier les subtilités. Mais il n'y avait personne à Diaspar, qui ne fût capable de comprendre au moins partiellement ce qu'Eriston ou Etania essayaient

de faire et qui n'eût de son côté quelque activité tout aussi passionnante.

L'athlétisme et les sports variés, y compris un grand nombre qu'avait seul permis le contrôle de la pesanteur, rendaient plaisants les premiers siècles de jeunesse. Pour l'aventure et les exercices imaginaires, les sagas apportaient tout ce qu'on pouvait désirer. Elles étaient l'inévitable aboutissement de cette recherche du réalisme entamée dès que les hommes réussirent à reproduire des images en mouvement et à enregistrer des sons, puis lors de l'utilisation de ces techniques pour transposer les scènes de la vie réelle dans la vie imaginaire. Dans les sagas, l'illusion était parfaite parce que toutes les perceptions sensorielles intéressées étaient directement satisfaites, tandis que toutes les autres se trouvaient abolies. Le spectateur, plongé dans une sorte d'hypnose, était coupé de la réalité aussi longtemps que durait l'aventure ; tout se passait comme s'il vivait un rêve éveillé.

Dans un monde ordonné et stable qui, dans ses grandes lignes, n'avait pas changé durant mille millions d'années, il n'était peut-être pas surprenant de constater un vif intérêt pour les jeux de hasard. L'humanité a toujours été fascinée par le mystère des dés qui roulent, des cartes qu'on retourne, des boules de la loterie. À son niveau le plus bas, cet intérêt ne se fondait que sur la seule cupidité, émotion qui n'avait plus sa place dans un monde où chacun possédait tout ce dont il pouvait avoir raisonnablement besoin. Même lorsque ce mobile se trouva éliminé, la fascination purement intellectuelle du hasard continua cependant de séduire les esprits les plus blasés. De machines gouvernées par la chance pure, d'événements dont on ne pouvait prédire le dénouement en dépit de toutes les informations rassemblées, le philosophe et le joueur pouvaient tirer un égal plaisir.

Restait encore en partage à tous les hommes les mondes associés de l'amour et de l'art. Associés parce que l'amour sans l'art n'est que l'assouvissement du désir, et qu'on ne peut jouir de l'art sans l'aborder avec amour.

Les hommes avaient cherché la beauté sous bien des formes — des suites de sons, des lignes sur du papier, des surfaces de pierre, les mouvements du corps humain, des couleurs dans l'espace. Tous ces moyens existaient encore à Diaspar, et au fil des siècles on en avait ajouté d'autres. Nul n'était certain, cependant, que l'on eût découvert toutes les possibilités de l'art, ou qu'il eût aucun sens hors de l'esprit humain.

Et c'était également vrai de l'amour.

VI

Immobile, Jeserac siégeait environné d'un tourbillon de nombres. Les mille premiers nombres premiers, transcrits dans cette numération binaire qui servait à toutes les opérations arithmétiques depuis l'invention des calculatrices électroniques, défilaient dans l'ordre devant lui. D'interminables rangées de 1 et de 0 paradaient, offrant aux yeux de Jeserac la suite complète de tous ces nombres qui ne possèdent d'autres diviseurs qu'eux-mêmes et l'unité. Il y a dans les nombres premiers un mystère qui a toujours fasciné l'homme, et ils captivaient encore son imagination.

Jeserac n'était pas mathématicien, bien qu'il aimât parfois à le croire. Tout ce qu'il pouvait faire était de rechercher, dans l'infinité des nombres premiers, des relations ou des règles particulières que des hommes plus doués développeraient en lois générales. Il pouvait découvrir comment se comportaient les nombres, mais non expliquer pourquoi. Il lui plaisait de se frayer un chemin à travers la jungle arithmétique, où il découvrait parfois des merveilles qui avaient échappé à des explorateurs plus qualifiés.

Il posa la matrice de tous les nombres entiers possibles, puis mit sa calculatrice à un travail d'enfilage des nombres entiers à travers sa surface, comme on disposerait des perles aux intersections d'une maille. Jeserac l'avait fait une centaine de fois auparavant, et n'en avait jamais rien déduit. Mais il était fasciné par la façon dont les nombres qu'il étudiait se dispersaient, sans suivre apparemment aucune règle, à travers le spectre des nombres entiers. Il connaissait les lois de distribution déjà découvertes, mais espérait toujours en découvrir davantage.

Il pouvait difficilement se plaindre de l'interruption. S'il avait souhaité que nul ne le dérangeât, il eût dû débrancher la sonnerie. Comme retentissait à ses oreilles le discret carillon, la muraille de nombres vacilla, les chiffres s'estompèrent tous ensemble, et Jeserac revint au inonde de la réalité terre à terre.

Il reconnut Khedron tout de suite et n'en fut pas particulièrement satisfait. Jeserac n'avait nulle envie qu'on dérangeât sa vie ordonnée, et Khedron incarnait l'imprévisible. Cependant il accueillit son visiteur assez poliment, dissimulant toute trace de sa légère inquiétude.

Lorsque deux personnes se rencontraient pour la première fois à Diaspar — ou même pour la centième —, la coutume voulait que l'on passât une heure ou deux à échanger des politesses avant d'en arriver, le cas échéant, aux choses sérieuses. Khedron offensa quelque peu Jeserac en expédiant ces formalités en un simple quart d'heure, pour déclarer ensuite brusquement :

« J'aimerais vous parler d'Alvin. Vous êtes son directeur d'études, n'est-ce pas ?

— C'est exact, répliqua Jeserac. Je le vois encore plusieurs fois par semaine… aussi souvent qu'il le désire.

— Diriez-vous qu'il soit doué ? »

Jeserac réfléchit ; il était difficile de répondre à cette question. Les relations entre élève et directeur d'études étaient extrêmement importantes, et faisaient véritablement partie des fondements de la vie à Diaspar. En moyenne, dix mille esprits neufs entraient dans la ville chaque année. Leurs souvenirs antérieurs se trouvant encore à l'état latent, tout, autour d'eux, pendant les vingt premières années de leur existence, leur était nouveau et étranger. Il fallait leur enseigner l'usage des myriades de machines et d'appareils qui constituaient l'arrière-plan de la vie quotidienne, et il leur fallait apprendre à se diriger dans la société la plus complexe que l'homme eût jamais créée.

Une partie de cet enseignement était donnée par les couples choisis pour être les parents des nouveaux citoyens. Le choix se faisait par loterie, et les charges n'étaient pas accablantes. Eriston et Etania n'avaient pas consacré plus du tiers de leur temps à élever Alvin, et ils avaient fait là ce que l'on attendait d'eux.

Les obligations de Jeserac se limitaient à des aspects plus précis de l'éducation d'Alvin ; on présumait que ses parents lui enseigneraient la façon de se comporter dans le monde, et qu'ils le présenteraient à un cercle d'amis sans cesse plus vaste. Ils étaient responsables du caractère d'Alvin ; Jeserac l'était de son esprit.

« Il m'est difficile de répondre à votre question, répondit Jeserac. Il n'y a certainement rien qui cloche quant à l'intelligence, chez Alvin, mais beaucoup de questions qui devraient l'intéresser semblent ne lui inspirer qu'une indifférence absolue. D'autre part, il manifeste une curiosité morbide pour des sujets dont nous ne parlons généralement pas.

— Le monde extérieur à Diaspar, par exemple ?

— Oui… mais comment l'avez-vous su ? »

Khedron hésita un instant, se demandant dans quelle mesure il pouvait faire confiance à Jeserac. Il savait Jeserac plein de bonnes intentions, mais le savait aussi sans doute lié par les mêmes tabous que tout le monde à Diaspar — tout le monde sauf Alvin.

« Je l'ai deviné », dit-il enfin.

Jeserac s'installa plus confortablement dans les profondeurs du siège qu'il venait de matérialiser. La situation était intéressante, et il désirait en faire une analyse aussi fouillée que possible. Il n'y aurait pas grand-chose à apprendre, toutefois, si Khedron n'était pas disposé à coopérer.

Il aurait dû se douter qu'Alvin ferait un jour la connaissance du

Bouffon, d'où d'imprévisibles conséquences. Khedron était la seule autre personne de la ville que l'on pût qualifier d'excentrique, bien que même son excentricité eût été voulue par les fondateurs de Diaspar. On avait constaté, il y avait fort longtemps, que sans crime ni désordre, le paradis deviendrait vite intolérablement monotone. Cependant, par la force des choses, on ne pouvait garantir que le crime se maintiendrait de lui-même au niveau optimal requis par les équations sociales. Et s'il était autorisé et réglementé, il cessait d'être le crime.

Le rôle de Bouffon était la solution — à première vue naïve, mais en fait profondément subtile — qu'avaient choisie les fondateurs de la ville. Dans toute l'histoire de Diaspar, il y avait moins de deux cents personnes que leur héritage mental désignait pour ce rôle tout particulier. Ils bénéficiaient de certains privilèges qui les protégeaient des conséquences de leurs actes ; certains Bouffons, pourtant, avaient dépassé la mesure et subi la seule sanction que Diaspar pût imposer : le bannissement dans le futur avant la fin de leur présente incarnation.

En de rares et imprévisibles occasions, le Bouffon bouleversait la cité par quelque extravagance qui pouvait n'être pas plus qu'une plaisanterie raffinée, mais qui pouvait aussi être un assaut calculé contre quelque croyance ou façon de vivre généralement chérie. Tout bien considéré, l'appellation de Bouffon était parfaitement appropriée. Il y avait eu autrefois des hommes chargés de fonctions très similaires agissant avec la même licence, au temps des cours et des rois.

« Ce qui nous aiderait, déclara Jeserac, ce serait d'être francs l'un avec l'autre. Nous savons tous deux qu'Alvin est unique, qu'il n'a jamais vécu auparavant à Diaspar. Peut-être pouvez-vous pressentir mieux que moi ce que cela implique. Je doute que quoi que ce soit survienne dans la ville qui échappe totalement au plan ; la création d'Alvin doit donc avoir sa raison d'être. Alvin réalisera-t-il ou non ce dessein — quel qu'il soit —, je l'ignore. Je ne sais pas davantage si ce dessein est bon ou mauvais.

— Supposons qu'il concerne quelque chose d'extérieur à la ville ? »

Patient, Jeserac sourit ; le Bouffon bouffonnait, comme il fallait bien s'y attendre.

« J'ai dit à Alvin ce qu'il y avait là ; il sait qu'il n'existe rien en dehors de Diaspar que le désert. Emmenez-le si vous pouvez ; *vous,* peut-être, connaissez un moyen. Lorsqu'Alvin verra la réalité, il sera peut-être guéri de ce que son esprit a d'étrange.

— Je crois qu'il l'a déjà vue, dit doucement Khedron. » Mais il se parlait à lui-même, et non à Jeserac.

« Je ne crois pas qu'Alvin soit heureux, poursuivit Jeserac. Il ne s'est créé aucun lien affectif véritable, et on ne voit pas très bien

comment il y parviendrait avec cette obsession dont il souffre en permanence. Mais après tout, il est très jeune. Il peut dépasser ce stade et s'intégrer à la cité. »

Jeserac parlait pour se rassurer ; Khedron se demanda s'il croyait vraiment ce qu'il disait.

« Jeserac, demanda Khedron brusquement, Alvin sait-il qu'il n'est pas le premier Unique ? »

Jeserac parut stupéfait, puis un peu méfiant.

« J'aurais pu deviner, déclara-t-il, lugubre, que *vous* seriez au courant de cela. Combien d'Uniques y a-t-il eu dans toute l'histoire de Diaspar ? Au moins dix ?

— Quatorze, répondit Khedron sans hésitation. Sans compter Alvin.

— Vous possédez de meilleurs renseignements que ceux que je puis me procurer, fit Jeserac avec une grimace. Peut-être pouvez-vous me dire ce qui leur est arrivé ?

— Ils ont disparu.

— Merci. Je savais déjà cela. C'est pourquoi j'ai parlé le moins possible de ses prédécesseurs à Alvin ; cela ne l'aiderait guère, dans son présent état d'esprit. Puis-je compter sur votre assistance.

— Pour le moment… oui. Je veux l'étudier moi-même. Les mystères m'ont toujours intrigué et il y en a trop peu à Diaspar. Par ailleurs, je crois que le destin pourrait être en train de nous préparer un tour auprès duquel tous mes efforts paraîtront bien modestes, en vérité. En ce cas, je veux m'assurer d'être présent à l'apothéose.

— Vous aimez un peu trop parler par énigmes, se plaignit Jeserac. Qu'est-ce que vous prévoyez exactement ?

— Je ne sais si mes prévisions se vérifieront plus que les vôtres. Mais voici ce que je crois… Ni vous, ni moi, ni personne à Diaspar ne pourront arrêter Alvin, lorsqu'il aura décidé d'agir. Nous avons en perspective quelques siècles intéressants. »

Jeserac demeura longtemps assis, immobile, oubliant ses mathématiques, après que l'image de Khedron se fut effacée. Un pressentiment vague, et tel qu'il n'en avait jamais connu auparavant, pesait lourdement sur lui. Un bref instant, il se demanda s'il solliciterait une audience du Conseil, mais ne serait-ce pas faire une histoire ridicule pour rien ? Peut-être l'affaire tout entière n'était-elle qu'une farce obscure et compliquée de Khedron, bien que Jeserac ne pût s'imaginer pourquoi il serait choisi pour cible.

Il réfléchit soigneusement, examinant le problème sous tous ses aspects. Un peu plus d'une heure après, Jeserac prit une décision bien dans sa manière : il attendrait la suite des événements.

Alvin ne perdit pas de temps pour obtenir tous les renseignements possibles sur Khedron. Jeserac, comme d'habitude, fut sa principale

source d'information. Le vieux précepteur lui fit un compte rendu soigneusement objectif de son entrevue avec le Bouffon, ajoutant qu'il savait très peu de chose de la vie de ce dernier. Dans la mesure où c'était possible à Diaspar, Khedron était un reclus ; nul ne savait où il vivait ni comment. La dernière bouffonnerie qu'il eût perpétrée était plutôt une espièglerie, qui avait entraîné la paralysie totale des chemins roulants. Cela s'était passé il y avait cinquante ans ; un siècle plus tôt Khedron avait lâché un dragon qui avait fait le tour de la ville en dévorant tous les spécimens existants des œuvres du sculpteur le plus populaire de l'époque. L'artiste lui-même, légitimement inquiet lorsque se révéla l'appétit particulier de la bête, s'était caché jusqu'à ce que le monstre eût disparu aussi mystérieusement qu'il avait surgi.

Une chose était évidente, d'après tous ces récits : Khedron devait avoir une profonde connaissance des machines et des forces qui régentaient la ville, et pouvait les plier à sa volonté comme nul autre. Sans doute devait-il exister quelque suprême contrôle qui empêchait tout Bouffon trop ambitieux d'infliger à la structure complexe de Diaspar un dommage permanent et irréparable.

Alvin enregistra tous ces renseignements, mais ne fit aucune tentative pour rencontrer Khedron. Bien qu'il eût de nombreuses questions à poser au Bouffon, sa totale indépendance — au vrai la plus unique, peut-être, de ses caractéristiques — lui fit décider d'en obtenir le plus possible par ses seuls efforts et sans aucune aide. Il s'était lancé dans un projet qui pouvait l'occuper des années, mais dans la mesure où il avait l'impression d'avancer vers son but, il était heureux.

Tel un voyageur d'autrefois établissant la carte d'une terre inconnue, il avait entrepris l'exploration systématique de Diaspar. Il passa des semaines à errer et à chercher dans les tours solitaires, à la lisière de la ville, avec l'espoir de découvrir quelque part un chemin vers le monde qui s'étendait plus loin. Au cours de ces recherches il trouva une douzaine de grands soupiraux qui s'ouvraient sur le désert, mais tous munis de barreaux, et même si barreaux il n'y avait pas eu, la chute libre sur près de cent mètres constituait un obstacle suffisant.

Alvin ne trouva aucune autre issue, bien qu'il eût exploré un millier de couloirs et dix mille salles vides. Tous ces édifices étaient dans cet excellent état de conservation que les habitants de Diaspar tenaient pour normal. Parfois Alvin rencontrait un robot, de toute évidence en tournée d'inspection, et il ne manquait jamais d'interroger la machine. Il n'en apprit rien, car les machines qu'il rencontra n'étaient pas agencées pour répondre aux paroles ou aux pensées humaines. Bien que conscients de sa présence, car ils flottaient poliment sur le côté pour le laisser passer, les robots refusèrent d'engager la conversation.

Parfois Alvin ne voyait pas un être humain durant plusieurs jours.

Lorsqu'il avait faim, il pénétrait dans l'un des appartements jadis habités et il commandait un repas. De miraculeuses machines, à l'existence desquelles il accordait rarement une pensée, s'éveillaient à la vie après des ères de sommeil. Les programmes qu'elles avaient conservés oscillaient au bord de la réalité, organisant et dirigeant la matière qu'elles contrôlaient. Et un repas conçu par un chef cent millions d'années auparavant ressuscitait ainsi pour les délices du palais, ou simplement pour satisfaire l'appétit.

La solitude de ce monde désert — coquille vide entourant le cœur vivant de la ville — ne déprimait pas Alvin. Il était habitué à être seul, même lorsqu'il se trouvait avec ceux qu'il appelait ses amis. Cette exploration fiévreuse, absorbant toute son énergie et tout son intérêt, lui fit oublier momentanément le mystère de son héritage et l'anomalie qui le séparait de ses camarades.

Il avait exploré moins du centième de l'enceinte lorsqu'il estima qu'il perdait son temps. Sa décision n'était pas le fruit de l'impatience, mais celui du simple bon sens. Au besoin, Alvin était prêt à revenir et à achever sa tâche, même si elle lui prenait le reste de sa vie. Il en avait assez vu, cependant, pour se convaincre que, s'il existait un chemin pour sortir de Diaspar, il ne serait pas facile à trouver. Alvin perdrait peut-être des siècles en vaines recherches, s'il ne demandait l'assistance d'hommes plus avertis.

Jeserac lui avait dit sans ambages qu'il ne connaissait aucun moyen de sortir de Diaspar, et qu'il doutait qu'il en existât un. Les machines à renseignements, lorsque Alvin les avait interrogées, avaient vainement fouillé dans leurs mémoires presque illimitées. Elles pouvaient lui fournir tous les détails des annales de la cité depuis l'origine des temps historiques — remontant à la barrière au-delà de laquelle l'aube des âges demeurait à jamais cachée. Mais elles étaient incapables de répondre à cette simple question d'Alvin, ou alors, quelque puissance supérieure leur avait interdit de le faire.

Il lui faudrait revoir Khedron.

VII

« Vous avez pris votre temps, fit Khedron, mais je savais que vous viendriez tôt ou tard. »

Cette remarque contraria Alvin ; il lui déplaisait de penser que son comportement pouvait être prédit avec autant de précision. Il se demanda si le Bouffon avait observé ses vaines recherches et connaissait exactement ses faits et gestes.

« J'essaie de trouver un chemin pour sortir de la ville, dit-il brusquement. Il *doit* y en avoir un, et je crois que vous pouvez m'aider à le trouver. »

Khedron garda un instant le silence. Il était encore temps, s'il le désirait, de se détourner du chemin qui devant lui s'ouvrait pour mener à un avenir qui défiait tous ses dons prophétiques. Nul autre n'aurait hésité ; nul autre, dans la cité, même s'il en avait eu le pouvoir, n'eût osé déranger les mânes d'un âge défunt depuis des millions de siècles. Peut-être n'y avait-il aucun danger, peut-être rien ne pouvait-il altérer la perpétuelle immuabilité de Diaspar. Mais s'il y avait le moindre risque d'introduire dans le monde quelque chose de neuf et d'étrange, ceci pourrait bien être la dernière occasion de l'éviter.

Khedron était satisfait de l'ordre des choses actuel. Il lui arrivait, à la vérité, de le troubler de temps à autre, mais dans une mesure raisonnable. C'était un critique, et non un révolutionnaire. Sur le flot calme du temps, il ne souhaitait soulever que quelques petites vagues ; et non changer son cours. La soif d'aventures autres que celles de l'esprit avait été aussi soigneusement et parfaitement éliminée chez lui que chez tous les autres citoyens de Diaspar.

Cependant il possédait encore, bien qu'elle fût presque éteinte, cette étincelle de curiosité qui avait jadis été le maître don de l'homme. Il était encore apte à prendre un risque.

Il regarda Alvin, essayant de se souvenir de sa jeunesse et de ses rêves, voilà cinq cents ans. Chaque instant de son passé qu'il lui plaisait de choisir demeurait encore clair et précis, lorsqu'il braquait dessus sa mémoire. Telles des perles sur un fil, cette vie-ci et toutes celles d'avant formaient une enfilade qui remontait les âges ; il pouvait à son gré en extraire l'une ou l'autre pour l'examiner de nouveau.

La plupart de ces Khedron antérieurs lui étaient maintenant étrangers ; leurs caractéristiques étaient peut-être les mêmes à la base, mais l'empreinte de l'expérience le distinguait d'eux à jamais. S'il le désirait, il pouvait nettoyer son esprit de toutes ses incarnations antérieures, la prochaine fois qu'il retournerait au Palais de la

Création dormir jusqu'à ce que la cité fît de nouveau appel à lui. Mais ce serait là une sorte de mort et il n'était pas encore mûr pour cela. Il se sentait encore dispose à continuer de glaner tout ce que la vie pouvait offrir, tel un nautile ajoutant patiemment de nouvelles cellules à sa spirale lentement élargie.

Durant sa jeunesse il n'avait pas différé de ses compagnons. Ce n'avait été qu'après sa majorité et le reflux du souvenir latent de ses existences précédentes, qu'il avait assumé le rôle auquel il était depuis longtemps destiné. Il éprouvait parfois quelque ressentiment de ce que les intelligences qui avaient machiné Diaspar avec tant d'infinie adresse pussent encore maintenant, après tant de siècles, l'actionner comme une marionnette sur une scène qui était la leur. Maintenant peut-être sc présentait l'occasion de prendre une revanche longtemps retardée. Un nouvel acteur avait surgi qui pourrait bien donner le signal de la chute définitive du rideau sur cette pièce aux actes déjà par trop nombreux.

Sympathie pour un être dont la solitude devait être encore plus grande que la sienne, ennui devant tant de siècles d'une vie toujours la même, goût de lutin pour les farces — tels étaient les facteurs disparates qui poussaient Khedron à agir.

« Peut-être puis-je vous aider, dit-il à Alvin, et peut-être pas. Je ne veux pas donner de faux espoirs. Rendez-vous dans une demi-heure au croisement du Rayon 3 et du Cercle 5. Ne pourrais-je rien d'autre, que je puisse au moins vous promettre un voyage intéressant. »

Alvin était au rendez-vous dix minutes avant l'heure, bien que ce fût à l'autre bout de la ville. Avec impatience, il attendait, tandis que défilaient sempiternellement devant lui les chemins roulants, emportant les gens placides et heureux vers leurs frivoles occupations. Il vit enfin la haute silhouette de Khedron se détacher dans le lointain et, un instant plus tard, il se trouvait pour la première fois en la présence physique du Bouffon. Ce n'était plus là une apparence projetée, et lorsque les deux hommes se touchèrent les paumes selon l'antique coutume, Khedron se révéla fort réel.

Le Bouffon s'assit sur une des balustrades de marbre et examina Alvin avec une attention soutenue.

« Je me demande, déclara-t-il, si vous vous rendez compte de ce que vous exigez. Et je me demande ce que vous feriez si vous y arriviez. Vous croyez-vous *vraiment* capable de quitter la cité si vous en trouviez le moyen ?

— J'en suis sûr, répliqua Alvin avec assez de bravoure, bien que Khedron pût sentir quelque incertitude dans sa voix.

— Alors, laissez-moi vous dire une chose que vous ignorez peut-être. Vous voyez ces tours là-bas ? » Khedron désigna du doigt les sommets jumeaux de la Calculatrice centrale et du Palais du Conseil,

qui se toisaient par-dessus un cañon profond de seize cents mètres. « Supposons que je tende une planche parfaitement stable entre ces deux tours, une planche d'une vingtaine de centimètres de largeur seulement. Pourriez-vous passer dessus ? »

Alvin hésita.

« Je ne sais pas, répondit-il. Il ne me plairait pas d'essayer.

— Je suis absolument certain que vous ne réussiriez pas. Vous auriez le vertige et vous tomberiez avant d'avoir fait douze pas. Pourtant, si cette même planche se trouvait juste au-dessus du sol, vous pourriez y marcher sans difficulté.

— Et qu'est-ce que cela prouve ?

— Un simple point que j'essaie de préciser. Dans l'une comme dans l'autre des expériences par moi décrites, la planche serait exactement la même. L'un de ces robots sur roues qu'on rencontre parfois pourrait y circuler tout aussi facilement si elle reliait ces tours que si elle longeait le sol. Nous ne le pouvons pas, nous, parce que nous avons peur des hauteurs. C'est peut-être irrationnel, mais c'est trop puissant pour être ignoré. C'est à demeure en nous ; nous sommes nés avec.

« De même nous avons peur de l'espace. Montrez à n'importe quel habitant de Diaspar une route qui conduise hors de la ville — une route qui pourrait être toute pareille à celle qui s'étend devant nous en ce moment — et il ne pourrait pas la suivre bien longtemps. Il serait obligé de faire demi-tour, tout comme vous feriez volte-face si vous tentiez de traverser sur une planche l'espace entre les tours que voilà.

— Mais pourquoi ? demanda Alvin. Il a dû y avoir un temps…

— Je sais, je sais, dit Khedron. Les hommes s'en allèrent jadis par le monde entier, et jusqu'aux étoiles mêmes. Quelque chose les changea, leur inspira cette crainte avec laquelle ils naissent aujourd'hui. Vous seul vous imaginez ne pas l'éprouver. Eh bien, nous allons voir. Je vous emmène au Palais du Conseil. »

Le Palais était l'un des plus grands édifices de la cité, et il était presque entièrement occupé par les machines qui étaient les véritables administrateurs de Diaspar. Presque tout en haut se trouvait la salle où le Conseil se réunissait en de rares occasions, lorsqu'il avait quelque affaire à discuter.

Khedron et Alvin s'engouffrèrent dans la large entrée, et Khedron s'avança à grands pas dans la pénombre dorée. Alvin n'était jamais entré au Palais auparavant ; aucun règlement ne l'interdisait — mais, comme presque tout le monde, Alvin ressentait une crainte semi-religieuse de ce lieu. Dans un monde sans dieux, le Palais du Conseil était ce qui tenait le plus du sanctuaire.

Khedron n'hésita pas une fois, tandis qu'il entraînait Alvin le long des corridors et sur la pente de rampes visiblement prévues pour des

machines roulantes, non pour les hommes. Certaines de ces rampes zigzaguaient vers les profondeurs à des angles si aigus, qu'il eût été impossible d'y tenir debout si la gravité n'eût été modifiée pour compenser la déclivité.

Ils arrivèrent enfin devant une porte close qui glissa silencieusement à leur approche, puis se referma, barrant leur retraite. Devant eux se trouvait une autre porte qui ne s'ouvrit point lorsqu'ils y furent. Khedron ne fit pas mine de la toucher, mais se tint immobile devant. Après une courte pause, une voix paisible fit :

« Vos noms, s'il vous plaît.

— Je suis Khedron, le Bouffon. Mon compagnon est Alvin.

— Pourquoi venez-vous ?

— Pure curiosité. »

À la surprise d'Alvin, la porte s'ouvrit sur-le-champ. D'après son expérience des machines, des réponses facétieuses y provoquaient toujours de la confusion, vous obligeant à repartir à zéro. La machine qui avait interrogé Khedron devait en être une fort perfectionnée — très haut placée dans la hiérarchie de la Calculatrice centrale.

Ils ne se heurtèrent à aucun obstacle, mais Alvin se douta qu'ils avaient passé bien des tests sans qu'il en eût conscience. Un petit couloir les mena soudain à un immense hall circulaire au sol en contrebas, sol où se trouvait quelque chose de tellement stupéfiant, qu'Alvin demeura un instant abasourdi. Il avait sous les yeux Diaspar tout entière, à ses pieds, les édifices les plus hauts atteignaient tout juste son épaule.

Il passa un temps tel à repérer des endroits familiers et à observer des perspectives inattendues, qu'un bon moment s'écoula avant qu'il prêtât la moindre attention au reste du hall. Il y avait aux murs un revêtement formé de microscopiques carrés blancs et noirs. L'arrangement en était lui-même totalement irrégulier et, en le balayant du regard rapidement, Alvin avait l'impression d'un rapide papillotement. À de courts intervalles, il y avait, autour du hall, des machines pourvues d'un tableau de commande, chacune complétée d'un écran et d'un siège pour l'opérateur.

Khedron laissa Alvin regarder à loisir. Puis il montra du doigt la ville miniature et dit :

« Savez-vous ce que c'est ? »

Alvin eut envie de répondre : une maquette, je suppose. Mais cette explication était si évidente qu'il fut sûr qu'elle devait être fausse. Il fit donc non de la tête, et attendit que Khedron répondît à la question par lui-même posée.

« Vous souvenez-vous, reprit le Bouffon, que je vous ai expliqué une fois de quelle manière la cité était préservée, comment les banques à mémoire en maintiennent la programmation à jamais figée.

Tout autour de nous ces banques, avec leur incommensurable stock d'informations, déterminent absolument toutes les formes de la ville telle qu'elle est aujourd'hui. Chaque atome de Diaspar est en quelque sorte accordé, par le truchement de forces par nous oubliées, aux matrices enfouies entre ces murs. »

Khedron désigna de la main le parfait simulacre de Diaspar qui, infiniment détaillé, s'étendait à leurs pieds.

« Ce n'est pas là une maquette : en fait, cela n'existe pas. Ce n'est qu'une projection du modèle retenu dans les banques à mémoire et, du même coup, absolument identique à la cité même. Ces visionneuses permettent de la contempler grandeur nature ou d'en agrandir n'importe quelle partie au choix. On s'en sert quand il est nécessaire d'apporter des modifications au modèle, mais il y a très longtemps qu'on ne l'a fait. Si vous voulez connaître Diaspar, voici l'endroit où venir. Vous pouvez en apprendre davantage ici, en quelques jours, que vous n'en apprendrez dans toute une existence d'exploration réelle.

— C'est merveilleux, dit Alvin. Combien de gens savent que cela existe ?

— Oh ! un assez grand nombre, mais il est rare que cela les intéresse. Le Conseil vient ici de temps à autre ; aucune modification de la ville ne peut être effectuée sans que tous ses membres soient ici. Et encore faut-il que la Calculatrice centrale approuve le changement proposé. Je doute que l'on vienne dans cette salle plus de deux ou trois fois l'an. »

Alvin se demandait comment Khedron pouvait y avoir accès, quand il se souvint que nombre de farces les plus étudiées du Bouffon impliquaient, forcément, une connaissance des mécanismes internes de la cité qui ne pouvait résulter que d'une étude très approfondie. Ce devait être un des privilèges du Bouffon que d'aller n'importe où et de tout apprendre ; Alvin ne pouvait avoir de meilleur guide, quant aux secrets de Diaspar.

« Ce que vous cherchez n'existe peut-être pas, reprit Khedron, mais si cela existe, c'est ici que vous le trouverez. Laissez-moi vous montrer comment manœuvrer les régulateurs. »

Pendant l'heure suivante, Alvin resta assis devant un des écrans, apprenant à utiliser les commandes. Il pouvait choisir à son gré n'importe quel point de la ville, et l'examiner sous quelque grossissement que ce fût. Rues, édifices, remparts et chemins roulants défilaient sur l'écran à mesure qu'Alvin changeait les coordonnées. C'était comme s'il eût été un être désincarné, aux yeux d'Argus, capable de se mouvoir sans effort dans tout Diaspar sans être jamais arrêté par un obstacle physique.

En fait, ce n'était cependant pas Diaspar qu'Alvin examinait. Il se promenait dans les cellules à mémoire, contemplant l'image de rêve

de la cité-rêve qui avait eu la puissance de garder la réalité de Diaspar à l'abri du temps pendant mille millions d'années. Il ne pouvait voir de la ville que ce qui en était permanent ; les gens qui se promenaient dans ses rues ne faisaient point partie de cette image figée. Pour Alvin, cela n'avait pas d'importance. Il s'intéressait uniquement, pour l'instant, à la création de pierre et de métal dans laquelle il se trouvait emprisonné, et non à ceux qui partageaient, de bon gré toutefois, sa réclusion.

Il chercha et trouva bientôt la tour de Loranne, puis s'avança rapidement par les couloirs et les chemins déjà explorés dans la réalité. Lorsque devant ses yeux s'agrandit l'image de la grille de pierre, il sentit presque passer le vent froid qui avait soufflé sans trêve pendant la moitié de toute l'histoire humaine, et qui y soufflait à cette heure. Il s'approcha de la grille, regarda dehors et ne vit rien. Le choc fut tel qu'il douta un instant de ses souvenirs ; sa vision du désert n'avait-elle été qu'un rêve ?

Puis les faits véritables lui revinrent en mémoire. Le désert ne faisait pas partie de Diaspar ; et il n'en existait par suite aucune image dans le monde fantôme qu'il explorait. Quoi que ce soit qui se trouvât au-delà de la grille, l'écran ne le révélerait jamais.

Il pouvait cependant lui montrer une chose que nul homme vivant n'avait jamais vue. Alvin fit avancer sa vue par-delà la grille, là-bas dans le néant extérieur à la ville. Il fit tourner la commande qui modifiait le sens de sa vision de façon à remonter de l'œil le chemin ainsi parcouru. Et là, derrière, s'étendait Diaspar… vue de dehors.

Pour les calculatrices, les circuits à mémoire et les multiples mécanismes qui créaient l'image que regardait Alvin, ce n'était là qu'un simple problème de perspective. Eux « connaissaient » les formes de la ville ; ils pouvaient par conséquent la montrer telle qu'elle apparaîtrait de l'extérieur. Cependant, bien qu'il se rendît compte de la façon dont l'effet était obtenu, l'impression qu'eut Alvin fut bouleversante. Par l'esprit, sinon par le corps, il s'était évadé de la cité. Il lui semblait être suspendu dans l'espace, à quelques mètres de l'à-pic du mur de la tour de Loranne. Un instant, ses yeux demeurèrent fixés sur la surface lisse et grise, puis il toucha la manette et tourna sa vision vers le bas.

Maintenant qu'il connaissait les possibilités de ce merveilleux instrument, son plan d'action était clair. Point n'était besoin de passer des mois et des années à explorer Diaspar par le dedans, maison par maison et couloir par couloir. De cette nouvelle et avantageuse position, il pouvait planer sur la périphérie de la ville, et distinguer immédiatement toute ouverture pouvant mener au désert et au monde d'au-delà.

Le sentiment de la victoire et de la réussite monta à la tête

d'Alvin, et il lui tarda de faire partager sa joie. Il se tourna vers Khedron, tenant à remercier le Bouffon d'avoir rendu pareille chose possible. Mais Khedron était parti, et il ne fallut qu'un instant à Alvin pour qu'il se l'expliquât.

Il était peut-être le seul, à Diaspar, qui pût considérer sans en être affecté les images qui défilaient maintenant sur l'écran. Khedron avait beau l'aider dans ses recherches, même le Bouffon ressentait l'étrange terreur devant l'Univers qui, si longtemps, avait encagé l'homme dans son monde étriqué. Khedron avait laissé Alvin poursuivre tout seul son enquête.

Le sentiment de sa solitude, qui avait un instant cessé de l'oppresser, pesa sur lui une fois de plus. Mais l'heure n'était pas à la mélancolie ; il y avait trop à faire. Il se retourna vers l'écran et, y promenant sans hâte l'image du mur de la ville, commença ses recherches.

Diaspar vit peu Alvin, au cours des quelques semaines qui suivirent, mais rares furent ceux qui remarquèrent son absence. Jeserac, lorsqu'il découvrit que son ancien élève passait tout son temps au Palais du Conseil, au lieu de rôder aux frontières de la cité, se sentit un peu soulagé, se figurant qu'en ce lieu Alvin ne pouvait donner de tracas. Eriston et Etania l'appelèrent une fois ou deux à son domicile, constatèrent qu'il était sorti et n'en tirèrent aucune conclusion. Alystra se montra un peu plus têtue.

Pour la tranquillité de son esprit, il était bien regrettable qu'elle se fût entichée d'Alvin, alors qu'il existait tant de possibilités mieux indiquées. Alystra n'avait jamais eu de difficulté à trouver des partenaires mais, comparés à Alvin, les autres hommes de sa connaissance lui semblaient des nullités. Elle ne le perdrait pas sans se battre ; sa réserve et son indifférence lui lançaient un défi auquel elle ne pouvait se dérober.

Les raisons de sa conduite n'étaient peut-être pas totalement égoïstes, une sorte d'instinct maternel l'emportant sur le simple goût sexuel. Bien qu'on eût oublié ce qu'était l'enfantement, la tendance féminine à la compassion et à la protection subsistait encore. Alvin avait beau paraître entêté, présomptueux et décidé à n'en faire qu'à sa tête, Alystra percevait cependant sa solitude intérieure.

Lorsqu'elle constata sa disparition, elle alla promptement demander à Jeserac ce qui lui était arrivé. Jeserac, après un instant d'hésitation, le lui dit. Si Alvin ne souhaitait aucune compagnie, il ferait lui-même le nécessaire : son tuteur n'était ni pour ni contre cette liaison. Dans l'ensemble, Jeserac trouvait Alystra plutôt sympathique et il espérait que l'influence de la jeune fille aiderait Alvin à s'adapter à la vie de Diaspar.

Le fait qu'Alvin passait son temps au Palais du Conseil ne pouvait

signifier qu'une chose : il travaillait à quelque projet de recherche, nouvelle qui servit au moins à apaiser les soupçons éventuels d'Alystra quant à des rivales possibles. Mais si sa jalousie n'était pas en éveil, sa curiosité l'était. Elle se reprochait parfois d'avoir abandonné Alvin dans la tour de Loranne ; elle savait cependant que si les circonstances se reproduisaient, elle agirait exactement de la même façon. Il était impossible de comprendre la mentalité d'Alvin, se dit-elle, si elle ne pouvait découvrir ce qu'il essayait de faire.

Elle se rendit donc à dessein dans le grand hall, impressionnée mais non effrayée par le silence qui l'entoura dès qu'elle en eut franchi le seuil. Les machines à renseignements étaient alignées les unes à côté des autres le long du mur le plus éloigné ; elle en choisit une au hasard.

Dès que le signal de fonctionnement s'éclaira, Alystra dit : « Je cherche Alvin ; il est dans cet édifice. Où puis-je le trouver ? »

Même après toute une vie, on ne s'habituait jamais complètement à la totale absence de délai dans la réponse d'une machine à une question ordinaire. Certains savaient — ou prétendaient savoir — comment les choses se passaient, et ils parlaient en termes savants de « seuil temporel » et d'« aire de stockage », mais cela ne rendait en rien moins merveilleux le résultat final. Toute question strictement relative à des faits obtenait une réponse immédiate. Ce n'était qu'au cas où étaient impliqués des calculs complexes qu'on enregistrait un délai appréciable.

— Il est avec les régulateurs », fut-il répondu.

Explication de peu d'utilité, car ce mot ne disait rien à Alystra. Aucune machine ne donnait plus de renseignements qu'on ne lui en demandait, et apprendre à poser les questions de façon adéquate était un art dont la pratique exigeait souvent beaucoup de temps.

« Comment puis-je le trouver ? » demanda Alystra. Elle saurait ce qu'étaient les régulateurs lorsqu'elle serait auprès.

« Je ne peux vous le dire que si vous avez l'autorisation du Conseil. »

C'était là une imprévisible occurrence, déconcertante même. Il existait peu d'endroits, à Diaspar, où l'on ne pouvait aller si l'on en avait envie. Alystra était absolument certaine qu'Alvin n'avait pas obtenu d'autorisation du Conseil, ce qui signifiait seulement qu'une puissance supérieure l'aidait.

Le Conseil gouvernait Diaspar, mais le Conseil lui-même était coiffé par une autorité supérieure — par l'intelligence presque infinie de la Calculatrice centrale.

Il était difficile de ne pas considérer la Calculatrice comme une entité vivante, localisée en un point unique, bien qu'en fait elle fût également la somme de toutes les machines de Diaspar. Même si elle

n'était pas vivante, au sens biologique du mot, elle possédait autant de vivacité d'esprit et de conscience, pour le moins, qu'un être humain. Elle devait savoir ce que faisait Alvin et, cela étant, l'approuver sinon elle l'eût arrêté et renvoyé au Conseil, comme la machine à renseignements l'avait fait pour Alystra.

Il n'y avait aucune raison de demeurer là. Alystra savait que toute tentative pour trouver Alvin — même si elle savait exactement l'endroit où il se trouvait dans l'énorme édifice — serait vouée à l'échec. Les portes ne s'ouvriraient pas ; les chemins roulants rouleraient à l'envers dès qu'elle y poserait le pied l'emportant à rebours de sa destination ; les ascenseurs demeureraient mystérieusement inertes, refusant de s'élever d'un étage à l'autre. Si elle persistait, elle serait gentiment raccompagnée dans la rue par un robot courtois, mais ferme, ou encore elle serait acheminée en rond dans le Palais du Conseil jusqu'à ce qu'elle en eût assez, et partît de son plein gré.

La jeune fille était de mauvaise humeur lorsqu'elle se retrouva dans la rue. En outre, elle n'était pas médiocrement intriguée et, pour la première fois, elle eut le sentiment qu'il existait là quelque mystère auprès duquel ses désirs et ses intérêts personnels semblaient vraiment fort insignifiants. Ce qui ne voulait pas dire qu'ils en fussent d'aucune façon moins importants à ses yeux. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle allait faire, mais elle était sûre d'une chose : Alvin n'était pas le seul à Diaspar à pouvoir se montrer persévérant et têtu.

VIII

L'image s'effaça de l'écran lorsque Alvin cessa de manipuler le tableau et coupa les contacts. Un instant, il resta là, assis, absolument immobile, l'œil sur le rectangle noir qui avait absorbé son attention pendant de si nombreuses semaines. Il avait fait le tour de son univers : sur cet écran avait été projeté chaque centimètre carré du rempart de Diaspar. Alvin connaissait la ville mieux qu'aucun homme vivant, Khedron excepté, peut-être ; et il savait maintenant qu'il n'existait pas de chemin pour s'évader de ses murs.

Le sentiment qui l'envahissait n'était pas simple découragement ; il n'avait jamais vraiment pensé que la chose serait aussi simple, ni qu'il trouverait du premier coup ce qu'il cherchait. Ce qui importait, c'était d'avoir éliminé une possibilité. Il lui fallait maintenant s'occuper des autres.

Il se leva et se dirigea vers l'image de la cité qui occupait presque toute la salle. Il était difficile de penser qu'il s'agissait là d'une maquette, bien qu'Alvin sût qu'en fait ce n'était qu'une projection optique du modèle sis dans les cellules à mémoire qu'il venait d'explorer. Lorsqu'il manœuvrait les commandes et qu'il promenait sa prise de vues à travers Diaspar, une tache de lumière se déplaçait à la surface de cette réplique de la ville, en sorte qu'il vit exactement où il allait. Elle l'avait utilement guidé durant les premiers jours, mais bientôt il était devenu si habile au réglage des coordonnées qu'il n'avait plus eu besoin de cette aide.

La cité s'étendait à ses pieds ; il la regardait de haut, tel un dieu. Et pourtant c'est à peine s'il la voyait, tandis qu'il envisageait une à une les décisions qu'il allait prendre.

Si tout le reste échouait, il existait une solution au problème. Diaspar était peut-être maintenue dans une stase perpétuelle grâce à ses circuits d'éternité, à jamais figée conformément au modèle des cellules à mémoire, mais ce modèle lui-même pouvait être modifié, et alors la ville changerait, elle aussi. Il serait possible de remanier une portion du mur extérieur de façon qu'il y eût une issue, de faire enregistrer ce nouveau modèle par les régulateurs, et de laisser la ville se façonner elle-même selon cette nouvelle conception.

Alvin soupçonnait que la large portion du tableau du régulateur dont Khedron ne lui avait pas expliqué l'objet servait à de telles modifications. Inutile d'essayer : les commandes susceptibles de modifier la structure même de la cité étaient solidement bloquées, et ne pouvaient s'actionner qu'avec l'autorisation du Conseil, et l'approbation de la Calculatrice centrale. Il était peu vraisemblable que le Conseil accordât à Alvin ce qu'il demandait, même s'il était prêt

à plusieurs dizaines d'années ou même plusieurs siècles de patient plaidoyer, perspective ne le tentant pas le moins du monde.

Ses pensées se tournèrent vers le ciel. Il avait parfois imaginé, au cours de rêveries qu'il avait presque honte de se rappeler, qu'il avait reconquis cette liberté de l'air à laquelle l'homme avait depuis si longtemps renoncé. Jadis, il le savait, les cieux de la Terre avaient fourmillé de formes étranges. Venus de l'espace, de grands vaisseaux porteurs de trésors inconnus étaient venus atterrir au port légendaire de Diaspar. Mais le port s'était trouvé en dehors des limites de la cité, et depuis des âges il était enseveli par les sables mouvants. Alvin pouvait bien rêver que quelque part dans les labyrinthes de Diaspar, une machine volante pouvait encore être cachée, mais il ne le croyait pas vraiment. Même au temps où de petits appareils personnels avaient été d'un emploi courant, il était fort peu probable qu'on les eût autorisés à fonctionner dans l'enceinte de la ville.

Un instant, Alvin se laissa aller au vieux songe familier. Il s'imaginait maître du ciel, et que le monde s'étendait sous lui, l'invitant à voyager où bon lui semblerait. Ce n'était pas le monde de son propre temps qu'il voyait, mais le monde perdu des âges de l'aube, panorama splendide et vivant de montagnes, de lacs et de forêts. Il enviait amèrement ses ancêtres inconnus qui avaient survolé toute la Terre avec tant de liberté, et qui avaient laissé mourir sa beauté.

Drogue pour l'esprit, cette rêverie était stérile ; Alvin s'en arracha pour revenir au présent et au problème immédiat. Si le ciel était inaccessible et la route par terre obstruée, que restait-il ?

Une fois encore Alvin sentait la nécessité d'une aide, il ne pouvait accomplir de nouveaux progrès par ses seuls efforts. Il détestait le reconnaître, mais il était assez honnête pour ne pas le nier. Inévitablement, ses pensées se tournèrent vers Khedron.

Alvin n'avait jamais pu décider s'il aimait le Bouffon ou pas. Il était très satisfait d'avoir fait sa connaissance, et il lui était reconnaissant de l'assistance et de la sympathie implicitement témoignée pendant son enquête. Avec nul autre, il n'avait autant de points communs à Diaspar, mais certains traits de son caractère l'agaçaient. Peut-être était-ce l'air de détachement ironique qui, parfois, donnait à Alvin l'impression que le Bouffon se riait en secret de tous ses efforts, même quand il semblait faire de son mieux pour l'aider. À cause de cela, et aussi de son entêtement naturel et de son esprit d'indépendance, Alvin hésitait à aller trouver le Bouffon, sauf en dernier ressort.

Ils décidèrent de se retrouver dans une petite cour circulaire peu éloignée du Palais du Conseil. Nombreux étaient dans la ville les lieux ainsi isolés, situés parfois à quelques mètres seulement d'une artère animée, et cependant tout à fait séparés d'elle. D'habitude on ne

pouvait y accéder qu'à pied, après un détour ; quelquefois, ils se trouvaient au centre de labyrinthes habilement agencés qui augmentaient leur isolement. Il était assez caractéristique de Khedron qu'il eût choisi pour lieu de rendez-vous un endroit de ce genre.

La cour avait un peu plus de cinquante pas de largeur et elle était en fait profondément nichée à l'intérieur d'un grand immeuble. Cependant elle semblait n'avoir aucune limite définie, clôturée qu'elle était d'un matériau translucide bleu-vert luisant d'une faible clarté interne. Quoique sans limite apparente, la cour avait été conçue de telle sorte qu'on ne risquait pas de s'y sentir perdu dans l'espace infini. Des murs bas, n'arrivant pas à la taille d'un homme et coupés par intervalles afin qu'on pût passer, réussissaient à donner l'impression de sécurité bien enclose sans laquelle personne, à Diaspar, ne pouvait se sentir totalement heureux.

Khedron était en train d'examiner un de ces murs lorsque Alvin arriva. Le mur était recouvert d'une mosaïque complexe de carreaux de couleur si extraordinairement imbriqués, qu'Alvin n'essaya même pas de s'y retrouver.

« Regardez cette mosaïque, Alvin, fit le Bouffon. Y remarquez-vous quelque chose d'étrange ?

— Non, confessa le jeune homme après un bref examen. Elle ne me plaît pas, mais je ne lui trouve rien *d'étrange.* »

Les doigts de Khedron coururent sur les carreaux colorés.

« Vous n'êtes pas très observateur, reprit-il. Regardez ces bords, là… Voyez comme ils sont arrondis et polis. C'est une chose que l'on voit très rarement à Diaspar, Alvin. Ceci est usé… L'effritement de la matière sous l'assaut du temps ! Je peux me rappeler l'époque où cette décoration était neuve, il y a seulement quatre-vingt mille ans, au cours de ma dernière existence. Si je reviens en ce lieu dans une douzaine de vies d'ici, ces carreaux seront complètement usés.

— Je ne vois rien de très surprenant à cela, répondit Alvin. Il existe d'autres œuvres dans la ville qui n'ont pas assez de valeur pour être préservées par les circuits à mémoire, sans être assez mauvaises pour être détruites. Un jour, je le suppose, un autre artiste viendra qui fera un meilleur travail. Et l'on ne permettra pas que sa réalisation soit détruite.

— Je connaissais l'homme qui a construit le mur, dit Khedron, tandis que ses doigts exploraient toujours les lézardes de la mosaïque. Curieux que je puisse me rappeler la chose, alors que je ne me souviens pas de l'homme lui-même ! Je ne l'aimais probablement pas, aussi ai-je dû le chasser de mon esprit — le Bouffon eut un rire bref — « Peut-être en fus-je moi-même l'auteur durant une de mes phases artistiques, et puis, contrarié que la ville refusât d'en assurer l'éternité, je décidai d'oublier toute l'affaire. Là… je savais que ce morceau allait

tomber ! »

Khedron avait réussi à arracher un éclat de carreau doré et semblait très satisfait de ce petit sabotage, il lança le fragment par terre, ajoutant : « Maintenant, les robots de l'entretien devront s'occuper de la question. »

Il y avait là une leçon pour Alvin, il en était sûr. Cet étrange instinct qu'on appelle l'intuition — qui semble prendre des raccourcis inaccessibles à la simple logique — le lui disait. Il considéra le fragment doré à ses pieds, essayant de le rattacher d'une façon ou d'une autre au problème qui, en ce moment, occupait son esprit.

La réponse ne fut pas facile à trouver, même en se sentant sûr qu'elle existait.

— Je devine ce que vous essayez de me dire, déclara-t-il à Khedron. Il y a des objets dans Diaspar qui ne sont pas préservés par les circuits d'éternité : je ne pourrai donc jamais les trouver en utilisant les régulateurs du Palais. Si je m'y rendais maintenant et que je règle la vision sur cette cour, il n'y aurait pas trace du mur sur lequel nous sommes assis.

— Je pense que vous auriez des chances de voir le mur. Mais il ne serait certainement recouvert d'aucune mosaïque.

— Oui, je comprends bien, fit Alvin, trop impatient maintenant pour s'arrêter à de telles vétilles. Et de la même façon, il pourrait exister certaines parties de la ville qui n'ont jamais été préservées par les circuits d'éternité ; des parties pas encore disparues par usure. Cependant, je ne vois vraiment pas comment cela peut m'aider. Je *sais* que la muraille extérieure existe et qu'il n'y a là aucune ouverture.

— Peut-être n'y a-t-il pas d'issue, répondit Khedron. Je ne peux rien promettre. Mais je pense que les régulateurs peuvent encore nous apprendre beaucoup de choses si la Calculatrice centrale les laisse. Et elle semble avoir pour vous plutôt de la sympathie. »

Alvin médita cette remarque tandis qu'ils se rendaient au Palais du Conseil. Jusqu'à maintenant, Alvin avait pensé que c'était uniquement grâce à l'influence de Khedron qu'il avait pu avoir accès aux régulateurs. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'une de ses caractéristiques personnelles pût en être la raison. Le fait d'être unique entraînant bien des désavantages, il n'était que juste qu'il y eût quelques compensations…

L'immuable image de la cité occupait toujours la salle où Alvin avait passé tant d'heures. Il la regardait maintenant avec une compréhension nouvelle : tout ce qu'il voyait là existait, mais tout Diaspar n'y était peut-être pas reflété. Cependant, à coup sûr, toute différence devait être insignifiante et, pour autant qu'il pût y voir, indiscernable.

« J'ai essayé de faire ceci il y a de cela bien des années, dit

Khedron, s'asseyant devant le régulateur, mais les commandes étaient bloquées pour moi. Peut-être m'obéiront-elles aujourd'hui. »

Lentement, puis avec une confiance croissante au fur et à mesure qu'ils retrouvaient leur agilité oubliée, les doigts de Khedron se déplacèrent sur la table de contrôle, s'attardant un instant aux points nodulaires de la grille enfermée dans le panneau devant lui.

« Je crois que c'est bien ainsi, dit-il enfin. De toute façon, nous le saurons bientôt. »

L'écran s'éclaira, mais au lieu de l'image qu'avait escomptée Alvin parut un message quelque peu déconcertant :

La régression commencera dès que vous aurez réglé la vitesse.

« Imbécile que je suis, grommela Khedron. Tout le reste est fin prêt, et j'oublie le principal ! » Ses doigts couraient maintenant avec une tranquille assurance sur la table, et lorsque le message disparut de l'écran, il se retourna vivement pour observer l'image de la cité.

« Regardez bien, Alvin, annonça-t-il. Je pense que nous allons l'un et l'autre apprendre du nouveau sur Diaspar. » Alvin attendit patiemment, mais rien ne se produisit. L'image de la cité flottait devant ses yeux dans toute sa merveilleuse beauté familière, dont il n'avait pour l'heure pas du tout conscience. Il s'apprêtait à demander à Khedron ce qu'il fallait y chercher, lorsqu'un brusque mouvement attira son attention, et il tourna vite la tête pour le suivre. Ce n'avait été qu'un éclair ou qu'un clignotement entrevus, et il était trop tard pour en voir l'origine. Rien n'avait bougé ; Diaspar était exactement telle qu'Alvin l'avait toujours connue. Il vit alors Khedron l'observer avec un sourire sardonique, et de nouveau regarda la ville. Cette fois, la chose se produisit sous ses yeux.

L'un des édifices à la lisière du Parc disparut soudain et fut instantanément remplacé par un autre d'un modèle tout différent. La transformation avait été si rapide que, si Alvin avait battu des paupières, elle lui eût échappé. Il considéra avec stupeur la cité subtilement modifiée, mais, même pendant le premier instant d'étonnement, son esprit cherchait une réponse. Il se souvint des mots apparus sur l'écran : *La régression commencera…* et il comprit immédiatement ce qui se passait.

« C'est la cité telle qu'elle était il y a des milliers d'années, dit-il à Khedron. Nous remontons dans le temps.

— Une façon pittoresque mais rien moins que précise d'exprimer les choses », répliqua le Bouffon. « Ce qui se passe, en fait, c'est que le régulateur se rappelle les aspects antérieurs de la ville. Lorsqu'on effectuait une modification quelconque, les circuits à mémoire n'étaient pas simplement vidés, l'information qu'ils détenaient était

transférée à des unités subsidiaires pour qu'on pût l'y retrouver au besoin. J'ai réglé l'appareil pour qu'il remonte ces unités à la vitesse de mille ans par seconde. D'ores et déjà, nous voyons la Diaspar d'il y a un demi-million d'années. Nous devrons aller beaucoup plus loin en arrière pour observer de véritables changements ; je vais augmenter la vitesse. »

Khedron se retourna vers la table de contrôle et au même instant, non seulement un édifice, mais un bloc tout entier cessa d'exister et se trouva remplacé par un grand amphithéâtre ovale.

« Tiens, les Arènes ! s'exclama Khedron. Je peux me rappeler le bruit que cela fit, lorsqu'on décida de les supprimer. Elles ne servaient presque jamais, mais bien des gens adoptaient à ce sujet un point de vue sentimental. »

L'appareil évoquait maintenant ses souvenirs à une vitesse beaucoup plus grande ; l'image de Diaspar reculait dans le passé à des millions d'années à la minute, et les changements se produisaient si rapidement que l'œil ne pouvait les suivre. Alvin remarqua que les modifications apportées à la ville semblaient survenir par cycles. Il y avait une longue période de stagnation, puis une explosion de reconstruction, suivie d'une autre pause. Diaspar semblait un organisme presque vivant, forcé de reprendre des forces après chaque crise de croissance.

À travers tous ces changements, la structure foncière de la ville n'avait pas changé. Les édifices naissaient et disparaissaient, mais le dessin des rues semblait éternel, et le Parc demeurait le cœur vert de Diaspar. Alvin se demandait jusqu'où pouvait reculer le régulateur. Pouvait-il remonter à la fondation de la ville et traverser le voile qui séparait l'histoire connue des mythes et des légendes de l'Aube ?

D'ores et déjà ils étaient remontés de cinq cents millions d'années dans le passé. Au-delà des murs de Diaspar, échappant à la connaissance des régulateurs, il devait y avoir une Terre différente. Peut-être existait-il encore des océans et des forêts, voire d'autres cités, que l'homme n'avait pas encore désertées au cours de sa longue retraite vers le havre final.

Des minutes passaient, dont chacune représentait toute une ère. Bientôt, pensa Alvin, on atteindrait la source même de ces souvenirs et la régression prendrait fin. Mais aussi fascinante que fût la leçon, le jeune homme ne voyait toujours pas comment elle pouvait l'aider à s'évader de la ville telle qu'elle était au jour d'aujourd'hui.

Dans une explosion soudaine et silencieuse, Diaspar se résorba en une fraction de sa dimension antérieure. Le Parc disparut ; l'enceinte-frontière de tours titanesques s'évapora d'un coup. La cité que voilà était ouverte au monde car les routes qui en rayonnaient atteignaient sans entrave les limites de l'écran du régulateur. C'était Diaspar telle

qu'elle avait été avant le grand changement de l'espèce humaine.

« Nous ne pouvons aller plus loin, dit Khedron, désignant l'écran où étaient apparus les mots : *régression terminée.* Ce doit être la version la plus ancienne de la ville qu'aient conservée les cellules à mémoire. Avant cela, je doute qu'on ait utilisé des circuits d'éternité, et on laissait les édifices s'user naturellement. »

Pendant un long moment, Alvin regarda cette image de la cité antique. Il pensait à la circulation qu'avaient assurée ces routes, au temps où les hommes allaient et venaient librement sur tous les points de ce monde, et aussi des autres. Ces hommes qui étaient ses ancêtres, il se sentait avec eux plus d'affinité qu'avec les gens qui maintenant partageaient sa vie. Il souhaitait pouvoir les connaître et penser leurs pensées, tandis qu'ils s'en allaient par les rues de cette Diaspar vieille d'un billion d'années. Ces pensées, cependant, ne pouvaient avoir été des pensées de bonheur, car ces hommes avaient alors vécu sous la menace des Envahisseurs. Quelques siècles plus tard, ils allaient devoir se détourner de la gloire qu'ils avaient conquise, et se construire un rempart contre l'Univers.

Une douzaine de fois, Khedron manœuvra le régulateur en arrière et en avant sur la brève période d'histoire qui avait provoqué cette transformation. La métamorphose de cette petite ville ouverte en une autre beaucoup plus vaste, et fermée, avait duré un peu plus de mille ans. En ce laps de temps, les machines qui avaient servi Diaspar si fidèlement avaient dû être conçues et réalisées, et les notions qui leur permettraient d'accomplir leur tâche, inscrites dans les circuits à mémoire. À ces circuits avaient dû être également confiées les caractéristiques essentielles de tous les hommes vivant alors, de sorte que, lorsque l'impulsion requise les évoquerait à nouveau, elles seraient vêtues de matière et eux sortiraient, naissant une nouvelle fois, du Palais de la Création. D'un certain point de vue, Alvin s'en rendait compte, il avait dû exister dans cet ancien monde. Évidemment, il était possible qu'il fût totalement synthétique, que sa personnalité tout entière eût été agencée par des artistes techniciens qui s'étaient servis d'instruments d'une inconcevable complexité dans un but clairement défini. Cependant, Alvin pensait plus vraisemblable qu'il fût un amalgame d'hommes qui avaient vécu autrefois et foulé la terre.

Très peu de chose était demeuré debout de la vieille cité, lorsque la nouvelle ville avait été créée ; le Parc l'avait presque complètement effacée. Même avant la transformation, il y avait eu une petite clairière couverte de gazon au centre de Diaspar, autour de la jonction de toutes les artères radiales. Par la suite, la ville s'était faite dix fois plus vaste, effaçant rues et immeubles sans distinction. Le Tombeau de Yarlan Zey avait été construit à cette époque, remplaçant un très vaste

édifice circulaire qui se dressait au point d'intersection de toutes les rues. Alvin n'avait jamais cru aux légendes sur l'antiquité du Tombeau, mais il semblait maintenant qu'elles fussent vraies.

— Je suppose, dit Alvin, frappé d'une pensée soudaine, que nous pouvons explorer cette image tout comme nous avons exploré l'image de la Diaspar d'aujourd'hui ? *

Les doigts de Khedron s'agitèrent sur le tableau de commande du régulateur, et l'écran répondit à la question d'Alvin. La ville, depuis longtemps disparue, se mit à défiler sous ses yeux tandis que la prise de vues se déplaçait le long des rues étrangement étroites. Cette image de la Diaspar de jadis était aussi précise et aussi claire que celle de la ville où il vivait aujourd'hui. Pendant mille millions d'années, les circuits à renseignements lui avaient conservé une pseudo existence de fantôme, attendant l'instant où quelqu'un l'évoquerait de nouveau. Et ce n'était pas, songea Alvin, un simple souvenir qu'il visionnait maintenant. C'était quelque chose de plus complexe que cela… c'était le souvenir d'un souvenir…

Il ne savait pas ce qu'il pouvait en apprendre et si cela pourrait l'aider dans ses recherches. Peu importait — regarder le passé et voir un monde qui avait existé au temps où les hommes parcouraient encore les étoiles, c'était fascinant. Alvin montra du doigt la construction basse, circulaire, qui se dressait au cœur de la ville.

« Commençons par ici, dit-il à Khedron. Cela paraît aussi valable de commencer par là que par n'importe où. »

Peut-être fut-ce là chance pure, peut-être quelque réminiscence archaïque, peut-être une élémentaire logique… Tout cela revenait au même : Alvin serait arrivé à cet emplacement tôt ou tard — cet emplacement vers lequel convergeaient toutes les artères radiales de la ville.

Il lui fallut dix minutes pour découvrir qu'elles ne s'y rejoignaient pas pour de simples raisons de symétrie, dix minutes pour savoir que sa longue recherche avait trouvé sa récompense.

IX

Alystra avait trouvé très facile de suivre Alvin et Khedron à leur insu. Les deux hommes semblaient très pressés, ce qui en soi était des plus insolites, et ils ne se retournaient jamais. Ç'avait été un jeu amusant de les suivre le long des chemins roulants, en se cachant dans la foule, sans cependant jamais les perdre de vue. Vers la fin, leur but était devenu évident ; lorsqu'ils quittèrent le réseau des rues pour pénétrer dans le Parc, ils ne pouvaient se rendre qu'au Tombeau de Yarlan Zey. Le Parc ne contenait aucun autre édifice, et des gens aussi pressés qu'Alvin et Khedron ne pouvaient simplement chercher à goûter les beautés du paysage.

Comme il n'existait aucun moyen de se dissimuler sur les derniers cents mètres précédant le Tombeau, Alystra attendit que Khedron et Alvin eussent disparu dans les ténèbres de marbre. Puis, dès qu'ils furent hors de vue, elle gravit à la hâte la pente couverte de gazon. Elle était à peu près certaine de pouvoir se cacher un temps assez long, derrière une des grandes colonnes, pour découvrir ce qu'Alvin et Khedron étaient en train de faire ; peu importait s'ils la découvraient ensuite.

Le Tombeau était formé de deux cercles concentriques de colonnes ceinturant une cour circulaire. Sauf sur une partie, les colonnes masquaient complètement l'intérieur, et Alystra, évitant d'approcher par cette ouverture, pénétra dans le Tombeau par le côté. Elle examina prudemment la première colonnade, vit qu'il n'y avait personne en vue et gagna la seconde rangée sur la pointe des pieds. Dans les intervalles, elle pouvait apercevoir Yarlan Zey les yeux fixés sur l'entrée du Parc qu'il avait construit et, au-delà, la ville sur laquelle il avait veillé depuis tant de siècles.

Et il n'y avait personne d'autre dans toute cette solitude de marbre. Le Tombeau était vide.

À ce moment, Alvin et Khedron étaient à trente mètres sous terre, dans une petite pièce qui ressemblait à une boîte et dont les murs paraissaient glisser sans cesse vers le haut. C'était là l'unique indication du mouvement ; il n'y avait pas trace de vibration pour prouver qu'ils s'enfonçaient rapidement dans la terre vers un but que, même maintenant, ni l'un ni l'autre ne comprenaient parfaitement.

Tout avait été absurdement facile, car la route leur avait été préparée. (Par qui ? se demandait Alvin. Par la Calculatrice ? Ou par Yarlan Zey lui-même lorsqu'il avait transformé la ville ?) L'écran du régulateur leur avait bien montré le long puits vertical plongeant dans les profondeurs, mais ils n'en avaient suivi le trajet que sur un court espace lorsque l'image s'était effacée. Ce qui signifiait, Alvin le savait,

que le régulateur ne possédait pas, n'avait peut-être jamais possédé le renseignement qu'on lui demandait.

À peine avait-il formulé cette pensée que l'écran s'était animé une fois de plus. Un bref message y était apparu, imprimé en écriture simplifiée comme les machines en utilisaient pour communiquer avec l'homme, depuis qu'elles avaient réalisé leur égalité intellectuelle :

Tenez-vous où regarde la statue et souvenez-vous :
DIASPAR NE FUT PAS TOUJOURS TELLE.

Les six derniers mots étaient en gros caractères ; le sens du message tout entier se fit évident pour Alvin. Il y avait des siècles qu'on utilisait des messages mentalement formulés pour ouvrir des portes ou mettre en marche des machines. Quant à *Tenez-vous où regarde la statue,* c'était vraiment trop simple.

— Je me demande combien de personnes ont lu ce message, dit Alvin pensivement.

— Quatorze, à ma connaissance, répondit Khedron. Et il peut y en avoir eu d'autres. »

Le Bouffon ne s'étendit pas sur cette remarque sibylline, et Alvin était trop pressé d'arriver au Parc pour le questionner davantage.

Les deux hommes n'étaient pas certains que les mécanismes obtempéreraient encore à l'impulsion motrice. Lorsqu'ils atteignirent le Tombeau, il ne leur fallut qu'un instant pour repérer la seule dalle, entre toutes celles qui pavaient le sol, que Yarlan Zey fixait du regard. À première vue, la statue semblait considérer la ville mais, en se tenant bien en face d'elle, on s'apercevait que ses yeux étaient dirigés vers le bas, et que son sourire énigmatique s'adressait à un point situé juste à l'entrée du tombeau. Une fois le secret découvert, il ne pouvait y avoir de doute. Alvin passa à la dalle suivante et constata que Yarlan Zey ne regardait plus de son côté.

Il rejoignit Khedron et fit mentalement écho aux mots que le Bouffon prononça tout haut : *DIASPAR NE FUT PAS TOUJOURS TELLE*. Instantanément, comme si les millions d'années qui s'étaient écoulées depuis leur dernière mise en marche n'avaient jamais été, les machines sortirent de leur attente. La grande dalle de pierre sur laquelle les deux hommes se trouvaient se mit à les emporter doucement vers les profondeurs.

Au-dessus de leurs têtes, le coin de ciel bleu disparut soudain. Le puits n'était plus ouvert : pas de danger que quelqu'un y trébuchât. Un bref instant, Alvin se demanda si une autre dalle de pierre s'était en quelque sorte matérialisée pour remplacer celle qui les emportait, lui et Khedron, puis il décida que non. La dalle originale pavait probablement encore le Tombeau ; celle où ils se tenaient debout

n'existait peut-être que pour d'infinitésimales fractions de seconde, continuellement recréée à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la terre, pour donner l'illusion d'une descente sans heurt.

Ni Alvin ni Khedron ne parlèrent tandis que glissaient silencieusement les murs sous leurs yeux. Khedron luttait une fois de plus avec sa conscience, se demandant s'il avait été trop loin cette fois-ci. Il ne pouvait deviner où le menait la route qu'il avait prise, si même elle menait quelque part.

Pour la première fois de sa vie, il commençait à comprendre le sens véritable du mot « peur ».

Alvin n'avait pas peur ; il était trop excité. Il retrouvait la sensation éprouvée à la tour de Loranne lorsqu'il avait regardé le désert inviolé, et vu le ciel du soir envahi d'étoiles. Il n'avait fait alors que voir l'inconnu ; il s'y trouvait maintenant transporté.

Devant eux les murs cessèrent de glisser. Une tache lumineuse apparut sur l'un des côtés de la mystérieuse chambre mobile, brilla de plus en plus vive et se transforma soudain en une porte. Les deux hommes la franchirent, firent quelques pas dans l'étroit couloir qui s'étendait au-delà — et se trouvèrent au centre d'une sorte de grande caverne circulaire dont les murs se rejoignaient en forme de voûte à une centaine de mètres au-dessus d'eux.

La colonne à l'intérieur de laquelle ils étaient descendus paraissait beaucoup trop frêle pour supporter les millions de tonnes de roche qui étaient au-dessus ; en fait, elle ne donnait pas du tout l'impression de faire partie de l'endroit mais d'avoir été rapportée après coup. Khedron suivant le regard d'Alvin, arriva à la même conclusion.

« Cette colonne, déclara-t-il en parlant d'une voix plutôt saccadée, comme s'il était anxieux de trouver quelque chose à dire, n'a été construite que pour loger le puits par lequel nous sommes arrivés. Elle n'aurait jamais pu supporter la circulation qu'il a dû y avoir ici, quand Diaspar était encore ouverte au monde. Et le *tout* passait par ces tunnels, là-bas — je suppose que vous reconnaissez ce que c'est ? »

Alvin considéra, à plus de cent mètres d'eux, les murs du hall. Les perçant à intervalles réguliers, il y avait de grands tunnels divergeant dans toutes les directions, tout comme les chemins roulants du temps d'Alvin. Il pouvait les voir s'élever en pente douce, et y reconnut alors le revêtement gris familier des chemins. Ce n'étaient là que les tronçons séparés de grandes artères ; l'étrange matière qui leur donnait la vie était maintenant figée. Lorsqu'on avait construit le Parc, le noyau du système de chemins roulants avait été enseveli. Mais il n'avait jamais été détruit.

Alvin se dirigea vers le tunnel le plus proche. Il n'avait fait que quelques pas lorsqu'il se rendit compte qu'il se produisait quelque chose sous ses pieds. *Le sol devenait transparent.* Au bout de quelques

mètres il lui sembla être suspendu dans l'air sans support visible. Il s'arrêta et regarda le vide sous lui.

« Khedron ! appela-t-il. Venez voir ça ! »

L'autre vint le rejoindre et tous deux contemplèrent sous eux la merveille. À peine distincte à une profondeur infinie s'étendait une carte géante, un immense réseau de lignes convergeant vers un point situé sous le puits central. Alvin et Khedron se regardèrent en silence un instant, puis Khedron demanda calmement :

« Vous comprenez, ce que c'est ?

— Je le pense, répondit Alvin. C'est une carte des voies de communication, et ces petits cercles doivent indiquer les autres villes de la Terre. Je peux tout juste voir des noms inscrits à côté, mais trop effacés pour que je puisse les déchiffrer.

— Cela devait être éclairé du dedans autrefois », reprit Khedron d'une voix absente.

Il suivait de l'œil les lignes sous ses pieds, les reliant aux murs du hall.

« C'est ce que je pensais ! s'exclama-t-il soudain. Avez-vous remarqué comme toutes ces lignes rayonnantes mènent aux petits tunnels ? »

Alvin avait remarqué en effet qu'outre les grands tunnels des chemins roulants, d'innombrables petits tunnels menaient hors du hall, des tunnels qui se dirigeaient vers les profondeurs et non vers la surface.

Khedron continua sans attendre de réponse :

« Il serait difficile de concevoir un système plus simple. Les gens arrivaient par les chemins roulants, choisissaient la ville qu'ils voulaient visiter, et suivaient ensuite sur la carte la route adéquate.

— Et que leur arrivait-il ensuite ? » interrogea Alvin.

Khedron restait silencieux, cherchant à percer des yeux le mystère des tunnels descendants. Il y en avait trente ou quarante, tous d'apparence exactement pareille. Seuls les noms sur la carte avaient permis de les distinguer les uns des autres, et ces noms étaient maintenant indéchiffrables.

Alvin s'était écarté ; il faisait le tour du pilier central. Au bout d'un instant, sa voix parvint à Khedron, un peu assourdie et recouverte par l'écho des murs de la salle.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Khedron, qui ne tenait pas à bouger car il avait presque réussi à lire l'un des groupes de lettres à peine visibles. Mais la voix d'Alvin lui parut si pressante qu'il alla le rejoindre.

Loin en dessous s'étendait l'autre partie de l'immense carte, son réseau peu distinct rayonnant vers tous les points cardinaux. Mais cette fois, tout n'était pas obscur au point qu'on ne pût rien distinguer

clairement, car une des lignes — et une seule — était brillamment illuminée. Elle semblait n'avoir aucune relation avec le reste du système et elle pointait, telle une flèche scintillante, vers l'un des tunnels plongeants. Non loin de son extrémité, la ligne traversait un cercle lumineux, et près de ce cercle se lisait un seul mot : *LYS*. C'était tout.

Pendant un long moment, Alvin et Khedron restèrent là, les yeux baissés sur ce symbole silencieux. Pour Khedron, c'était un défi qu'il n'accepterait jamais, il le savait. Pour Alvin, c'était la promesse de voir ses rêves se réaliser ; bien que le mot « Lys » ne signifiât rien pour lui, il le roulait dans sa bouche pour en savourer la sonorité sifflante comme quelque arôme exotique. Le sang battait très fort dans ses veines et ses joues étaient rouges comme s'il avait la fièvre. Il parcourait des yeux ce carrefour immense, essayant de l'imaginer aux jours anciens, lorsqu'avaient cessé les transports par air, mais que les villes de la Terre avaient encore entre elles des relations. Il songeait aux innombrables millions d'années qui s'étaient écoulés tandis que la circulation diminuait constamment, et que s'éteignaient une à une les lumières sur la grande carte, jusqu'au jour où cette ligne était restée toute seule. Combien de temps, se demandait-il, avait-elle scintillé là parmi ses compagnes obscurcies, attendant de guider des pas qui jamais ne venaient, depuis que Yarlan Zey avait scellé les chemins roulants et fermé Diaspar au monde ?

Cela s'était passé mille millions d'années auparavant. Même alors Lys devait avoir perdu tout contact avec Diaspar. Il semblait impossible qu'elle eût survécu ; peut-être, après tout, la carte ne signifiait-elle plus rien maintenant.

Khedron mit enfin un terme à sa rêverie. Il paraissait nerveux et mal à l'aise, nullement identique à l'homme confiant, sûr de lui, qu'il avait toujours été dans la ville, là-haut.

« Je pense que nous ne devrions pas aller plus loin maintenant, déclara-t-il. Cela pourrait présenter du danger jusqu'à… jusqu'à ce que nous soyons mieux préparés. *

C'était la voix de la sagesse, mais Alvin distingua sous elle, chez Khedron, une note de crainte. N'eût été cela, le jeune homme se fût peut-être montré raisonnable, mais un excès de conscience de sa propre valeur et son mépris de la pusillanimité de Khedron l'incitèrent à aller de l'avant. Il semblait absurde d'avoir été si loin pour faire demi-tour quand le but était peut-être en vue.

« Je vais descendre dans ce tunnel, dit-il d'un air têtu, comme s'il mettait Khedron au défi de l'arrêter. Je veux voir où il conduit. »

Alvin se mit résolument en route et, après un instant d'hésitation, le Bouffon le suivit le long de la flèche qui brillait sous leurs pieds.

Au moment où ils pénétrèrent dans le tunnel, ils sentirent le

tiraillement familier du champ péristaltique et, en un instant, ils furent emportés sans effort vers les profondeurs. Le voyage dura à peine une minute ; quand le champ les relâcha, ils étaient debout à l'extrémité d'une longue salle étroite en forme de demi-cylindre. À l'extrémité opposée, deux tunnels faiblement éclairés s'étiraient vers l'infini.

Les hommes de presque toutes les civilisations qui avaient existé depuis l'Aube, auraient trouvé tout cela familier, mais pour Alvin et Khedron c'était un aperçu d'un autre monde. L'usage de cette longue machine aérodynamique qui attendait, pointée comme un projectile vers le tunnel lointain, était évident, mais cela ne l'en rendait nullement moins nouvelle à ses yeux. Le haut en était transparent et en regardant à travers les parois, Alvin distinguait des rangées de sièges luxueusement équipés. Aucune entrée n'était visible et la machine entière flottait à trente centimètres environ au-dessus d'une barre métallique unique qui se prolongeait dans le lointain, disparaissant dans l'un des tunnels. À quelques mètres de là, une autre barre aboutissait au second tunnel, mais aucune machine n'y flottait. Alvin savait, aussi sûrement que si on le lui avait dit, que quelque part près de Lys, lointaine et inconnue, cette seconde machine attendait dans une salle du genre de celle-ci.

Khedron se mit à parler, d'une voix un peu trop rapide :

« Quel étrange système de transport ! Cela ne pouvait charger qu'une centaine de personnes à la fois, donc ils n'escomptaient pas grand monde. Et pourquoi ont-ils pris la peine de s'enterrer si les cieux étaient toujours libres ? Peut-être les Envahisseurs ne leur permettaient-ils même pas de voler, bien que cela me semble difficile à croire. Ou bien a-t-on construit cela pendant la période de transition, quand les hommes voyageaient encore mais n'aimaient pas qu'on leur rappelle l'espace ? Ils pouvaient se rendre d'une ville à l'autre sans jamais voir le ciel ni les étoiles. »

Khedron eut un rire nerveux.

« Je suis sûr d'une chose, Alvin. Lorsque Lys existait, elle ressemblait beaucoup à Diaspar. Toutes les villes doivent être essentiellement pareilles. Rien d'étonnant à ce qu'elles aient été toutes abandonnées finalement pour fusionner en Diaspar. À quoi bon en avoir plus d'une ? »

Alvin écoutait à peine le Bouffon. Il était occupé à examiner le long projectile, essayant d'en trouver l'entrée. Si la machine obéissait à un code mental ou verbal, il lui serait peut-être impossible de la mettre en marche, et pour le restant de ses jours elle demeurerait une exaspérante énigme.

L'ouverture silencieuse de la porte prit le jeune homme tout à fait à l'improviste. Il n'y eut aucun bruit, aucun avertissement, lorsque

disparut simplement à ses yeux une partie de la paroi, et que l'intérieur magnifiquement installé, s'offrit à sa vue.

C'était l'instant de la décision. Jusque-là, Alvin avait toujours pu faire demi-tour s'il le souhaitait. Mais s'il passait le seuil de cette porte accueillante, il savait ce qui arriverait, mais non où cela le mènerait. Il ne serait plus le maître de sa destinée, mais se serait confié à des puissances inconnues.

À peine s'il hésita. Il avait peur de se retenir, peur qu'à attendre trop longtemps ce moment ne se représentait peut-être plus jamais… ou que s'il le faisait, son courage ne fût plus à la hauteur de sa soif de connaître. Khedron ouvrit la bouche pour émettre une anxieuse protestation mais, avant qu'il eût pu parler, Alvin avait franchi l'entrée. Le jeune homme se retourna pour faire face à Khedron, qui se tenait debout dans le rectangle de la porte, et pendant un instant plana un silence angoissant ; chacun attendait que l'autre parlât.

Ils n'eurent pas à prendre de décision. Un ondoiement léger, translucide, et la paroi de la machine se retrouva close. Au moment même où Alvin levait la main en guise d'adieu, le long cylindre s'ébranla en avant. Avant l'entrée dans le tunnel, sa vitesse dépassait déjà celle d'un homme au pas de course.

Il y avait eu une époque où chaque jour des millions d'hommes accomplissaient de tels voyages, dans des machines foncièrement identiques à celle-ci, faisant la navette entre leurs demeures et leurs monotones occupations. Depuis ce jour lointain l'homme avait exploré l'Univers, pour s'en revenir sur Terre — conquis un empire, pour se le voir arracher. Et voici que maintenant avait de nouveau lieu un voyage à bord d'une de ces machines, où des foules oubliées de gens fort peu aventureux s'étaient jadis sentis tout à fait à leur aise.

Et ç'allait être le plus important voyage entrepris par un être humain depuis un milliard d'années.

Alystra avait fait une dizaine de fois le tour du Tombeau, bien qu'il suffît d'une seule, puisqu'il n'existait aucun lieu où se cacher. Après le premier choc, elle s'était demandé si les silhouettes qu'elle avait suivies dans le Parc étaient Khedron et Alvin en personne, ou seulement leurs projections. Mais cela n'avait pas de sens : il était possible de se projeter soi-même en tout point désirable sans prendre la peine d'y aller en chair et en os, mais aucun être sain d'esprit n'aurait « baladé » son image trois kilomètres durant, mettant une demi-heure pour arriver à une destination où il pouvait se rendre instantanément. Non, c'était bien le véritable Alvin et le véritable Khedron qu'elle avait suivis dans le Tombeau.

Il devait donc y avoir quelque part une porte secrète. Elle pouvait tout aussi bien la chercher en attendant leur retour.

Le hasard voulut qu'elle ratât la réapparition de Khedron : elle

était en train d'examiner une colonne derrière la statue lorsqu'il émergea de l'autre côté. Elle entendit le bruit de ses pas, se retourna et s'aperçut immédiatement qu'il était seul.

« Où est Alvin ? » s'écria-t-elle.

Le Bouffon mit quelque temps à répondre. Il semblait bouleversé, hésitant, et Alystra dut répéter sa question avant qu'il prît garde à elle. Il ne parut pas du tout surpris de la trouver là.

— Je ne sais où est Alvin, répondit-il enfin. Je peux seulement vous dire qu'il est en route pour Lys. Vous en savez maintenant autant que moi. »

Il n'était jamais sage de croire le Bouffon sur parole. Mais Alystra n'avait besoin de nulle autre preuve pour savoir que Khedron ne jouait aujourd'hui aucun rôle. Il lui disait la vérité — quelle qu'en fût la signification.

X

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, Alvin s'écroula dans le fauteuil le plus proche. Ses jambes semblaient soudain vidées de toute force ; il connaissait enfin, comme jamais auparavant, cette peur de l'inconnu qui hantait tous ses compatriotes. Il tremblait de tous ses membres et sa vue se faisait confuse et incertaine. S'il avait pu s'évader de cette machine en pleine accélération, il l'eût fait volontiers, et même de ses rêves.

Ce n'était pas seulement la peur qui l'accablait, mais une sensation d'indicible solitude. Tout ce qu'il connaissait ou aimait était à Diaspar ; même si aucun danger ne l'attendait, il pouvait ne jamais revoir le monde qui était le sien. Il savait, comme nul homme ne l'avait su depuis des siècles, ce que signifiait quitter son foyer pour toujours. En cette heure de désespoir, il lui semblait sans importance que le chemin suivi menât au péril ou pas : qu'il le conduisît loin de chez lui était la seule chose qui comptât.

Cette humeur lui passa lentement. Les nuées se dissipèrent dans son âme, et il se mit à faire attention à ce qui l'entourait, et à chercher ce qu'il pouvait apprendre du véhicule incroyablement antique à bord duquel il voyageait Alvin ne trouvait pas particulièrement étrange ou merveilleux que ce véhicule déterré fonctionnât encore parfaitement après tant et tant de siècles. Il n'était pas en conserve dans les circuits d'éternité des régulateurs de la cité, mais il devait exister ailleurs des circuits similaires qui le protégeaient du changement et de l'usure.

Pour la première fois, il prit garde au tableau indicateur encastré dans le mur avant. Il portait un bref mais rassurant message :

LYS
35 minutes

Alors même qu'Alvin le regardait, le nombre devint 34. C'était là tout au moins un renseignement utile, mais comme il n'avait aucune idée de la vitesse de la machine, il n'en savait pas plus sur la durée du voyage. Les murs du tunnel ne formaient qu'un brouillard gris sans faille, et la seule sensation de mouvement était une très légère vibration qu'Alvin n'eût pas remarquée, s'il n'avait cherché à la percevoir.

Diaspar devait se trouver à bien des kilomètres à cette heure, et au-dessus de sa tête s'étendait sans doute le désert et ses dunes mouvantes. Peut-être en cet instant même Alvin circulait-il sous les monts qu'il avait si souvent observés du haut de la tour de Loranne.

Son imagination le devançait à Lys, comme tout impatiente

d'arriver avant sa personne physique. Quelle sorte de ville pouvait-ce être ? Malgré tous ses efforts, il ne pouvait se figurer qu'une autre et plus petite version de Diaspar. Il se demanda si Lys existait encore, puis se rassura : dans le cas contraire, cette machine ne serait pas en train de l'emporter promptement à travers la terre.

Soudain, il perçut sous ses pieds un changement sensible de la vibration. Le véhicule ralentissait, cela n'était pas douteux. Le temps avait dû passer plus vite qu'Alvin ne s'en était rendu compte ; un peu surpris, il jeta un coup d'œil sur le voyant lumineux :

LYS
23 minutes

Intrigué, et un peu inquiet, il pressa son visage contre la paroi de l'engin. Sa vitesse faisait encore des murs du tunnel un brouillard gris informe, mais Alvin pouvait maintenant entrevoir des marques aussi vite disparues que surgies. Et chaque fois, elles semblaient rester un peu plus longtemps dans son champ de vision.

Puis sans avertissement, les murs du tunnel s'éclipsèrent de part et d'autre. Toujours à très grande vitesse, la machine traversa un immense espace vide, plus vaste même que la salle des chemins roulants.

Lorgnant, émerveillé, à travers les parois transparentes, Alvin put apercevoir sous lui un réseau compliqué de rails conducteurs qui se croisaient et s'entrecroisaient avant de disparaître dans un labyrinthe de tunnels des deux côtés. Un flot de lumière bleuâtre jaillit du dôme voûté qui formait le plafond et, silhouettes dans toute cette clarté, Alvin put tout juste distinguer de grands mécanismes. La lumière était si intense qu'elle faisait mal aux yeux, et Alvin comprit que ce lieu n'avait pas été destiné aux hommes. Un instant plus tard, son véhicule doublait à toute vitesse des rangées d'engins cylindriques immobiles au-dessus de leurs barres. Ils étaient beaucoup plus grands que celui où voyageait Alvin, qui devina qu'ils avaient dû servir au transport des marchandises. Autour d'eux se trouvaient groupées des machines incompréhensibles aux articulations multiples, toutes silencieuses et figées.

Presque aussi rapidement qu'elle était apparue, la vaste salle solitaire disparut à l'arrière, laissant derrière elle, dans l'esprit d'Alvin, une sorte de crainte respectueuse : pour la première fois, il avait réellement saisi le sens de cette grande carte obscurcie, là-bas sous Diaspar. Le monde renfermait plus de merveilles qu'il ne l'avait jamais rêvé.

Alvin jeta un nouveau coup d'œil sur le voyant, qui n'avait pas bougé : il avait fallu moins d'une minute pour passer comme l'éclair à

travers la vaste caverne. La machine accélérait de nouveau ; bien qu'Alvin en perçût à peine le mouvement, les murs défilaient de chaque côté à une vitesse qu'il ne pouvait même pas deviner.

Il sembla s'écouler une éternité avant que l'indéfinissable modification des vibrations se produisît de nouveau. Maintenant se lisait sur le voyant :

LYS
1 minute

minute qui fut la plus longue qu'Alvin eût jamais vécue. La machine se déplaçait de plus en plus lentement ; il ne s'agissait pas d'un simple ralentissement. Elle allait enfin s'immobiliser.

Doucement et silencieusement, le long cylindre glissa hors du tunnel et jusqu'à un hall qui eût pu être le jumeau de celui situé sous Diaspar. Un instant, Alvin fut trop ému pour distinguer clairement quoi que ce fût ; la porte s'était ouverte depuis un certain temps déjà, lorsqu'il se rendit compte qu'il pouvait descendre. Comme il quittait précipitamment l'appareil, il jeta un coup « l'œil sur le voyant. Les mots avaient changé, et leur sens était infiniment rassurant :

DIASPAR
35 minutes

Comme il se mettait à chercher son chemin pour sortir du hall, Alvin se heurta à ce qui était peut-être le premier indice d'une civilisation différente de la sienne. Le chemin vers la surface passait de toute évidence par un tunnel bas et large, à une extrémité de la salle, à travers lequel s'élevait une suite de marches. La chose était rarissime à Diaspar ; les architectes de la ville, à chaque déclivité avaient construit des rampes ou des couloirs en pente. C'était là une survivance de l'époque où la plupart des robots, se déplaçant sur roues, trouvaient dans les marches une infranchissable barrière.

L'escalier était très court, et il se terminait par des portes qui s'ouvrirent automatiquement à l'approche d'Alvin. Le jeune homme s'avança, et il se trouva dans une petite cabine identique à celle où il s'était senti transporté sous le Tombeau de Yarlan Zey — et il ne fut pas surpris, lorsque, quelques minutes plus tard, les portes s'ouvrirent de nouveau pour lui donner accès dans un couloir voûté dont le sol s'élevait lentement vers une arche où s'encadrait un demi-cercle de ciel. Alvin n'avait perçu aucun mouvement, mais se doutait qu'il avait dû s'élever d'une centaine de mètres ou plus. Il se hâta de monter vers l'ouverture ensoleillée, oubliant toutes ses craintes dans son ardent désir de voir ce qui s'étendrait devant lui.

Il se trouva debout au sommet d'une petite colline, et eut un instant l'impression qu'il était de nouveau dans le Parc central de Diaspar. Cependant, si c'était là véritablement un parc, il était trop immense pour que l'esprit d'Alvin pût le concevoir. Nulle part n'était visible la ville qu'il s'attendait à contempler. Aussi loin que pouvait porter son regard, il n'y avait que forêts et plaines recouvertes d'herbe.

Alors Alvin leva les yeux vers l'horizon, et là, au-dessus des arbres, tendu de la droite à la gauche en un grand arc encerclant le monde, se dressait un mur de pierre à côté duquel les murailles géantes de Diaspar eussent paru naines. C'était si loin que la distance en rendait confus les détails, mais quelque chose intrigua Alvin dans les contours. Puis ses yeux s'habituèrent enfin à l'échelle colossale de ce paysage, et il comprit que ces murs lointains n'avaient pas été construits de main d'homme.

Le temps n'avait pas tout vaincu. La Terre possédait encore des montagnes dont elle pouvait être fière.

Pendant un long moment, Alvin resta debout à la bouche du tunnel, s'habituant lentement au monde étrange où il se trouvait. Il était à demi étourdi par cette rencontre de l'espace et de l'immensité pure ; cette ceinture de montagnes brumeuses aurait pu enclore tue douzaine de villes comme Diaspar. Mais il avait beau chercher, il ne pouvait discerner aucune trace de vie humaine. Et pourtant, la route qui menait au bas de la colline semblait bien entretenue ; il ne pouvait mieux faire que de se laisser guider par elle.

Au pied de la colline, le chemin s'enfonçait sous de grands arbres qui cachaient presque le soleil. Comme Alvin cheminait à leur ombre, un curieux mélange de parfums et de sons l'accueillit. Le frémissement du vent dans les feuilles, il le connaissait déjà, mais là-dessous montaient mille bruits confus qui n'évoquaient rien à son esprit. Des couleurs inconnues s'offraient à ses yeux, des senteurs oubliées par ceux de sa race l'assaillaient avec une violence presque physique.

Brusquement, il fut près du lac. Les arbres, sur la droite, s'arrêtèrent soudain, et devant lui surgit une grande étendue d'eau parsemée d'îlots. Jamais de toute sa vie Alvin n'avait vu autant d'eau ; par comparaison, les plus grands bassins de Diaspar n'étaient guère plus que des flaques. Le jeune homme s'avança lentement sur la berge et prit de l'eau tiède dans ses mains, la laissant couler goutte à goutte entre ses doigts.

Le grand poisson argenté qui se fraya un chemin à travers les herbes du fond fut la première créature autre qu'humaine qu'Alvin eût jamais vue. Il aurait dû lui paraître suprêmement étrange, et cependant sa forme taquinait son esprit par son obsédante familiarité. Suspendu là dans l'eau vert pâle et vide, sur la trépidation à peine

visible de ses nageoires, il semblait l'incarnation même de la puissance et de la vitesse. En lui se retrouvaient adaptées à la matière vivante, les lignes gracieuses des grands vaisseaux qui avaient jadis régné dans les cieux de la Terre. Évolution et science en étaient arrivées aux mêmes résultats, et l'œuvre de la nature avait duré plus longtemps.

Alvin s'arracha enfin à l'enchantement du lac et poursuivit le chemin en lacet. La forêt se referma sur lui de nouveau, mais pour peu de temps. Le sentier aboutissait à une grande clairière de huit cents mètres de large et d'une longueur double, et Alvin comprit alors pourquoi il n'avait jusque-là vu nulle trace d'être humain.

La clairière était toute pleine de maisons basses à deux étages, peintes de nuances douces qui reposaient l'œil, même en plein soleil. La plupart étaient d'une architecture nette et dépouillée, mais plusieurs présentaient un style complexe à colonnes cannelées et pierres frettées. Dans ces édifices, qui paraissaient fort anciens, on s'était servi de cette disposition d'une incalculable antiquité, l'ogive.

Tandis qu'il se dirigeait vers le village, Alvin continuait à s'efforcer d'embrasser ce cadre nouveau. Rien ne lui était familier ; l'air même avait changé, avec sa suggestion d'une vie inconnue, palpitante. Et ces gens grands et blonds qui allaient et venaient parmi les maisons avec tant de grâce inconsciente, étaient de toute évidence d'une autre race que les hommes de Diaspar.

Ils ne firent aucune attention à Alvin, ce qui était bizarre, car les vêtements du jeune homme étaient totalement différents des leurs. Comme la température ne variait jamais à Diaspar, les vêtements y étaient strictement des parures, souvent très compliquées. Ici, ils semblaient essentiellement fonctionnels, conçus pour l'usage plus que pour l'esthétique, et fréquemment, ils se composaient uniquement d'une seule pièce d'étoffe drapée autour du corps.

Il fallut qu'Alvin pénétrât fort avant dans le village pour que les habitants de Lys réagissent à sa présence, et que leur réaction prît alors une forme inattendue. Un groupe de cinq hommes sortit de l'une des maisons et s'avança à la rencontre du jeune homme, comme s'ils avaient attendu son arrivée. Alvin se sentit soudain très ému, et son sang se mit à battre dans ses veines. Il pensait à toutes les rencontres fatidiques que l'homme avait faites dans des mondes lointains. Ceux qui venaient vers lui en ce moment étaient de son espèce — mais dans quelle mesure avaient-ils divergé, depuis les âges qui les avaient séparés de Diaspar ?

La délégation s'arrêta à quelques mètres d'Alvin. Celui qui était en tête sourit, tendant la main selon le geste ancien de l'amitié.

« Nous avons pensé qu'il serait préférable de vous accueillir ici, déclara-t-il. Notre pays est très différent de Diaspar, et la promenade depuis le terminus donne aux visiteurs la possibilité de…

s'acclimater. »

Alvin accepta la main tendue, mais pendant un instant demeura trop surpris pour répondre. Il comprenait maintenant pourquoi les autres villageois l'avaient si totalement ignoré.

« Vous étiez au courant de mon arrivée ? demanda-t-il enfin.

— Bien entendu. Nous sommes toujours avertis lorsque les appareils se mettent en marche. Dites-moi, comment avez-vous découvert le chemin ? Il s'est écoulé un si long temps depuis la dernière visite, que nous craignions que le secret n'en fût perdu. »

Celui qui parlait fut interrompu par un de ses compagnons.

« Je crois que nous ferions mieux de refréner notre curiosité, Gérane. Seranis attend. »

Le nom « Seranis » était précédé d'un mot inconnu d'Alvin, qui pensa qu'il s'agissait d'un titre quelconque. Il n'avait aucune difficulté à comprendre ce que disaient les autres, et il ne lui vint pas à l'esprit que c'était là une chose surprenante. Diaspar et Lys partageaient le même héritage linguistique, et l'antique invention du son enregistré avait depuis longtemps figé la parole dans un moule inaltérable.

Gérane haussa les épaules avec une résignation moqueuse.

« Très bien, dit-il en souriant. Seranis a peu de privilèges, je ne lui déroberai pas celui-là. »

Comme ils pénétraient plus avant dans le village, Alvin observa ceux qui l'entouraient. Ces hommes paraissaient aimables et intelligents, mais c'étaient là des vertus qu'Alvin avait tenues pour allant de soi toute sa vie, et il cherchait en quoi ces êtres différaient d'un groupe analogue pris à Diaspar. Il y avait des différences, mais difficiles à définir. Tous étaient sensiblement plus grands qu'Alvin, et deux d'entre eux portaient les stigmates indubitables de l'âge. Leur peau était très brune, et de tous leurs mouvements semblaient rayonner une vigueur et un entrain qu'Alvin trouvait rafraîchissants, bien qu'en même temps un peu déconcertants. Il sourit en se rappelant la prophétie de Khedron, que, s'il atteignait Lys, il la trouverait exactement pareille à Diaspar.

Les gens du village l'observaient maintenant avec une franche curiosité, tandis qu'il suivait ses guides ; personne n'affectait plus de trouver sa présence normale. Soudain, des cris aigus partirent des arbres sur sa droite, et un groupe de petites créatures excitées surgit des bois et fit cercle autour d'Alvin. Le jeune homme s'arrêta, au comble de la surprise, incapable d'en croire ses yeux. Il avait devant lui un phénomène depuis si longtemps oublié à Diaspar, qu'il relevait du domaine de la Mythologie. Ainsi avait donc commencé la vie, jadis : ces créatures bruyantes, fascinantes, c'étaient des enfants d'hommes.

Alvin les considéra avec une incrédulité stupéfiée en même temps

qu'une autre sensation, qu'il ne pouvait définir, lui tiraillait le cœur. Nul autre spectacle n'aurait pu lui faire aussi vivement ressentir l'éloignement du monde qu'il connaissait. Diaspar avait payé, et payé au prix fort, son immortalité.

La délégation s'arrêta devant l'édifice le plus important qu'Alvin eût encore vu. Il était situé au centre du village, et à une hampe fixée à une petite tour circulaire flottait un étendard vert.

Tous, sauf Gérane, passèrent derrière Alvin au moment de pénétrer dans la maison. À l'intérieur, tout était tranquille et d'une agréable fraîcheur ; les rayons du soleil, filtrant à travers les murs translucides, donnaient aux objets un éclat doux et reposant. Le sol était lisse et brillant, incrusté de fines mosaïques. Sur les murs, un artiste au talent puissant avait peint une fresque de scènes sylvestres. Outre ces peintures, il y avait d'autres panneaux muraux qui n'évoquaient rien dans l'esprit d'Alvin, mais qui étaient pourtant attrayants et plaisants à regarder. Encastré dans un mur se trouvait un écran rectangulaire où se métamorphosait sans cesse un labyrinthe de couleurs — sans doute un récepteur de visiphone, mais plutôt petit.

Ils prirent tous un court escalier en colimaçon qui les conduisit à un toit en terrasse. De là, le village était visible dans son ensemble, et Alvin put constater qu'il y avait une centaine de maisons environ. Dans le lointain, les arbres s'écartaient pour enserrer de vastes prairies où des animaux de différentes espèces étaient en train de paître. Alvin ne put reconnaître à quelle race ils appartenaient, mais certains semblaient avoir six ou huit pattes.

Seranis attendait Alvin à l'ombre de la tour. Alvin se demanda quel était son âge ; sa longue chevelure dorée était parsemée de gris, ce qui, pensa-t-il, devait donner quelque indication sur son âge. La présence des enfants, avec toutes les conséquences que cela impliquait, l'avait laissé confondu. Où il y avait naissance, il devait sûrement y avoir mort aussi, et la durée de la vie en Lys était peut-être très différente de celle qui était habituelle à Diaspar. Alvin était incapable de dire si Seranis avait cinquante, cinq cents ou cinq mille ans, mais en la regardant dans les yeux, il percevait la sagesse et l'immense expérience qu'il sentait parfois chez Jeserac.

Elle désigna du doigt un petit siège, mais si ses yeux exprimaient des vœux de bienvenue, elle se tut cependant jusqu'à ce qu'Alvin fût confortablement installé, aussi confortablement qu'il le pouvait sous ce regard scrutateur bien qu'amical. Puis Seranis soupira, et s'adressa à Alvin d'une voix basse et aimable.

« Voici un événement qui ne se produit pas souvent, aussi m'excuserez-vous d'ignorer l'attitude qui sied. Mais certains droits reviennent à un hôte, même inattendu. Avant notre entretien, il y a une chose dont je veux vous avertir. Je peux lire vos pensées. *

Elle sourit devant la consternation d'Alvin et ajouta promptement :

« Vous n'avez aucune raison de vous en inquiéter. Aucun droit n'est plus scrupuleusement respecté que le droit à l'autonomie mentale. Je ne pénétrerai vos pensées que si vous m'y invitez. Mais il ne serait pas loyal de vous cacher ce pouvoir, et cela vous expliquera pourquoi nous trouvons la parole un moyen d'expression lent et difficile. Nous ne l'utilisons pas souvent ici. »

Cette révélation, bien qu'un peu alarmante, ne surprit pas Alvin. Jadis, hommes et machines avaient possédé ce don, et les machines pouvaient encore lire les ordres de leur maître dans la pensée de celui-ci. Mais à Diaspar, l'homme avait perdu ce pouvoir qu'il avait jadis partagé avec ses esclaves.

« Je ne sais pas ce qui vous a fait quitter votre monde pour le nôtre, poursuivit Seranis, mais si c'est la vie que vous cherchez, votre recherche est à son terme. Diaspar excepté, il n'y a que le désert au-delà de nos montagnes. »

Chose étrange, Alvin, qui auparavant avait si souvent mis en question des croyances acceptées de tous, ne douta point des paroles de Seranis. Sa seule réaction, ce fut de s'attrister que tout ce qu'on lui avait appris fût si proche de la vérité.

« Parlez-moi de Lys, supplia-t-il. Pourquoi êtes-vous depuis si longtemps coupés de Diaspar, alors que vous semblez en savoir tant sur nous ? »

Seranis sourit de l'empressement d'Alvin.

« Dans un moment, dit-elle. Mais j'aimerais d'abord savoir quelque chose de vous. Dites-moi comment vous avez trouvé la route d'ici, et pourquoi vous êtes venu. »

Hésitant au début, puis avec une confiance croissante, Alvin raconta son histoire. Il n'avait encore jamais parlé avec une telle liberté ; il tenait enfin quelqu'un qui ne rirait pas de ses rêves, puisqu'on les savait véridiques. Une ou deux fois, Seranis l'interrompit pour lui poser de brèves questions, lorsqu'il évoquait certains aspects de Diaspar qui ne lui étaient pas familiers. Il était difficile, pour Alvin, de concevoir que ce qui faisait sa vie quotidienne n'avait aucun sens pour quiconque n'avait jamais vécu dans la cité, et ne connaissait rien de sa culture complexe et de son organisation sociale. Seranis écoutait avec tant d'intelligence qu'Alvin tint sa compréhension pour toute naturelle ; ce fut beaucoup plus tard qu'il se rendit compte que beaucoup d'esprits autres que celui de Seranis avaient écouté alors ses paroles.

Lorsque Alvin eut terminé, il y eut un instant de silence. Puis Seranis regarda le jeune homme et demanda tranquillement :

« Pourquoi êtes-vous venu en Lys ? »

Alvin la regarda, surpris.

« Je vous l'ai dit, reprit-il. Je voulais explorer le monde. Tous m'affirmaient qu'il n'y avait que le désert au-delà de la ville, mais il me fallait voir par moi-même.

— Et c'était là votre seule raison ? »

Alvin hésita. Lorsqu'il finit par répondre, ce n'était plus l'indomptable explorateur qui parlait, mais l'enfant perdu né dans un monde étranger.

« Non, déclara-t-il lentement, ce n'était pas la seule raison — bien que je ne l'aie pas su, jusqu'à maintenant. J'étais seul.

— Seul ? À Diaspar ? »

Il y avait un sourire sur les lèvres de Seranis, mais de la sympathie dans ses yeux, et Alvin comprit qu'elle ne s'était pas attendue à une autre réponse.

Maintenant qu'il avait raconté son histoire, il attendit qu'elle tînt parole à son tour. Seranis se leva et se mit à marcher de long en large sur la terrasse.

« Je sais quelles questions vous souhaitez me poser, dit-elle. À certaines, il m'est possible de répondre, mais il serait fatigant de le faire en paroles. Si vous voulez m'ouvrir votre esprit, je vous dirai ce que vous avez besoin de savoir. Vous pouvez me faire confiance. Je ne tirerai rien de vous sans votre permission.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Alvin prudemment.

— Que vous vous ordonniez d'accepter mon aide — regardez mes yeux… et oubliez tout », ordonna Seranis.

Alvin ne fut jamais sûr de ce qui se passa alors. Il se produisit une éclipse totale de toutes ses perceptions sensorielles et bien qu'il ne pût jamais se rappeler l'avoir acquise, quand il regarda dans son propre esprit la connaissance y était.

Il voyait dans le passé, non pas avec clarté, mais comme un homme sur une haute montagne balaie du regard une plaine couverte de brume. Il comprit que l'homme n'avait pas toujours été un habitant des villes, et que depuis que les machines l'avaient libéré du labeur, il y avait toujours eu rivalité entre deux types de civilisation différents. Aux âges de l'Aube, on comptait des milliers de cités, mais une grande fraction de la race humaine préférait vivre dans des communautés relativement petites. Les transports universels et les communications instantanées avaient permis aux hommes d'entrer en contact, s'ils le désiraient, avec le reste du monde, et ils ne ressentaient plus le besoin de vivre entassés avec des millions de leurs semblables.

Lys avait peu différé au début de centaines d'autres communautés. Puis graduellement, au cours des âges, elle avait élaboré une culture indépendante, l'une des plus hautes que la race humaine eût jamais connue. C'était une culture basée en grande partie

sur l'utilisation directe de l'énergie mentale, ce qui la situa à l'écart du reste de la société humaine, qui se reposait de plus en plus sur les machines.

Au cours des âges, au fur et à mesure qu'elles progressaient sur des chemins différents, le gouffre entre Lys et les cités s'était agrandi. Il ne s'était trouvé aboli qu'aux périodes de crises graves : lorsque la Lune s'était mise à choir sur la Terre, sa destruction avait été l'œuvre des savants de Lys. Il en avait été de même lors de la lutte des hommes contre les Envahisseurs anéantis au cours de l'ultime bataille de Shalmirane.

Cette grande épreuve avait exténué la race humaine. Une à une les villes étaient mortes, le désert les avait recouvertes. Comme la population diminuait, commença cette migration de l'humanité qui devait faire de Diaspar la dernière et la plus grande de toutes les cités.

La plupart de ces changements n'avaient pas affecté Lys, mais il lui restait sa propre bataille à livrer, sa bataille contre le désert. La barrière naturelle des montagnes n'y suffisait pas, et bien des âges s'étaient écoulés avant que l'avenir de la grande oasis fût assuré. Là, le tableau mental n'était pas très clair, peut-être délibérément. Alvin ne pouvait comprendre ce qui avait été fait pour assurer à Lys l'éternité virtuelle que Diaspar avait réalisée.

La voix de Seranis semblait venir d'une très grande distance, mais ce n'était pas que sa voix, car elle se fondait en une symphonie de mots — comme si d'autres chantaient à l'unisson avec elle.

« Telle est, très brièvement, notre histoire. Vous verrez que, même aux premiers âges, nous n'entretînmes que peu de relations avec les villes, bien que leurs habitants vinssent souvent sur nos terres. Nous ne les en avons jamais empêchés, car nombre de nos grands hommes sont venus de l'extérieur, mais lorsque les villes se mirent à mourir, nous ne tenions guère à être mêlés à leur déclin. Lorsque s'arrêtèrent les transports aériens, il ne resta plus qu'une seule route vers Lys : le direct de Diaspar. Cette route a été fermée à votre bout lorsque le Parc fut construit, et vous nous avez oubliés, bien que nous ne vous ayons jamais oubliés, nous.

« Diaspar nous a étonnés. Nous nous attendions à la voir suivre le destin des autres villes, mais au lieu de cela, elle a réalisé une culture stable qui peut durer aussi longtemps que la Terre. Ce n'est pas une culture que nous admirions mais nous sommes heureux que ceux qui souhaitaient s'en évader aient pu le faire. Il y en a plus que vous ne pensez qui ont fait ce voyage, et ils se sont presque toujours montrés des hommes remarquables qui ont apporté quelque chose de valable à Lys. »

La voix cessa. Alvin reprit ses sens. Il vit avec surprise que le soleil avait disparu derrière les arbres et que le ciel, à l'orient, se

nuançait déjà de ténèbres. Quelque part, une grosse cloche eut un vibrant bourdon qui chut en palpitant lentement dans le silence, laissant l'air sous-tendu de prémonition et de mystère. Alvin s'aperçut qu'il tremblait un peu, non qu'il sentît la première fraîcheur de la soirée, mais parce qu'il était émerveillé de tout ce qu'il venait d'apprendre. Il était très tard, et il se trouvait loin de chez lui. Il éprouva soudain le besoin de retrouver ses amis, d'être dans le paysage familier de Diaspar.

« Je dois rentrer, dit-il. Khedron, mes parents, doivent m'attendre. »

Ce n'était pas absolument exact. Khedron se demanderait certainement ce qui était arrivé à Alvin, mais, pour autant que le jeune homme pût s'en douter, personne d'autre ne savait qu'il avait quitté Diaspar. Il n'aurait pu expliquer la raison de cette légère supercherie, et sentit quelque honte dès qu'il eut prononcé ces paroles.

Seranis le regarda pensivement.

« Je crains que cela ne soit pas tellement facile, dit-elle.

— Que voulez-vous dire ? demanda Alvin. Est-ce que l'appareil qui m'a mené ici ne me ramènera pas ? »

Il se refusait encore à envisager le fait qu'il pût être gardé à Lys contre sa volonté, idée qui cependant lui avait rapidement traversé l'esprit.

Pour la première fois, Seranis parut un peu mal à l'aise.

« Nous avons parlé de vous », annonça-t-elle, sans expliquer ce que pouvait représenter le « nous » ni comment cette consultation avait eu lieu au juste. « Si vous retournez à Diaspar, la ville entière saura tout de nous. Même si vous promettez de n'en rien dire, vous verrez qu'il vous sera impossible de garder notre secret.

— Pourquoi voulez-vous le garder ? s'enquit Alvin. Ce serait certainement une bonne chose si nos deux peuples pouvaient se rencontrer de nouveau. »

Seranis parut contrariée.

« Nous ne le pensons pas, affirma-t-elle. Si nos portes s'ouvraient, notre pays serait envahi par des oisifs en quête de curiosités ou des amateurs de sensationnel. Jusqu'à maintenant, seule l'élite de votre peuple est parvenue à nous. »

Cette réponse sous-entendait tant d'inconsciente supériorité, elle était par ailleurs basée sur des assertions tellement fausses, qu'Alvin sentit sa contrariété éclipser totalement son inquiétude.

« Ce n'est pas vrai, dit-il tout net. Je ne crois pas que vous trouviez dans Diaspar un seul autre individu capable de quitter la cité, même s'il le désirait, même s'il savait qu'il existe un pays où aller. Si vous me laissiez repartir, cela ne changerait rien du tout pour Lys.

— La décision n'est pas mienne, expliqua Seranis, et vous sous-

estimez les forces de l'esprit si vous pensez que les barrières qui retiennent vos compatriotes ne puissent jamais être brisées. Cependant, nous ne voulons pas vous retenir contre votre volonté, mais si vous retournez à Diaspar, nous devrons effacer de votre esprit tout souvenir de Lys. » Elle hésita un instant. « Le cas ne s'est jamais présenté auparavant. Tous vos prédécesseurs sont venus ici pour y demeurer. »

C'était là un choix qu'Alvin refusait de refaire. Il voulait bien explorer Lys, en connaître tous les secrets, découvrir en quoi elle différait de sa ville à lui. Mais il était également décidé à retourner à Diaspar prouver à ses amis qu'il n'avait pas été qu'un songe creux. Il ne pouvait comprendre les raisons de cette volonté de secret ; même s'il les avait comprises, son comportement ne s'en serait pas trouvé modifié.

Il se rendit compte qu'il lui fallait gagner du temps, ou alors convaincre Seranis que ce qu'elle lui demandait était impossible.

« Khedron sait où je suis, dit-il. Vous ne pouvez faire disparaître *ses* souvenirs. »

Seranis sourit. C'était un sourire aimable et, en toute autre circonstance, amical. Mais derrière ce sourire. Alvin, pour la première fois, perçut la présence d'une puissance écrasante, implacable.

« Vous nous sous-estimez, Alvin, répliqua-t-elle. Cela serait très facile. Je peux atteindre Diaspar plus promptement que je ne traverse Lys. D'autres sont venus ici avant vous, dont certains avaient dit à leurs amis où ils allaient. Cependant ces amis les ont oubliés, et eux-mêmes ont disparu de l'histoire de Diaspar. »

Alvin avait eu la légèreté de ne pas tenir compte de cette éventualité, bien qu'il fût maintenant évident que Seranis y avait déjà fait allusion.

Le jeune homme se demanda combien de fois, depuis les millions d'années que les deux civilisations se trouvaient séparées, des hommes de Lys s'étaient rendus à Diaspar afin de préserver le secret jalousement gardé. Et il s'interrogea sur l'étendue des pouvoirs mentaux que possédaient ces êtres étranges, et dont ils n'hésitaient pas à faire usage.

Était-il prudent de prévoir un plan, quel qu'il fût ? Seranis avait promis quelle ne lirait pas ses pensées sans son consentement, mais Alvin se demandait si, dans certaines circonstances, cette promesse pouvait ne pas être tenue…

« Sûrement, reprit-il, vous n'attendez pas de moi une décision immédiate. Ne puis-je voir un peu votre pays avant de faire mon choix ?

— Bien entendu, répliqua Seranis. Vous pouvez rester ici aussi longtemps que vous le désirerez, et néanmoins repartir pour Diaspar

au cas où vous changeriez d'avis. Mais si vous pouviez vous décider dans les prochains jours, tout serait beaucoup plus facile. Vous ne voulez pas que vos amis s'inquiètent, et plus longtemps vous serez absent, plus il vous sera difficile de prendre les dispositions nécessaires. »

Alvin le comprenait à merveille ; il eût aimé savoir ce qu'étaient au juste ces « dispositions ». Un habitant de Lys prendrait probablement contact avec Khedron sans que le Bouffon en fût conscient, et il travaillerait son esprit. La disparition d'Alvin ne pourrait être dissimulée, mais les informations que lui et Khedron avaient découvertes pourraient être effacées. Et au fur et à mesure que les siècles passeraient, le nom d'Alvin rejoindrait ceux des autres Uniques qui avaient mystérieusement disparu sans laisser de traces, et qu'on avait depuis oubliés.

Il y avait là plus d'un mystère, et Alvin ne semblait pas près d'en résoudre aucun. Existait-il une raison à ces curieuses relations unilatérales entre Lys et Diaspar, ou était-ce simplement accident historique ? Qui étaient les Uniques, et qu'étaient-ils ? Si les habitants de Lys pouvaient pénétrer dans Diaspar, pourquoi n'avaient-ils pas supprimé les circuits à mémoire qui recelaient l'indice de leur existence ? Là, peut-être, était la seule question à laquelle Alvin pût répondre de façon plausible. La Calculatrice centrale était un trop rude adversaire pour qu'on s'y attaquât, et qui serait à peine vulnérable aux techniques mentales les plus avancées.

Alvin mit ces problèmes de côté ; un jour, lorsqu'il en aurait appris beaucoup plus, il pourrait peut-être y répondre. Il était vain de spéculer, de construire des pyramides d'hypothèses sur un fond d'ignorance.

« Très bien », dit-il, mais sans trop d'amabilité, car il était encore contrarié de cet obstacle inattendu sur son chemin. « Je vous donnerai ma réponse dès que je le pourrai — si vous voulez bien me montrer de quoi votre pays a l'air.

— Entendu », reprit Seranis, et cette fois son sourire ne cachait aucune menace. « Nous sommes fiers de Lys, et ce sera un plaisir de vous montrer comment des hommes peuvent vivre sans l'assistance des villes. Pendant ce temps, ne vous inquiétez pas, vos amis ne s'alarmeront pas de votre absence. Nous y veillerons, si ce n'est que pour notre propre protection. »

C'était la première fois que Seranis faisait une promesse qu'elle ne pourrait tenir.

XI

Malgré tous ses efforts, Alystra ne put tirer aucune autre information de Khedron. Le Bouffon s'était promptement remis de sa première émotion, et de la panique qui l'avait poussé à s'enfuir pour regagner la surface, lorsqu'il s'était retrouvé seul dans les profondeurs du Tombeau. Il avait honte aussi de s'être comporté en poltron, et il se demandait s'il aurait jamais le courage de retourner au hall des chemins roulants, et au réseau de tunnels qui en irradiaient vers le monde. S'il estimait qu'Alvin s'était montré impatient, voire téméraire, il ne pensait réellement pas qu'il courrait un danger quelconque. Alvin reviendrait à son heure ; Khedron en était certain. Du moins, presque certain ; il restait une marge de doute suffisante pour lui faire sentir la nécessité d'être prudent. Il serait sage, décida-t-il, de parler aussi peu que possible, et de faire passer toute l'affaire pour une nouvelle plaisanterie.

Malheureusement pour ce plan, il ne lui avait pas été possible de masquer ses sentiments lorsque Alystra l'avait rencontré, à son retour à la surface. Elle avait lu la peur dans ses yeux, et si indéniable qu'elle l'avait immédiatement interprétée comme l'indice du danger que courait Alvin. Toutes les affirmations de Khedron restèrent vaines, et elle s'emporta de plus en plus contre lui, tandis qu'ils revenaient tous deux par le Parc. Tout d'abord, Alystra avait voulu rester au Tombeau, à attendre qu'Alvin revînt aussi mystérieusement qu'il était parti. Khedron avait réussi à la convaincre que ce ne serait qu'une perte de temps, et il s'était senti soulagé quand elle l'avait suivi vers la ville. Il y avait une chance qu'Alvin revînt très vite, et Khedron ne désirait pas qu'on découvrit le secret de Yarlan Zey.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la cité, il devint évident que les procédés évasifs de Khedron avaient totalement échoué, et qu'il n'était absolument plus maître de la situation. C'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait aussi embarrassé, qu'il se sentait incapable de résoudre un problème. Sa peur irrationnelle immédiate faisait lentement place à une inquiétude plus profonde et plus sérieusement fondée. Jusque-là, Khedron n'avait guère pensé aux conséquences de ces actes. Ses goûts personnels et une sympathie superficielle mais réelle pour Alvin lui avaient semblé cette fois-ci des mobiles suffisants. Bien qu'il eût apporté encouragement et assistance à Alvin, il n'avait jamais cru à un pareil résultat.

Malgré leur différence d'âge et d'expérience, la volonté d'Alvin avait toujours été plus forte que la sienne. Il était trop tard pour rien y faire maintenant ; Khedron avait le sentiment que les événements l'entraînaient vers un dénouement absolument incontrôlable pour lui.

Cela mis à part, il était un peu injuste qu'Alystra vît en lui, de toute évidence, le mauvais génie d'Alvin, et qu'elle eût tendance à le blâmer de tout ce qui était arrivé. Alystra n'était pas particulièrement vindicative, mais elle était contrariée, et une partie de sa contrariété rejaillissait sur Khedron. Qu'elle causât, un jour, quelque ennui à Khedron, elle serait la dernière à le regretter.

Ils se séparèrent dans un silence glacial, une fois parvenus à la grande avenue circulaire qui entourait le Parc. Khedron regarda Alystra disparaître au loin, et il se demanda quels plans elle mijotait.

Il n'y avait qu'une chose dont le Bouffon fût maintenant certain. Pour un laps de temps considérable, il ne courrait plus du tout le risque de s'ennuyer.

Alystra agit rapidement, mais avec intelligence. Elle ne prit pas la peine de contacter Eriston et Etania ; les parents d'Alvin étaient d'agréables nullités pour lesquelles elle éprouvait quelque affection, mais aucun respect. Ils ne pourraient que perdre du temps en discussions futiles, et ils feraient ensuite exactement ce qu'Alystra allait maintenant faire.

Jeserac écouta son histoire sans émotion apparente. S'il fut inquiet ou surpris, il le dissimula bien, si bien même qu'Alystra se sentit plutôt désappointée. Il lui semblait que rien d'aussi extraordinaire et d'aussi important ne s'était jamais produit, et la froideur de Jeserac la démonta. Lorsqu'elle eut terminé, il l'interrogea assez longuement et laissa entendre, sans le dire ouvertement, qu'elle avait pu faire erreur. Quelle preuve avait-elle de supposer qu'Alvin avait véritablement quitté la ville ? Peut-être tout cela était-il une farce qu'on lui avait faite ; que Khedron s'y trouvât mêlé rendait l'hypothèse hautement vraisemblable. Alvin se riait peut-être d'elle, en cet instant précis, caché quelque part dans Diaspar.

La seule assurance qu'Alystra obtint de Jeserac fut sa promesse de chercher à obtenir des renseignements, et de reprendre contact avec elle d'ici au lendemain. En attendant, elle ne devait pas s'inquiéter, et il était également préférable qu'elle ne parlât de rien à qui que ce fût. Il n'était pas nécessaire de donner l'alarme au sujet d'un incident qui serait probablement éclairci dans quelques heures.

Alystra quitta Jeserac un peu dépitée. Elle eût probablement été plus satisfaite, si elle avait pu voir son comportement, tout de suite après son départ.

Jeserac avait des amis au Conseil ; lui-même en avait été membre, au cours de sa longue vie, et il risquait de l'être encore, la malchance aidant. Il appela trois de ses collègues les plus influents, éveilla prudemment leur intérêt. En tant que directeur des études d'Alvin, il était parfaitement conscient de sa situation délicate, et anxieux d'assurer ses arrières. Pour le présent, moins il y en aurait à savoir ce

qui s'était passé, mieux cela vaudrait.

On tomba immédiatement d'accord pour prendre, avant toutes choses, contact avec Khedron et pour lui demander une explication. Ce plan excellent n'avait qu'un défaut : Khedron, l'ayant prévu, demeurait introuvable.

Si la position d'Alvin était quelque peu équivoque, ses hôtes prenaient grand soin de ne pas le lui rappeler. Il était libre d'aller partout où il le souhaitait à Airlee, le petit village sur lequel régnait Seranis, bien que le mot fût trop fort pour la position de cette dernière. Il semblait parfois à Alvin que Seranis était un dictateur bienveillant mais, à d'autres moments, il était clair qu'elle ne possédait aucun pouvoir. Jusque-là, il lui avait été totalement impossible de comprendre le système social de Lys, soit qu'il fût trop simple ou soit, au contraire, qu'il fût si complexe qu'Alvin se perdît dans ses détails. Tout ce qu'il avait découvert avec certitude, c'était que Lys était divisée en d'innombrables villages, dont Airlee était un exemple caractéristique. Cependant, en un sens, il n'existait pas de communauté type, car on avait assuré à Alvin que chaque village s'efforçait d'être aussi différent que possible de ses voisins. Tout cela était extrêmement déconcertant.

Petit, et comptant moins de mille âmes, Airlee réservait bien des surprises. Il n'y avait pour ainsi dire pas un seul aspect de la vie qui ne différât du correspondant à Diaspar. Les différences allaient même jusqu'à des éléments de base, telle la parole. Seuls les enfants faisaient usage de leur voix pour communiquer normalement entre eux ; les adultes parlaient à peine, et au bout d'un certain temps Alvin estima qu'ils ne le faisaient que par politesse pour lui. C'était une expérience curieusement empreinte de frustration que de se sentir pris dans ce grand filet de mots silencieux et indéchiffrables, mais Alvin s'y habitua peu à peu. Il semblait même surprenant que la parole eût survécu, puisqu'on ne l'employait plus, mais Alvin découvrit plus tard que le peuple de Lys aimait beaucoup le chant et, en fait, la musique sous toutes ses formes. Sans ce stimulant, il était très probable qu'ils auraient été tout à fait muets depuis des millénaires.

Ils étaient toujours occupés, et à des tâches ou à des problèmes habituellement incompréhensibles pour Alvin. Et lorsque le jeune homme pouvait comprendre ce qu'ils faisaient, une grande partie lui en semblait absolument inutile. Une part considérable de leur nourriture, par exemple, poussait effectivement, n'était pas synthétisée selon les formules mises au point depuis bien des siècles. Lorsque Alvin fit une remarque à ce sujet, on lui expliqua patiemment que le peuple de Lys aimait voir pousser les végétaux, effectuer des expériences génétiques compliquées et obtenir des goûts et des saveurs

toujours plus subtils. Airlee était célèbre pour ses fruits, cependant, quand Alvin en goûta quelques spécimens sélectionnés, ils ne lui parurent pas meilleurs que ceux que lui-même aurait pu matérialiser à Diaspar, sans autre effort que de lever le doigt.

Tout d'abord, il se demanda si le peuple de Lys avait perdu — ou n'avait jamais possédé — l'usage des machines qu'Alvin considérait comme choses courantes, et sur lesquelles la vie à Diaspar se fondait. Il s'aperçut vite que tel n'était pas le cas. On connaissait les machines, mais on ne s'en servait que lorsque c'était indispensable. L'exemple le plus frappant, dans cet ordre d'idées, était fourni par le système de transport. Pour de courtes distances, les gens allaient à pied, et ils semblaient y prendre plaisir. S'ils étaient pressés ou s'ils avaient de petits fardeaux à porter, ils utilisaient des animaux créés de toute évidence pour ce rôle. L'espèce réservée pour le transport des marchandises était une bête à six pattes, fort docile et très forte, mais d'intelligence limitée. Les bêtes destinées à la course étaient d'une race absolument différente, marchant normalement sur quatre pattes, mais ne se servant de leurs membres inférieurs fortement musclés que lorsqu'elles couraient vraiment. Elles pouvaient traverser Lys dans toute sa largeur en quelques heures, le passager montant sur un siège à pivot attaché par des sangles à la croupe de la bête. Pour rien au monde, Alvin ne se fût risqué à une telle chevauchée, bien que ce sport fût très populaire parmi les jeunes gens. Leurs coursiers magnifiquement racés étaient les aristocrates du monde animal, et ils en étaient parfaitement conscients. Ils avaient un vocabulaire étendu, et Alvin les surprit parlant avec orgueil de leurs victoires passées et futures. Lorsqu'il essaya d'avoir avec eux des relations aimables et qu'il tenta de se mêler à leur conversation, ces animaux prétendirent ne pas le comprendre et, devant l'insistance du jeune homme, bondirent au loin avec une dignité outragée.

Ces deux variétés d'animaux suffisaient à tous les besoins courants, et gratifiaient leurs propriétaires d'une somme de plaisir qu'aucune invention mécanique n'eût pu leur procurer. Mais lorsque devenait nécessaire une extrême vitesse, ou qu'il fallait transporter de lourds fardeaux, les machines étaient là et on les utilisait sans hésitation.

Si la vie animale offrait à Alvin tout un monde de surprises, c'étaient les deux types extrêmes de population humaine qui le fascinaient plus que tout : les très jeunes et les très vieux — les uns et les autres également étranges, également étonnants. Le doyen des habitants d'Airlee avait à peine atteint son second siècle, et il n'avait plus que quelques années devant lui. Lorsque Alvin aurait atteint cet âge, il le savait, son corps aurait à peine changé, tandis que ce vieil homme, qui ne pouvait envisager d'existences futures en

compensation, était presque au bout de ses forces. Ses cheveux étaient complètement blancs, et son visage, un amas de rides compliquées. Il semblait passer la plus grande partie de son temps assis au soleil, ou marchant à pas lents dans le village, échangeant des salutations avec tous ceux qu'il rencontrait. Pour autant qu'Alvin pût en juger, il était parfaitement satisfait, ne demandant plus rien à la vie et nullement désespéré de sa fin prochaine.

C'était là une philosophie à ce point opposée à celle de Diaspar, qu'elle échappait totalement à Alvin. Pourquoi accepterait-on la mort, tellement inutile, quand on avait la possibilité de vivre un millier d'années et de sauter par-dessus les millénaires pour prendre un nouveau départ dans le monde qu'on avait aidé à construire ? C'était là un mystère que le jeune homme était décidé à résoudre, dès qu'il aurait l'occasion d'en discuter franchement. Il lui était très difficile de croire que Lys eût fait ce choix de son propre gré, en connaissant l'autre terme de l'alternative.

Il trouva un élément de réponse chez les enfants, ces petites créatures qui étaient pour lui aussi bizarres que n'importe lequel des animaux de Lys. Il passait beaucoup de temps parmi eux, observant leurs jeux, et finalement accepté par eux comme ami. Il lui semblait parfois qu'ils n'étaient pas du tout humains, tant leurs mobiles, leur logique et même leur langage lui étaient étrangers. Alvin regardait les adultes sans y croire, se demandant comment ils avaient pu se développer à partir de ces extraordinaires créatures qui vivaient presque sans cesse dans un monde qui n'appartenait qu'à eux seuls.

Cependant, même s'ils le déconcertaient, les enfants faisaient naître dans son cœur un sentiment qu'il n'avait jamais connu auparavant. Lorsque — ce n'était pas fréquent, mais cela se produisait parfois — ces enfants se mettaient à pleurer, leurs petites déceptions paraissaient à Alvin plus tragiques que le long exode de l'homme après la perte de l'Empire galactique. Tout cela était trop immense, trop lointain pour l'entendement, mais les pleurs d'un enfant pouvaient vous fendre le cœur.

À Diaspar, Alvin avait connu l'amour ; maintenant il apprenait un sentiment également précieux, sans lequel l'amour lui-même ne peut atteindre son plein épanouissement et demeure à jamais inachevé. Il apprenait la tendresse.

Si Alvin étudiait Lys, Lys étudiait Alvin et n'était pas mécontente de ses observations. Il avait séjourné trois jours à Airlee, lorsque Seranis suggéra qu'il aimerait peut-être pousser plus loin, et en voir davantage dans le pays. Proposition qu'Alvin accepta sur-le-champ, à condition qu'on ne lui demandât pas de monter une des bêtes qui remportaient des prix aux courses du village.

« Je peux vous assurer, répondit Seranis avec une rare étincelle

d'humour, que personne ne songe à risquer un de ces précieux animaux. Comme il s'agit d'un cas exceptionnel, je vais prévoir un mode de locomotion qui ressemblera davantage à l'un des vôtres. Hilvar vous servira de guide mais vous pourrez, bien entendu, aller partout où vous le désirerez. »

Alvin se demanda si c'était bien vrai. Il pensait qu'on lui ferait quelque objection, s'il essayait de retourner au sommet de la petite colline où il avait émergé en Lys pour la première fois. Toutefois, cela ne l'inquiéta pas dans l'immédiat, car il n'était pas pressé de rentrer à Diaspar, et en fait, avait fort peu réfléchi à la question depuis sa première rencontre avec Seranis. La vie était ici encore si intéressante et si nouvelle qu'il était parfaitement satisfait du présent.

Il appréciait le geste de Seranis lui donnant son fils comme guide, bien que sans nul doute Hilvar eût reçu des instructions précises pour qu'Alvin ne fît pas des siennes. Il avait fallu quelque temps à Alvin pour s'habituer à Hilvar, et pour une raison qu'il pouvait difficilement lui expliquer sans le blesser. La perfection physique était si universelle à Diaspar, que la beauté s'en trouvait totalement dévaluée ; les hommes n'y faisaient pas plus attention qu'à l'air qu'ils respiraient. Tel n'était pas le cas en Lys, et « pas beau » était l'expression la plus flatteuse dont on pût qualifier Hilvar. Selon les normes d'Alvin, il était franchement laid, et Alvin, un certain temps, l'avait délibérément évité. Si Hilvar l'avait remarqué, il ne l'avait pas montré, et il ne fallut pas longtemps pour que sa gentillesse naturelle eût fait tomber la barrière entre eux. Le jour n'était pas loin où Alvin serait tellement habitué au large sourire tordu d'Hilvar, à sa force et à sa douceur, qu'il croirait difficilement l'avoir trouvé repoussant, et qu'il ne voudrait plus le voir changer pour rien au monde.

Ils quittèrent Airlee peu après l'aube, dans un petit véhicule qu'Hilvar appela un « tout-terrain », et qui fonctionnait apparemment selon le même principe que la machine qui avait amené Alvin en Lys. Il flottait en l'air à quelques centimètres au-dessus du sol, bien qu'il n'y eût pas trace de rail conducteur. Hilvar expliqua que ces véhicules ne pouvaient fonctionner que sur des trajets prévus à l'avance. Tous les villages étaient reliés entre eux de cette façon, mais durant tout son séjour en Lys, Alvin ne vit utiliser aucun autre tout-terrain.

Hilvar s'était donné beaucoup de peine pour organiser cette expédition et, de toute évidence, il attendait le départ avec autant d'impatience qu'Alvin. Il avait tracé l'itinéraire en fonction de ses goûts personnels, car l'histoire naturelle était sa passion, et il espérait découvrir de nouveaux types d'insectes dans les régions relativement inhabitées de Lys qu'ils allaient parcourir. Il avait l'intention d'aller aussi loin dans le sud que la machine pourrait les mener, et le reste du chemin, ils devraient le faire à pied. Ne réalisant pas toutes les

conséquences de ce dernier point, Alvin ne fit aucune objection.

Ils avaient un compagnon de voyage : Krif, le plus remarquable des nombreux favoris d'Hilvar… Lorsque Krif était au repos, ses six ailes diaphanes demeuraient repliées le long de son corps, qui étincelait au travers comme un sceptre incrusté de joyaux. Si quelque chose le dérangeait, il s'élevait dans les airs dans un papillotement iridescent et le bruissement léger de ses ailes invisibles. Bien que le grand insecte vînt à l'appel et obéît parfois à des ordres simples, il était presque totalement dépourvu d'intelligence. Cependant, il possédait une personnalité bien définie et pour quelque raison se méfiait d'Alvin, dont les tentatives sporadiques pour gagner sa confiance se soldaient toujours par un échec.

Pour Alvin, la traversée de Lys avait l'irréalité d'un rêve. Dans un silence de fantôme, l'appareil glissait à travers les plaines ondulées et suivait son chemin à travers les forêts, sans jamais dévier de sa piste invisible. Il avançait peut-être à dix fois la vitesse d'un homme marchant d'un bon pas ; en vérité, un habitant de Lys avait rarement besoin d'aller plus vite.

Les jeunes gens traversèrent de nombreux villages, certains plus importants qu'Airlee, mais la plupart construits sur des modèles similaires. Alvin nota avec intérêt des différences subtiles, mais significatives, dans la façon de s'habiller et même l'apparence physique, en passant d'une communauté à l'autre. La civilisation de Lys se composait de centaines de cultures distinctes, chacune contribuant par quelque talent particulier à l'ensemble. Le tout-terrain était abondamment chargé du produit le plus fameux d'Airlee, de petites pêches jaunes reçues avec gratitude chaque fois qu'Hilvar en distribuait quelques spécimens. Le jeune homme s'arrêtait souvent pour parler à des amis et pour présenter Alvin, qui ne cessait jamais d'être impressionné par la courtoisie qu'apportait chacun à utiliser le langage vocal dès qu'on savait qui il était. Ce devait être souvent fastidieux pour ces hommes mais, pour autant qu'Alvin pût en juger, ils résistèrent toujours à la tentation de passer à la télépathie, et le jeune homme ne se sentit jamais exclu de leurs entretiens.

L'arrêt le plus long eut lieu dans un minuscule village, presque enfoui sous une mer d'herbes dorées géantes qui leur montaient plus haut que la tête, et qui ondulaient dans la brise comme douées de vie. En passant au travers, les jeunes gens étaient sans cesse rejoints par les vagues successives des innombrables tiges qui au-dessus d'eux courbaient avec ensemble la tête. Alvin trouva tout d'abord cela un peu gênant, car il eut l'idée folle que l'herbe se penchait pour le regarder ; mais au bout d'un instant il trouva ce mouvement continu tout à fait reposant.

Alvin ne tarda pas à découvrir pour quelle raison Hilvar s'était

arrêté là. Dans la petite foule qui s'était formée avant même que le véhicule n'eût glissé jusque dans le village, il y avait une jeune fille timide et brune qu'Hilvar lui présenta sous le nom de Nyara. L'un et l'autre étaient de toute évidence fort heureux de se revoir, et Alvin leur envia le bonheur évident de cette brève rencontre. Hilvar était visiblement déchiré entre ses devoirs de guide et son désir de ne voir personne d'autre que Nyara, et Alvin le tira bien vite de son embarras en partant en exploration de son côté. Il n'y avait pas grand-chose à voir dans le petit village, mais Alvin y mit le temps.

Lorsqu'ils repartirent, Alvin avait envie de poser bien des questions à Hilvar. Il ne pouvait s'imaginer ce qu'était l'amour dans une société télépathe et, après un silence poli, il entama le sujet. Hilvar était assez disposé à donner des explications, bien qu'Alvin eût idée qu'il avait interrompu son ami au milieu d'adieux mentaux tendres et prolongés.

En Lys, semblait-il, tout amour commençait par un contact des esprits, et il pouvait s'écouler des mois ou des années avant qu'un couple se rencontrât physiquement. À cet égard, expliqua Hilvar, il ne pouvait y avoir de part et d'autre ni impressions fausses, ni déceptions. Deux personnes qui s'ouvraient l'esprit l'une à l'autre ne pouvaient se dissimuler aucun secret. Si l'une d'elles essayait, l'autre savait tout de suite qu'on lui cachait quelque chose.

Seuls des esprits très mûrs et bien équilibrés pouvaient faire preuve de l'honnêteté requise ; seul un amour fondé sur le total oubli de soi pouvait y survivre. Alvin comprenait sans peine qu'un tel amour fût plus profond et plus riche que tout ce que ses compatriotes connaissaient ; en fait, il pouvait être si parfait, qu'Alvin pouvait difficilement croire qu'il pût jamais se réaliser…

Hilvar l'assura du contraire, ses yeux se mirent à briller et il se perdit dans ses rêves à lui, lorsque Alvin le pressa d'être plus explicite. Certaines choses ne pouvaient se transmettre ; on les connaissait ou on ne les connaissait pas. Alvin admit tristement qu'il n'atteindrait jamais à la qualité de compréhension réciproque dont ces gens heureux avaient fait leur raison même de vivre.

Lorsque le tout-terrain émergea de la savane qui prenait fin brutalement, comme si l'on avait tracé une frontière par-delà laquelle l'herbe n'avait plus le droit de pousser, ils virent devant eux une chaîne de collines peu élevées couvertes de bois épais. C'était là, expliqua Hilvar, un avant-poste du grand rempart qui protégeait Lys. Les véritables montagnes se trouvaient plus loin, mais pour Alvin, même ces petites collines offraient un spectacle impressionnant, imposant.

Le véhicule s'arrêta dans une vallée étroite et abritée, encore toute baignée de la chaleur et de la lumière du soleil couchant. Hilvar

tourna vers Alvin de grands yeux candides, totalement dénués d'artifice, eût-on juré.

« C'est ici que nous nous mettons à marcher, dit-il joyeusement en commençant à décharger le matériel du véhicule. Nous ne pouvons aller plus loin sur l'appareil. »

Alvin considéra les collines qui les entouraient, puis le siège confortable où il avait jusqu'ici évolué.

« N'y a-t-il pas moyen de les contourner ? demanda-t-il sans beaucoup d'espoir.

— Bien entendu, répondit Hilvar. Mais nous ne les contournons pas. Nous allons au sommet, ce qui est beaucoup plus intéressant. Je vais mettre la voiture en marche automatique pour qu'elle aille nous attendre à notre descente de l'autre versant.

Décidé à ne pas céder sans combat, Alvin fit une dernière tentative.

« Il fera bientôt nuit, protesta-t-il. Nous ne serons jamais capables de faire tout ce chemin avant le coucher du soleil.

— C'est exact, reprit Hilvar, déballant les paquets et le matériel avec une célérité incroyable. Nous passerons la nuit là-haut et nous finirons le voyage dans la matinée. »

Pour une fois, Alvin sut se reconnaître battu.

L'attirail qu'ils transportaient paraissait formidable mais, quoique volumineux, il ne pesait pratiquement rien. Tout était emballé dans des récipients à gravitation polarisée, ce qui neutralisait leur poids en ne laissant à combattre que la force d'inertie. Tant qu'Alvin avançait en ligne droite, il n'avait pas conscience de porter quoi que ce fût. L'emploi de ces boîtes demandait une certaine pratique, car si Alvin essayait de changer soudain de direction, sa charge semblait acquérir une personnalité fort têtue et faisait de son mieux pour le maintenir sur sa route initiale, jusqu'à ce qu'il en eût surmonté l'élan acquis.

Lorsqu'Hilvar eut ajusté toutes les courroies et se fut assuré que tout était en ordre, ils commencèrent à remonter lentement la vallée. Le sentier, partiellement effacé disparaissait de temps à autre, mais Hilvar semblait capable de le suivre même quand Alvin n'en voyait aucune trace. Il demanda à Hilvar qui avait tracé ce sentier, et il lui fut répondu que nombre de petits animaux vivaient sur ces collines, certains solitaires, d'autres formant des communautés primitives présentant plus d'un trait de la civilisation humaine. Quelques-uns avaient même découvert — ou on leur avait enseigné — l'usage des outils et du feu. Il ne vint pas un moment à l'esprit d'Alvin que de telles créatures pussent ne pas être inoffensives ; lui et Hilvar considéraient cela comme allant de soi, tant il s'était écoulé de siècles depuis que rien sur terre eût défié la suprématie de l'homme.

Leur ascension était commencée depuis une demi-heure lorsque

Alvin, le premier, perçut un faible murmure qui se répercutait dans l'air environnant. Il ne pouvait en déceler l'origine, car cela ne semblait venir d'aucune direction particulière. Cela ne cessait pas et allait grandissant sans cesse, tandis que s'élargissait de plus en plus autour d'eux le panorama. Alvin aurait voulu demander à Hilvar ce que c'était, mais il lui fallait économiser son souffle pour des tâches plus essentielles.

Alvin était en parfaite santé ; en vérité il n'avait jamais été malade, même une heure, dans sa vie. Mais sa bonne forme physique, quelque importante et indispensable qu'elle fût, ne suffisait point à la tâche qu'il lui fallait maintenant affronter. Alvin avait le physique, mais non l'art de s'en servir. Les grands pas aisés d'Hilvar, le flux de force qui le portait sans peine au sommet de toutes les pentes remplissaient Alvin d'envie — et de la détermination de ne pas abandonner aussi longtemps qu'il pourrait placer un pied devant l'autre. Il savait parfaitement qu'Hilvar le soumettait à une épreuve, et ne lui en voulait pas. C'était là un jeu bon enfant, et il se mettait à l'unisson alors même que la fatigue envahissait lentement ses jambes.

Hilvar le prit en pitié lorsqu'ils eurent achevé les deux tiers de la montée, et ils se reposèrent un moment, accotés à un talus face à l'ouest, se laissant pénétrer le corps par la douce lumière du soleil. Le lancinant grondement était maintenant très fort, et malgré les questions d'Alvin, Hilvar avait refusé d'expliquer. Cela, avait-il dit, gâterait la surprise, si Alvin savait ce qui les attendait au terme de l'escalade.

Ils faisaient maintenant la course avec le soleil, mais heureusement la montée finale fut en pente très douce. Les arbres qui couvraient le bas de la colline s'étaient clairsemés, comme trop fatigués pour lutter contre la pesanteur, et sur les quelques derniers cents mètres, le sol était tapissé d'un gazon dru et court sur lequel il était très agréable de marcher. Comme le sommet se montrait, Hilvar eut une soudaine explosion d'énergie et gravit la pente en courant. Alvin ignora le défi ; à la vérité, il n'avait pas le choix. Il se contenta d'avancer d'un pas pesamment régulier et, une fois Hilvar rattrapé, de s'effondrer à son côté en un épuisement heureux.

Ce ne fut qu'après avoir recouvré son souffle qu'il put apprécier le panorama qui s'étendait à ses pieds, et voir l'origine de ce tonnerre sans fin qui emplissait maintenant l'air. La terre, devant lui, plongeait de la crête de la colline en une pente abrupte, si abrupte même qu'elle formait bientôt une falaise presque verticale. Et bondissant bien loin de la falaise, une puissante chute d'eau s'incurvait dans l'espace pour aller s'écraser sur des rocs trois cents mètres plus bas. Là, elle se perdait dans un brouillard d'écume chatoyante, tandis que des profondeurs montait cet incessant tonnerre dont les échos se

répercutaient, caverneux, entre les collines environnantes.

La plus grande partie de la cascade était maintenant dans l'ombre, mais les rayons du soleil ruisselaient au-delà de la hauteur, illuminant encore la contrée d'en bas et ajoutant une dernière touche de magie à la scène. Car frémissant de beauté éphémère au-dessus du point de chute de l'eau, il y avait le dernier arc-en-ciel sur terre.

Hilvar embrassa d'un large geste du bras l'horizon.

« D'ici, déclara-t-il en élevant la voix afin d'être entendu malgré le grondement des eaux, vous pouvez traverser toute Lys du regard. »

Alvin le croyait volontiers. Au nord, s'étendaient kilomètre après kilomètre, des forêts, coupées çà et là de clairières, de champs, et des rubans sinueux d'une centaine de rivières. Caché quelque part dans ce vaste panorama se trouvait le village d'Airlee, mais il eût été vain d'essayer de le situer. Alvin crut entrevoir le lac devant lequel passait le sentier qui menait au seuil de Lys, mais il se dit que ses yeux l'avaient trompé. Encore plus loin au nord, les arbres comme les clairières se perdaient en un tapis tacheté de vert, bordé çà et là de files de collines. Au-delà, à l'extrême limite de la perception visuelle, les montagnes, qui de leur bordure séparaient Lys du désert, formaient comme un banc de nuages lointains.

La vue différait peu à l'est comme à l'ouest, mais au sud, les montagnes ne semblaient distantes que de quelques kilomètres. Alvin les distinguait clairement, et il se rendait compte qu'elles étaient beaucoup plus élevées que le petit sommet sur lequel il se tenait. Il était séparé d'elles par une région d'aspect beaucoup plus sauvage que celle qu'il venait de traverser, et qui semblait vide, désertée, comme si l'homme n'y avait pas vécu depuis de très nombreuses années.

Hilvar répondit à la question informulée d'Alvin.

« Cette partie de Lys fut jadis habitée. Je ne sais pourquoi on l'a abandonnée ; peut-être y retournerons-nous un jour. Il n'y a que des animaux qui y vivent maintenant. » De fait, il n'y avait nulle part trace de vie humaine — pas de clairières, pas de rivières bien disciplinées attestant la présence de l'homme. En un point seulement, subsistait une preuve qu'il fût jamais passé là ; à bon nombre de kilomètres se dressaient par-dessus le toit de la forêt, tels des crocs brisés, des ruines blanches solitaires. Ailleurs, la jungle avait tout recouvert.

Le soleil disparaissait derrière les murs d'ouest de Lys. Un instant — à couper le souffle — les montagnes au moins parurent s'embraser de flammes dorées ; puis les terres qu'elles gardaient furent rapidement noyées d'ombre ; la nuit était venue.

« Nous aurions dû faire cela plus tôt, déclara Hilvar, toujours pratique, tandis qu'il commençait à déballer leur matériel. Dans cinq minutes, il fera noir comme dans un four — et froid, aussi bien. »

D'étranges appareils commencèrent à recouvrir l'herbe. D'un

mince trépied monta une tige verticale au haut de laquelle était fixée une ampoule en forme de poire. Hilvar souleva l'instrument jusqu'à ce que la poire fût juste au-dessus de leurs têtes, et lança mentalement un signal qu'Alvin ne put saisir. Immédiatement, leur petit campement se trouva inondé de lumière et les ténèbres reculèrent. La poire ne donnait pas seulement de la lumière, mais aussi de la chaleur, car Alvin la sentit pénétrer, agréable et douce, jusque dans ses os.

Portant le trépied d'une main et son chargement de l'autre, Hilvar descendit lentement la pente tandis qu'Alvin se hâtait derrière, faisant de son mieux pour rester dans le cercle de lumière. Hilvar installa finalement le camp dans une petite cuvette de quelques centaines de mètres de diamètre au-dessous du sommet, et il commença à mettre le reste de son équipement en état de fonctionner.

Vint d'abord un large hémisphère fait de quelque matière rigide et presque invisible, qui les recouvrit complètement en les protégeant de la brise fraîche qui s'était mise à souffler contre le versant de la colline. Ce dôme semblait être créé par une petite boîte rectangulaire qu'Hilvar plaça sur le sol, puis qu'il ignora totalement par la suite, allant jusqu'à l'ensevelir sous le reste du déballage. Peut-être cet appareil matérialisait-il également les lits confortables et semi-transparents sur lesquels Alvin fut tellement content de se reposer. C'était la première fois qu'il voyait matérialiser des meubles en Lys, où il lui semblait que les maisons étaient terriblement encombrées d'objets permanents qu'il eût beaucoup mieux valu garer dans les banques à mémoire.

Le repas qu'Hilvar sortit d'un autre encore de ses réceptacles était aussi le premier purement synthétique qu'Alvin eût mangé depuis son arrivée en Lys. Par quelque orifice du dôme tendu au-dessus de leurs têtes s'opérait une ventilation d'air constante, tandis que le convertisseur de matière accomplissait son miracle quotidien. Dans l'ensemble, Alvin préférait de beaucoup la nourriture strictement synthétique. La façon dont les autres mets étaient préparés le frappait comme horriblement antihygiénique, et avec le convertisseur de matière, au moins, on savait exactement ce que l'on mangeait…

Ils s'installèrent pour leur repas du soir tandis qu'autour d'eux s'épaississait la nuit, et qu'apparaissaient les étoiles. Lorsqu'ils eurent terminé, il faisait complètement nuit au-delà du cercle de lumière, et à la limite de ce cercle, Alvin distinguait des ombres confuses et mouvantes, celles des créatures de la forêt qui rampaient hors de leurs cachettes mystérieuses. De temps en temps, il apercevait un éclat de lumière réfléchi dans les yeux pâles qui le fixaient, mais quelles que fussent les bêtes qui les observaient, elles ne s'approchaient pas davantage et Alvin n'en voyait rien d'autre.

Il régnait une grande paix, et Alvin se sentait on ne peut plus

satisfait. Pendant un moment les jeunes gens restèrent étendus sur leurs lits à parler de ce qu'ils avaient vu, des mystères qui les entouraient tous les deux, et des nombreux points sur lesquels leurs cultures différaient. Hilvar était fasciné par le miracle des circuits d'éternité qui avaient placé Diaspar à l'abri des atteintes du temps, et Alvin trouva fort difficile de répondre à certaines de ses questions.

« Ce que je ne comprends pas, dit Hilvar, c'est comment les fondateurs de Diaspar ont pu s'assurer que rien ne fonctionnerait jamais de travers dans les circuits du souvenir. Vous me dites que l'information qui définit la ville et tous les gens qui y vivent est emmagasinée sous forme de charges électriques dans des cristaux. Soit, les cristaux dureront toujours, mais tous ces circuits qui y sont liés ? N'y a-t-il jamais d'accroc *d'aucune* sorte ?

— J'ai posé la même question à Khedron, et il m'a répondu que les banques à mémoire existaient virtuellement en triple. N'importe laquelle des trois banques peut préserver la ville, et si l'une d'elles commet une erreur, les deux autres la rectifient immédiatement. Ce n'est que si le même incident se produisait simultanément dans deux banques qu'un dommage permanent risquerait de se produire ; le risque en est infime.

— Et comment la coordination est-elle assurée entre le modèle conservé dans les unités à mémoire et la structure présente de la ville ? Entre le plan, en quelque sorte, et l'objet qu'il décrit ? »

Alvin était maintenant tout à fait dépassé. Il savait que la réponse exigeait des connaissances techniques sur la manipulation de l'espace lui-même, mais comment pouvait-on bloquer rigidement un atome dans la position définie par des données conservées ailleurs, c'était là quelque chose dont il ne pouvait voir même un début d'explication.

Pris d'une soudaine inspiration, il désigna le dôme invisible qui les protégeait de la nuit.

« Dites-moi comment ce toit au-dessus de nos têtes est créé par la boîte sur laquelle vous êtes assis, répondit-il, alors je vous dirai comment marchent les circuits d'éternité. »

Hilvar éclata de rire.

« Je pense que la comparaison est valable. Il vous faudrait questionner l'un de nos spécialistes de la théorie du champ, si vous vouliez savoir cela. Je ne pourrai certainement pas vous le dire, moi. »

Cette réplique rendit Alvin très songeur. Ainsi, il y avait donc encore des hommes en Lys pour comprendre comment fonctionnaient leurs machines ; c'était plus qu'on en pouvait dire pour Diaspar.

Ainsi devisèrent-ils et discutèrent-ils jusqu'au moment où Hilvar dit :

« Je suis fatigué. Et vous… Allez-vous dormir ? »

Alvin frictionna ses membres encore las.

« Je voudrais bien, confessa-t-il, mais je ne suis pas sûr de pouvoir. Cela me semble encore une habitude si étrange…

— C'est beaucoup plus qu'une habitude, sourit Hilvar. On m'a dit que c'était autrefois un besoin pour tout être humain. Nous aimons encore dormir, au moins une fois par jour, mais quelques heures seulement. Durant ce temps, le corps reprend des forces et l'esprit aussi. Est-ce que personne à Diaspar ne dort jamais ?

— Seulement en de très rares occasions, répondit Alvin. Jeserac, mon directeur d'études, a dormi une fois ou deux, après quelque effort intellectuel exceptionnel. Un corps bien conçu ne devrait avoir aucun besoin de semblables périodes de repos ; nous en avons fini avec cela depuis des millions d'années. »

Et comme il prononçait ces paroles orgueilleuses, son comportement le démentait. Il ressentait une lassitude telle qu'il n'en avait jamais ressenti auparavant, et qui semblait envahir tout son corps en partant de ses mollets et de ses cuisses. Cette sensation n'avait rien de déplaisant, au contraire. Comme Hilvar l'observait avec un sourire amusé, Alvin eut l'esprit encore assez clair pour se demander si son compagnon n'était pas en train d'exercer sur lui l'un de ses pouvoirs télépathiques. Si tel était le cas, il n'y opposa aucune résistance.

La clarté que répandait la poire de métal se fit peu à peu faible lueur, mais la chaleur qu'elle irradiait persista sans faiblir. Au dernier vacillement de la lumière, l'esprit engourdi d'Alvin enregistra un fait curieux, au sujet duquel il lui faudrait se renseigner le lendemain matin.

Hilvar s'était déshabillé, et pour la première fois Alvin constata combien leurs deux types de race humaine avaient divergé. Certaines modifications concernaient seulement des nuances ou des proportions mais d'autres — telles que les organes génitaux apparents et la présence de dents, d'ongles ou d'un système pileux caractérisé sur le corps — étaient plus remarquables. Ce qui l'intriguait plus que tout, cependant, c'était l'étrange petit trou au creux du ventre d'Hilvar.

Lorsque quelques jours plus tard il se rappela soudain ce détail, la chose entraîna beaucoup d'explications. Le temps qu'Hilvar eût exposé bien clairement le rôle de l'ombilic, il avait prononcé plusieurs milliers de mots et dessiné une demi-douzaine de diagrammes.

Mais tant Alvin que lui avaient fait un grand pas dans la compréhension de la base de leurs civilisations respectives.

XII

C'est au plus profond de la nuit qu'Alvin s'éveilla. Quelque chose l'avait dérangé, un murmure avait attiré son attention, malgré le tonnerre de la chute d'eau. Il s'assit dans les ténèbres, les yeux fixés sur la contrée invisible et, retenant son souffle, il écouta le roulement de tambour de la cascade et les bruits plus doux, plus fugitifs, des bêtes nocturnes.

On ne distinguait rien. La clarté des étoiles était trop faible pour éclairer les kilomètres de terre qui s'étendaient à des centaines de mètres plus bas ; seule une ligne dentelée de nuit plus noire cachant les astres dessinait le contour des monts vers le sud.

Près de lui, dans l'obscurité, Alvin entendit son compagnon se retourner et s'asseoir.

« Qu'y a-t-il ? fit une voix murmurante.

— J'avais cru entendre un bruit.

— Quel genre de bruit ?

— Je ne sais pas ; peut-être était-ce tout juste de l'imagination. *

Il y eut un silence, tandis que deux paires d'yeux cherchaient à percer le mystère de la nuit. Puis tout à coup, Hilvar saisit le bras d'Alvin.

« Regardez ! » souffla-t-il.

Loin vers le sud brillait un point de lumière solitaire, trop bas dans les cieux pour être une étoile. Il était d'un blanc éclatant teinté de violet et, tandis que les jeunes gens le lorgnaient, son éclat s'intensifia graduellement jusqu'à devenir insupportable à l'ail nu. Puis il y eut explosion, et il sembla que la foudre avait frappé au-dedans du rempart du monde. Un instant, les montagnes et les terres qu'elles encerclaient se dessinèrent en traits de feu sur les ténèbres. Longtemps après parvint le souffle d'une explosion lointaine et plus bas dans les bois le vent souffla soudain parmi les arbres. Il tomba rapidement, et une à une les étoiles en déroute reparurent dans le ciel.

Pour la seconde fois de sa vie, Alvin connut la peur.

Il ne craignait pas directement pour sa personne, et le danger ne lui paraissait pas aussi proche que dans le hall des chemins roulants, quand il avait pris la décision qui l'avait mené en Lys. Peut-être était-ce de l'angoisse plutôt que de la peur ; Alvin se trouvait face à l'inconnu, et c'était comme s'il avait déjà pressenti que là-bas, au-delà des montagnes, il y avait quelque chose qui lui fallait aller rencontrer.

« Qu'est-ce que c'était ? murmura-t-il au bout d'un moment.

— J'essaie de savoir », répondit Hilvar, qui se replongea de nouveau dans le silence.

Alvin devina ce que son compagnon était en train de faire, et il

n'interrompit pas l'enquête silencieuse de son ami.

Au bout d'un moment Hilvar eut un petit geste de désappointement.

« Tout le monde dort, dit-il. Il n'y a personne pour me renseigner. Il nous faut attendre jusqu'au matin, à moins que je n'éveille un de mes amis. Et je ne voudrais pas le faire à moins que ce ne soit véritablement important. »

Alvin se demanda ce qu'Hilvar estimait être une affaire de véritable importance. Il allait justement suggérer, d'un air un peu sarcastique, que cela méritait bien qu'on interrompit le sommeil d'autrui. Avant qu'il eût pu faire cette proposition, Hilvar reprit la parole :

« Je viens de me rappeler, fit-il, l'air de s'excuser plutôt. Il y a longtemps que je ne suis venu ici, et je ne suis pas tout à fait sûr de mes points de repère. Mais cela doit être Shalmirane.

— Shalmirane ! Elle existe encore ?

— Oui. J'avais presque oublié. Seranis m'a dit une fois que la forteresse se trouvait dans ces montagnes. Bien entendu, elle est en ruine depuis des années et des années, mais peut-être quelqu'un y vit-il encore. »

Shalmirane ! Pour ces enfants de deux races si totalement différentes par la culture et l'histoire de la Terre, il n'y avait pas eu d'épopée plus grandiose que la défense de Shalmirane contre un envahisseur qui avait conquis tout l'Univers. Bien que le déroulement exact des faits se fût perdu dans les brumes épaisses qui entouraient les âges de l'Aube, la légende n'en avait jamais été oubliée, qui durerait aussi longtemps que l'homme.

Au bout d'un moment, la voix d'Hilvar perça les ténèbres.

« Les gens du sud pourraient nous en dire davantage. J'ai là quelques amis ; je les appellerai ce matin. »

Alvin l'entendit à peine ; il était plongé dans ses pensées, essayant de se souvenir de tout ce qu'il avait entendu dire sur Shalmirane. C'était assez peu, et après une période de temps aussi considérable, nul ne pouvait faire la part de la vérité et de la légende. Tout ce qu'il y avait de certain, c'était que la bataille de Shalmirane avait marqué la fin des conquêtes de l'homme, et le commencement de son long déclin.

Dans ces montagnes, pensait Alvin, se trouvaient peut-être les réponses à tous les problèmes qui l'avaient tourmenté durant tant d'années.

— Combien de temps nous faudrait-il pour atteindre la forteresse ? demanda-t-il à Hilvar.

— Je n'y ai jamais été, mais c'est beaucoup plus loin que je ne pensais aller. Je doute que nous puissions le faire en une journée.

— Pouvons-nous nous servir du véhicule ?

— Non, c'est une route de montagne et aucune voiture ne peut y passer. »

Alvin réfléchit. Il était fatigué, ses pieds lui faisaient mal et les muscles de ses mollets étaient encore douloureux après l'effort inhabituel. C'était très tentant de laisser cela pour une autre fois. Mais il n'y aurait peut-être pas d'autre fois…

Sous la pâle clarté des étoiles évanescentes, dont beaucoup étaient mortes depuis la construction de Shalmirane, Alvin lutta avec ses pensées et, au bout d'un moment, prit une décision. Rien n'avait changé ; les montagnes veillaient toujours sur la terre endormie. Mais on était arrivé à un tournant de l'histoire, et la race humaine se dirigeait vers un étrange et nouvel avenir.

Alvin et Hilvar ne dormirent plus, cette nuit-là, mais ils levèrent le camp à la première lueur de l'aube. La montagne était humide de rosée, et Alvin s'émerveilla des joyaux étincelants sous lesquels s'inclinaient chaque, brin d'herbe et chaque feuille. Le crissement de l'herbe mouillée le fascinait, tandis qu'il avançait, et lorsqu'il regardait en arrière, il pouvait voir sa trace s'étirant derrière lui comme une bande sombre au long du sol brillant.

Le soleil venait de se lever au-dessus des murs est de Lys lorsqu'ils atteignirent la lisière de la forêt. Là, la nature redevenait sauvage. Même Hilvar semblait plus ou moins perdu au milieu des arbres gigantesques qui cachaient complètement le soleil, et formaient des flaques d'ombre sur le tapis de la jungle. Heureusement, la rivière issue de la cascade coulait vers le sud en une ligne trop droite pour être naturelle, et en suivant la berge les jeunes gens pouvaient éviter les fourrés les plus épais. Une bonne partie du temps d'Hilvar était consacrée à la surveillance de Krif, qui disparaissait de temps à autre dans la jungle ou s'en allait écumer l'eau comme un fou. Même Alvin, pour qui toute chose était encore si neuve, ressentait la fascination de la forêt et que ne possédaient pas les bois plus petits et plus cultivés du nord de Lys. Peu d'arbres se ressemblaient ; la plupart étaient à des stades variés de dégénérescence et certains en étaient revenus, au cours des âges, aux formes primitives que leur avait conférées la nature. Beaucoup d'entre eux. de toute évidence, n'appartenaient point à la végétation de la Terre ni même du système solaire. Montant, comme des sentinelles, la garde sur les arbres plus petits, il y avait là des séquoias géants de quatre-vingt-dix à cent vingt mètres de haut. Jadis, on les disait ce qu'il y avait de plus vieux sur terre ; ils étaient encore un peu plus vieux que l'homme.

La rivière s'élargissait, débouchant maintes et maintes fois dans de petits lacs où s'ancraient des îlots minuscules. On y voyait maints insectes, créatures brillamment colorées qui se balançaient çà et là à la

surface de l'eau. Une fois, malgré les injonctions d'Hilvar, Krif vola rejoindre ses cousins éloignés. Il disparut à l'instant dans une nuée d'ailes scintillantes, et des bourdonnements irrités parvinrent aux oreilles des jeunes gens. Un instant plus tard, la nuée fit irruption, et Krif s'en revint par la traverse volant presque trop vite pour que l'œil pût le suivre. Après quoi, il resta tout auprès d'Hilvar et ne s'écarta plus.

Vers le soir, Hilvar et Alvin aperçurent par des échappées les montagnes qui se dressaient devant eux. La rivière qui avait été un guide si fidèle coulait maintenant paresseusement, comme si elle aussi approchait du terme de son voyage. Mais il était évident que les jeunes gens n'atteindraient pas les monts avant la tombée de la nuit ; bien avant le coucher du soleil, la forêt était devenue si sombre que la marche en avant devenait impossible. Les grands arbres jetaient des ombres immenses ; un vent froid soufflait dans les feuilles. Alvin et Hilvar s'installèrent pour la nuit près d'un séquoia géant à feuilles d'if dont les branches les plus hautes étaient encore illuminées de soleil.

Lorsque l'invisible soleil se coucha, la lumière s'attarda sur les eaux dansantes. Les deux explorateurs — tels se considéraient-ils maintenant, et tels ils étaient en vérité — s'étendirent parmi les ténèbres qui tombaient, regardant la rivière et songeant à tout ce qu'ils avaient vu. Bientôt Alvin sentit se faufiler en lui cette sensation de somnolence délicieuse pour la première fois éprouvée la nuit précédente, et il se résigna joyeusement au sommeil. Ce n'était peut-être pas nécessaire dans la vie sans effort de Diaspar, mais ici, il accueillait la chose avec plaisir. Au dernier moment avant de perdre conscience, il se demanda qui était passé pour la dernière fois par ce chemin, et depuis combien de temps.

Le soleil était haut dans le ciel lorsqu'ils quittèrent la forêt, et se trouvèrent enfin devant la barrière de montagnes de Lys. Devant eux, par vagues de roches dénudées, le sol s'élevait en pente abrupte vers le ciel. Ici, la rivière trouvait une fin aussi spectaculaire que sa naissance, car la terre s'ouvrait sous son flot, et elle y sombrait en rugissant. Alvin se demanda où allait ce flot et par quelles grottes souterraines il cheminait, avant d'émerger de nouveau à la lumière du jour. Peut-être les océans perdus de la Terre existaient-ils encore, ensevelis dans les ténèbres éternelles, et cette rivière ancienne répondait-elle à l'appel de la mer.

Un instant Hilvar, debout, regarda le tourbillon d'eau, et au-delà, tout ce terrain accidenté. Puis il montra, entre les montagnes, une brèche.

« Shalmirane se trouve dans cette direction », dit-il sûr de lui.

Alvin ne lui demanda pas comment il le savait ; il présumait qu'Hilvar avait eu une brève communication mentale avec un ami, à

des kilomètres de là, et que les renseignements dont il avait besoin lui avait été silencieusement transmis.

Il leur fallut peu de temps pour atteindre le passage, et lorsqu'ils furent passés, ils se trouvèrent devant un curieux plateau aux bords en pente douce. Alvin ne ressentait plus aucune fatigue, maintenant, ni aucune crainte, rien que la tension de l'attente de l'aventure toute proche. Ce qu'il allait découvrir, il n'en avait aucune idée. Qu'il allât découvrir quelque chose, il n'en doutait aucunement.

Comme ils approchaient du sommet, la nature du sol se modifia brusquement. Le bas des pentes était de roche volcanique poreuse, empilée çà et là en grands monceaux de lave. Maintenant la surface se présentait soudain par feuilles dures, vitrifiées, lisses et traîtresses, comme s'il avait jadis coulé du haut du mont des rivières de roc en fusion.

Le bord du plateau était presque à leurs pieds. Hilvar l'atteignit le premier, et quelques secondes plus tard Alvin le rattrapa, resta interloqué près de lui. Car ils se trouvaient au bord, non du plateau auquel ils s'attendaient, mais d'une cuvette géante de huit cents mètres de profondeur et de cinq mille mètres de diamètre. Devant eux, plongeait le sol en pente abrupte qui se nivelait doucement, au fond de la vallée, pour se relever de plus en plus à pic vers le bord opposé. Le fond de la cuvette était occupé par un lac circulaire à la surface perpétuellement tremblante, comme agitée de vagues incessantes.

Bien qu'elle se trouvât en plein soleil, la dépression tout entière était d'un noir d'ébène. De quelle matière était formé le cratère ? Alvin et Hilvar ne pouvaient même émettre une hypothèse, mais cela était noir comme le roc d'un monde qui n'aurait jamais connu le soleil. Et ce n'était pas tout, car à leurs pieds, encerclant tout le cratère, courait une bande de métal d'un seul tenant, d'une centaine de mètres de large, ternie par son âge incommensurable, mais ne présentant encore pas la moindre trace de corrosion.

Comme leurs yeux s'habituaient à ce spectacle surnaturel, Alvin et Hilvar se rendirent compte que la noirceur du cratère n'était pas aussi absolue qu'ils l'avaient cru. Çà et là, si fugitives qu'ils ne les distinguaient qu'indirectement, de minuscules explosions de lumière luisaient par intermittence sur les parois d'un noir d'ébène. Elles se produisaient au hasard, disparaissaient à peine nées, comme des reflets d'étoiles sur une mer battue.

« C'est merveilleux, articula Alvin. Mais qu'est-ce que c'est ?

— On dirait une sorte de réflecteur.

— Mais c'est si noir !

— Pour nos yeux seulement, ne l'oubliez pas. Nous ne savons pas quelles radiations ils utilisaient.

— Mais sûrement il doit y avoir autre chose que cela ! Où est la

forteresse ? »

Hilvar désigna le lac.

« Regardez bien », dit-il.

Alvin regarda fixement la surface frissonnante du lac, essayant de sonder les secrets cachés dans ses profondeurs. Tout d'abord il ne vit rien ; puis, dans les hauts-fonds, près du bord, il distingua un faible réseau d'ombres et de lumières. Il put en suivre les mailles jusqu'au centre du lac, jusqu'à ce que l'eau profonde en dissimulât toute autre trace.

Le flot sombre avait englouti la forteresse. Là, tout au fond, reposaient les ruines d'édifices jadis redoutables, jetés bas par le temps. Cependant, ils n'étaient pas tous submergés, car, sur l'autre bord du cratère, Alvin remarquait maintenant des piles de pierres pêle-mêle, et de grands blocs qui avaient dû jadis faire partie de murailles épaisses. Les eaux les léchaient, mais pas encore assez haut pour parfaire leur victoire.

« Nous allons faire le tour du lac », fit doucement Hilvar, comme si cette désolation majestueuse avait rempli son âme d'une crainte respectueuse. « Peut-être trouverons-nous quelque chose dans ces ruines, là-bas. »

Sur les premiers cents mètres, les parois du cratère étaient si abruptes et si lisses qu'il était difficile de s'y tenir debout, mais au bout d'un moment, ils atteignirent des pentes plus douces, et ils purent avancer sans difficulté.

Sur le pourtour du lac, le noir poli de la surface se cachait sous une mince couche de terre que les vents de Lys avaient dû apporter au cours des âges.

À quatre cents mètres de là, de titaniques blocs de pierre s'empilaient les uns sur les autres comme des jouets abandonnés par un bébé géant. Ici se reconnaissait encore une portion d'épaisse muraille — là, deux obélisques ciselés signalaient ce qui avait jadis été une entrée imposante. Partout des mousses et des plantes rampantes, de petits arbres rabougris. Même le vent s'était tu.

Ainsi Alvin et Hilvar parvinrent-ils aux ruines de Shalmirane. Contre ces murs et contre les énergies qu'ils avaient abritées, des forces capables de réduire un monde en poussière s'étaient consumées, avaient tempêté et s'étaient retirées complètement défaites. Jadis, ces cieux paisibles s'étaient embrasés de feux arrachés au cœur des soleils, et les montagnes de Lys avaient dû défaillir comme des êtres vivants devant la fureur de leurs maîtres.

Nul n'avait jamais conquis Shalmirane. Mais maintenant la forteresse, l'imprenable forteresse, était tombée enfin, capturée et détruite par les vrilles patientes du lierre, par les générations de vers creusant aveuglément, par la lente montée des eaux du lac.

Écrasés par sa majesté, Alvin et Hilvar marchaient en silence vers la ruine colossale. Ils passèrent à l'ombre d'un mur démoli et pénétrèrent dans un cañon où la pierre des montagnes était comme pourfendue. Devant eux s'étendait le lac, et l'instant d'après ils étaient debout, l'eau sombre clapotant à leurs pieds. Des vaguelettes de pas plus de quelques centimètres de haut se brisaient sans répit sur l'étroit rivage.

Hilvar fut le premier à parler, et sa voix recelait une nuance d'anxiété qui fit qu'Alvin, tout d'un coup surpris, le considéra.

« Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit lentement Hilvar. Il n'y a pas de vent. Qu'est-ce donc qui provoque ces petites vagues ? L'eau devrait être parfaitement étale. »

Avant qu'Alvin pût songer à une réponse, Hilvar s'était allongé par terre et plongeait son oreille droite sous l'eau. Alvin se demanda ce qu'il espérait découvrir dans une position aussi grotesque, puis il se rendit compte qu'Hilvar écoutait. Avec quelque répugnance, car ces eaux sans lumière semblaient particulièrement peu engageantes, il suivit l'exemple d'Hilvar.

Le premier saisissement du froid ne dura qu'une seconde, et dès qu'il fut passé, Alvin put percevoir, léger mais distinct, un battement constant et rythmé. On eût cru entendre dans les profondeurs du lac, le battement de cœur d'un géant.

Ils secouèrent l'eau de leurs cheveux et se regardèrent, silencieux et surpris. Ni l'un ni l'autre n'aurait aimé dire ce qu'il pensait : le lac était vivant.

« Il vaudrait mieux, déclara Hilvar au bout d'un moment, que nous fouillions dans ces ruines en nous tenant à distance du lac.

— Pensez-vous qu'il y ait quelque chose là-dessous ? demanda Alvin désignant les vagues mystérieuses qui se brisaient toujours à ses pieds. Cela pourrait-il être dangereux ?

— Rien de ce qui possède un esprit n'est dangereux, répliqua Hilvar. (Était-ce vrai, se dit Alvin, et les Envahisseurs, alors ?) Je ne puis distinguer de pensée d'aucune sorte, ici, mais je ne crois pas que nous soyons seuls. C'est très bizarre.

Ils revinrent lentement vers les ruines de la forteresse, chacun portant en lui le son de cette pulsation régulière et sourde. Il semblait à Alvin que s'empilaient mystère sur mystère, et que pour tout prix de ses efforts il s'éloignait de plus en plus d'une compréhension quelconque des vérités qu'il recherchait.

Les ruines semblaient n'avoir rien à leur apprendre, mais ils cherchèrent attentivement parmi les tas de gravats et les grands monticules de roches. Là se trouvaient peut-être les tombes de machines qui, maintenant ensevelies, avaient fait leur travail si longtemps auparavant. Elles ne seraient plus d'aucune utilité, songea

Alvin, si les Envahisseurs revenaient. Et pourquoi n'étaient-ils jamais revenus ? Encore un autre mystère ; Alvin en avait suffisamment à résoudre, nul besoin d'en chercher davantage.

À quelques mètres du lac, ils découvrirent un petit espace entre les pierres. La surface en avait été couverte d'herbes, mais elles étaient maintenant carbonisées et noircies par une très grande chaleur, de sorte qu'elles tombèrent en cendres à leur approche, maculant leurs jambes de traînées charbonneuses. Au centre de l'éclaircie, se dressait un trépied de métal solidement fiché dans le sol, et supportant un cercle incliné sur son axe de façon à le pointer vers un point situé à mi-chemin entre ciel et terre. Au premier coup d'œil, il semblait que le cercle n'encerclait rien ; puis, comme Alvin le regardait de plus près, il le vit empli d'une brume légère qui torturait les yeux en s'élevant aux limites du spectre visible. Il en rayonnait de la puissance, et de cet appareil, Alvin n'en douta pas, était venue l'explosion de lumière qui les avait attirés à Shalmirane.

Ils ne s'aventurèrent pas plus avant mais restèrent là debout, contemplant la machine à distance prudente. Ils étaient sur la bonne piste, pensait Alvin ; restait à découvrir maintenant qui ou quoi avait installé ici cet appareil, et dans quelle intention. Ce cercle incliné était de toute évidence dirigé vers l'espace. L'éclair observé par eux était-il une sorte de signal ? C'était là une pensée aux implications capables de vous couper le souffle.

« Alvin, dit tout à coup Hilvar d'une voix calme, mais pressante, nous avons un visiteur. »

Alvin tourna les talons pour se trouver en face d'un triangle d'yeux sans paupière. Telle fut du moins son impression première ; derrière les yeux fixes, il aperçut ensuite les contours d'une machine petite, mais complexe. Elle était suspendue dans l'air à un mètre environ du sol, et ne ressemblait à aucun des robots qu'il eût jamais vus auparavant.

La première surprise passée, il se sentit tout à fait maître de la situation. Toute sa vie, il avait donné des ordres à des machines, et le fait que celle-ci ne lui fût point familière n'avait pas d'importance. Du reste, avait-il jamais vu plus qu'un faible pourcentage de robots qui pourvoyaient à ses besoins quotidiens à Diaspar ?

« Parles-tu ? » demanda Alvin.

Ce fut le silence.

« Quelqu'un te contrôle-t-il ? »

Encore le silence.

« Va-t'en. Viens ici. Monte. Tombe. »

Aucune des formules mentales convenues ne produisit d'effet. La machine demeurait dédaigneusement passive. Ce qui laissait entrevoir deux possibilités. Le robot était trop inintelligent pour comprendre

Alvin, ou il était au contraire très intelligent, doué de son pouvoir propre de choix et de volonté. En ce cas, il fallait le traiter en égal. Même si Alvin risquait de le sous-estimer, le robot n'en concevrait nul ressentiment, car l'amour-propre n'était pas un défaut courant chez ces machines.

Hilvar ne put s'empêcher de rire devant l'évidente déconvenue d'Alvin. Il s'apprêtait à proposer de se mettre lui-même en rapport avec le robot, lorsque les mots expirèrent sur ses lèvres. Le silence de Shalmirane fut déchiré par un bruit sinistre sur lequel on ne pouvait absolument pas se méprendre : le gargouillis clapotant d'un corps gigantesque émergeant des eaux.

Pour la seconde fois depuis son départ de Diaspar, Alvin souhaita être chez lui. Puis il se souvint que ce n'était pas dans cet esprit qu'on abordait l'aventure, et il se mit à marcher lentement, mais délibérément, vers le lac.

La créature en train d'émerger de l'eau sombre semblait une monstrueuse parodie, en matière vivante ; du robot qui continuait à les scruter en silence. Cette disposition pareillement équilatérale des yeux ne pouvait être une coïncidence ; même le type de tentacules et de petits membres articulés se trouvait reproduit en gros. La ressemblance s'arrêtait toutefois là. Le robot ne possédait pas — il n'en avait évidemment nul besoin — la délicate frange de palpes plumeuses qui battaient l'eau sur un rythme constant, les multiples pattes trapues grâce auxquelles la bête se hissait sur la rive, pas plus que les fentes respiratoires — si c'était bien cela — qui maintenant soufflaient poussivement dans l'air ténu.

La majeure partie du corps de la créature restait dans l'eau, seuls, les trois premiers mètres se cabraient dans ce qui, de toute évidence, était un élément étranger. La bête, dans sa totalité, mesurait environ quinze mètres de long et n'importe qui, même sans connaissance biologique, aurait compris qu'elle avait quelque chose d'anormal. Elle donnait l'impression d'improvisation, d'agencement approximatif, comme si les diverses parties en avaient été fabriquées au hasard, puis grossièrement raccordées quand le besoin s'en était fait sentir.

Malgré la taille de la bête et leurs doutes premiers, ni Alvin ni Hilvar n'éprouvèrent la plus légère nervosité lorsqu'ils eurent bien regardé l'habitant du lac. Il y avait chez cette créature une gaucherie engageante qui rendait parfaitement impossible de la considérer comme une menace sérieuse, même s'il y avait quelque raison de penser qu'elle pouvait être dangereuse. La race humaine avait depuis longtemps surmonté la terreur de son enfance devant tout ce qui avait un aspect inhabituel. C'était là une crainte qui ne pouvait subsister longtemps après le premier contact avec des races extraterrestres amicales.

« Laissez-moi m'en occuper, dit tranquillement Hilvar. J'ai l'habitude des animaux.

— Mais ce n'est pas un animal, murmura Alvin en réponse. Je suis sûr qu'il est intelligent et qu'il est le maître de ce robot.

— Le robot est peut-être *son* maître. En tout cas, sa mentalité doit être fort étrange. Je ne peux détecter aucun indice de pensée. Holà… Que se passe-t-il ? »

Le monstre n'avait pas changé de position, à demi soulevé sur la berge où il semblait se maintenir au prix d'efforts considérables. Mais une membrane semi-transparente avait commencé à se former au centre du triangle des yeux, un diaphragme animé de pulsations et de tremblotements et qui, au bout d'un instant, se mit à émettre des sons. C'étaient des grondements graves qui ne formaient aucun mot intelligible, bien qu'il fût évident que la créature essayait de leur parler.

Il était pénible d'assister à cet effort désespéré pour se faire comprendre. Pendant plusieurs minutes, la créature livra un vain combat ; puis tout soudain elle sembla se rendre compte qu'elle avait commis une erreur. La membrane tremblotante se contracta et les sons émis montèrent de plusieurs octaves en fréquence, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le diapason de la parole normale. Il commença à se former des mots reconnaissables, bien qu'encore entrecoupés de sons incompréhensibles. On eût dit que la créature se souvenait d'un vocabulaire connu il y avait longtemps, mais dont elle n'avait pas eu l'occasion de se servir durant de nombreuses années.

Hilvar essaya de l'aider dans la mesure de ses moyens.

« Maintenant nous pouvons vous comprendre, dit-il en parlant lentement et distinctement. Pouvons-nous vous aider ? Nous avons vu le signal lumineux que vous avez lancé. Il nous a fait venir depuis Lys. »

Au mot « Lys », la créature sembla s'affaisser comme si elle venait de subir une amère déception.

« Lys, répéta-t-elle. (Elle ne pouvait articuler très bien l'« *s* », de sorte qu'on entendait « Lyd ».) Toujours de Lys. Personne d'autre ne vient jamais. Nous appelons les Grands Êtres mais ils n'entendent pas.

— Qui sont les Grands Êtres ? » demanda Alvin, se penchant en avant vivement. Les palpes délicates et toujours en mouvement montrèrent une seconde le ciel.

« Les Grands Êtres, dit la créature. Qui viennent des planètes du jour éternel. Ils viendront. Le Maître l'a promis. »

Cela ne semblait rien éclaircir. Avant qu'Alvin pût poursuivre son interrogatoire, Hilvar intervint de nouveau. Sa façon de questionner était si patiente, si pleine de sympathie et cependant si pénétrante qu'Alvin, malgré son impatience, comprit qu'il valait mieux ne pas

l'interrompre. Il ne tenait pas à admettre qu'Hilvar était plus intelligent que lui, mais il n'était pas douteux que son savoir-faire quant aux animaux s'étendait même à cet être fantastique. Qui plus est, la créature parut y bien répondre. Sa parole se fit plus distincte à mesure que la conversation avançait, et alors qu'au début elle avait paru brusque au point d'être grossière, elle finit par élaborer ses réponses et par offrir d'elle-même des informations.

Alvin perdit toute conscience du temps qui passait, tandis qu'Hilvar assemblait morceau par morceau l'incroyable histoire. Les jeunes gens ne purent découvrir la vérité tout entière ; il restait des possibilités infinies de conjecture et de discussion. Pendant que la créature répondait de plus en plus volontiers aux questions d'Hilvar, son aspect se mit à se modifier. Elle croulait peu à peu dans le lac, et les pattes trapues qui l'avaient soutenue semblèrent se résorber dans le reste du corps. Au bout d'un moment, une métamorphose plus extraordinaire se produisit ; les trois énormes yeux se fermèrent lentement, se rapetissèrent en pointes d'épingle, puis disparurent complètement Tout se passait comme si la créature, ayant vu tout ce qu'elle souhaitait voir, n'avait dès lors plus besoin d'yeux.

D'autres transformations plus subtiles se produisirent sans trêve, et finalement, il ne resta presque, au-dessus de la surface de l'eau, que le diaphragme vibrant par lequel la créature parlait. Nul doute que ceci se dissoudrait également dans l'amorphe masse originelle de protoplasme, dès qu'il n'y en aurait plus besoin.

Alvin avait du mal à croire que l'intelligence pût résider dans une forme si instable, mais une plus grande surprise encore l'attendait. Bien qu'il parût évident que la créature n'était pas d'origine terrestre, Hilvar mit quelque temps, malgré ses connaissances biologiques supérieures, à comprendre à quel genre d'organisme il avait affaire. Ce n'était pas un être unitaire ; dans toutes ses déclarations, il parlait toujours de lui en disant « nous ». En fait, ce n'était rien de moins qu'un agrégat de créatures indépendantes, organisées et contrôlées par des forces inconnues.

Des animaux offrant une lointaine similitude — les méduses, par exemple — avaient autrefois été fort nombreux dans les anciens océans de la terre. Certains avaient atteint une grande taille, allongeant leurs corps translucides et leurs forêts de tentacules urticants sur quinze à trente mètres d'eau. Mais aucun n'avait réussi à acquérir la moindre parcelle d'intelligence, hormis la faculté de réagir à des stimuli simples.

Dans le cas présent, il y avait certainement de l'intelligence, bien que ce fût une intelligence déclinante, dégénérescente. Alvin ne devait jamais oublier cette rencontre surnaturelle — alors qu'Hilvar reconstituait, bribe par bribe l'histoire du Maître, au fur et à mesure

que le polype protéiforme cherchait péniblement des mots inhabituels. Le lac sombre clapotait contre les ruines de Shalmirane, et le robot aux trois yeux les guettait de ses prunelles fixes.

XIII

Le Maître était venu sur terre dans le chaos des siècles de transition, alors que l'Empire galactique s'écroulait, mais que les lignes de communications entre les étoiles n'étaient pas encore complètement coupées. Il était d'origine humaine, bien qu'il vînt d'une planète qui tournait autour de l'un des Sept Soleils. Encore jeune homme, il avait été forcé de quitter sa contrée natale, dont le souvenir l'avait hanté toute sa vie. Il accusait ses ennemis de l'avoir banni par vengeance, mais il souffrait, en fait, d'une maladie incurable qui, semblait-il, n'attaquait que l'*homo sapiens* parmi toutes les races intelligentes de l'Univers. Cette maladie était la folie mystique.

Au cours de la première partie de son histoire, la race humaine avait connu une interminable séquelle de prophètes, de voyants, de messies et d'évangélistes qui se convainquaient et qui convainquaient leurs disciples qu'à eux seuls étaient révélés les secrets de l'Univers. Certains d'entre eux réussirent à fonder des religions qui survécurent pendant de nombreuses générations, et qui influencèrent des milliards d'hommes ; d'autres tombèrent dans l'oubli de leur vivant même.

Les progrès de la science, qui avec une constante régularité réfutaient les cosmologies des prophètes, et accomplissaient des miracles qu'ils ne pouvaient jamais égaler, finirent par anéantir toutes ces croyances. Ils ne détruisirent pas le respect mêlé de crainte, la vénération et l'humilité qu'éprouvaient tous les êtres intelligents en songeant au prodigieux Univers dans lequel ils vivaient. Ce que la science affaiblit, et qu'elle élimina en fin de compte, ce furent les religions sans nombre dont chacune prétendait, avec une incroyable arrogance, qu'elle seule était dépositaire de la vérité, et que ses millions de rivales ou de devancières s'étaient toutes trompées.

Toutefois, sans posséder aucun pouvoir véritable, dès que l'humanité avait eu atteint un très élémentaire niveau de civilisation, des cultes isolés avaient continué à naître tout au long des âges, et quelque fantastique que fussent leurs croyances, ils réussirent toujours à attirer des disciples. Ils prospéraient avec une vigueur particulière durant les périodes de troubles et de désordre, et il n'était pas surprenant que les siècles de la Transition eussent connu un déchaînement d'irrationalité. Lorsque la réalité était déprimante, les hommes essayaient de se consoler par des mythes.

Le Maître, même s'il fut chassé de son Univers, ne le quitta pas démuni de tout. Les Sept Soleils avaient été le centre de la puissance et de la science galactique, et il avait dû y posséder des amis influents. Il avait vécu son hégire à bord d'un vaisseau petit mais rapide, réputé l'un des plus rapides jamais construits. Avec lui, il avait emmené en

exil un des ultimes produits de la science galactique : le robot qui maintenant regardait Alvin et Hilvar.

Nul n'avait jamais connu tous les talents et toutes les fonctions de cette machine. Dans une certaine mesure, en vérité, elle était devenue l'*alter ego* du Maître ; sans elle, la religion des Grands Êtres se serait probablement éteinte après la mort du Maître. Ensemble, ils avaient sillonné les nuées d'étoiles suivant les zigzags qui menèrent enfin, et certes pas par hasard, au monde d'où étaient partis les ancêtres du Maître.

Des bibliothèques entières étaient consacrées à cette saga, chaque ouvrage inspirant une multitude de commentaires jusqu'à ce que, par une sorte de réaction en chaîne, les volumes primitifs fussent noyés sous des montagnes d'exégèses et d'annotations. Le Maître s'était arrêté sur deux mondes, et il avait formé des disciples appartenant à de nombreuses races. Sa personnalité avait dû être extrêmement marquante, pour avoir de même façon attiré des humains et des non-humains, et il ne faisait pas de doute qu'une religion douée d'un aussi grand rayonnement avait dû contenir nombre d'éléments nobles et beaux. Le Maître fut probablement le plus heureux, en même temps que le dernier de tous les messies de l'espèce humaine. Aucun de ses prédécesseurs n'aurait pu convertir autant d'êtres, pas plus que leur enseignement n'avait franchi les gouffres du temps et de l'espace.

Ce qu'étaient ces enseignements, ni Alvin ni Hilvar ne purent jamais le découvrir avec précision. Le grand polype fit désespérément de son mieux pour les leur expliquer, mais un grand nombre des mots dont il se servait n'avaient pas de sens pour eux, et son habitude de répéter des phrases ou des discours entiers avec une sorte de véloce débit mécanique le rendait très difficile à suivre. Au bout d'un moment, Hilvar fit de son mieux pour détourner la conversation de ce pathos théologique, afin de se concentrer sur des faits véritables.

Le Maître et ses disciples les plus fidèles étaient venus sur terre avant que les villes eussent disparu, alors que le port de Diaspar était encore ouvert aux étoiles. Ils avaient dû venir à bord de vaisseaux de toutes sortes ; les polypes, par exemple, à bord d'une nef remplie des eaux de la mer qui était leur élément naturel. Que le mouvement eût été bien accueilli sur terre, cela n'était pas certain, mais du moins ne rencontra-t-il pas d'opposition violente et, après avoir de nouveau erré, çà et là, le Maître prit sa retraite définitive dans les forêts et les montagnes de Lys.

Au terme de sa longue vie, le Maître avait une fois encore tourné ses pensées vers le monde d'où il avait été exilé, et il avait demandé à ses amis de le porter en plein air pour qu'il pût regarder les étoiles. Il avait attendu, tandis que ses forces diminuaient, *l'apogée* des Sept Soleils, et vers la fin il avait balbutié nombre de sentences qui allaient

encore inspirer aux âges futurs des bibliothèques entières d'interprétation. Toujours et sans cesse il parlait des Grands Êtres qui avaient maintenant quitté cet univers d'espace et de matière, mais qui sûrement reviendraient un jour, et il chargeait ses disciples de rester pour leur souhaiter la bienvenue à leur arrivée. Ce furent là ses dernières paroles raisonnables. Il ne reprit jamais conscience de ce qui l'entourait, mais juste avant la fin il prononça une phrase qui revenait hanter l'esprit de tous ceux qui l'avaient ouïe : *Quelle merveille de regarder les ombres de couleur sur les planètes à l'éternelle lumière.* Puis il mourut.

À la mort du Maître, un grand nombre de ses disciples se dispersèrent, mais d'autres demeurèrent fidèles à ses enseignements et les élaborèrent lentement au long des âges. Ils crurent d'abord que les Grands Êtres, quels qu'ils fussent, reviendraient sous peu, mais cet espoir s'estompa au fil des siècles. Ici, le récit devenait très confus, et il semblait que vérité et légende se fussent inextricablement entremêlées. Alvin n'en tira qu'un vague tableau de générations de fanatiques attendant que quelque grand événement qu'ils ne comprenaient pas se produisît à quelque date future inconnue.

Les Grands Êtres ne vinrent jamais. Lentement, la vitalité du mouvement déclina, tandis que mort et déception lui enlevaient ses disciples. Les humains, qui avaient la vie courte, furent les premiers à disparaître et il y avait quelque chose de suprêmement ironique dans le fait que le tout dernier adepte d'un prophète humain fut une créature absolument dissemblable de l'homme.

Le grand polype était resté l'ultime disciple du Maître pour une raison très simple : il était immortel. Les milliards de cellules dont son corps était composé connaîtraient la mort, mais avant de mourir, elles se seraient reproduites. À de longs intervalles, le monstre se désintégrerait en une myriade de cellules distinctes qui iraient leur chemin et qui se multiplieraient par scissiparité, si le milieu dans lequel elles se trouvaient s'y prêtait. Au cours de cette phase, le polype n'existait pas en tant qu'entité consciente et intelligente, et là, Alvin se souvenait irrésistiblement de la façon dont ses compatriotes passaient leurs tranquilles millénaires dans les banques à mémoire de la cité.

Au moment voulu, quelque mystérieuse force biologique réunissait les composants dispersés, et le polype commençait un nouveau cycle d'existence. Il revenait à l'état conscient et se rappelait ses vies antérieures, bien que souvent imparfaitement, car un accident endommageait parfois les cellules qui contenaient les délicats modules de la mémoire.

Peut-être aucune autre forme de vie n'eut-elle pu conserver si longtemps sa foi en une croyance par ailleurs oubliée depuis mille millions d'années. En un sens, le grand polype était la victime de sa

nature biologique. En raison de son immortalité, il ne pouvait changer, et il était forcé de demeurer éternellement attaché à la même conception immuable.

La religion des Grands Êtres, au cours de ses phases dernières, s'était identifiée à la vénération des Sept Soleils. Comme les Grands Êtres refusaient obstinément d'apparaître, des tentatives furent faites pour communiquer par signaux avec leur lointaine demeure. Depuis longtemps, cette signalisation était devenue un rituel qui n'avait plus aucun sens, et qu'entretenaient maintenant un animal qui avait oublié comment apprendre, et un robot qui n'avait jamais su comment oublier.

Comme la voix incommensurablement âgée s'éteignait dans l'air silencieux, Alvin se sentit le cœur submergé de pitié. Cette dévotion mal placée, ce loyalisme rivé à sa vaine mission tandis que disparaissaient soleils et planètes, il n'eût jamais pu y croire s'il n'avait eu la preuve sous les yeux. Plus que jamais, l'étendue de son ignorance l'attristait. Du passé, un minuscule fragment s'était trouvé éclairci un bref instant, mais déjà les ténèbres se refermaient sur lui.

L'histoire de l'Univers doit être faite d'une masse de trames décousues de ce genre, et nul ne peut dire lesquelles importent et lesquelles sont insignifiantes. Ce conte fantastique du Maître et des Grands Êtres semblait une autre de ces innombrables légendes qui, d'une façon ou d'une autre survivaient aux civilisations de l'Aube. Cependant l'existence même du gigantesque polype et du robot guetteur silencieux, mettait Alvin dans l'impossibilité de traiter toute l'histoire de fable bâtie d'illusion sur un fond de folie.

Quel rapport existait-il, se demandait Alvin, entre ces deux entités qui, bien que si différentes à tous égards, avaient maintenu leur extraordinaire association durant un si vaste laps de temps ? Le jeune homme était pour quelque raison convaincu que le robot était de beaucoup le plus important des deux. Il avait été le confident du Maître, il devait encore connaître tous ses secrets.

Alvin considéra l'énigmatique machine qui le regardait toujours si fixement. Pourquoi ne parlerait-elle pas ? Quelles pensées occupaient cet intellect complexe, peut-être *non-humain.* Mais sûrement, s'il avait été agencé pour servir le Maître, il ne pouvait l'être totalement, il devait répondre aux ordres humains.

Comme il songeait à tous les secrets que devait receler cette machine obstinément muette, Alvin éprouva une curiosité si grande qu'elle frisait presque une sorte de cupidité. Il semblait injuste qu'une telle somme de connaissances fût cachée au monde et perdue ; il devait y avoir là des merveilles qui dépassaient même le savoir de la Calculatrice centrale de Diaspar.

« Pourquoi votre robot ne veut-il pas nous parler ? » demanda le

jeune homme au polype, profitant de ce qu'Hilvar demeurait un instant sans poser de questions. La réponse fut telle qu'il la prévoyait :

« Le Maître ne désirait pas qu'il répondît à d'autre voix que la sienne, et celle-ci s'est tue.

— Mais il vous obéit ?

— Oui. Le Maître nous l'a confié. Où qu'il aille, nous pouvons voir par ses yeux. Il veille sur les machines qui protègent ce lac et en gardent l'eau pure. Cependant, il serait plus exact de l'appeler notre partenaire que notre serviteur. »

Alvin réfléchit. Une idée, vague encore, commençait à prendre forme dans son esprit. Peut-être était-elle inspirée par une pure soif de connaissance et de puissance ; lorsqu'il pensa à cet instant, plus tard, il ne put jamais avoir la certitude des motifs exacts qui l'avaient poussé. Ils étaient peut-être en grande partie égoïstes, mais ils comportaient aussi quelque compassion. S'il en avait le pouvoir, il aimerait mettre un terme à cette vaine séquence de faits, et libérer ces créatures de leur fantastique destin. Il n'était pas certain que cela fût possible pour le polype, mais il pourrait peut-être guérir le robot de sa folie, et du même coup libérer ses inestimables souvenirs de leur geôle.

« Êtes-vous certain », demanda-t-il lentement en s'adressant au polype, bien que ses paroles fussent destinées au robot, « d'accomplir vraiment les volontés du Maître en demeurant ici ? Il désirait que le monde connût ses enseignements, mais ils se sont perdus, tandis que vous vous cachiez ici, à Shalmirane. C'est seulement par hasard que nous vous avons découvert, et il existe peut-être d'autres êtres qui aimeraient entendre la doctrine des Grands Êtres. »

Hilvar jeta à Alvin un regard pénétrant, incertain qu'il était de ses intentions. Le polype parut agité, et le battement régulier de son appareil respiratoire se troubla pendant quelques secondes. Il répondit alors, d'une voix dont il ne semblait pas absolument maître :

« Nous avons discuté ce problème pendant de nombreuses années. Mais nous ne pouvons pas quitter Shalmirane, le monde doit venir à nous, peu importe le temps qu'il faudra.

— J'ai une meilleure idée, reprit vivement Alvin. S'il est vrai que vous devez peut-être rester ici, dans le lac, il n'y a aucune raison pour que votre compagnon ne vienne pas avec nous. Bien des choses ont changé depuis que le Maître est mort, et vous devriez les connaître ; mais vous ne les comprendrez jamais si vous demeurez ici. »

Le robot ne bougea pas, mais dans une agonie d'indécision, le polype disparut tout entier de la surface du lac et resta immergé pendant plusieurs minutes. Peut-être avait-il avec son partenaire une discussion silencieuse ; plusieurs fois, il émergea derechef, pour changer d'avis et sombrer de nouveau sous les flots. Hilvar profita de l'occasion pour échanger quelques mots avec Alvin.

« J'aimerais savoir ce que vous essayez de faire, dit-il doucement, d'une voix mi-moqueuse, mi-sérieuse. Ou ne le savez-vous pas vous-même ?

— Sans nul doute, réplique Alvin, vous éprouvez de la compassion pour ces pauvres créatures ? Ne pensez-vous pas qu'il serait charitable de les secourir ?

— En effet, mais j'en ai suffisamment appris sur vous pour être absolument certain que l'altruisme n'est pas une de vos qualités premières. Vous devez avoir quelque autre raison. »

Alvin sourit tristement. Même si Hilvar ne lisait pas dans ses pensées — et il n'avait aucune raison de supposer qu'il le fit —, il savait sans aucun doute analyser son caractère.

« Votre peuple a de remarquables facultés mentales, répliqua-t-il, essayant de détourner la conversation d'un terrain dangereux. Je pense qu'il pourrait faire quelque chose pour le robot, sinon pour l'animal. »

Alvin parlait très bas pour ne pas être entendu. La précaution était peut-être inutile, mais si le robot intercepta ses remarques, il ne le fit voir d'aucune façon.

Heureusement, avant qu'Hilvar eût pu pousser plus loin son interrogatoire, le polype émergea une fois de plus du lac. Dans les toutes dernières minutes, il était devenu beaucoup plus petit, et ses mouvements étaient plus désordonnés. Alvin le regardait, un segment de son corps translucide et complexe se séparait de la masse principale, puis se désintégra en une multitude de plus petites fractions qui disparurent tout de suite. La créature commençait à se disloquer sous leurs yeux.

Sa voix, lorsqu'elle s'éleva de nouveau, était fort mal assurée, difficile à comprendre :

« Nouveau cycle commence, lança-t-elle en un murmure vacillant. Ne l'attendions pas si tôt… reste que quelques minutes… excitation trop grande… ne pouvons rester unis beaucoup plus longtemps. »

Alvin et Hilvar fixèrent sur la créature des yeux fascinés, horrifiés. Même si le processus qu'ils observaient était naturel, il n'était pas plaisant d'assister à l'agonie d'un être apparemment intelligent. Les jeunes gens éprouvaient un obscur sentiment de culpabilité ; c'était irrationnel, car le moment où commençait un autre cycle chez le polype n'avait pas grande importance, mais ils se rendaient compte que l'effort inhabituel et l'excitation provoquée par leur présence étaient responsables de cette métamorphose prématurée. Alvin comprit qu'il lui faudrait agir vite, ou l'occasion se déroberait, peut-être pour quelques années seulement, peut-être pour des siècles.

« Qu'avez-vous décidé ? demanda-t-il vivement. Le robot vient-il avec nous ? »

Il y eut un instant torturant pendant lequel le polype essaya de contraindre son corps en pleine désintégration à obéir à sa volonté. Le diaphragme parlant se mit à palpiter, mais aucun son n'en sortit. Alors, comme dans un geste d'adieu désespéré, le polype agita faiblement ses palpes délicates, puis les laissa retomber dans l'eau où elles se désunirent promptement et se dispersèrent au gré des flots du lac. En quelques minutes, la métamorphose fut achevée. Il ne restait rien de la créature qui eût plus de quelques centimètres. L'eau était pleine de minuscules particules verdâtres qui semblaient avoir leur vie et leurs mouvements propres, et qui disparurent rapidement dans l'immensité liquide.

Les rides à la surface avaient maintenant cessé et Alvin savait que le battement régulier qui avait résonné dans les profondeurs s'était maintenant tu. Le lac était mort une fois de plus, ou du moins le semblait. Mais c'était illusoire ; un jour, les forces inconnues qui n'avaient jamais failli à leur devoir, dans le passé, s'exerceraient de nouveau, et le polype renaîtrait. C'était un phénomène étrange et merveilleux ; était-il cependant tellement plus étrange que l'organisation du corps humain, lui-même vaste colonie de cellules vivantes distinctes ?

Alvin perdit peu de temps en de pareilles spéculations. Le sentiment de son échec l'oppressait, bien qu'il n'eût jamais considéré le but de son initiative. Une merveilleuse occasion avait été perdue, et ne se représenterait peut-être jamais. Alvin regarda tristement le lac, et il s'écoula quelque temps avant que son esprit ne perçût le message qu'Hilvar lui communiquait doucement à l'oreille.

« Alvin, disait tout bas son ami, je crois que vous avez gagné la partie. *

Alvin se retourna d'un seul bloc. Le robot, qui jusque-là avait nettement gardé ses distances, s'était silencieusement déplacé et se balançait maintenant à un mètre au-dessus de lui. Ses yeux fixes, avec leur très grand angle de vision, n'indiquaient pas du tout l'objet de son attention. Le robot voyait probablement toute la cuvette du lac avec une égale précision, mais Alvin doutait peu que son attention ne fût en cet instant concentrée sur lui.

Le robot attendait son prochain mouvement. Dans une certaine mesure, il était sous son contrôle à lui : il suivrait peut-être Alvin en Lys, peut-être à Diaspar — à moins qu'il ne changeât d'avis. Jusque-là, le jeune homme était son maître, un maître en train de subir un examen…

XIV

Le voyage de retour à Airlee dura presque trois jours, en partie parce qu'Alvin, pour des raisons personnelles, n'était pas pressé de revenir. L'exploration géographique de Lys venait maintenant en second derrière un projet plus important, plus enthousiasmant ; Alvin prenait lentement contact avec l'intellect étrange et obsédé qui était devenu son compagnon.

Il soupçonnait le robot de vouloir l'utiliser à ses propres fins, ce qui ne serait que justice, dans l'absolu. Ce qu'étaient ses raisons, le jeune homme ne pouvait en être tout à fait sûr, puisque le robot s'entêtait plus que jamais à ne pas lui parler. Pour quelque raison à lui — peut-être la crainte qu'il ne révélât un trop grand nombre de ses secrets — le Maître avait dû placer des blocages particulièrement efficaces sur le circuit de la parole, et les efforts d'Alvin pour les annuler se révélèrent totalement infructueux. Même des questions indirectes du genre : « Si vous ne dites rien, je présumerai que vous voulez dire oui » échouaient ; le robot était beaucoup trop intelligent pour se laisser prendre à des stratagèmes aussi simples.

Sur d'autres plans, cependant, il coopérait davantage. Il obéissait aux ordres qui ne l'obligeaient pas à parler ou à donner des renseignements. Au bout d'un certain temps, Alvin constata qu'il pouvait le contrôler, tout comme les robots de Diaspar, par la seule pensée. C'était un grand pas en avant et, un peu plus tard, la créature — il était difficile de la considérer comme une simple machine — se fit encore moins méfiante, et permit au jeune homme de la regarder dans les yeux. Elle ne s'opposait pas, semblait-il, à de tels moyens passifs de communication, mais bloquait toute tentative d'intimité plus grande.

Quant à Hilvar, elle l'ignorait complètement ; elle n'obéissait à aucun de ses ordres, et son esprit demeurait fermé à toutes les avances du jeune homme. Au début, ce fut là une sorte de déception pour Alvin qui avait espéré que les facultés psychiques d'Hilvar, plus grandes que les siennes, lui permettraient de forcer cette boite à trésors pleine de souvenirs cachés. Ce ne fut que dans la suite qu'il se rendit compte de l'avantage qu'il y avait à posséder un serviteur qui n'obéissait à personne d'autre au monde.

Un membre, de l'expédition qui prit fort mal l'arrivée du robot, ce fut Krif. Peut-être s'imaginait-il avoir maintenant un rival, ou peut-être désapprouvait-il d'une façon générale tout ce qui volait sans avoir d'ailes. Tandis que personne ne le regardait, il se rua plusieurs fois à l'assaut du robot, qui le rendit encore plus furieux en ne prêtant aucune attention à ses attaques. Finalement, Hilvar réussit à le calmer

et, pendant le voyage de retour, il sembla s'être résigné à la situation. Robot et insecte escortaient le véhicule qui glissait silencieusement à travers champs et forêts, chacun se tenant du côté de son maître respectif et feignant d'ignorer la présence de son rival.

Seranis les attendait déjà lorsque la voiture flotta dans Airlee. Il était impossible, songea Alvin, de surprendre ces gens. Le contact de leurs esprits entre eux les tenait au courant de tout ce qui se passait dans leur pays. Le jeune homme se demanda quelles avaient été leurs réactions au su de ses aventures à Shalmirane, que probablement tout le monde connaissait maintenant en Lys.

Seranis semblait inquiète, plus indécise qu'il ne l'avait vue auparavant, et Alvin se souvint du choix qui maintenant s'imposait à lui. Dans l'excitation des derniers jours, il l'avait presque oublié ; il n'aimait pas dépenser de l'énergie à des problèmes encore à venir. Mais l'avenir était là : il lui fallait décider dans lequel de ces deux mondes il désirait vivre.

La voix de Seranis exprimait l'anxiété quand elle prit la parole, et Alvin eut l'impression soudaine que quelque chose n'avait pas marché, dans les projets que Lys avait conçus à son égard. Que s'était-il passé durant son absence ? Des émissaires étaient-ils partis pour Diaspar pour « laver le cerveau » de Khedron, et avaient-ils failli à leur mission ?

« Alvin, commença Seranis, il y a bien des choses que je ne vous ai pas dites auparavant, mais que vous devez savoir maintenant pour comprendre nos actes.

« Vous connaissez l'une des raisons de l'isolement de nos deux races. La peur des Envahisseurs, cette ombre au profond de tout esprit humain, a braqué vos compatriotes contre le monde, et les a fait se perdre dans leurs propres rêves. Ici en Lys, cette peur n'a jamais été aussi grande, bien que nous ayons supporté le poids de l'assaut final. Nous avions de meilleures raisons d'agir, et ce que nous avons fait, nous l'avons fait les yeux ouverts.

« Il y a fort longtemps, Alvin, que les hommes cherchaient l'immortalité ; ils l'ont enfin conquise. Ils avaient oublié qu'un monde qui bannit la mort doit aussi renoncer à la naissance. Le pouvoir de prolonger la vie indéfiniment peut satisfaire l'individu, mais provoque la stagnation de la race. Nous avons sacrifié notre immortalité, il y a de cela très longtemps, mais Diaspar poursuit toujours son rêve erroné. C'est pourquoi nos routes se séparent… *et pourquoi elles ne doivent jamais se croiser de nouveau.* »

Bien que ces propos eussent été plus qu'à demi prévus, le coup n'en fut pas moins rude. Mais Alvin refusait d'admettre l'échec de tous ses plans — même à peine conçus — et seule une portion de son cerveau écoutait maintenant Seranis. Il comprenait et enregistrait

toutes ses paroles, mais la partie consciente de son esprit refaisait le chemin vers Diaspar, essayant d'imaginer tous les obstacles qui pourraient être placés sur son chemin.

Seranis était de toute évidence malheureuse. Sa voix plaidait presque, tandis qu'elle parlait, et Alvin comprit qu'elle s'adressait à son fils en même temps qu'à lui. Elle avait conscience de l'entente et de l'affection qui s'étaient développées entre les jeunes gens, durant les jours passés ensemble. Hilvar regardait intensément sa mère, et il sembla à Alvin que son regard contenait non seulement de l'intérêt, mais aussi une ombre de critique.

« Nous ne désirons pas que vous fassiez quoi que ce soit contre votre volonté, mais vous devez sûrement comprendre ce que signifierait une nouvelle rencontre de nos peuples. Entre notre culture et la vôtre, il existe un gouffre aussi grand que celui qui sépara jadis la Terre de ses anciennes colonies. Songez à ce seul fait, Alvin : Hilvar et vous avez actuellement presque le même âge, *mais lui et moi serons tous deux morts depuis des siècles, que vous serez encore un adolescent.* Et c'est là seulement votre première vie, la première d'une série infinie. »

La pièce était très silencieuse, si silencieuse qu'Alvin pouvait entendre les cris étranges et plaintifs des bêtes inconnues dans les champs, au-delà du village. Au bout d'un moment, il demanda presque dans un murmure :

« Que désirez-vous que je fasse ?

— Nous espérions que nous pourrions vous donner le choix : rester ici ou retourner à Diaspar, mais maintenant c'est impossible. Il s'est passé trop de chose pour que nous laissions la décision entre vos mains. Même pendant la courte période que vous avez passée ici, votre influence a été un grand facteur de trouble. Non, je ne vous blâme pas ; je suis certaine que vous n'aviez l'intention de faire aucun mal, mais il eût été préférable d'abandonner les créatures rencontrées à Shalmirane à leur propre sort. Et en ce qui concerne Diaspar… » Seranis eut un geste de contrariété. « Trop de gens savent que vous êtes parti ; nous n'avons pas agi en temps voulu. Ce qui est plus grave, l'homme qui vous a aidé à découvrir Lys a disparu ; ni votre Conseil ni nos agents ne peuvent le trouver, aussi demeure-t-il un danger en puissance pour notre sécurité. Peut-être êtes-vous surpris que je vous dise tout cela, mais je peux le faire sans danger pour moi. Je crains que nous n'ayons qu'une solution ; nous devons vous renvoyer à Diaspar avec des souvenirs inexacts. Ces souvenirs ont été préparés avec un très grand soin et, quand vous retournerez chez vous, vous ne saurez rien de nous. Vous croirez que vous avez eu de sombres et périlleuses aventures dans de sinistres souterrains dont les roches s'écroulaient continuellement derrière vous, et que vous n'êtes demeuré en vie qu'en mangeant des herbes peu appétissantes et en

buvant au hasard des sources. Pour le reste de votre vie, vous penserez que c'est la vérité, et tout le monde à Diaspar croira votre histoire. Dès lors, il n'y aura aucun mystère qui attire de futurs explorateurs ; ils penseront connaître tout ce qu'il faut savoir sur Lys. »

Seranis s'arrêta et elle regarda Alvin de ses yeux anxieux.

« Nous regrettons qu'une telle mesure soit nécessaire et nous vous demandons de nous pardonner, pendant que vous vous souvenez encore de nous. Vous pouvez ne pas accepter notre verdict, mais nous savons bien des choses que vous ignorez ; du moins n'aurez-vous pas de regrets, car vous croirez avoir découvert tout ce qu'il y a à découvrir. »

Alvin se demanda si c'était exact. Il n'était pas convaincu de pouvoir jamais s'habituer à la routine de la vie de Diaspar, même lorsqu'il se serait convaincu que rien de valable n'existait au-delà de ses murs. Qui plus est, il n'avait nullement l'intention de tenter l'expérience.

« Quand souhaitez-vous me voir subir ce… traitement ? demanda Alvin.

— Immédiatement. Nous sommes prêts maintenant. Ouvrez-moi votre esprit comme vous l'avez fait précédemment, et vous ne saurez plus rien jusqu'à ce que vous vous retrouviez à Diaspar. »

Alvin garda le silence un instant. Puis il fit tranquillement :

« J'aimerais dire au revoir à Hilvar. »

Seranis acquiesça d'un hochement de tête.

— Je comprends. Je vous laisserai ici un moment, et je reviendrai lorsque vous serez prêt. »

Elle descendit les marches qui menaient à l'intérieur de la maison, et les laissa seuls sur le toit. Il s'écoula quelque temps avant qu'Alvin ne parlât à son ami. Il ressentait une grande tristesse, et il avait pris aussi l'irrévocable détermination de ne pas permettre l'écroulement de tous ses espoirs. Il regarda une fois encore le village où il avait trouvé un peu de bonheur, et qu'il ne reverrait peut-être jamais, si ceux qui se rangeaient à l'avis de Seranis l'emportaient. Le tout-terrain était encore à l'arrêt sous l'un des arbres aux larges ramures, et le patient robot flottait dans l'air au-dessus. Quelques enfants s'étaient groupés pour examiner cet étrange nouveau venu, mais aucun adulte ne semblait intéressé le moins du monde.

« Hilvar, dit Alvin brusquement, je suis très ennuyé de tout ceci.

— Moi aussi, répondit Hilvar, la voix tremblante d'émotion. J'avais espéré que vous pourriez rester ici.

— Pensez-vous que Seranis ait raison ?

— Ne blâmez pas ma mère. Elle fait seulement ce qu'on lui demande », répliqua Hilvar.

Bien que le jeune homme n'eût pas répondu à sa question, Alvin

n'eut pas le cœur de la lui poser de nouveau. Ce n'était pas juste de mettre ainsi à l'épreuve la loyauté d'un ami.

« Dites-moi une chose, demanda Alvin, comment vos compatriotes pourraient-ils m'arrêter, si j'essayais de partir avec mes souvenirs intacts ?

— Ce serait facile. Si vous essayiez de fuir, nous prendrions le contrôle de votre esprit et nous vous forcerions à revenir. »

Alvin s'y était attendu ; et il n'en fut pas découragé. Il eût souhaité pouvoir se confier à Hilvar, qui était de toute évidence désolé de leur imminente séparation, mais il n'osa pas risquer l'échec de son plan. Très soigneusement, pensant à chaque détail, il prépara la seule voie qui pouvait le ramener à Diaspar dans les conditions qu'il souhaitait.

Il y avait un risque à courir, et contre lequel il ne pouvait se protéger. Si Seranis ne tenait pas sa promesse et pénétrait son esprit, tous ses préparatifs menaçaient d'être vains.

Alvin tendit la main à Hilvar qui la saisit fermement, mais parut incapable de parler.

« Descendons trouver Seranis, dit Alvin. J'aimerais voir quelques personnes du village avant de partir. »

Hilvar le suivit silencieusement dans la fraîcheur paisible de la maison, puis dans l'entrée, et enfin sur la pelouse d'herbes colorées qui entourait la demeure. Seranis l'attendait, l'air calme et résolu. Elle savait qu'Alvin essayait de lui cacher quelque chose, et repassait dans son esprit toutes les précautions qu'elle avait prises. Comme un homme assouplit ses muscles avant un grand effort, elle révisait les moyens de coercition qu'elle serait peut-être amenée à utiliser.

« Êtes-vous prêt, Alvin ? demanda-t-elle.

— Tout à fait prêt », répliqua Alvin et il y avait dans sa voix une intonation qui lui attira un vif coup d'œil de Seranis.

« Alors mieux vaut que vous fassiez le vide dans votre esprit, comme vous l'avez fait auparavant. Vous ne sentirez et ne saurez rien ensuite, jusqu'à ce que vous vous retrouviez à Diaspar. »

Alvin se tourna vers Hilvar et, dans un murmure rapide que Seranis ne put entendre : « Au revoir, Hilvar. Ne vous inquiétez pas. Je reviendrai. »

Puis il se tourna de nouveau vers Seranis :

« Je ne vous en veux pas de ce que vous essayez de faire, reprit-il. Sans aucun doute, vous estimez que cela vaut mieux, mais je pense que vous avez tort. Diaspar et Lys ne devraient pas rester à jamais séparées ; un jour, elles peuvent avoir désespérément besoin l'une de l'autre. Je rentre donc avec tout ce que j'ai appris… *et je ne crois pas que vous puissiez m'arrêter.* »

Il n'attendit pas davantage, et ce fut aussi bien. Seranis ne bougea

pas mais, instantanément, il sentit que son corps échappait à son contrôle. La force qui avait supplanté sa volonté était encore plus grande qu'il ne s'y était attendu, et il comprit que de nombreux esprits, cachés, devaient aider Seranis. Désarmé, il commença à reprendre le chemin de la maison et pendant un terrible instant, il pensa que son plan avait échoué.

Alors il y eut une étincelle de cristal et d'acier, et des bras de métal se refermèrent rapides sur Alvin. Son corps luttait contre eux comme il l'avait prévu, mais son combat était inutile. Le sol s'enfuit sous lui et il aperçut Hilvar, pétrifié de surprise, un sourire médusé sur les lèvres.

À quatre mètres au-dessus du sol, le robot emportait Alvin beaucoup plus vite qu'un homme au pas de course. Il ne fallut qu'un instant à Seranis pour comprendre la ruse, et les efforts d'Alvin pour se libérer ne cessèrent que lorsqu'elle relâcha son contrôle. Mais Seranis n'était pas vaincue, et au bout d'un moment arriva ce qu'Alvin avait craint, et qu'il avait fait de son mieux pour contrecarrer.

Il y avait maintenant deux entités distinctes luttant dans l'esprit du jeune homme, et l'une d'elles plaidait auprès du robot, le suppliant de le poser à terre. Le véritable Alvin attendait, haletant, ne résistant que faiblement à des forces qu'il savait ne pouvoir espérer combattre. Il avait joué ; il n'existait aucun moyen de dire par avance si son incertain allié exécuterait des ordres aussi complexes que ceux qu'il lui avait donnés. En aucune circonstance, avait-il dit au robot, il ne devait obéir à d'autres ordres émanant de lui avant qu'il ne fût sain et sauf à Diaspar. Telles étaient ses instructions. Si elles étaient suivies, Alvin avait mis son destin hors d'atteinte de toute interférence humaine.

Sans jamais hésiter, la machine filait sur le chemin qu'Alvin lui avait si soigneusement préparé. Une partie de son être demandait encore furieusement d'être relâchée mais le jeune homme savait maintenant qu'il était sauvé. Et au bout d'un moment, Seranis le comprit aussi car, dans l'esprit d'Alvin, les forces antagonistes cessèrent de lutter. De nouveau il connut la paix, comme l'avait connue, il y avait très longtemps, un voyageur errant qui, attaché au mât de son navire, avait entendu le chant des sirènes se perdre par-delà la mer couleur de vin sombre.

XV

Alvin ne se reposa pas qu'il ne se fût retrouvé dans le hall des chemins roulants. Il avait encore couru le danger de voir les habitants de Lys trouver le moyen de l'arrêter ou de faire revenir le véhicule qui le transportait, le ramenant ainsi, impuissant, à son point de départ. Mais son retour fut la répétition de l'aller, et sans incident d'aucune sorte ; quarante minutes après avoir quitté Lys, Alvin se trouvait au Tombeau de Yarlan Zey.

Les délégués du Conseil l'attendaient, vêtus de la robe noire d'apparat qu'ils n'avaient pas portée depuis des siècles. Alvin n'éprouva aucune surprise et ne ressentit que peu d'inquiétude devant ce comité d'accueil. Il avait maintenant surmonté tant d'obstacles qu'un de plus faisait peu de différence. Il avait beaucoup appris depuis son départ de Diaspar, et avec cette connaissance avait grandi en lui une confiance qui frisait l'arrogance. Qui plus est, il possédait maintenant un allié puissant quoique imprévisible. Les meilleurs esprits de Lys avaient été incapables de faire obstacle à ses plans ; pour quelque raison, Alvin considérait que Diaspar ne pouvait faire mieux.

Cette opinion, fondée en logique, se basait aussi sur un facteur qui transcendait la logique : la foi dans son destin qui s'était lentement développée dans l'esprit d'Alvin. Le mystère de son origine, son succès dans l'accomplissement de ce qu'aucun homme n'avait jamais réalisé auparavant, les nouveaux horizons qui s'offraient à lui, tout cela ajoutait à sa confiance. La foi en son destin est au nombre des dons les plus magnifiques que les dieux puissent accorder à un homme, mais Alvin ne savait pas qu'un grand nombre d'entre eux avaient été ainsi amenés à leur perte.

« Alvin, déclara le chef des censeurs de la cité, nous avons l'ordre de vous accompagner partout où vous irez, jusqu'à ce que le Conseil vous ait entendu et ait rendu son verdict.

— De quel crime suis-je accusé ? » demanda Alvin. Il était encore tout réjoui de son voyage, plein d'exaltation et d'orgueil, aussi l'événement ne le touchait-il guère.

Khedron avait probablement parlé ; il éprouva une vive contrariété à l'idée que le Bouffon avait trahi son secret.

« Aucune accusation n'a été précisée, lui répliqua-t-on. Si cela est nécessaire, les termes en seront définis après qu'on vous aura entendu.

— Et quand cela sera-t-il ?

— Très bientôt, j'imagine. »

Le censeur était de toute évidence mal à l'aise et ne savait comment se tirer de sa déplaisante mission. À certain moment, il

traitait Alvin en égal, puis il se souvenait de ses devoirs de geôlier, et adoptait une attitude exagérément distante.

« Ce robot, demanda-t-il tout à coup, en désignant le compagnon d'Alvin, d'où vient-il ? Est-il des nôtres ?

— Non, rétorqua Alvin. Je l'ai trouvé en Lys, où je me suis rendu. Je l'ai ramené ici pour qu'il rencontre la Calculatrice centrale. »

Cette calme déclaration produisit une émotion considérable. Le fait qu'il existât un pays en dehors de Diaspar était assez difficile à accepter, mais qu'Alvin en eût ramené un des habitants et qu'il se proposât de le présenter au cerveau de la cité, c'était pire encore. Les censeurs, inquiets, se jetaient entre eux des regards si désemparés, qu'Alvin put à grand-peine s'empêcher de rire.

Comme ils revenaient tous par le Parc — les membres de l'escorte d'Alvin se tenant discrètement à l'arrière, échangeant des murmures agités —, Alvin réfléchit à ce qu'il allait faire ensuite. Ce qu'il fallait avant tout, c'était découvrir avec exactitude ce qui s'était passé pendant son absence. Khedron, Seranis le lui avait dit, avait disparu. Il y avait d'innombrables lieux où un homme pouvait se cacher, dans Diaspar, et comme le Bouffon connaissait la ville mieux que tout autre, il était peu vraisemblable qu'on le trouvât avant qu'il eût décidé de reparaître. Peut-être, songea Alvin, pourrait-il laisser un message que Khedron aurait des chances d'intercepter, et organiser ainsi un rendez-vous ? Toutefois, la présence de ses gardiens risquait de rendre la chose impossible.

Il dut admettre que la surveillance était discrète. Lorsqu'il fut arrivé à son appartement, il avait presque oublié l'existence des censeurs. Il pensa qu'ils ne s'opposeraient en rien à ses faits et gestes, à moins qu'il ne tentât de quitter Diaspar, ce dont, pour le moment, il n'avait nullement l'intention. En fait, il était bien certain qu'il serait impossible de retourner en Lys par la route primitive. En ce moment, sans aucun doute, le système de wagon souterrain avait été mis hors d'usage par Seranis et ses compatriotes.

Les censeurs ne suivirent pas Alvin dans sa chambre : ils savaient qu'il n'existait qu'une sortie, devant laquelle ils demeurèrent. N'ayant pas d'instructions quant au robot, ils le laissèrent accompagner Alvin : ce n'était pas une machine à laquelle ils eussent le moindre désir d'avoir affaire, sa construction leur étant de toute évidence étrangère. D'après son comportement, ils ne pouvaient dire s'il s'agissait d'un serviteur passif d'Alvin ou s'il fonctionnait selon sa propre volonté. Dans ce doute, ils furent très contents de laisser tranquille le robot.

Lorsque le mur se fut refermé derrière lui, Alvin matérialisa son divan favori et se jeta dessus. Retrouvant avec délices son décor familier, il demanda aux cellules à mémoire ses derniers essais de peinture et de sculpture, puis les examina d'un œil critique. Si cela ne

l'avait pas satisfait auparavant, il les trouvait doublement déplaisants à cette heure et ne pouvait en être fier. La personne qui en était l'auteur n'existait plus maintenant : au cours des quelques jours passés loin de Diaspar, il semblait à Alvin qu'il avait acquis l'expérience d'une vie.

Il fit disparaître toutes ces œuvres d'adolescence, les détruisant à jamais sans se borner à les renvoyer aux banques à mémoire. De nouveau, la chambre était vide, exception faite du lit sur lequel il était étendu et du robot, qui observait toujours de ses grands yeux insondables. Que pensait le robot de Diaspar ? se demanda Alvin. Alors il se rappela que le robot n'était pas un étranger ici, car il avait connu la ville aux derniers temps de ses relations avec les étoiles.

Ce ne fut qu'après s'être senti de nouveau bien installé chez lui qu'Alvin se mit à appeler ses amis. Il commença par Eriston et Etania, par sens du devoir plus que par véritable désir de les voir et de leur parler de nouveau. Il n'éprouva aucun regret, lorsque les connecteurs l'informèrent que ses parents n'étaient pas libres, et il leur laissa à tous deux un bref message annonçant son retour. C'était tout à fait inutile, puisque maintenant la ville entière le savait revenu. Cependant, Alvin espéra qu'ils seraient sensibles à son attention ; il commençait à apprécier la considération, bien qu'il ne se fût pas rendu compte que, comme la plupart des vertus, elle n'avait que peu de mérite si elle n'était spontanée et inconsciente.

Ensuite, pris d'une soudaine impulsion, il appela le numéro que Khedron lui avait donné, longtemps auparavant, dans la tour de Loranne. Il n'escomptait évidemment pas de réponse, mais il était toujours possible que Khedron eût laissé un message.

Alvin avait bien deviné ; mais le message lui-même était tragiquement inattendu.

Le mur s'effaça et Khedron parut devant lui. Le Bouffon paraissait fatigué, nerveux ; ce n'était plus l'homme sûr de lui et légèrement cynique qui avait mené Alvin sur le chemin de Lys. Il y avait dans ses yeux quelque chose de traqué et il parlait comme s'il avait très peu de temps devant lui.

« Alvin, commença Khedron, voici une déclaration. Vous seul pouvez l'entendre, mais vous pouvez en faire l'usage que vous voudrez. C'est sans importance pour moi.

« Lorsque je suis revenu au Tombeau de Yarlan Zey, j'ai constaté qu'Alystra nous avait suivis. Elle a dû dire au Conseil que vous aviez quitté Diaspar et que je vous avais aidé. Très vite, les censeurs se sont mis à ma recherche et je décidai de me cacher. Je suis habitué à cela, je l'ai déjà fait lorsqu'un de mes tours n'était pas apprécié. (Voici, pensa Alvin, une étincelle du vieux Khedron.) Ils ne m'auraient pas trouvé en mille ans, mais d'autres y ont presque réussi. Ce sont des

étrangers à Diaspar, Alvin, ils ne peuvent venir que de Lys, et ils me cherchent. Je ne sais pas ce que cela signifie, et je n'aime pas cela. Le fait qu'ils m'aient presque attrapé, bien qu'ils se trouvent dans une ville qui doit leur être étrangère, laisse supposer qu'ils possèdent des facultés télépathiques. Je pourrais lutter contre le Conseil, mais là, il s'agit d'un péril inconnu en face duquel je ne désire pas me trouver.

« Par conséquent, j'anticipe sur un événement que le Conseil, je pense, pourrait m'imposer puisque j'en ai été menacé auparavant. Je pars où nul ne peut me rejoindre et où j'échapperai à tout ce qui est sur le point de se produire à Diaspar. Peut-être suis-je stupide de faire cela ; c'est ce que le temps seul peut prouver. Un jour, je connaîtrai la réponse.

« Maintenant, vous avez deviné que je suis retourné à la salle de la Création, dans l'abri des banques à mémoire. Quoi qu'il arrive, je fais confiance à la Calculatrice centrale et aux forces qu'elle contrôle au bénéfice de Diaspar. Si quoi que ce soit annihile la Calculatrice, nous sommes tous perdus. Sinon, je n'ai rien à craindre.

« Pour moi, un instant seulement va sembler s'écouler, avant que je ne revienne à Diaspar dans cinquante ou cent mille ans d'ici. Je me demande quelle espèce de cité je trouverai. Cela serait étrange si vous y étiez ; un jour, je suppose, nous nous rencontrerons de nouveau. Je ne peux dire si je souhaite cette rencontre ou si je la redoute.

« Je ne vous ai jamais compris, Alvin, bien qu'il y eût un temps où je fus assez vain pour le croire. Seule, la Calculatrice centrale connaît la vérité, comme elle sait la vérité sur ces autres Uniques qui naquirent de temps à autre, et qu'on ne vit plus ensuite. Avez-vous découvert ce qui leur était arrivé ?

« Une des raisons, je suppose, pour lesquelles je m'enfuis vers l'avenir, c'est mon impatience. Je veux connaître les résultats de ce que vous avez entrepris, mais je suis anxieux d'éviter les périodes intermédiaires que je soupçonne devoir être peu plaisantes. Il sera intéressant de voir, dans ce monde qui va m'entourer dans quelques minutes de temps apparent, si l'on se souviendra de vous comme d'un créateur ou d'un destructeur, ou même simplement si l'on s'en souviendra.

« Adieu, Alvin, j'avais pensé vous donner un conseil, mais je ne pense pas que vous l'accepteriez. Vous irez votre chemin, comme vous l'avez toujours fait, et vos amis seront des outils que vous utiliserez ou que vous rejetterez, suivant ce qu'il vous conviendra.

« C'est tout. Je ne vois rien d'autre à vous dire. »

Pendant un instant, Khedron, le Khedron qui n'existait plus que sous forme de charges électriques dans les cellules à mémoire de la cité, regarda Alvin avec résignation et, sembla-t-il, avec tristesse. Le mur redevint vide.

Alvin resta immobile un long moment après que l'image de Khedron se fut effacée. Il était à la recherche de son âme comme rarement dans sa vie entière, car il ne pouvait nier la vérité d'une grande part des déclarations de Khedron. Quand s'était-il arrêté, au milieu de ses plans et de ses aventures, pour considérer les effets de ses actes sur n'importe lequel de ses amis ? Il leur avait apporté l'inquiétude, et il leur apporterait bientôt pire, tout cela à cause de son insatiable curiosité, de sa soif de découvrir ce qui ne devait pas être connu.

Alvin n'avait jamais éprouvé beaucoup d'amitié pour Khedron ; la personnalité du Bouffon s'opposait à toute intimité, même si Alvin l'avait désiré. Maintenant, cependant, en pensant aux paroles d'adieu de Khedron, il éprouvait des remords. À cause de ses actes à lui, le Bouffon avait fui cette vie pour l'avenir inconnu.

Mais sûrement, pensa Alvin, il n'était pas nécessaire de se blâmer pour cela. Cela prouvait seulement ce qu'il savait déjà, que Khedron était un poltron. Peut-être n'était-il pas plus poltron que quiconque, à Diaspar ; il avait le malheur supplémentaire de posséder une imagination fertile. Alvin pouvait accepter une part de responsabilité dans son destin, mais en aucune façon il ne pouvait en accepter la totalité.

Qui d'autre à Diaspar avait-il blessé ou rendu malheureux ? Il pensa à Jeserac, son directeur d'études, patient avec celui qui avait dû être son plus difficile élève. Il se souvint de toutes les petites gentillesses dont ses parents l'avaient entouré au long des années ; maintenant qu'il regardait en arrière, il y en avait plus qu'il ne l'avait imaginé.

Et il pensa à Alystra. Elle l'avait aimé, et il avait pris cet amour, ou l'avait ignoré. Cependant qu'aurait-il pu faire d'autre ? Eût-elle été plus heureuse s'il l'avait totalement méprisée ?

Il comprenait aujourd'hui pourquoi il n'avait jamais aimé Alystra, ni aucune des femmes qu'il avait connues à Diaspar. C'était là une autre leçon que Lys lui avait enseignée. Diaspar avait oublié bien des choses, et parmi celles-ci, le sens véritable de l'amour. À Airlee, il avait regardé les mères faire sauter leurs enfants sur leurs genoux, et il avait ressenti lui-même cette tendresse protectrice pour toutes les créatures petites et sans défense, qui est la sœur altruiste de l'amour.

Il n'y avait aucun sentiment véritable, aucune passion profonde dans la cité immortelle. Peut-être de tels sentiments ne florissaient-ils qu'à la faveur de leur caractère transitoire même, parce qu'ils ne pouvaient être immortels et qu'ils demeuraient toujours dans cette ombre que Diaspar avait bannie.

Ce fut l'instant, s'il y en eut jamais un, où Alvin comprit son destin. Jusque-là il avait été l'agent inconscient de ses impulsions

personnelles. S'il avait pu connaître les termes d'une métaphore aussi archaïque, il se fût comparé à un cavalier sur un cheval emballé. La bête l'avait mené dans bien des endroits étranges et l'y mènerait peut-être encore, mais dans son équipée folle, elle lui avait montré de quoi il était capable, elle lui avait appris où il désirait vraiment aller.

La rêverie d'Alvin fut brusquement interrompue par le carillon de l'écran mural. Les sons l'avertirent tout de suite que ce n'était pas un appel, mais que quelqu'un était arrivé pour le voir. Il composa le signal d'émission, et un instant plus tard se-trouva en face de Jeserac.

Son tuteur lui parut grave, mais point hostile.

« On m'a demandé de vous mener au Conseil, Alvin, dit-il. Les membres en sont réunis pour vous entendre. »

Jeserac aperçut alors le robot et l'examina avec curiosité.

« Voici donc le compagnon que vous avez ramené de vos voyages. Je crois qu'il vaut mieux qu'il nous accompagne. »

Cela convenait parfaitement à Alvin. Le robot l'avait tiré d'une situation dangereuse, et le jeune homme serait peut-être amené à avoir encore recours à lui. Il se demanda ce que la machine avait pensé des aventures et des vicissitudes auxquelles elle avait été mêlée, et souhaita pour la millième fois pouvoir comprendre ce qui se passait dans cet intellect soigneusement clos. Alvin avait l'impression que, pour le moment, le robot avait décidé d'observer, d'analyser et de tirer ses conclusions, ne faisant rien de sa propre volonté jusqu'à ce qu'il jugeât l'heure venue. Peut-être alors, tout d'un coup, déciderait-il d'agir ; et ce qu'il choisirait de faire risquait de ne pas servir les plans d'Alvin. Le seul allié qu'il possédât n'était lié à lui que par les fils les plus ténus de l'intérêt personnel ; il pouvait l'abandonner à tout moment.

Alystra attendait le jeune homme sur la rampe qui menait à la rue. Même si Alvin avait eu envie de la blâmer d'avoir révélé son secret, il n'en eut pas le cœur. Sa détresse était évidente, et ses yeux étaient brillants de larmes lorsqu'elle courut au-devant de lui.

« Oh ! Alvin, s'écria-t-elle, que vont-ils faire de toi ? *

Alvin lui prit les mains avec une tendresse qui les surprit tous deux.

— Ne t'inquiète pas, Alystra, dit-il. Tout ira bien. Après tout, en mettant les choses au pire, le Conseil peut seulement me renvoyer aux banques à mémoire et, je ne sais pourquoi, je ne pense pas que ce soit le cas. »

Sa beauté et son malheur la rendaient si désirable que, même à cet instant, Alvin sentit que son corps réagissait à la présence de la jeune fille comme naguère. Mais c'était la réaction du corps seul ; Alvin ne la méprisa pas, mais maintenant cela ne lui suffisait plus. Doucement, il dégagea ses mains et se détourna pour suivre Jeserac

dans la salle du Conseil.

Le cœur d'Alystra restait esseulé mais n'était plus amer, tandis qu'elle regardait s'éloigner le jeune homme. Elle savait maintenant qu'elle ne l'avait pas perdu, car il ne lui avait jamais appartenu. Et en acceptant de savoir cela, elle commençait à se mettre à l'abri de vains regrets.

Alvin fit à peine attention aux coups d'œil curieux ou horrifiés de ses compatriotes, tandis que lui et sa suite s'engageaient dans les rues familières. Il énumérait les arguments qu'il aurait peut-être à utiliser, il arrangeait son histoire de la façon qui lui était la plus favorable. De temps en temps, il se répétait à lui-même qu'il n'était pas le moins du monde inquiet, qu'il était toujours maître de la situation.

Ils attendirent quelques minutes seulement dans l'antichambre, mais bien assez de temps pour qu'Alvin se demandât pourquoi — s'il n'avait pas peur — ses jambes lui semblaient si étrangement faibles. La seule fois qu'il eût éprouvé cette sensation, c'était en se hissant sur les derniers mètres de pente de cette montagne éloignée de Lys où Hilvar lui avait montré la cascade et au sommet de laquelle il avait aperçu l'explosion de lumière qui les avait menés à Shalmirane. Il se demanda ce qu'Hilvar était en train de faire au même instant, et s'ils se rencontreraient jamais de nouveau. Il lui parut soudain très important qu'il en fût ainsi.

Les grandes portes se dilatèrent, et Alvin suivit Jeserac dans la salle du Conseil. Les vingt membres étaient déjà assis à la table en forme de fer à cheval, et Alvin se sentit flatté, à remarquer qu'il n'y avait aucune place de vide. Ce devait être la première fois, depuis bien des siècles, que le Conseil au complet s'était trouvé réuni sans une seule abstention. Ses rares séances étaient habituellement une simple formalité, tout le travail courant étant réglé en quelques appels visiphoniques et, si nécessaire, par une entrevue entre le Président et la Calculatrice centrale.

Alvin connaissait de vue la plupart des membres du Conseil, et il se sentit rassuré par la présence de tant de visages familiers. Comme Jeserac, ils ne paraissaient pas hostiles, seulement anxieux et intrigués. C'étaient, après tout, des hommes raisonnables. Ils étaient peut-être contrariés que l'on prouvât leur erreur, mais Alvin ne croyait pas qu'ils lui en tiendraient la moindre rigueur. Au temps jadis, c'eût été là une présomption téméraire, mais la nature humaine avait à cet égard fait des progrès.

Ces hommes lui accorderaient une audience équitable, mais ce qu'ils pensaient n'était pas le plus important. Son juge n'allait pas être le Conseil. Ce serait la Calculatrice centrale.

XVI

Il n'y eut aucune formalité. Le Président déclara la séance ouverte, puis il se tourna vers Alvin.

« Alvin, dit-il assez courtoisement, nous voudrions que vous nous racontiez ce qui s'est passé depuis que vous avez disparu, il y a dix jours. »

L'emploi du mot « disparu », songea Alvin, était hautement significatif. Même en cet instant, le Conseil admettait avec réticence que le jeune homme eût véritablement quitté Diaspar. Il se demanda si les membres du Conseil savaient que des inconnus avaient pénétré dans la ville, et il en douta. En pareil cas, ils eussent manifesté beaucoup plus d'inquiétude.

Il raconta clairement son aventure, sans la dramatiser ; elle était suffisamment étrange et incroyable pour les oreilles qui l'écoutaient, et elle n'avait besoin d'aucun embellissement. Sur un point seulement, il se départit de la stricte exactitude, car il ne dit rien de la façon dont il avait fui Lys. Il semblait plus que probable qu'il aurait à employer de nouveau la même méthode.

Il était passionnant d'observer les changements d'attitude des membres du Conseil, pendant le cours de ce récit. Tout d'abord, ils montrèrent un certain scepticisme, refusant d'accepter la négation de tout ce qu'ils avaient cru, la violation de leurs préjugés les plus profonds. Lorsque Alvin leur parla de son désir passionné d'explorer le monde d'au-delà de la cité, de son irrationnelle conviction qu'un tel monde existait, ils le regardèrent avec de grands yeux, comme si le jeune homme avait été quelque étrange et incompréhensible animal. Dans leur esprit, en vérité, c'en était un. Mais finalement, ils furent forcés de reconnaître qu'Alvin avait eu raison et qu'eux s'étaient trompés. Au fur et à mesure du développement de son récit, tous les doutes qu'ils avaient pu avoir se dissipèrent lentement. Ils n'aimaient peut-être pas ce qu'on leur disait, mais ils ne pouvaient en nier plus longtemps l'exactitude. S'ils se sentaient enclins à le faire, ils n'avaient qu'à regarder le silencieux compagnon d'Alvin.

Un seul aspect de son récit souleva leur indignation, et encore n'était-elle pas dirigée contre lui. Un bourdonnement de mécontentement emplit la salle lorsque Alvin expliqua le grand souci de Lys d'éviter tout contact avec Diaspar, et les mesures que Seranis avait prises pour prévenir une telle catastrophe. La cité était fière de sa culture, et à juste titre. Que quiconque pût considérer ses habitants comme des êtres inférieurs, c'était plus que le Conseil ne pouvait tolérer.

Alvin fut très attentif à ne mettre rien d'offensant dans tout ce

qu'il déclarait ; il voulait dans la mesure du possible gagner le Conseil à son parti. Il essaya tout le temps de donner l'impression qu'il n'avait vu aucun mal à ce qu'il avait fait, et qu'il s'attendait plutôt à des éloges qu'à un blâme pour ses découvertes. C'était la meilleure méthode qu'il pût adopter, car elle désarmait par avance la plupart de ses éventuels détracteurs. Elle eut aussi pour effet — bien qu'Alvin ne l'eût pas cherché — de reporter toute la faute sur Khedron le disparu. Alvin lui-même — c'était clair pour ceux qui l'écoutaient — était trop jeune pour voir le danger de son entreprise. Le Bouffon, par contre, aurait dû mieux voir ; il avait agi d'une façon absolument inconsidérée. Les membres du Conseil ne savaient pas encore que Khedron était tout à fait d'accord avec eux.

Jeserac, lui, en tant que directeur d'Alvin, méritait aussi quelque blâme, et certains, de temps en temps, le regardaient d'un air pensif. Jeserac ne semblait pas y attacher d'importance, bien qu'il eût parfaitement conscience de l'opinion de ses collègues. Il y avait un certain lustre à avoir instruit l'esprit le plus original né à Diaspar depuis les âges de l'Aube — rien ne pouvait enlever cela à Jeserac.

Ce ne fut qu'après avoir terminé le compte rendu objectif de ses aventures qu'Alvin tenta de se servir d'un peu de persuasion. Il avait en quelque sorte à convaincre ces hommes des vérités qu'il avait apprises en Lys, mais comment pouvait-il leur faire vraiment comprendre des choses qu'ils n'avaient jamais vues, qu'ils pouvaient à peine imaginer ?

« Cela semble profondément tragique, dit-il, que les deux branches survivantes de la race humaine se soient trouvées séparées pendant une si vaste période. Un jour peut-être, nous pourrons savoir comment cela s'est passé, mais il est plus important de réparer la brisure, d'éviter qu'elle se reproduise. Lorsque j'étais en Lys, j'ai protesté contre l'opinion qu'ils ont de leur supériorité sur nous ; ils ont peut-être beaucoup à nous apprendre, mais nous avons aussi beaucoup à leur enseigner. Si nous croyons les uns et les autres que n'avons rien à apprendre du voisin, il est évident que nous avons tous tort. »

D'un air d'expectative, il suivit du regard la rangée de visages, et on l'invita à poursuivre.

— Nos ancêtres, reprit-il, ont construit un empire qui atteignait les étoiles. Les hommes allaient et venaient à leur gré dans tous ces mondes, et maintenant leurs descendants s'effraient à l'idée de faire un pas au-delà des murs de la ville. Dois-je vous dire pourquoi ? »

Alvin fit une pause ; il n'y eut pas un mouvement dans la grande salle nue.

« C'est parce que nous avons peur… peur d'une chose qui s'est produite au commencement de l'Histoire. On m'a dit la vérité, en Lys, bien, que je l'eusse devinée depuis longtemps. Devrons-nous toujours

nous cacher comme des poltrons dans Diaspar, à prétendre que rien d'autre n'existe, parce qu'il y a un milliard d'années, les Envahisseurs nous ont repoussés sur la Terre ? »

Alvin avait mis le doigt sur la peur secrète, la peur qu'il n'avait jamais partagée et dont il ne pouvait par conséquent pas comprendre pleinement la puissance. Maintenant, que ces hommes fassent ce qu'ils veulent, il avait dit la vérité telle qu'il la voyait.

Le Président regarda gravement le jeune homme.

« Avez-vous autre chose à dire, demanda-t-il, avant que nous ne délibérions de ce qu'il convient de faire ?

— Une chose seulement. J'aimerais amener ce robot à la Calculatrice centrale.

— Mais pourquoi ? Vous savez que la Calculatrice est déjà au courant de tout ce qui s'est passé dans cette salle.

— Je désire cependant y aller, répliqua Alvin poliment, mais avec entêtement. Je demande la permission à la fois au Conseil et à la Calculatrice. »

Avant que le Président pût répondre, une voix claire et calme résonna dans la salle. Alvin ne l'avait jamais entendue de toute sa vie, mais il sut qui parlait. Les machines à renseignements, qui n'étaient rien d'autre que des fragments épars de cette vaste intelligence, pouvaient parler aux hommes ; mais elles ne possédaient pas cet accent de sagesse et d'autorité qui ne pouvait tromper.

« Laissez-le venir à moi », déclara la Calculatrice.

Alvin regarda le Président. Ce fut à son honneur, qu'il ne cherchât pas à exploiter sa victoire. Il demanda simplement :

« M'autorisez-vous à partir ? »

Le Président parcourut des yeux la salle du Conseil, ne constata aucune opposition et répondit, l'air de n'y pouvoir pas grand-chose :

« Très bien. Les censeurs vous accompagneront, et ils vous ramèneront ici, lorsque nous aurons terminé nos délibérations. »

Alvin s'inclina légèrement en remerciement, les grandes portes s'ouvrirent devant lui, et il quitta lentement la salle. Jeserac l'avait accompagné et Alvin, lorsque les portes se furent refermées, se tourna vers son tuteur.

« Que croyez-vous qu'ils vont faire maintenant ? » demanda-t-il anxieusement.

Jeserac sourit.

« Impatient comme toujours, n'est-ce pas ? fit-il. Je ne sais ce que valent mes prévisions, mais je suppose qu'ils décideront de faire sceller le tombeau de Yarlan Zey, afin que nul ne puisse jamais refaire le voyage que vous avez accompli. Alors Diaspar pourra continuer comme par le passé, imperméable au monde extérieur.

— C'est ce dont j'ai peur, répondit Alvin avec amertume.

— Et vous espérez encore l'éviter ? »

Alvin ne répondit pas immédiatement ; il savait que Jeserac avait deviné ses intentions, mais du moins ne pouvait-il prévoir son plan, car le jeune homme n'en avait aucun. Il en était arrivé au stade où il ne pouvait qu'improviser une réponse à toute situation nouvelle quand elle se présenterait.

« Vous me blâmez ? » demanda-t-il au bout d'un Instant, et Jeserac fut surpris de l'intonation nouvelle de la voix. Il y avait là un soupçon d'humilité, l'imperceptible aveu que, pour la première fois, Alvin recherchait l'approbation de ses compatriotes. Jeserac en fut touché, mais il était trop sage pour prendre cela au sérieux. Alvin était très fatigué, et il eût été hasardeux de présumer qu'une quelconque amélioration de son caractère fût permanente.

« Il est très difficile de répondre à pareille question, déclara Jeserac lentement. Je suis tenté de dire que toute connaissance est valable, et l'on ne peut nier que vous avez beaucoup ajouté à notre savoir. Mais vous avez aussi ajouté à nos dangers et, dans l'avenir, qu'est-ce qui pèsera le plus ? Combien de fois vous êtes-vous arrêté pour y songer ? »

Un instant, maître et élève se regardèrent pensivement, chacun comprenant peut-être le point de vue de l'autre plus clairement que jamais auparavant. Puis, spontanément, ils s'engagèrent tous deux dans le long couloir de la salle du Conseil, leur escorte suivant toujours patiemment derrière.

Ce monde, Alvin le savait, n'avait pas été conçu pour l'homme. Sous l'éclat des violentes lumières bleues, si éblouissantes qu'elles faisaient mal aux yeux, les longs et larges couloirs semblaient s'étirer à l'infini. Dans ces grands passages, les robots de Diaspar devaient aller et venir au long de leur vie éternelle — cependant que pas une fois au cours des siècles n'y résonnèrent des pas humains.

C'était la cité souterraine, la cité des machines sans lesquelles Diaspar ne pouvait exister. À quelques centaines de mètres plus loin, le couloir s'ouvrait sur une salle circulaire de plus d'un kilomètre de large, au plafond soutenu par de grandes colonnes qui devaient aussi supporter l'inimaginable poids du Centre d'Énergie. Ici d'après les plans, la Calculatrice méditait pour l'éternité sur le destin de Diaspar.

La salle s'étendait devant Alvin, encore plus vaste qu'il ne se l'était imaginé, mais où était la Calculatrice ? Alvin s'était plus ou moins attendu à se trouver en face d'une seule gigantesque machine. L'immense, mais incompréhensible panorama qui s'offrait à lui le clouait d'étonnement et d'incertitude.

Le couloir le long duquel ils étaient venus se terminait haut dans le mur de la salle — sûrement l'une des plus grandes pièces souterraines jamais construites par l'hommee —, et de chaque côté de

longues rampes descendaient jusqu'au sol lointain. Sur la totalité de cette étendue brillamment éclairée sc dressaient des centaines de grandes structures blanches, si inattendues qu'un instant Alvin pensa voir une cité souterraine. L'impression fut des plus saisissantes, et Alvin n'y échappa jamais complètement. Nulle part n'apparaissait ce qu'il avait attendu : ce luisant familier de métal dont, depuis le commencement des temps, l'homme avait appris à voir ses serviteurs revêtus.

Là se trouvait le terme d'une évolution presque aussi longue que celle de l'homme. Ses débuts se perdaient dans les brumes des âges de l'Aube, lorsque l'humanité avait tout d'abord appris l'emploi de l'énergie, et qu'elle avait envoyé ses bruyantes machines retentir par le monde. La vapeur, l'eau, le vent, tout avait été subjugué pendant un certain temps, puis abandonné. Pendant des siècles, l'énergie de la matière avait gouverné le monde jusqu'à ce qu'elle fût, elle aussi, supplantée, et à chaque changement les vieilles machines étaient oubliées, et les nouvelles prenaient leur place. Très lentement, au long de milliers d'années, on s'était approché de la machine parfaite et cet idéal, jadis un rêve, était devenu perspective lointaine, et enfin réalité.

Nulle machine ne saurait comporter d'éléments mobiles.

Telle était l'expression ultime de cet idéal. Sa réalisation avait peut-être pris à l'homme cent millions d'années, et dans l'instant de son triomphe, il avait à jamais tourné le dos à la machine. En atteignant sa finalité, celle-ci pouvait, dès lors, s'entretenir elle-même éternellement, tout en le servant.

Alvin ne se demanda pas plus longtemps laquelle de ces présences blanches et silencieuses était la Calculatrice centrale. Il savait qu'elle les englobait toutes, qu'elle s'étendait bien au-delà de cette salle, dans toutes les autres innombrables machines de Diaspar, qu'elles fussent mobiles ou immobiles. De même que son cerveau était la somme de milliards de cellules distinctes disposées dans un volume de quelques centimètres de large, les éléments physiques de la Calculatrice étaient dispersés sur toute la superficie de Diaspar. Cette salle ne pouvait contenir autre chose que le standard grâce auquel toutes les unités éparses demeuraient en contact les unes avec les autres.

Ne sachant exactement où aller maintenant, Alvin fixait les grandes rampes qui descendaient vers l'arène silencieuse. La Calculatrice devait savoir qu'il était là, comme elle savait tout ce qui se passait à Diaspar. Alvin n'avait qu'à attendre ses instructions.

La voix maintenant familière, mais qui lui inspirait encore une certaine émotion, fut si calme et si proche de lui qu'il ne crut pas que son escorte pût l'entendre aussi.

« Prends la rampe à ta gauche, dit-elle. Je te dirigerai ensuite. »

Alvin descendit lentement la pente, le robot flottant au-dessus de lui. Ni Jeserac ni les censeurs ne le suivirent. Alvin se demanda s'ils avaient reçu l'ordre de rester sur place, ou s'ils avaient estimé qu'ils pourraient tout aussi bien le surveiller de ce point élevé, sans avoir l'ennui d'effectuer cette longue descente. Ou peut-être s'étaient-ils approchés du sanctuaire de Diaspar d'aussi près qu'ils tenaient à le faire…

Au pied de la rampe, la voix calme dirigea de nouveau Alvin, et il s'avança dans une avenue entre de titanesques formes endormies. Par trois fois, la voix lui parla encore, et au bout d'un moment, il comprit qu'il avait atteint son but.

La machine devant laquelle se tenait le jeune homme était plus petite que la plupart de ses compagnes, mais Alvin eut le sentiment d'être un nain devant elle. Avec ses larges lignes horizontales, elle donnait l'impression d'être une bête couchée et, regardant ensuite son robot, Alvin eut peine à croire que l'une et l'autre fussent les produits d'une même évolution, et qu'on les désignât du même nom.

À un mètre environ du sol, un large panneau transparent recouvrait toute la longueur de la machine. Alvin appuya son front sur la matière lisse et curieusement chaude, puis il regarda l'intérieur. Au début il ne distingua rien ; mais en s'abritant les yeux de la main, il put voir des milliers de faibles points lumineux suspendus dans le néant. Ils étaient rangés les uns derrière les autres selon un treillis à trois dimensions, aussi étranges et aussi dépourvus de sens pour lui qu'avaient dû être les étoiles pour les hommes d'autrefois. Bien qu'Alvin continuât d'observer pendant de nombreuses minutes, oublieux du temps qui passait, les lumières colorées ne bougèrent jamais, et jamais ne se modifia leur éclat.

S'il avait pu regarder dans son propre cerveau, Alvin s'en rendait compte, il aurait eu pour lui tout aussi peu de sens. La machine lui semblait inerte et immobile parce qu'il n'en pouvait distinguer les pensées.

Pour la première fois, il se mit à concevoir une faible idée des puissances et des forces qui entretenaient la cité. Toute sa vie il avait accepté, sans poser de question, le miracle des appareils de synthèse qui, siècle après siècle, suppléaient sans relâche aux besoins de Diaspar. Des milliers de fois, il avait regardé l'acte de création, se rappelant rarement que quelque part devait exister le prototype de ce qu'il avait vu naître au monde.

Tout comme l'esprit humain pouvait s'en tenir un instant à une seule pensée, de même les cerveaux infiniment plus vastes qui n'étaient qu'une partie de la Calculatrice pouvaient saisir et retenir à jamais les idées les plus compliquées. Les modèles de toutes les choses

créées étant figés dans ces intellects éternels, n'attendant que la pression de la volonté humaine pour se faire réalité.

Le monde avait fait bien des progrès, depuis qu'heure après heure, les premiers hommes des cavernes avaient patiemment aiguisé leurs flèches et leurs couteaux sur la pierre dure…

Alvin attendait, ne se souciant pas de parler avant d'avoir obtenu d'autre signe de reconnaissance. Il se demandait comment elle pouvait le voir, entendre sa voix. Nulle part, il n'y avait trace d'organe sensoriel — de ces grilles ou de ces écrans ou de ces impassibles yeux de cristal grâce auxquels les robots avaient habituellement connaissance du monde qui les entourait.

« Expose ton problème », dit à son oreille la voix calme.

Il semblait étrange que cet écrasant arroi de machines résumât ses pensées si doucement. Alvin comprit alors qu'il se flattait : la millionième partie du cerveau de la Calculatrice — et encore ! — s'occupait peut-être de lui. Il n'était qu'un des innombrables incidents qui avaient simultanément retenu son attention, tandis qu'elle veillait sur Diaspar.

C'était difficile de parler à un être qui emplissait la totalité de l'espace autour de soi. Les paroles d'Alvin semblèrent mourir en l'air vide sitôt prononcées.

— Que suis-je ? » demanda-t-il.

S'il avait posé la question à l'une des machines d'information de la cité, il savait ce qu'eût été la réponse. En fait, il l'avait souvent posée et les machines avaient toujours répondu : « Tu es un homme. » Mais maintenant, il s'adressait à une intelligence d'un ordre tout à fait différent, et il n'était pas nécessaire de préciser davantage. La Calculatrice savait ce qu'Alvin voulait dire, mais cela ne préjugeait pas de ce qu'elle lui répondrait.

En effet, la réponse fut exactement ce que redoutait Alvin.

« Je ne peux répondre à cette question. Le faire serait dévoiler le dessein de mes constructeurs et, du même coup, le réduire à néant.

— Mon rôle fut donc prévu lorsque la ville fut conçue ?

— On peut dire cela de tous les hommes. »

Cette réponse provoqua un temps d'arrêt chez Alvin. C'était vrai ; les hommes qui habitaient Diaspar avaient été aussi soigneusement conçus que ses machines. Le fait qu'il fût unique faisait d'Alvin une rareté, mais ce n'était pas nécessairement une vertu.

Le jeune homme savait qu'il ne pouvait rien apprendre de plus ici sur le mystère de son origine. Il était inutile d'essayer de leurrer cette vaste intelligence, ou d'espérer lui voir dévoiler un renseignement qu'elle avait ordre de tenir caché. Alvin n'était pas outre mesure déçu ; il avait le sentiment qu'il avait d'ores et déjà commencé à entrevoir la vérité, et en tout cas, là n'était pas le but principal de sa

visite.

Il regarda le robot qu'il avait amené, et se demanda alors comment passer à la phase suivante. Le robot risquait de réagir violemment, s'il savait ce qu'Alvin avait l'intention de faire ; aussi était-il primordial qu'il n'entendît pas ce qu'Alvin avait l'intention de dire à la Calculatrice centrale.

« Pouvez-vous créer une zone de silence ? » demanda-t-il.

Instantanément, il perçut l'annihilation totale de tout son, le silence « de mort » bien connu à l'intérieur d'une telle zone. La voix de la Calculatrice, maintenant étrangement « blanche » et sinistre, lui parvint :

« Nul ne peut nous entendre maintenant. Dis ce que tu veux. »

Alvin jeta un coup d'œil au robot ; il n'avait pas changé de place. Peut-être ne se doutait-il de rien et Alvin avait-il été dans l'erreur, en s'imaginant qu'il avait des plans personnels. Il avait peut-être suivi le jeune homme à Diaspar en serviteur sûr et fidèle, auquel cas ce qu'Alvin machinait maintenant semblait particulièrement vil.

« Vous avez su comment j'avais fait la connaissance de ce robot, commença Alvin. Il doit posséder une inestimable connaissance du passé, et qui remonte aux jours où la cité, telle que nous la connaissons, n'existait pas. Il pourrait même peut-être nous parler d'autres mondes que la Terre, puisqu'il a suivi le Maître dans ses voyages. Malheureusement, ses circuits de parole sont bloqués. Je ne sais à quel point cette obstruction est efficace, mais je vous demande de la supprimer. »

Sa voix résonnait creuse et sans vie, car la zone de silence absorbait chaque mot avant que l'écho ne s'en formât.

Alvin attendit, à l'intérieur de cet invisible espace qui ne renvoyait pas le son, que sa requête fût acceptée ou rejetée.

« Ton ordre implique deux problèmes, répondit la Calculatrice. L'un est d'ordre moral, l'autre d'ordre technique. Ce robot a été conçu pour obéir aux ordres d'un certain homme. Quel droit ai-je de passer outre, même si je le puis ? »

C'était là une objection qu'Alvin avait prévue, et à laquelle il avait préparé plusieurs réponses.

« Nous ne savons quelle forme au juste a pris l'interdiction du Maître, répondit-il. Si vous êtes en mesure de parler au robot, vous pouvez peut-être le persuader que les circonstances au cours desquelles cette défense lui fut prescrite, se sont maintenant modifiées. *

C'était la façon la plus directe d'aborder le problème. Alvin l'avait essayée lui-même sans succès ; mais il espérait que la Calculatrice, avec ses ressources mentales infiniment plus vastes, pourrait réussir où il avait échoué.

« Cela dépend entièrement du genre de blocage, lui fut-il répondu. Il est possible de prévoir le blocage qui, s'il est supprimé, entraîne l'oubli de tout ce que contiennent les cellules à mémoire. Néanmoins, j'estime peu vraisemblable que le Maître fût suffisamment qualifié pour ce faire ; cela exige des techniques passablement spécialisées. Je demanderai à votre machine si un dispositif d'effacement a été posé dans ses cellules à mémoire.

— Mais supposons, reprit Alvin, tout à coup inquiet, que le seul fait de *demander* s'il existe un dispositif d'effacement, déclenche l'effacement ?

— Il y a une méthode standard pour de tels cas ; je la suivrai. J'énoncerai des instructions complémentaires enjoignant à la machine d'ignorer ma question s'il en est comme vous le craignez. Il n'est dès lors pas compliqué de rendre inévitable qu'elle se voie prise dans un paradoxe logique tel, qu'elle me réponde ou ne dise rien, qu'elle sera forcée de désobéir à des instructions reçues. En telle occurrence, tous les robots agissent de la même manière, pour leur propre protection. Ils vident leurs circuits récepteurs, et font comme si aucune question n'avait été posée. »

Alvin regrettait plutôt d'avoir soulevé la question et, après un instant de combat intérieur, il décida que lui aussi adopterait la même tactique, et prétendrait n'avoir jamais posé de question. Du moins était-il rassuré sur un point : la Calculatrice était pleinement à même de parer au traquenard qui pourrait être tendu dans les cellules à mémoire du robot. Alvin ne souhaitait pas voir la machine réduite à un amas de débris ; il aurait préféré la renvoyer à Shalmirane avec ses secrets toujours intacts.

Il attendit, avec toute la patience dont il était capable, tandis que se déroulait la silencieuse, l'intangible rencontre des intelligences. C'était la rencontre d'intellects tous deux créés par le génie humain, à l'âge d'or lointain des plus grandes réalisations de ce génie. Et maintenant, ces deux « esprits » dépassaient la pleine compréhension de n'importe quel homme en vie.

Bien des minutes après, la voix creuse, sans écho, de la Calculatrice centrale s'éleva de nouveau.

« J'ai établi un contact partiel, déclara-t-elle. Je connais tout au moins la nature du blocage, et je pense savoir pourquoi il fut prescrit. Il n'y a qu'une façon d'y mettre terme. Ce n'est qu'après la venue sur terre des Grands Êtres que ce robot reparlera.

— Mais c'est absurde ! protesta Alvin. L'autre disciple du Maître croyait aussi en eux, et il essaya de nous expliquer ce qu'ils étaient. La plupart du temps c'était du baragouin. Les Grands Êtres n'ont jamais existé et n'existeront jamais. »

L'impasse semblait complète et Alvin éprouva un sentiment

d'amer, d'impuissant désappointement. Il était coupé de la vérité par les désirs d'un homme qui avait été fou, et qui était mort il y avait mille millions d'années.

« Tu as peut-être raison, déclara la Calculatrice, en disant que les Grands Êtres n'ont jamais existé. Mais cela ne veut pas dire qu'ils n'existeront jamais. »

Il s'écoula un autre long silence tandis qu'Alvin réfléchissait au sens de cette remarque, et que les intellects des deux mécanismes reprenaient leur délicat contact. Et alors, sans avertissement aucun, Alvin fut à Shalmirane.

XVII

Rien n'avait changé. La grande cuvette couleur d'ébène absorbait les rayons du soleil sans en réfléchir aucun. Alvin était debout dans les ruines de la forteresse, considérant le lac dont les eaux immobiles prouvaient que le polype géant était maintenant un nuage d'animalcules dispersés et non plus un être sensible, organisé.

Le robot était toujours près de lui, mais il n'y avait pas trace d'Hilvar. Alvin n'eut pas le temps de penser à ce que cela signifiait, ou de s'inquiéter de l'absence de son ami, car presque immédiatement il se produisit quelque chose de si fantastique que toute autre pensée se trouva chassée de son esprit.

Le ciel commença à se scinder en deux. Un étroit triangle de ténèbres se forma à l'horizon, au zénith, et s'élargit lentement comme si nuit et chaos tombaient sur l'Univers. Inexorablement, le triangle s'épandit jusqu'à embrasser le quart du ciel. Malgré toute sa connaissance des réalités astronomiques, Alvin ne pouvait s'empêcher d'avoir l'impression accablante que lui et son monde gisaient sous un vaste dôme bleu, où *quelque chose* maintenant se frayait un passage, venant de l'extérieur.

Le triangle de nuit avait cessé de grandir. Les puissances qui l'avaient suscité scrutaient d'en haut cet univers-pour-rire qu'elles venaient de découvrir, discutant peut-être entre elles pour savoir s'il méritait leur attention. Sous ce minutieux examen cosmique, Alvin n'éprouva ni alarme ni terreur. Il savait être en face de la force et de la sagesse, devant quoi un homme pouvait éprouver le plus profond respect, mais jamais l'épouvante.

Et maintenant les puissances avaient décidé qu'elles pourraient perdre quelques fragments d'éternité à s'occuper de la Terre et de ses peuples. Elles arrivaient par la fenêtre qu'elles s'étaient taillée dans le ciel.

Telles les étincelles de quelque forge céleste, elles descendaient à la dérive vers la Terre. De plus en plus nombreuses, elles tombaient, jusqu'à ce qu'une cataracte de feu jaillit des cieux pour retomber en flaques de lumière liquide sur le sol. Alvin n'avait nul besoin des mots qui lui résonnaient aux oreilles comme une bénédiction :

Les Grands Êtres sont venus.

Le feu atteignit Alvin et ne le brûla pas. Il était partout, remplissant la vaste cuvette de Shalmirane de sa lueur dorée. Tandis qu'émerveillé, il regardait, Alvin s'aperçut que le flot de lumière n'était pas sans forme mais qu'il commençait à se résoudre en structures distinctes, à s'agglomérer en tourbillons de flammes isolés. Les tourbillons tournaient de plus en plus vite sur leur axe, leurs

centres s'élevant pour former des colonnes à l'intérieur desquelles Alvin entrevoyait de mystérieuses formes évanescentes. De ces mâts à totems incandescents s'échappait une légère note musicale, infiniment lointaine et d'une douceur obsédante.

Les Grands Êtres sont venus.

Cette fois, il y eut une réponse. Dès qu'Alvin entendit les mots : *Les serviteurs du Maître vous saluent. Nous attendions votre venue,* il sut qu'il ne rencontrerait plus d'obstacle. Et à l'instant, Shalmirane et ses étranges visiteurs disparurent ; il se trouva, une fois de plus, debout devant la Calculatrice centrale, dans les profondeurs de Diaspar.

Tout n'avait été qu'illusion, et sans plus de réalité que le monde fantastique des sagas où il avait passé tant d'heures de sa jeunesse. Mais comment avait-ce été créé, d'où venaient les images singulières qu'il avait vues ?

« C'était un problème peu banal, fit la voix tranquille de la Calculatrice. Je savais que le robot devait posséder quelque conception visuelle des Grands Êtres. Si je pouvais le convaincre que des impressions sensorielles perçues correspondaient à cette image, le reste serait simple.

— Comment avez-vous fait ?

— Avant tout, j'ai demandé au robot à quoi ressemblaient les Grands Êtres, pour ensuite saisir le module formé dans ses pensées. C'était très incomplet, et je dus improviser quelque peu. Une ou deux fois, la forme que je créais se mit à différer dangereusement des conceptions du robot, mais lorsque cela s'est produit j'ai pu sentir la perplexité grandissante de la machine, et modifier l'image avant qu'elle ne fût prise de doute. Tu tiendras compte du fait que je pouvais me servir de centaines de circuits — alors qu'elle ne pouvait en employer qu'un seul — et passer si rapidement d'une image à l'autre que le changement ne pouvait se percevoir C'était une sorte de tour de prestidigitation ; j'ai pu saturer les circuits sensoriels du robot et, en même temps, maîtriser ses facultés critiques. Ce que tu as vu n'était que l'image finale corrigée, celle qui s'ajustait le mieux à la Révélation du Maître. Elle était grossière, mais suffisante. Le robot fut convaincu de son authenticité assez longtemps pour que l'interdiction fût levée, et il me fut alors possible de prendre un contact direct avec son esprit. Il n'est plus « fou » : il répondra à toutes les questions que tu voudras. »

Alvin était encore tout étourdi ; les dernières lueurs de cette pseudo-apocalypse lui brûlaient encore dans l'esprit, et il ne pensait pas avoir pleinement compris les explications de la Calculatrice. Peu importait ; un miracle de thérapeutique s'était accompli, et les portes de la connaissance lui avaient été ouvertes toutes grandes.

Alvin se souvint alors de la réserve naguère exprimée par la

Calculatrice, et il demanda anxieusement :

« Et les objections morales que vous éprouviez à passer outre aux ordres du Maître ?

— J'ai découvert la raison pour laquelle ils furent donnés. Lorsqu'on examine en détail l'histoire de la vie du Maître, comme tu pourras le faire maintenant, tu constateras qu'il a prétendu être l'auteur de nombreux miracles. Ses disciples le croyaient, et leur conviction ajoutait à son pouvoir. Mais bien entendu, tous ces miracles avaient une explication simple, du moins ceux qui se produisirent réellement. Je trouve surprenant que des hommes, intelligents par ailleurs, aient pu se laisser abuser de telle manière.

— Ainsi donc le Maître était un imposteur ?

— Non, ce n'est pas aussi simple que cela. S'il n'avait été qu'un imposteur, il n'aurait jamais obtenu un tel succès, et son mouvement n'aurait pas duré aussi longtemps. C'était un homme de bien, et une grande part de ce qu'il enseigna était juste et raisonnable. À la fin, il croyait à ses propres miracles, mais il savait qu'il existait un témoin qui pouvait le démasquer. Le robot connaissait tous ses secrets ; c'était son porte-parole et son compagnon, mais si jamais on l'interrogeait de façon trop précise, il pourrait bien saper les fondements de son pouvoir. Le Maître lui ordonna donc de ne jamais dévoiler ses souvenirs jusqu'au dernier jour de l'Univers, lorsque surviendraient les Grands Êtres. Il est difficile de croire qu'un tel mélange de fourberie et de sincérité puisse exister dans le même homme, mais tel fut le cas. »

Alvin se demanda quels étaient les sentiments du robot, une fois dégagé de son antique servitude. C'était certainement une machine suffisamment complexe pour concevoir des sentiments tels que la rancune. Peut-être était-il furieux contre le Maître qui avait fait de lui son esclave — et tout aussi furieux contre Alvin et la Calculatrice pour l'avoir ramené à la raison par supercherie.

La zone de silence avait disparu ; le secret n'était plus nécessaire. L'instant qu'Alvin avait attendu était enfin venu. Il se tourna vers le robot, et lui posa la question qui l'avait obsédé depuis qu'il avait entendu raconter l'histoire du Maître.

Et le robot répondit.

Jeserac et les censeurs attendaient toujours patiemment lorsque Alvin les rejoignit. Au sommet de la rampe, avant de pénétrer dans le couloir avec ses compagnons, Alvin se retourna pour considérer la salle souterraine, et l'illusion fut plus saisissante que jamais. Il y avait à ses pieds une cité morte aux étranges édifices blancs, une cité blanchie par une lumière violente point faite pour les yeux des hommes. Peut-être était-elle morte, n'ayant jamais vécu, mais elle palpitait d'énergies plus puissantes qu'aucune de celles qui avaient

jamais animé la matière organique. Tant que le monde vivrait, ces machines silencieuses demeureraient là, ne détournant jamais leur esprit des pensées dont des hommes de génie les avaient nanties depuis si longtemps.

Bien que Jeserac essayât de questionner Alvin sur le chemin du retour à la salle du Conseil, il n'apprit rien de la conversation du jeune homme avec la Calculatrice centrale. Ce n'était pas uniquement discrétion de la part d'Alvin, mais il était encore beaucoup trop plongé dans l'émerveillement de ce qu'il avait vu, trop intoxiqué par le succès, pour tenir une conversation cohérente. Jeserac dut s'armer de toute la patience dont il était capable, et espérer que dans un moment Alvin sortirait de sa transe.

Les rues de Diaspar étaient baignées d'une lumière qui semblait pâle et fade après l'éblouissement de la cité des machines. Mais Alvin les voyait à peine ; il n'eut pas un regard pour la familière beauté des grandes tours au pied desquelles il passait, ou pour ses concitoyens aux coups d'œil curieux. C'était étrange, pensait-il, de voir comment tout ce qui lui était arrivé l'avait mené à cet instant. Depuis qu'il avait fait la connaissance de Khedron, les événements semblaient être automatiquement survenus en fonction d'un but fixé d'avance. Les régulateurs, Lys Shalmirane — à Chaque stade, Alvin aurait pu se détourner sans rien voir, mais quelque chose l'avait emmené plus loin. Était-il l'artisan de sa propre destinée, ou était-il particulièrement favorisé par le destin ? Peut-être était-ce là question de probabilité, de fonctionnement des lois du hasard. N'importe qui aurait pu prendre le même chemin qu'avaient tracé ses pas et, un nombre incalculable de fois dans le passé, d'autres avaient dû le suivre presque aussi loin. Ces Uniques antérieurs, par exemple… que leur était-il arrivé ? Peut-être Alvin n'était-il que le premier à avoir de la chance ?

Tout au long du retour par les rues, Alvin se mit en un rapport de plus en plus intime avec la machine libérée de son esclavage multiséculaire. Elle avait toujours accueilli les pensées du jeune homme, mais Alvin n'avait jamais su auparavant si elle obéirait aux ordres qu'il lui donnerait. Maintenant cette incertitude avait pris fin ; il pouvait lui parler comme à un être humain ; cependant, comme il n'était pas seul pour l'instant, il la poussait à ne pas utiliser le langage verbal : rien que de simples images mentales qu'il pût comprendre. Il était parfois irrité du fait que les robots pussent s'entretenir librement entre eux par télépathie, alors que les hommes ne le pouvaient pas, sauf en Lys. Il y avait là encore un pouvoir que Diaspar avait perdu, ou qu'elle avait délibérément écarté.

Alvin poursuivit sa conversation silencieuse, et presque unilatérale, tandis qu'ils attendaient dans l'antichambre de la salle du Conseil. Il était impossible de ne pas comparer sa situation présente à

celle qu'il avait connue en Lys, lorsque Seranis et ses collègues avaient essayé de le plier à leurs volontés. Il espérait qu'un autre conflit n'interviendrait pas, mais s'il survenait, il était maintenant beaucoup mieux préparé.

Son premier coup d'œil sur les visages des membres du Conseil indiqua à Alvin qu'elle avait été la décision. Il n'en fut ni surpris ni particulièrement désappointé, et il ne laissa voir aucune trace d'émotion, comme les conseillers l'avaient peut-être escompté, tandis qu'il écoutait l'exposé du Président.

« Alvin, commença ce dernier, nous avons considéré avec le plus grand soin la situation provoquée par votre découverte, et nous avons pris notre décision à l'unanimité. Attendu qu'aucun de nous ne désire de modification à notre mode de vie, et qu'une fois seulement, au cours de nombreux millions d'années, naît un être capable de quitter Diaspar — même quand cela peut se faire — le tunnel vers Lys est inutile, et pourrait même constituer un danger. L'accès au hall des chemins roulants a, en conséquence, été scellé.

« De plus, comme il est possible qu'il existe d'autres façons de quitter la cité, une étude sera faite auprès des régulateurs des cellules à mémoire. Cette étude est d'ores et déjà en cours.

« Nous avons également considéré quelle mesure devait être, le cas échéant, prise à votre égard. En raison de votre jeunesse et des circonstances particulières de votre origine, nous estimons que vous ne devez pas être puni pour ce que vous avez fait. En dévoilant un danger virtuel pour notre mode de vie, vous avez même rendu service à la ville, ce dont nous prenons bonne note. »

Il y eut un murmure d'approbation et la satisfaction se peignit sur le visage de tous les conseillers. On s'était rapidement tiré d'un pas difficile ; ils avaient éludé la nécessité de réprimander Alvin, et maintenant, ils pouvaient aller leur chemin avec le sentiment qu'eux, les premiers citoyens de Diaspar, ils avaient accompli leur devoir. Avec une chance moyenne, il s'écoulerait peut-être des siècles avant que la nécessité s'en fit de nouveau sentir.

Le Président considéra Alvin d'un air d'attente ; peut-être espérait-il qu'Alvin le paierait de retour en exprimant sa gratitude au Conseil, qui le tenait quitte pour si peu. Il fut déçu.

« Puis-je poser une question ? demanda poliment Alvin.

— Bien entendu.

— La Calculatrice centrale, j'imagine, a approuvé votre décision ? »

En temps normal, c'eût été une impertinente demande. Le Conseil n'était pas supposé justifier ses arrêts ou expliquer comment il y était parvenu. Mais Alvin avait eu la confiance de la Calculatrice, pour quelque étrange raison connue de celle-ci. Il se trouvait dans une

position privilégiée.

La question provoqua, de toute évidence, quelque embarras, et la réponse ne vint qu'avec réticence :

— Naturellement, nous avons consulté la Calculatrice. Elle nous a dit d'en juger par nous-mêmes. »

Alvin s'y était attendu. La Calculatrice conférait avec le Conseil dans l'instant même où elle lui parlait à lui, dans l'instant même, en fait, où elle s'occupait d'un million d'autres affaires dans Diaspar. Elle savait, comme Alvin, que toute décision du Conseil était sans importance. L'avenir avait totalement échappé à son contrôle au moment même où, dans une béate ignorance, il décidait que la crise était résolue sans dommage.

Alvin n'éprouvait aucun sentiment de supériorité, aucune délicieuse anticipation d'un triomphe imminent, tandis qu'il regardait ces vieillards bornés qui se croyaient les maîtres de Diaspar. Il avait vu le véritable maître de la cité, qui lui avait parlé dans le grave silence de son éblouissant univers souterrain. C'était une rencontre qui avait consumé en son âme presque toute arrogance ; il lui en restait cependant assez pour une dernière aventure qui surpasserait toutes les précédentes.

Comme il prenait congé du Conseil, Alvin se demanda si ses membres étaient surpris de sa calme acceptation, de son manque de révolte devant la fermeture du chemin vers Lys. Les censeurs ne l'accompagnèrent pas ; Alvin n'était plus surveillé, du moins de façon aussi ouverte. Seul, Jeserac le suivit hors de la salle du Conseil, et par les rues pleines de couleurs et de gens.

« Eh bien, Alvin, dit son directeur d'études, vous vous êtes très bien tenu, mais vous ne pouvez m'abuser. Quel est votre plan ? »

Alvin sourit.

« Je savais que vous soupçonneriez quelque chose ; si vous voulez bien venir avec moi, je vous montrerai pourquoi le passage souterrain vers Lys n'a plus d'importance maintenant. Et il y a une expérience que je veux tenter ; elle ne vous fera pas de mal, mais vous ne l'aimerez peut-être pas.

— Fort bien. Je suis toujours censé être votre directeur d'études, mais il semble que les rôles soient maintenant inversés. Où m'emmenez-vous ?

— Nous allons à la tour de Loranne, et je vais vous montrer le monde en dehors de Diaspar. »

Jeserac pâlit mais tint bon. Puis, comme s'il n'avait pas confiance dans les paroles qu'il prononcerait, il approuva d'un roide petit hochement de tête, et suivit Alvin sur la surface doucement glissante du chemin roulant.

Jeserac ne manifesta aucune crainte, tandis qu'ils avançaient dans

le tunnel où soufflait éternellement sur Diaspar un vent froid. Il y avait maintenant une modification ; la grille de pierre qui bloquait l'accès vers le monde extérieur avait disparu. Elle n'avait aucune justification structurale et la Calculatrice l'avait enlevée, sans commentaire, à la requête d'Alvin. Ultérieurement, elle donnerait peut-être l'ordre aux régulateurs de se rappeler de nouveau la barrière et de la recréer. Mais, pour l'instant, le tunnel s'ouvrait sans clôture ni barreaux sur l'à-pic du rempart de la cité.

Ce ne fut qu'après que Jeserac eut presque atteint l'extrémité de la galerie d'aération qu'il se rendit compte qu'il avait devant lui le monde. Il regarda le cercle de ciel qui allait s'élargissant, et ses pas se firent de plus en plus incertains, jusqu'à ce que, finalement, il ralentît, s'arrêtât. Alvin se souvint de la façon dont Alystra avait fait volte-face et s'était enfuie à ce même endroit, et il se demanda s'il réussirait à convaincre Jeserac d'aller plus loin.

« Je vous demande seulement de *regarder,* supplia-t-il, et non de sortir de la ville. Sûrement, vous pouvez faire cela ! »

À Airlee, pendant son bref séjour, Alvin avait vu une mère apprendre à marcher à son enfant. Il ne put s'empêcher de se la rappeler, tandis qu'il cajolait Jeserac au long du tunnel, encourageant de la voix les pas réticents de son précepteur. Jeserac, à l'inverse de Khedron, n'était pas un poltron. Il était prêt à combattre sa contrainte intérieure, mais c'était un combat désespéré. Alvin était presque aussi exténué que son compagnon plus âgé, quand il eut réussi à l'entraîner jusqu'à un point d'où il pouvait voir toute l'étendue sans fin du désert.

Une fois là, l'intérêt et la beauté singulière du spectacle, si différents de tout ce que Jeserac avait connu dans cette existence ou celles qui l'avaient précédée, semblèrent l'emporter sur ses craintes. Il était de toute évidence fasciné par l'immense perspective des dunes de sable ondulées et des antiques collines dans le lointain. L'après-midi était avancé et, dans un bref instant, toutes ces terres connaîtraient la nuit qui ne tombait jamais sur Diaspar.

« Je vous ai demandé de venir ici, déclara Alvin, parlant rapidement comme s'il dominait à grand-peine son impatience, parce que je me rends compte que vous avez plus droit que quiconque de voir où mes voyages m'ont conduit. Je voulais que vous voyiez le désert, et je veux aussi que vous soyez là en témoin, afin que le Conseil sache ce que j'ai fait.

« Comme je l'ai dit au Conseil, j'ai amené ce robot de Lys dans l'espoir que la Calculatrice centrale pourrait lever le blocage imposé à ses souvenirs par l'homme connu sous le nom du Maître. Par un artifice que je ne comprends toujours pas à fond, la Calculatrice a réussi. Maintenant, je peux connaître tous les souvenirs de cette machine, comme tous les emplois particuliers pour lesquels elle a été

conçue. Je vais utiliser un de ses talents. Regardez. »

Sur un ordre silencieux que Jeserac ne put que deviner, le robot sortit en flottant par l'ouverture du tunnel, prit de la vitesse et, en quelques secondes, ne fut plus qu'un lointain scintillement de métal dans le soleil. Il allait flottant au ras du désert, à travers les dunes de sable qui s'entrecroisaient comme des vagues figées. Jeserac eut la nette impression que le robot cherchait quelque chose, mais quoi ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Alors soudain le point étincelant monta du désert pour venir planer à trois cents mètres du sol. Au même instant, Alvin poussa un formidable soupir de satisfaction et de soulagement. Il jeta un rapide coup d'œil à Jeserac, comme pour dire : « Ça y est ! »

Tout d'abord, ne sachant ce qui allait se passer, Jeserac ne vit aucun changement. Puis, en croyant à peine ses yeux, il vit un nuage de poussière qui s'élevait lentement du désert.

Rien n'est plus effrayant que le mouvement là où nul mouvement ne doit plus se produire, mais Jeserac en était arrivé à un stade où il ne pouvait éprouver ni surprise ni peur, quand les dunes de sable commencèrent à se partager en glissant. Sous les sables quelque chose remuait comme un géant qui s'éveille, et au bout d'un moment parvint aux oreilles de Jeserac un bruit sourd de terre qui s'effondre et le grincement de roches écartelées par quelque irrésistible force. Tout à coup jaillit à une centaine de mètres dans les airs un grand geyser de sable, et la terre fut cachée à leurs yeux.

Lentement, la poussière se mit à retomber dans la blessure déchiquetée faite à la face du désert. Mais Jeserac et Alvin gardaient constamment l'œil braqué sur ce ciel où un peu plut tôt se trouvait suspendu le robot. Maintenant enfin, Jeserac savait pourquoi Alvin avait semblé si indifférent à la décision du Conseil, pourquoi il n'avait manifesté aucune émotion lorsqu'on lui avait annoncé que le souterrain vers Lys avait été scellé.

Son manteau de glèbe et de rocs pouvait estomper les lignes altières du vaisseau qui s'élevait toujours du désert lacéré, mais il ne pouvait les dissimuler tout à fait. Tandis que Jeserac le regardait, il se tourna lentement vers eux jusqu'à ne se présenter que sous la forme d'un cercle. Alors, sans hâte aucune, le cercle se mit à s'élargir.

Alvin prit la parole un peu précipitamment, comme si le temps lui était compté.

« Ce robot a été conçu pour être le compagnon du Maître et son serviteur, mais avant tout, pour être le pilote de cette nef. Avant d'arriver en Lys il a atterri au port de Diaspar, qui repose maintenant sous ces sables. Même alors, la ville devait être en grande partie abandonnée ; je crois que le vaisseau du Maître fût l'un des derniers à jamais atteindre la Terre. Le Maître vécut quelque temps à Diaspar

avant de gagner Shalmirane ; la route devait encore être ouverte à cette époque. Mais il n'eut plus jamais besoin du vaisseau et, pendant tous ces âges, le navire a attendu ici sous les sables. Comme Diaspar elle-même, comme ce robot, comme toutes choses que les bâtisseurs du passé considéraient comme véritablement importantes, il a été préservé par ses propres circuits d'éternité. Aussi longtemps qu'il possédait une source d'énergie, il ne pouvait s'user ou être détruit ; l'image conservée par les cellules du souvenir ne s'estomperait jamais, et cette image contrôlait la structure physique de la nef. »

L'appareil était maintenant très proche, et le robot-pilote le guidait vers la tour. Jeserac put voir qu'il avait environ trente mètres de long, avec deux extrémités très pointues. Il ne semblait y avoir ni fenêtres ni autres ouvertures, bien que l'épaisse couche de terre qui le recouvrait ne permit pas d'en être sûr.

Soudain les deux hommes furent éclaboussés de sable, tandis qu'une partie de la coque s'ouvrait vers l'extérieur. Et Jeserac aperçut une petite pièce nue avec une seconde porte à l'autre bout. Le vaisseau se trouvait suspendu à moins de trente centimètres de la bouche d'aération, dont il s'était rapproché très prudemment, comme doué de sensibilité et de vie.

« Au revoir, Jeserac, dit Alvin. Je ne puis retourner à Diaspar dire adieu à mes amis ; faites-le pour moi, je vous prie. Dites à Eriston et à Etania que j'espère revenir bientôt ; si je ne puis, je leur reste reconnaissant de tout ce qu'ils ont fait. Et je vous suis reconnaissant, même si vous ne pouvez approuver la façon dont j'ai appliqué vos leçons. Pour ce qui est du Conseil, dites-lui qu'un chemin, une fois ouvert, ne peut être refermé par le simple vote d'une résolution. »

Le vaisseau n'était plus maintenant qu'une tache noire sur le ciel, et tout à coup Jeserac le perdit de vue complètement. Il ne vit rien de son départ, mais l'instant d'après résonna dans les cieux le plus impressionnant des bruits produits par l'homme — le tonnerre prolongé de la retombée d'air dans ce puits de kilomètres, le tunnel de vide subitement foré dans le ciel.

Même quand les derniers échos se turent dans le désert, Jeserac ne bougea pas. Il pensait à l'enfant parti car, pour Jeserac, Alvin serait toujours un enfant, le seul à naître dans Diaspar, depuis que le cycle de la naissance et de la mort avait été vaincu si longtemps auparavant. Alvin ne grandirait jamais ; pour lui l'univers tout entier était un jeu, un puzzle à reconstituer pour son seul amusement. Dans son jeu, il venait de trouver le jouet ultime, mortel, qui pouvait détruire ce qui restait de la civilisation humaine, mais quel que fût le dénouement, pour Alvin, il s'agirait toujours d'un jeu.

Le soleil était maintenant bas sur l'horizon, et un vent froid soufflait du désert. Mais Jeserac attendait toujours, surmontant ses

craintes, et au bout d'un moment, pour la première fois de sa vie, il vit les étoiles.

XVIII

Même à Diaspar, Alvin avait rarement vu un luxe comparable à celui qui s'offrit à ses yeux lorsque se referma la porte de la cabine pneumatique. Quel qu'il eût été par ailleurs, le Maître n'était pas un ascète. Ce n'est qu'après un certain temps qu'Alvin vint à penser que tout ce confort n'avait peut-être pas été vaine extravagance ; ce petit monde devait avoir été la seule demeure du Maître pendant ses nombreux voyages parmi les étoiles.

Aucune manette de contrôle n'était visible, mais le grand écran ovale qui occupait complètement le mur, à l'autre extrémité, montrait que ce n'était pas là une pièce ordinaire. Disposés en demi-cercle devant le jeune homme se trouvaient trois divans bas ; le reste de la cabine était occupé par deux petites tables, et par un certain nombre de chaises capitonnées dont quelques-unes, de toute évidence, nullement destinées à des humains.

Lorsqu'il fut confortablement installé devant l'écran, Alvin chercha des yeux le robot. À sa grande surprise, il avait disparu ; et puis le jeune homme le repéra, adroitement arrimé dans une niche sous le plafond voûté. Il avait mené le Maître à travers l'espace jusqu'à la Terre, puis il l'avait suivi en Lys pour le servir. Il était prêt maintenant, comme si les siècles n'avaient pas passé, à reprendre ses anciennes fonctions.

À titre d'expérience, Alvin lança un ordre et le grand écran s'éveilla à la vie. Devant le jeune homme se dressait la tour de Loranne, curieusement raccourcie et apparemment couchée sur le côté. D'autres expériences amenèrent des images du ciel, de la ville et de grandes étendues de désert. La définition en était d'une netteté éclatante, presque anormale, bien que sans grossissement apparent. Alvin poursuivit ses essais pendant un moment, jusqu'à ce qu'il sût obtenir toutes les vues qu'il voulait. Maintenant, il était prêt à partir.

« Mène-moi en Lys ! »

L'ordre était simple, mais comment le vaisseau pouvait-il y obéir, lorsque Alvin lui-même n'avait aucune idée de la direction ? Alvin n'y avait pas songé et lorsqu'il y songea, la machine était déjà au-dessus du désert, avançant à une vitesse extraordinaire. Il haussa les épaules, acceptant avec reconnaissance d'avoir des serviteurs plus avisés que lui-même.

Il était difficile de juger de l'échelle des images défilant sur l'écran, mais bien des kilomètres devaient s'enfuir par minute. Non loin de la ville, la couleur du sol s'était faite brusquement gris sale, et Alvin comprit qu'il survolait le lit d'un des océans disparus. Jadis, Diaspar avait dû être très proche de la mer, bien qu'on ne trouvât

aucune allusion à ce fait même dans les plus anciennes archives. Si vieille que fût la cité, les océans avaient dû disparaître bien avant sa construction.

À des centaines de kilomètres plus loin, le sol reparut abrupt, puis le désert. Alvin arrêta son vaisseau une fois au-dessus d'un étrange diagramme de lignes entrecroisées faiblement visibles sous le voile du sable. Un instant, Alvin demeura intrigué, puis il comprit qu'il contemplait les ruines de quelque ville oubliée. Il ne resta pas longtemps ; cela brisait le cœur de penser que des millions d'hommes n'avaient laissé d'autre trace de leur existence que ces sillons dans le sable.

La douce courbe de l'horizon se rompit enfin, se plissant en montagnes qu'Alvin survola presque aussitôt aperçues. La machine ralentissait maintenant, descendant vers la Terre en un grand arc de plus de cent cinquante kilomètres de long. Et au-dessous d'Alvin s'étendirent Lys, ses forêts et des cours d'eau sans fin offrant un panorama d'une beauté telle que, pendant un instant, le jeune homme n'alla pas plus loin. À l'est, la Terre était plus sombre, et les grands lacs y dessinaient comme des taches de nuit plus obscures. Mais vers le soleil couchant, les eaux dansaient et étincelaient de lumière, renvoyant aux yeux d'Alvin des couleurs comme il n'en avait jamais imaginé.

Il ne fut pas difficile de situer Airlee, par bonheur, car le robot ne pouvait guider Alvin plus loin. Le jeune homme s'y était attendu, et il éprouvait une légère satisfaction à découvrir quelques limites au pouvoir de la machine. Il était peu vraisemblable qu'elle eût jamais entendu parler d'Airlee, aussi la position du village n'avait-elle jamais été enregistrée dans les cellules à mémoire.

Après quelques manœuvres, Alvin fit atterrir son vaisseau sur la colline qui lui avait offert sa première vue de Lys. Il était très facile de contrôler la machine ; Alvin n'avait qu'à exprimer ses désirs d'une façon générale, et le robot veillait aux détails. Il n'aurait pas tenu compte, supposait Alvin, d'ordres dangereux ou impossibles à exécuter, mais le jeune homme n'avait aucune intention d'en donner de ce genre. Alvin était absolument certain que nul n'avait pu surprendre son arrivée. Il jugeait la chose importante, car il n'avait aucun désir d'engager un nouveau combat spirituel avec Seranis. Ses plans étaient encore vagues, mais il ne voulait courir aucun danger avant d'avoir établi des relations amicales. Le robot allait donc lui servir d'ambassadeur, tandis que lui resterait en sécurité dans le vaisseau.

Il ne rencontra personne sur le chemin qui menait à Airlee. C'était chose bizarre, pour Alvin, d'être assis dans le vaisseau, tandis que ses yeux percevaient de loin sans effort le sentier familier, et qu'à ses

oreilles montait le murmure de la forêt. Malgré cela, Alvin était jusqu'à présent incapable de s'identifier totalement avec le robot, et la difficulté qu'il éprouvait encore à le diriger était considérable.

Il faisait presque nuit lorsqu'ils atteignirent Airlee, dont les petites maisons ressemblaient à des flaques de lumière. Alvin-robot demeura dans l'ombre, et il avait presque atteint la demeure de Seranis sans avoir été découvert, quand tout à coup s'éleva un bourdonnement aigu, irrité, tandis que la vision d'Alvin était obstruée par un tourbillon d'ailes. Il se recula involontairement sous l'attaque, puis comprit ce qui se passait. Krif, une fois de plus, manifestait son ressentiment contre tout ce qui volait sans ailes.

Ne voulant pas blesser la belle mais stupide créature, Alvin arrêta le robot et supporta du mieux qu'il pût les coups qui lui semblaient pleuvoir sur lui-même. Bien qu'il se trouvât confortablement assis à plus d'un kilomètre de là, il ne pouvait s'empêcher de broncher, et il fut heureux quand Hilvar sortit voir ce qui se passait.

À l'approche de son maître, Krif s'en alla, bourdonnant toujours sur une note sinistre. Dans le silence qui suivit, Hilvar resta là, le regard un instant fixé sur le robot. Puis il sourit :

« Bonjour, Alvin, dit-il. Je suis heureux que vous soyez de retour. Ou êtes-vous encore à Diaspar ? »

Comme naguère, Alvin ressentit une admiration jalouse pour la rapidité et la précision d'esprit d'Hilvar.

« Non », répondit-il, se demandant en même temps dans quelle mesure le robot faisait clairement écho à sa voix.

« Je suis à Airlee, pas très loin. Mais j'y reste, pour l'instant. »

Hilvar se mit à rire.

« C'est aussi bien, je pense. Seranis vous a pardonné, mais quant à l'assemblée, eh bien, c'est une autre affaire. Une conférence se tient en ce moment, la première que nous ayons jamais eue à Airlee.

— Voulez-vous dire, demanda Alvin, que vos conseillers sont en ce moment ici ? Avec vos dons de télépathes, je n'aurais pas cru ces réunions nécessaires.

— Elles sont rares, mais il arrive qu'elles soient jugées indispensables. Je ne connais pas la nature exacte de la crise, mais trois sénateurs sont déjà ici, et on attend les autres pour bientôt. »

Alvin ne put s'empêcher de sourire de la façon dont les événements de Diaspar s'étaient reflétés ici. Partout où il allait, il semblait laisser derrière lui un sillage de consternation et d'inquiétude.

« Je pense que ce serait une bonne chose de m'adresser à votre assemblée, dans la mesure où je pourrai le faire en toute sécurité.

— Vous pourriez venir ici en personne et en toute sécurité, répondit Hilvar, si l'assemblée promet de ne pas essayer de contrôler

de nouveau votre esprit. Sinon, restez où vous êtes. Je vais conduire votre robot auprès des sénateurs, ils vont être plutôt ennuyés de le voir. »

Et derechef, Alvin éprouva cette sensation aiguë et dangereuse de joie et d'exaltation, tandis qu'il suivait Hilvar dans la maison. Il allait rencontrer les chefs de Lys sur des bases plus égales, maintenant ; bien qu'il n'éprouvât aucune rancune à leur endroit, il lui était très agréable de se savoir maître de la situation, et en possession de pouvoirs que même à cette heure il n'avait pas encore complètement jetés dans la balance.

La porte de la salle de conférences était fermée à clef, et il s'écoula un certain temps avant qu'Hilvar réussît à attirer l'attention. Les esprits des sénateurs étaient, semblait-il, si totalement absorbés, qu'il était difficile d'interrompre leurs délibérations. Puis les murs glissèrent comme à contrecœur, et Alvin avança vivement son robot dans la salle.

Les trois sénateurs demeurèrent figés sur leur chaise tandis que flottait vers eux la machine, mais il ne passa qu'un minimum de surprise sur le visage de Seranis. Peut-être Hilvar l'avait-il déjà avertie, ou peut-être pensait-elle que tôt ou tard Alvin reviendrait.

« Bonsoir », dit poliment le jeune homme, comme si son entrée par personne interposée était la chose la plus naturelle du monde. « J'ai décidé de revenir. »

La surprise de ses hôtes dépassait certainement son attente. L'un des sénateurs, un homme jeune aux cheveux grisonnants, fut le premier à reprendre son sang-froid.

« Comment êtes-vous venu ici ? » demanda-t-il d'une voix saccadée.

La raison de son étonnement était évidente. Comme Diaspar, Lys avait dû rendre inutilisable le passage souterrain.

« Ma foi, tout comme la dernière fois », répondit Alvin, qui ne put s'empêcher de s'amuser un peu à leurs dépens.

Deux des sénateurs regardèrent fixement le troisième, qui tendit les mains dans un geste de résignation confondue. Puis le jeune qui s'était déjà adressé à Alvin lui demanda encore :

« N'avez-vous pas eu de… difficultés ?

— Aucune, répondit Alvin », décidé à augmenter leur confusion. Il vit qu'il y avait réussi.

« Je suis revenu, continua Alvin, de mon propre gré et parce que j'ai des nouvelles importantes pour vous. Toutefois, en raison de notre désaccord antérieur, je reste hors de votre vue pour l'instant. Si je viens en personne, voulez-vous vous engager à ne pas essayer d'entraver de nouveau mes activités ? »

Nul ne dit mot pendant un instant, et Alvin se demanda quelles

pensées ils échangeaient en silence. Puis Seranis parla au nom de tous.

« Nous n'essaierons pas de vous contraindre de nouveau, d'ailleurs, je ne crois pas que nous y ayons réussi auparavant.

— Très bien, répliqua Alvin. Je vais venir à Airlee aussi promptement que je le puis. »

Il attendit le retour du robot ; alors, très prudemment, il donna ses instructions à la machine et les lui fit répéter. Seranis, Alvin en était absolument certain, ne manquerait pas à sa parole ; néanmoins, il préférait assurer sa retraite.

Le panneau de la cabine pneumatique se referma silencieusement derrière lui, après qu'il eut quitté le vaisseau. Un instant plus tard, on entendit soupirer un chuintement, telle une longue aspiration d'homme surpris, comme l'air faisait place à l'essor du vaisseau. Un instant, une ombre cacha les étoiles ; le vaisseau était parti.

Ce ne fut qu'après sa disparition qu'Alvin se rendit compte d'avoir commis une légère, mais fâcheuse erreur, du genre de celles qui peuvent conduire au désastre les plans les mieux préparés. Il avait oublié que les sens du robot étaient plus développés que les siens, et la nuit beaucoup plus sombre qu'il ne s'y était attendu. Plus d'une fois il perdit complètement son chemin, et à plusieurs reprises évita à grand-peine de se heurter aux arbres. La forêt était noire, et un gros animal s'avança vers lui à travers le fourré. Alvin entendit un très léger craquement des brindilles et des yeux émeraude le regardèrent fixement à hauteur de sa taille. Il appela doucement, et une langue extraordinairement longue et râpeuse lui lécha la main. Un instant plus tard, un corps vigoureux se frottait contre lui affectueusement, puis s'éloigna sans bruit. Alvin n'avait aucune idée de ce que ce pouvait bien être :

Les lumières du village brillaient maintenant à travers les arbres, devant lui, mais il n'avait plus besoin d'elles pour se guider. Car le sentier était devenu sous ses pieds une rivière de feu bleu pâle. La mousse qu'il foulait était lumineuse, et l'empreinte de ses pieds laissait des taches sombres qui disparaissaient lentement derrière lui. C'était un spectacle d'une ravissante beauté, et lorsque Alvin s'arrêta pour cueillir un peu de cette étrange mousse, elle continua de briller dans le creux de sa main plusieurs minutes, avant que ne mourût son rayonnement.

Pour la deuxième fois, Hilvar retrouva le jeune homme devant la maison, et pour la deuxième fois le présenta à Seranis et aux sénateurs. Leur salut fut empreint d'une sorte de respect méfiant et réticent ; s'ils se demandaient où était passé le robot, ils n'y firent aucune allusion.

« Je regrette beaucoup, commença Alvin, d'avoir dû quitter votre pays d'une façon aussi dépourvue de dignité. Il vous intéressera peut-

être de savoir qu'il m'a été presque aussi difficile de m'échapper de Diaspar… » Il laissa cette remarque faire son effet puis ajouta vivement : « J'ai parlé à mes compatriotes du pays de Lys, et j'ai fait de mon mieux pour leur en donner une impression favorable. Mais Diaspar ne veut rien avoir à faire avec vous. En dépit de tout ce que j'ai pu dire, elle souhaite éviter toute contamination par une culture inférieure. »

Il était des plus satisfaisant d'observer les réactions des sénateurs, et même Seranis, malgré son savoir-vivre, rougit légèrement à ces paroles. S'il pouvait suffisamment dresser Lys contre Diaspar, songeait Alvin, son problème serait presque résolu. Chacun serait si anxieux de prouver la supériorité de son genre de vie, que les barrières entre les deux pays disparaîtraient bientôt.

« Pourquoi êtes vous revenu en Lys ? demanda Seranis.

— Parce que je veux vous convaincre, tout comme Diaspar, que vous avez commis une erreur. » Il n'ajouta pas qu'en Lys se trouvait le seul ami en qui il pût avoir confiance, et dont l'aide lui était maintenant nécessaire.

Les sénateurs demeuraient toujours silencieux, attendant qu'Alvin continuât, et le jeune homme savait qu'à travers leurs yeux et leurs oreilles d'autres hommes, invisibles, regardaient et écoutaient. Il était le représentant de Diaspar et tout Lys le jugeait sur ses paroles. C'était une grande responsabilité, et devant elle Alvin connut l'humilité. Il mit de l'ordre dans ses pensées et reprit la parole.

Son thème était Diaspar. Il peignit la cité telle qu'il l'avait vue la dernière fois, rêvant au milieu du désert, ses tours rayonnant contre le ciel comme des arcs-en-ciel captifs. Il rappela les chants autrefois écrits par les poètes pour chanter les louanges de Diaspar, et il parla des hommes, si nombreux, qui avaient consacré leur vie à en développer la beauté. Nul, leur dit-il, ne pourrait jamais épuiser les trésors de la cité, si longue que fût sa vie ; il resterait toujours d'autres splendeurs. Un moment, il décrivit certaines des merveilles que les hommes de Diaspar avaient forgées ; il essaya de donner à ceux qui l'écoutaient un petit aperçu de la beauté créée par les artistes du passé pour l'admiration éternelle des hommes. Et il se demanda, un peu songeur, s'il était vrai que la musique de Diaspar eût été le dernier son que la Terre eût jamais émis vers les étoiles.

On l'écouta jusqu'à la fin sans interruption ni question. Lorsqu'il eut terminé, il était très tard, et Alvin se sentit plus fatigué qu'il ne s'était jamais senti auparavant. La fatigue et l'excitation de cette longue journée l'emportèrent enfin, et très soudainement il dormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il se trouvait dans une pièce inconnue, et il lui fallut quelques instants pour se rappeler qu'il n'était plus à Diaspar. Comme la conscience lui revenait, la lumière grandit autour de lui et

au bout d'un moment, il se trouva baigné par le doux et frais rayonnement du soleil levant, passant à travers des murs transparents. Alvin reposait dans une demi-somnolence, se remémorant les événements de la veille, et se demandant quelles forces il avait maintenant mises en mouvement.

Avec un son musical et doux, l'un des murs se mit à se replier sur lui-même d'une manière si complexe que l'œil en restait confondu. Hilvar s'avança par l'ouverture ainsi formée, et regarda Alvin avec une expression mi-amusée, mi-soucieuse.

« Maintenant que vous êtes éveillé, Alvin déclara-t-il, peut-être me direz-vous ce que vous allez maintenant faire, et comment vous avez fait pour revenir ici. Les sénateurs viennent de partir examiner le souterrain, ils ne peuvent comprendre comment vous avez fait pour y repasser. L'avez-vous repassé ? »

Alvin sauta sur son lit et s'étira.

« Peut-être ferions-nous mieux de les rattraper, dit-il. Je ne veux pas leur faire perdre de temps. Quant à la question que vous m'avez posée, je vous montrerai la réponse dans un petit instant. »

Ils eurent presque atteint le lac avant de rejoindre les trois sénateurs, et les deux groupes échangèrent des salutations quelque peu empruntées. La commission d'enquête put constater qu'Alvin savait où elle se rendait, et cette rencontre inattendue l'embarrassa vivement.

« Je crains de vous avoir induits en erreur hier soir, déclara Alvin d'une voix enjouée. Je ne suis pas venu en Lys par l'ancienne route ; votre décision de la fermer était donc absolument inutile. En fait, le Conseil de Diaspar l'a aussi fermée à son extrémité, avec un égal manque de succès. »

Les visages des sénateurs reflétèrent la perplexité, cependant qu'ils envisageaient mentalement toutes les solutions l'une après l'autre.

« Alors, comment êtes-vous parvenu ici ? » s'enquit leur chef. Une lueur subite dans son regard fit penser à Alvin qu'il avait commencé à entrevoir la vérité. Le jeune homme se demanda si cet homme avait intercepté l'ordre qu'il venait tout juste de lancer mentalement par-delà les monts. Mais il ne dit rien, désignant simplement du doigt, en silence, le ciel du nord.

Trop vite pour que l'œil pût la suivre, une aiguille de lumière argent décrivit un arc par-dessus les montagnes, laissant plus d'un kilomètre de long de sillage incandescent. À six mille mètres au-dessus de Lys, elle s'arrêta. Il n'y eut aucun ralentissement, aucun freinage de sa colossale vitesse. Elle s'arrêta instantanément, et l'œil qui la suivait dépassa cet arrêt de tout un quart de ciel, avant que le cerveau n'eût pu enrayer son mouvement. Du haut des cieux tomba un formidable

coup de tonnerre — le son de l'air défoncé, fracassé par la violence du passage de la nef. Peu après, le vaisseau lui-même vint se poser sur la colline à une centaine de mètres du groupe.

Il est difficile de dire qui fut le plus surpris, mais Alvin fut le premier à reprendre ses esprits. Tandis qu'ils se dirigeaient tous, courant presque, vers l'astronef, le jeune homme se demanda si l'engin voyageait normalement de cette façon météorique. L'idée était déconcertante, car Alvin n'avait eu aucune sensation de mouvement pendant son premier voyage. Mais le fait qu'un jour plus tôt cette resplendissante création était ensevelie sous une épaisse couche de roche dure comme du fer — revêtement qu'elle avait conservé en s'arrachant au désert — était beaucoup plus stupéfiant encore. Ce ne fut qu'après avoir atteint le vaisseau et s'être brûlé les doigts en les posant étourdiment sur la carcasse, qu'Alvin comprit ce qui s'était passé. Près de l'arrière il y avait encore des traces de terre, mais devenue lave par fusion. Tout le reste avait été balayé, laissant à nu cette coque intacte que ni le temps, ni aucune force naturelle ne pourraient jamais entamer.

Hilvar à ses côtés, Alvin se tint debout sur le seuil de la porte ouverte, et se retourna pour considérer les sénateurs silencieux. Le jeune homme se demandait ce qu'ils pensaient, ce qu'en fait tout Lys pensait. D'après l'expression des visages, ils semblaient ne penser à rien…

« Je pars pour Shalmirane, dit Alvin, et je serai de retour à Airlee dans une heure environ. Mais ce n'est là qu'un commencement et, pendant mon absence, je voudrais vous laisser une pensée à méditer.

« Ceci n'est pas un appareil volant ordinaire, comme ceux dans lesquels les hommes survolaient la Terre. C'est un vaisseau de l'espace, et l'un des plus rapides qui fût jamais construit. Si vous voulez savoir où je l'ai découvert, vous trouverez la réponse à Diaspar. Mais il vous faudra vous y rendre, car Diaspar ne viendra jamais jusqu'à vous. »

Alvin se tourna vers Hilvar et lui montra la porte. Hilvar hésita un instant seulement, regardant autour de lui ces parages familiers. Puis il s'engagea dans la cabine.

Les sénateurs continuèrent à regarder jusqu'à ce que le vaisseau, se déplaçant maintenant très lentement, car il avait peu de chemin à parcourir, eût disparu vers le sud. Puis l'homme jeune aux cheveux grisonnants, qui menait le groupe, haussa les épaules avec philosophie et se tourna vers un de ses collègues.

« Vous avez toujours fait de l'opposition parce que vous désiriez du changement, déclara-t-il. Maintenant vous avez gagné. Mais je ne pense pas que l'avenir dépende maintenant d'aucun de nous. Lys et Diaspar sont parvenues l'une et l'autre à la fin d'une ère, et il nous faudra nous en accommoder.

— Je crains que vous n'ayez raison, lui fut-il répondu d'un ton lugubre. Et Alvin savait ce qu'il disait lorsqu'il nous conseillait d'aller à Diaspar. Ils connaissent notre existence, maintenant, nous n'avons donc plus aucune raison de nous cacher. Je pense que nous ferions mieux d'entrer en relations avec nos cousins, nous les trouverons peut-être plus disposés à coopérer maintenant.

— Mais le souterrain est fermé aux deux extrémités !

— Nous pouvons ouvrir la nôtre ; il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que Diaspar n'en fasse autant. »

Les sénateurs — ceux d'Airlee et les autres dispersés dans tout Lys — examinèrent la proposition qui leur était faite, et ils la détestèrent de tout leur cœur. Mais ils ne virent pas d'autre possibilité.

Plus vite qu'il n'était en droit de l'attendre, la graine plantée par Alvin commençait à fleurir.

Les montagnes étaient encore noyées d'ombre lorsqu'ils atteignirent Shalmirane. De l'altitude à laquelle ils se trouvaient, la vaste cuvette de la forteresse semblait très petite ; il semblait impossible que le destin de la terre eût jamais dépendu de ce minuscule cercle d'ébène.

Lorsque Alvin fit atterrir le vaisseau parmi les ruines, au bord du lac, toute cette désolation l'assaillit, lui glaçant l'âme. Il ouvrit la cabine, et le silence du lieu s'insinua dans la nef. Hilvar, qui avait très peu parlé au cours du vol, demanda tranquillement :

« Pourquoi êtes-vous revenu ici ? »

Alvin ne lui répondit pas avant d'avoir atteint le lac. Il dit alors :

« Je voulais vous montrer ce qu'était ce vaisseau. Et j'espérais aussi que le polype aurait repris vie. Je me sens son débiteur, et je veux lui dire ce que j'ai découvert.

— En ce cas, reprit Hilvar, vous devez attendre. Vous êtes revenu beaucoup trop tôt. »

Alvin s'y était attendu. Les chances étaient minimes, et son échec ne lui causait aucune déception. Les eaux du lac étaient parfaitement immobiles, plus du tout agitées sur ce rythme constant qui avait tellement intrigué les jeunes gens, lors de leur première visite. Alvin s'agenouilla au bord de l'eau, en scrutant les froides et sombres profondeurs.

De minuscules clochettes translucides, traînant d'invisibles tentacules, flottaient çà et là entre deux eaux. Alvin y plongea la main et en saisit une. Il la lâcha immédiatement, poussant une légère exclamation de dépit. Elle l'avait piqué.

Un jour — dans des années peut-être, ou dans des siècles — ces particules de gelée dénuées d'intelligence s'agglomèreraient encore une fois, et le grand polype renaîtrai !, tandis que s'enchaîneraient ses souvenirs et que sa conscience étincellerait d'une vie renouvelée.

Alvin se demandait comment il accueillerait les révélations qu'il avait à lui faire ; il ne serait peut-être pas content d'apprendre la vérité sur le Maître. En fait, peut-être refuserait-il d'admettre que tous ces siècles d'attente patiente eussent été en pure perte.

Mais l'avaient-ils été ? Leurrées comme ces créatures l'avaient été, leur longue attente avait enfin trouvé sa récompense. Comme par miracle, elles avaient sauvé du passé un savoir qui risquait sans cela d'être à jamais perdu. Maintenant elles pouvaient enfin reposer, et leur credo partager le destin d'un million d'autres dogmes qui s'étaient crus jadis éternels.

XIX

Hilvar et Alvin, pensifs, retournèrent vers le vaisseau et, un instant plus tard, la forteresse ne fut une fois de plus qu'une ombre opaque parmi les collines, qui rapidement diminua jusqu'à n'être plus qu'un œil noir sans paupière à jamais fixé sur l'espace, que bientôt ils perdirent de vue dans le vaste panorama de Lys.

Alvin ne fit rien pour le contrôle de la machine. Ils continuèrent à monter jusqu'à ce que Lys s'étendit sous eux, ile de verdure dans une mer d'ocre. Jamais auparavant Alvin n'était monté si haut ; lorsqu'enfin ils s'arrêtèrent, la courbe de la Terre était tout entière visible. Lys était maintenant très petite, rien qu'une tache d'émeraude sur la rouille du désert. Mais, loin sur la courbure du golfe, étincelait comme un joyau coloré de main d'homme : ainsi Hilvar vit-il, pour la première fois, la cité de Diaspar.

Les jeunes gens demeurèrent assis un long moment à regarder la Terre tourner sous eux. De tous les pouvoirs anciens de l'homme, ceci était sûrement ce qu'il pouvait le moins se permettre de perdre. Alvin aurait souhaité montrer le monde tel qu'il le voyait aux chefs de Lys et de Diaspar.

« Hilvar, dit-il enfin, pensez-vous que ce que je veux faire soit bien ? »

La question étonna Hilvar, qui ne soupçonnait pas les doutes soudains qui accablaient parfois son ami, et ne savait encore rien de la rencontre d'Alvin avec la Calculatrice centrale, ni du choc alors ressenti par son esprit. Il n'était pas facile de répondre à la demande d'Alvin sans parti pris ; à l'instar de Khedron, bien qu'avec moins de raisons, Hilvar sentait sa personnalité propre s'engloutir, aspirée sans recours dans le tourbillon que soulevait Alvin derrière lui, en se frayant sa voie dans la vie.

« Je crois que vous avez raison, répondit Hilvar avec lenteur. Voilà assez longtemps que nos deux peuples sont séparés. »

« Cela du moins était vrai », se dit Hilvar bien qu'il sût que ses sentiments personnels influençaient sa réponse.

Mais Alvin demeurait inquiet : « Il y a un problème qui me préoccupe, poursuivit-il d'une voix troublée, c'est la différence de nos durées de vie. »

Il n'en dit pas plus, mais chacun d'eux savait ce que pensait l'autre.

— Cela m'a inquiété moi aussi, admit Hilvar, mais je pense que le problème trouvera une solution avec le temps, lorsque nos peuples auront refait connaissance. Nous ne pouvons avoir raison les uns *et* les autres… nos vies sont peut-être courtes, les vôtres sûrement beaucoup

trop longues. Cela finira par un compromis. »

Alvin s'interrogeait. C'était là, sans nul doute, l'unique espoir, mais les âges de transition seraient en vérité difficiles. Il se rappelait encore les paroles amères de Seranis : *Lui et moi serons tous deux morts depuis des siècles, que vous serez encore un adolescent.* Très bien, il acceptait cet état de choses. Même à Diaspar, sur toute amitié planait la même ombre ; que ce fût au bout d'une centaine ou d'un million d'années, cela faisait en fin de compte peu de différence.

Alvin savait, avec une certitude qui transcendait toute logique, que le bien-être de l'espèce exigeait la fusion de ces deux cultures ; au regard d'une telle cause, le bonheur individuel était sans importance. Un instant, le jeune homme vit dans l'humanité quelque chose de plus que l'arrière-plan vivant de sa propre vie, et il accepta sans sourciller les malheurs que son choix devait entraîner quelque jour.

Sous eux, le monde poursuivait sa rotation sans fin. Sensible à l'humeur de son ami, Hilvar ne disait rien, jusqu'à ce qu'au bout d'un moment Alvin rompît le silence.

« Lorsque j'ai quitté Diaspar la première fois, dit-il, je ne savais pas ce que j'espérais découvrir. Lys m'eût satisfait à une époque, plus que satisfait, mais maintenant tout sur terre me paraît si petit et de si peu d'importance. Chacune de mes découvertes a soulevé des problèmes plus graves, ouvert des horizons plus vastes. Je me demande où cela finira… »

Hilvar, qui n'avait jamais vu Alvin si pensif, ne tenait pas à interrompre son monologue. Il avait beaucoup appris sur son ami, au cours de ces quelques dernières minutes.

« Le robot m'a dit, continua Alvin, que ce vaisseau pouvait atteindre les Sept Soleils en moins d'une journée. Pensez-vous que je doive y aller ?

— Pensez-vous que je pourrais vous arrêter ? » répliqua Hilvar tranquillement.

Alvin sourit.

« Ce n'est pas une réponse, dit-il. Qui sait ce qu'il y a là-bas dans l'espace ? Les Envahisseurs ont peut-être quitté l'Univers, mais il peut exister d'autres intelligences hostiles à l'homme.

— Pourquoi y en aurait-il forcément ? demanda Hilvar. C'est là une question que nos philosophes ont débattue pendant des éternités. Une race véritablement intelligente ne serait probablement pas hostile.

— Mais les Envahisseurs ?

— Ils demeurent une énigme, je l'admets. S'ils étaient réellement si mauvais, ils ont dû se détruire eux-mêmes, et en admettant qu'ils ne l'aient pas fait… » Hilvar désigna le désert sans fin au-dessous deux : « Jadis, nous avions un empire. Qu'avons-nous maintenant qu'ils

pourraient convoiter ? »

Alvin était un peu surpris qu'un autre partageât son point de vue.

« Est-ce que tous les vôtres pensent de même ? demanda-t-il.

— Une minorité seulement. L'individu moyen ne s'inquiète pas de cela mais il déclarerait sans doute que si les Envahisseurs voulaient réellement détruire la Terre, ils l'auraient fait depuis bien des siècles. Je ne pense pas qu'ils fassent peur à qui que ce soit, à vrai dire.

— Il en va de façon très différente à Diaspar, dit Alvin. Nos compatriotes sont de grands poltrons. Ils sont terrifiés à l'idée de quitter leur ville, et je ne sais pas ce qui se passera lorsqu'ils apprendront que j'ai découvert un vaisseau spatial. Jeserac a dû l'annoncer au Conseil à présent, et j'aimerais bien savoir ce que fait celui-ci.

— Je peux vous le dire. Il se prépare à recevoir la première délégation de Lys. Seranis vient de me l'apprendre. »

Alvin regarda de nouveau l'écran ; il pouvait d'un seul coup d'œil embrasser la distance qui séparait Lys de Diaspar. Bien qu'il eût atteint l'un de ses buts, la chose semblait insignifiante maintenant. Toutefois il était très heureux ; c'était certain, les longues ères d'isolement stérile allaient prendre fin.

Savoir qu'il avait réussi ce qui avait été, à un moment, sa mission essentielle, dissipait les derniers doutes dans l'esprit d'Alvin. Il avait rempli son rôle sur terre plus vite et plus à fond qu'il n'aurait osé l'espérer. La route était libre devant lui pour ce qui serait peut-être sa dernière et, certainement, sa plus grande aventure.

— Viendrez-vous avec moi, Hilvar ? » demanda-t-il, conscient de ce qu'il demandait.

Hilvar fixa sur lui un regard assuré.

« Il n'était pas nécessaire de me le demander, Alvin. » répondit-il. « J'ai dit à Seranis et à tous mes amis que je partais avec vous… Il y a bien une heure de cela. »

Ils étaient à très haute altitude lorsque Alvin donna au robot ses dernières instructions. La nef était presque à l'arrêt et la Terre, peu-être à seize cents kilomètres plus bas remplissant presque le ciel. Elle paraissait des moins hospitalières. Alvin se demanda combien d'astronefs avaient, par le passé, plané là, un bref instant, pour ensuite passer leur chemin.

Il y eut une pause appréciable, comme si le robot vérifiait ces appareils, ces circuits qui n'avaient pas servi depuis plusieurs âges géologiques. On entendit alors un très faible bruit, le premier qu'Alvin entendit émettre par une machine. C'était un infime bourdonnement qui monta rapidement d'octave en octave jusqu'à ce qu'il eût franchi le seuil de l'ouïe. Ils ne perçurent ni changement ni mouvement, mais Alvin vit soudain les étoiles défiler sur l'écran. La Terre réapparut,

disparut puis réapparut encore dans une position légèrement différente. Le vaisseau « chassait », pivotant dans l'espace comme une aiguille de boussole en quête du nord. Durant plusieurs minutes, les cieux tournèrent et se vrillèrent autour d'eux, jusqu'à ce qu'enfin la nef s'immobilisât, projectile géant pointé vers les astres.

Au centre de l'écran planait le grand cercle des Sept Soleils dans tout son arc-en-ciel de beauté. Une petite fraction de Terre était encore visible, noir croissant bordé d'or et de pourpre par le soleil couchant. Il se produisait en ce moment quelque chose, Alvin le savait, qui passait toute son expérience. Agrippé à son siège, il attendit, tandis que s'écoulaient les secondes et que scintillaient les Sept Soleils sur l'écran.

Il n'y eut aucun bruit, rien qu'un soudain arrachement, qui sembla leur brouiller la vue — et la Terre disparut comme escamotée par une main géante. Les jeunes gens se retrouvaient seuls dans l'espace, seuls avec les étoiles et un Soleil étrangement ratatiné. Pas plus de Terre que si elle n'avait jamais existé.

De nouveau l'arrachement et avec lui, maintenant, le bruit le plus léger, comme si pour la première fois les générateurs déployaient une fraction appréciable de leur puissance. Toutefois, un instant rien ne changea, puis Alvin se rendit compte que le Soleil avait à son tour disparu, qu'au long du vaisseau rampaient lentement les étoiles. Il jeta un coup d'œil derrière et vit… le néant. De ce côté, les cieux étaient totalement effacés, sous une coupole de nuit. Sous ses yeux, les étoiles s'y engloutissaient comme des étincelles dans de l'eau. Le vaisseau allait beaucoup plus vite que la lumière, et Alvin sut qu'il ne se trouvait plus dans l'espace familier à la Terre, au Soleil.

Lorsque se produisit pour la troisième fois l'arrachement subit et vertigineux, le cœur du jeune homme cessa presque de battre. L'étrange brouillage de la vue était maintenant indéniable ; un instant, tout ce qui l'entourait lui parut déformé à en être méconnaissable. L'explication de cette distorsion lui vint à l'esprit en un éclair d'intuition qu'il n'eût pu expliquer. *C'était là réalité et non hallucination.* Il entrevoyait en quelque sorte, tandis qu'il traversait la mince pellicule du Présent, les changements en train de se produire dans l'espace environnant.

En même temps, le murmure des générateurs crût en un rugissement qui ébranla le vaisseau — bruit d'autant plus impressionnant que c'était la première protestation qu'Alvin eût jamais entendue jaillir d'une machine. Puis tout se tut et le brusque silence sembla lui bourdonner aux oreilles. Les grands générateurs avaient accompli leur besogne, on n'en aurait plus besoin qu'à la fin du voyage. Les étoiles devant eux eurent une flambée bleu-blanc qui s'évanouit dans l'ultraviolet. Et pourtant, par quelque magie de la

science ou de la nature, les Sept Soleils étaient encore visibles, bien que leur position et leurs couleurs eussent subitement changé. Sur eux, tel un bolide, le vaisseau fonçait suivant un tunnel de ténèbres, par-delà les bornes du temps et de l'espace, à une vitesse inconcevable à force de démesure.

Il était difficile de croire qu'ils avaient maintenant été projetés hors du système solaire à cette vitesse qui, non contrôlée, les emporterait rapidement à travers le cœur de la Galaxie jusque dans le vide encore plus vaste au-delà. Ni Alvin ni Hilvar ne pouvaient concevoir l'immensité véritable de leur voyage ; les grandes sagas d'exploration avaient complètement modifié l'optique qu'avait l'homme de l'Univers et, même à présent, des millions de siècles plus tard, les traditions antiques n'étaient pas tout à fait mortes. Jadis, murmurait la légende, un vaisseau avait fait le tour du cosmos entre le lever et le coucher du soleil. Les milliards de kilomètres qui séparaient les étoiles perdaient toute signification devant de telles vitesses. Pour Alvin, ce voyage était à peine plus grand, et peut-être moins dangereux que son premier voyage en Lys.

Ce fut Hilvar qui exprima leurs pensées communes tandis que, devant eux, s'illuminaient peu à peu les Sept Soleils.

« Alvin, fit-il remarquer, pareille formation ne peut être l'œuvre de la nature. »

Alvin acquiesça d'un hochement de tête.

« Je le pense depuis des années, mais cela me semble encore fantastique.

— Le système peut ne pas avoir été créé par l'homme, admit Hilvar, criais il a été disposé par une intelligence. La nature n'aurait jamais pu former ce cercle parfait d'étoiles toutes également brillantes. Et il n'y a dans l'univers rien de comparable au Soleil central.

— Mais pourquoi aurait-on fait une telle chose ?

— Oh ! je peux en fournir bien des raisons. Peut-être est-ce un signal, pour que tout astronef non humain entrant dans notre Univers sache où chercher la vie. Peut-être cela marque-t-il le centre de l'administration galactique. Ou peut-être, et j'ai le sentiment que telle est la véritable explication, est-ce simplement la plus grande de toutes les œuvres d'art ? Mais il est absurde de faire des suppositions pour le moment. Dans quelques heures nous saurons la vérité. »

Nous saurons la vérité. Peut-être, songea Alvin, mais dans quelle mesure la saurons-nous jamais ? Chose étrange, maintenant qu'il quittait Diaspar, et de fait, la Terre même à une vitesse dépassant toute imagination, son esprit se tournait une fois encore vers l'énigme de son origine. Cependant, peut-être n'était-ce pas tellement surprenant ; il avait beaucoup appris, depuis qu'il était arrivé pour la première fois en Lys mais, jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu un seul

instant pour y réfléchir tranquillement.

Il n'y avait rien qu'il pût faire, à cette heure, que s'asseoir et attendre ; son avenir immédiat était contrôlé par la merveilleuse machine — certainement l'une des suprêmes réalisations mécaniques de tous les temps — qui l'emportait au cœur de l'Univers. L'instant était venu de penser et de réfléchir, qu'il le souhaitât ou non. Mais d'abord il raconterait à Hilvar tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation hâtive, il y avait seulement deux jours.

Hilvar écouta l'histoire sans commentaire et sans la moindre demande d'explication ; il parut comprendre immédiatement tout ce qu'Alvin décrivait et ne manifesta aucune surprise, même au récit de l'entrevue avec la Calculatrice centrale, et de l'opération qu'avait fait subir celle-ci à l'intellect du robot. Ce n'était pas qu'il fût incapable d'étonnement, mais l'histoire du passé était pleine de merveilles qui pouvaient, à tous égards, rivaliser avec le récit d'Alvin.

« Il est évident, dit-il quand Alvin en eut fini, que la Calculatrice a dû recevoir des instructions spéciales à votre sujet lorsqu'on l'a construite. À l'heure actuelle, vous devez deviner dans quel but.

— Je le pense, Khedron m'a fourni une partie de la réponse, lorsqu'il m'a expliqué comment les hommes qui avaient conçu Diaspar, avaient pris des mesures pour en éviter la décadence.

— Pensez-vous que vous — et les autres Uniques avant vous — fassiez partie du mécanisme social qui prévient une stagnation totale ? En sorte que tandis que les Bouffons sont des facteurs correctifs à court terme, vous et vos congénères seriez des facteurs à long terme ? »

Hilvar avait mieux exprimé l'idée qu'Alvin n'aurait su le faire, toutefois ce n'était pas exactement sa pensée.

« Je crois que la vérité est plus compliquée que cela, il semble presque qu'il y ait eu conflit d'opinion, lorsque la cité fut construite, entre ceux qui voulaient la fermer complètement au monde extérieur, et ceux qui voulaient maintenir avec ce dernier quelques points de contact. La première fraction a gagné, mais les autres n'ont pas admis leur défaite. Je pense que Yarlan Zey fut un de leurs chefs, mais pas assez puissant pour agir ouvertement. Il a fait de son mieux en conservant intact le souterrain, et en s'assurant qu'à de longs intervalles un homme surgirait du Palais de la Création qui ne partagerait pas les appréhensions de ses compatriotes. En fait, je me demande… »

Alvin s'interrompit, et ses yeux se perdirent dans ses pensées, de sorte qu'un instant il parut oublier ce qui l'entourait.

« À quoi pensez-vous maintenant ? demanda Hilvar.

— Il m'est venu à l'esprit à l'instant que… peut-être suis-je Yarlan Zey. C'est parfaitement plausible. Il a pu enregistrer sa personnalité

dans les banques à mémoire, comptant sur elle pour briser le moule de Diaspar avant qu'il ne fût par trop durci. Un jour, il me faudra trouver ce qui est arrivé aux autres Uniques ; cela pourrait m'aider à compléter le tableau.

— Et Yarlan Zey, ou qui que ce fût d'autre, donna aussi des instructions à la Calculatrice centrale pour quelle prêtât une particulière assistance aux Uniques, quel que fût le moment de leur création…, rêva tout haut Hilvar, poursuivant le raisonnement d'Alvin.

— Exact. L'ironie du sort, c'est que j'aurais pu obtenir tous les renseignements dont j'avais besoin de la Calculatrice centrale, directement et sans aucune aide du pauvre Khedron. Elle m'en aurait dit plus qu'elle ne lui en a jamais dit. Mais il n'est pas douteux qu'il m'a fait gagner beaucoup de temps, et enseigne beaucoup de choses que je n'aurais jamais apprises par moi-même.

— Je pense que votre théorie tient compte de tous les faits connus, dit prudemment Hilvar. Malheureusement, elle laisse plus que jamais entier le plus grand de tous les problèmes — la raison d'être profonde de Diaspar. Pourquoi votre peuple essayait-il de prétendre que le monde extérieur n'existait pas ? C'est là une question dont j'aimerais savoir la réponse.

— C'est une question dont j'entends trouver la réponse, répliqua Alvin. Mais je ne sais ni quand… ni comment. »

Ils discutèrent et rêvassèrent ainsi tandis que, s'écartant d'heure en heure les uns des autres, les Sept Soleils finissaient par emplir l'étrange tunnel de nuit dans lequel glissait le vaisseau. Puis une à une, les six étoiles en cercle s'évanouirent dans la marge de ténèbres, et seul demeura le Soleil central. Bien qu'il ne pût être plus longtemps tout à fait dans *leur* espace, il brillait encore de cet éclat nacré qui le distinguait de tous les autres astres. De minute en minute le lustre en augmenta jusqu'à ce qu'en un moment, ce ne fut plus un point mais un petit disque. Et maintenant le disque se mit à s'élargir sous leurs yeux…

Il y eut le plus bref des avertissements : un son grave, comme d'une cloche, vibra dans la cabine. Alvin se cramponna aux bras de son fauteuil, quoique le geste fût plutôt futile.

Une fois de plus explosèrent de vie les grands générateurs et, avec une soudaineté quasi aveuglante, les étoiles reparurent. Le vaisseau était retombé dans l'espace, dans cet univers de soleils et de planètes, dans ce monde naturel où rien ne pouvait se mouvoir plus vite que la lumière.

Déjà ils se trouvaient dans le système des Sept Soleils, car le vaste anneau de globes de couleur dominait maintenant le ciel. Et quel ciel ! Toutes les étoiles qu'ils avaient connues, toutes les constellations

familières avaient disparu. La Voie lactée n'était plus cette bande légère de brume loin sur l'un des versants des cieux : maintenant qu'ils se trouvaient au centre de leur univers, elle scindait de son cercle immense le monde créé.

L'astronef continuait de foncer très vite vers le Soleil central, et les six autres étoiles du système étaient autant de phares colorés, rangés à la ronde dans le ciel. Non loin de la plus proche, on distinguait les minuscules étincelles des planètes gravitant autour, mondes qui devaient être de dimensions énormes pour être visibles à une telle distance.

L'origine de l'éclat nacré du Soleil central était maintenant fort claire. Le grand astre était environné d'une nappe de gaz qui estompait ses radiations, et lui conférait sa nuance caractéristique. La nébuleuse qui l'enveloppait n'était qu'indirectement visible, tordue en formes étranges qui échappaient à l'œil. Mais elle était bien là, et plus on la regardait, plus elle semblait étendue.

« Eh bien, Alvin, dit Hilvar, nous avons à choisir entre bien des mondes. Ou bien espérez-vous les explorer tous ?

— Cela n'est heureusement pas nécessaire, reconnut Alvin. Si nous pouvons prendre contact où que ce soit, nous trouverons les renseignements qu'il nous faut. La logique serait de mettre le cap sur la plus grosse planète du Soleil central.

— À moins quelle ne soit trop grosse. Certaines planètes, m'a-t-on dit, sont si énormes que la vie humaine ne peut subsister ; les hommes s'y écraseraient sous leur propre poids.

— Je doute, que ce soit ici le cas, car je suis sûr que ce système est entièrement artificiel. De toute façon, nous pourrons voir de l'espace s'il y a des villes et des édifices. »

Hilvar désigna le robot.

« Notre problème a été résolu pour nous. Ne l'oubliez pas… notre guide est déjà venu ici. Il nous ramène au bercail, et je me demande ce qu'il en pense. »

Alvin se l'était aussi demandé. Mais était-il juste, cela avait-il même un sens, d'imaginer que le robot pût éprouver des sentiments le moins du monde comparables à des émotions humaines, maintenant qu'il retournait à l'ancienne demeure du Maître, après tant de siècles ?

Dans tous ses rapports avec le robot, depuis que la Calculatrice avait levé le blocage qui le rendait muet, la machine n'avait jamais manifesté de sentiment ou d'émotion. Elle avait répondu à ses questions et obéi à ses ordres, mais sa personnalité véritable s'était révélée absolument inaccessible. Que le robot en possédât une, Alvin en était certain ; sinon il n'aurait pas ressenti cet étrange sentiment de culpabilité, à se rappeler le tour qu'il lui avait joué, ainsi qu'à son compagnon maintenant assoupi.

Le robot croyait toujours à tout ce que le Maître avait enseigné ; bien qu'il l'eût vu truquer ses miracles, qu'il l'eût entendu conter des mensonges à ses disciples, ces réalités incommodes n'altéraient pas sa loyauté. Comme bien des êtres humains avant lui, il pouvait concilier deux séries contraires de données.

Maintenant, il remontait, jusqu'à l'origine, la piste de ses souvenirs immémoriaux. Perdue presque dans l'éclat du Soleil central, il y avait une pâle étincelle de lumière, et autour, les lueurs plus faibles de mondes encore plus petits.

Le gigantesque voyage des jeunes gens touchait à son terme ; dans peu de temps, ils sauraient s'il avait été vain.

XX

La planète dont ils approchaient n'était plus maintenant qu'à quelques millions de kilomètres, sphère superbe de lumière multicolore. Il ne pouvait y avoir d'ombre en aucun point de sa surface, car tandis qu'elle tournait sous le Soleil central, les autres astres défilaient un à un dans ses cieux. Alvin comprenait à présent très clairement la signification des paroles du Maître sur son lit de mort : « Quelle merveille de regarder les ombres de couleur sur les planètes à l'éternelle lumière. »

Alvin et Hilvar s'en trouvaient si près maintenant qu'ils pouvaient distinguer continents, océans, et la brume légère de l'atmosphère. Il y avait pourtant quelque chose de bizarre dans le relief, et après un moment, les jeunes gens se rendirent compte que les démarcations entre la terre et l'eau étaient curieusement régulières. Les continents de cette planète n'étaient pas tels que les avait laissés la nature — mais quelle mince besogne avait dû être le modelage d'un monde par ceux qui avaient construit ses soleils !

« Ce ne sont pas du tout des océans ! s'exclama Hilvar tout à coup. Regardez, on y distingue des marques ! »

Ce ne fut qu'en arrivant près de la planète qu'Alvin comprit ce que voulait dire son ami. Il remarqua alors des lignes et des bandes indistinctes sur les bordures continentales, bien au-dedans de ce qu'il avait pris pour les limites de la mer. Cette vision le remplit d'un doute soudain, car il en connaissait trop bien le sens. Il avait déjà vu ces lignes dans le désert au-delà de Diaspar, et ce qu'elles lui disaient, c'est que son voyage avait été vain.

« Cette planète est aussi desséchée que la Terre, dit-il tristement. Ses eaux se sont totalement évaporées — ces marques sont des bancs de sel aux endroits d'où les mers se sont évanouies.

— Ils n'auraient jamais laissé cela se faire, rétorqua Hilvar. Après tout, je crois que nous arrivons trop tard. »

La déception d'Alvin était si amère qu'il n'osa plus se risquer à prendre la parole, mais fixa de l'œil en silence le vaste monde qui, avec une impressionnante lenteur, tournait sous le vaisseau tandis que sa surface montait majestueusement à leur rencontre. Ils pouvaient voir maintenant des édifices, minuscules incrustations blanches partout éparses, sauf dans le lit même des océans.

Jadis, ce monde avait été le centre de l'Univers. À présent il était muet, son air était vide, et au sol, aucun de ces points d'agitation qui disent la vie. Cependant le vaisseau spatial glissait toujours délibérément par-dessus la mer de roche figée, une mer qui çà et là s'était ramassée en grandes vagues qui défiaient le ciel.

Au bout d'un moment, la nef s'arrêta comme si le robot avait enfin remonté au berceau de ses souvenirs. Au-dessous d'eux, une colonne de pierre blanche comme neige jaillissait du centre d'un immense amphithéâtre de marbre. Alvin attendit un instant puis, comme la machine restait immobile, il lui donna l'ordre de se poser au pied du pilier.

Même jusqu'à maintenant, Alvin avait espéré à demi trouver de la vie sur cette planète. Cet espoir s'évanouit sur-le-champ, comme il sortait du sas pneumatique. Jamais de toute sa vie, même dans la désolation de Shalmirane, il ne s'était trouvé dans le silence total. Sur terre, il y avait toujours le murmure des voix, le mouvement des bêtes ou le soupir du vent. Ici, il n'y avait rien, il n'y aurait jamais plus rien de tout cela.

« Pourquoi nous as-tu menés en ce lieu ? » s'enquit Alvin. La réponse du robot l'intéressait peu, mais l'élan de sa quête le portait encore, alors même qu'il n'avait plus le cœur à la poursuivre.

« Le maître est parti d'ici, répondit le robot.

— Je pensais que ce serait là l'explication, dit Hilvar. Voyez-vous l'ironie de tout cela ? Le Maître en disgrâce s'enfuit de ce monde… et maintenant voyez ce qu'on lui a construit comme mémorial ! »

La grande colonne de pierre, peut-être cent fois plus haute qu'un homme, était encastrée dans un cercle de métal un peu surélevé par rapport à la plaine. Elle ne présentait aucun trait particulier et ne portait aucune inscription. Pendant combien de milliers ou de millions d'années, se demanda Alvin, les disciples du Maître s'étaient-ils réunis ici pour honorer leur chef ? Avaient-ils jamais su qu'il était mort en exil sur la lointaine Terre ?

Cela ne faisait maintenant aucune différence. Le Maître et ses disciples étaient de la même façon ensevelis dans l'oubli.

« Allons dehors, insista Hilvar, essayant de tirer d'un coup Alvin de sa dépression. Nous avons traversé la moitié de l'Univers pour voir cet endroit. Du moins pouvez-vous faire l'effort de mettre le pied dehors.

Malgré lui, Alvin sourit et suivit Hilvar hors du sas. Une fois dehors, il reprit un peu courage. Même si ce monde était mort, il devait contenir bien des choses intéressantes, et qui l'aideraient à résoudre quelques-uns des mystères du passé.

L'air avait un relent de moisi, mais était respirable. Malgré les nombreux soleils au ciel, la température était basse. Seul, le disque blanc du Soleil central procurait vraiment quelque chaleur, mais elle semblait avoir perdu de sa force en traversant l'enveloppe de nébulosité. Les autres soleils fournissaient leur quote-part de couleur, mais aucune chaleur.

Il ne fallut aux jeunes gens que quelques minutes pour se

convaincre que l'obélisque ne leur apprendrait rien. La dure matière dont il était fait montrait des signes précis d'usure ; les angles étaient arrondis, et le métal sur lequel il s'élevait, usé par les pieds de générations de disciples et de visiteurs. Il était étrange de penser qu'Hilvar et Alvin seraient peut-être les derniers, après tant et tant d'êtres humains, à se tenir debout en ce lieu.

Hilvar allait proposer de retourner au vaisseau et de s'envoler vers le plus proche des édifices environnants, lorsque Alvin remarqua une longue et étroite fissure dans le sol de marbre de l'amphithéâtre. Ils la suivirent sur une distance considérable ; la faille allait s'élargissant jusqu'à devenir trop large pour qu'un homme pût se tenir au-dessus les jambes écartées.

Un instant plus tard, les jeunes gens étaient à l'origine de la faille. La surface de l'arène avait été écrasée, fracassée au long d'une énorme et peu profonde dépression de plus d'un kilomètre et demi de long. Nul besoin d'intelligence ou d'imagination pour s'en expliquer la cause. Bien des siècles auparavant — mais certainement longtemps après l'abandon de ce monde — une immense forme cylindrique s'était posée là, puis après avoir repris son essor dans l'espace, avait laissé la planète à ses souvenirs.

Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Alvin ne pouvait que regarder et se poser des questions. Il ne saurait jamais s'il avait manqué ces voyageurs antérieurs de mille ou un million d'années.

Les jeunes gens se dirigèrent silencieux vers leur vaisseau (qu'il eût paru infime auprès du monstre jadis posé là !) puis ils survolèrent lentement l'arène en diagonale jusqu'à proximité du plus impressionnant des édifices qui la flanquaient. Comme ils se posaient en face de l'entrée surchargée d'ornements, Hilvar signala quelque chose qu'Alvin avait remarqué au même instant.

« Ces édifices ont l'air dangereux. Regardez là-bas toutes ces pierres tombées ; c'est un miracle qu'ils tiennent encore debout. S'il y avait jamais eu des tempêtes sur cette planète, ces constructions auraient croulé depuis des éternités. Je ne crois pas prudent de pénétrer dans aucune d'elles.

— Je ne vais pas le faire ; j'y enverrai le robot — il peut se déplacer beaucoup plus vite que nous, et il ne commettra aucune maladresse susceptible de faire s'écrouler le toit sur sa tête. »

Hilvar approuva cette précaution, mais il insista également sur une autre qu'avait négligée Alvin. Avant que le robot partît en reconnaissance, Alvin lui fit passer une série d'instructions au cerveau du vaisseau — presque aussi intelligent que le sien — en sorte que, quoi qu'il arrivât à leur pilote, les deux jeunes gens pussent du moins regagner la Terre, sains et saufs.

Il leur fallut peu de temps pour se convaincre tous deux qu'il n'y

avait rien à tirer de ce monde. Ils regardèrent ensemble les kilomètres de couloirs et de passages vides du tapis de poussière défiler sur l'écran, tandis que le robot explorait ces labyrinthes déserts. Tous les édifices conçus par des créatures intelligentes, quelle que soit la forme de leur corps, doivent respecter certaines lois fondamentales, et au bout d'un moment, même les formes d'architecture les plus inhabituelles ne surprennent plus. L'esprit, hypnotisé par leur pure répétition, se trouve incapable d'assimiler aucune impression nouvelle. Ces constructions, semblait-il, avaient été purement résidentielles, et les êtres qui y vivaient étaient approximativement de la taille d'un homme. Peut-être étaient-ce des hommes, malgré le nombre surprenant de pièces et d'enceintes où pouvaient seulement pénétrer des créatures capables de voler, mais cela ne voulait pas dire que les bâtisseurs de cette cité étaient ailés. Ils avaient peut-être utilisé les systèmes individuels d'antigravitation qui avaient jadis été d'usage courant, mais dont il ne restait actuellement nul vestige à Diaspar.

« Alvin, dit enfin Hilvar, nous pourrions consacrer un million d'années à explorer ces édifices. Il est évident qu'ils n'ont pas été simplement abandonnés, ils ont été soigneusement dépouillés de tous les objets de valeur qui pouvaient s'y trouver. Nous perdons notre temps.

— Alors que suggérez-vous ? demanda Alvin.

— Nous devrions jeter un coup d'œil sur deux ou trois autres points de cette planète et voir s'ils sont du même genre, comme je le pense. Ensuite nous devrions faire aussi une étude rapide des autres planètes, en ne nous y posant que si elles semblent fondamentalement différentes, ou si nous y remarquons quelque chose d'anormal. C'est tout ce que nous pouvons espérer faire, à moins de passer ici le restant de notre vie. »

C'était assez vrai. Ils essayaient de contacter quelque intelligence, et non d'effectuer des recherches archéologiques. La première de ces tâches pouvait se terminer en quelques jours, s'il y avait lieu du moins de la commencer. L'autre demanderait à des armées d'hommes et de robots des siècles de labeur.

Les jeunes gens quittèrent la planète deux heures plus tard, passablement contents de s'en éloigner. Même grouillant de vie, estima Alvin, ce monde de constructions sans fin devait avoir été très déprimant. Il n'y avait pas trace de parcs ou d'espaces libres où aurait pu croître quelque végétation. Ç'avait été un monde au plus haut point stérile, et il était difficile d'imaginer la mentalité des êtres qui avaient vécu là. Si la planète suivante était identique, décida Alvin, alors il abandonnerait sans doute ses recherches sur l'heure.

Elle ne l'était pas ; en fait, impossible d'imaginer plus grand contraste.

Cette planète était plus proche du Soleil, et même vue de l'espace, elle paraissait chaude. Elle était partiellement couverte de nuages bas indiquant qu'on y trouvait de l'eau en abondance, mais il n'y avait pas trace d'océans. Et pas davantage trace d'intelligence : Alvin et Hilvar en firent deux fois le tour sans apercevoir les vestiges d'aucune construction. Le globe tout entier, des pôles à l'équateur, était enfoui sous une couverture d'un vert virulent.

« Je pense que nous devrons être très prudents ici, dit Hilvar. Ce monde est vivant, et je n'aime pas la couleur de cette végétation. Il vaudrait mieux rester à bord du vaisseau et ne pas ouvrir du tout la porte pneumatique.

— Pas même envoyer le robot en reconnaissance ?

— Non, pas même cela. Vous avez oublié ce qu'est la maladie, et bien que mon peuple sache comment la vaincre, nous sommes loin de mon pays et il peut y avoir ici des dangers que nous ne voyons pas. Je pense que ce monde est devenu fou. Jadis, c'était peut-être un seul grand jardin ou grand parc, mais une fois abandonné, la nature a repris le dessus. Il n'en aurait jamais été ainsi du temps que le système était habité. »

Alvin ne doutait pas qu'Hilvar eût raison. Il y avait quelque chose de mauvais, quelque chose d'hostile à l'ordre et à la régularité sur lesquels tant Lys que Diaspar étaient basées, dans l'anarchie biologique qui régnait au-dessous d'eux. Une bataille incessante y avait fait rage pendant un milliard d'années ; mieux vaudrait se méfier des survivants.

Ils descendirent prudemment au-dessus d'une vaste plaine, si uniforme que sa platitude posa un problème immédiat. La plaine était bordée d'un terrain plus élevé, complètement recouvert d'arbres dont on ne pouvait que deviner la taille, tant ils étaient étroitement tassés, et si emmaillotés de broussailles que leurs troncs y étaient virtuellement ensevelis. De nombreuses créatures ailées volaient parmi les branches élevées, mais à une telle vitesse, qu'il était impossible de dire s'il s'agissait d'oiseaux ou d'insectes… ou de… ni les uns ni les autres.

Çà et là, un géant de la forêt avait réussi à dépasser de quelques vingtaines de mètres ses voisins de combat, qui avaient conclu une brève alliance pour le détruire et supprimer l'avantage qu'il avait conquis. Bien que ce fût une guerre silencieuse trop lentement menée pour que l'œil pût la suivre, il s'en dégageait une impression de conflit implacable, impitoyable.

Par comparaison, la plaine semblait morne et placide. Elle était, à quelques centimètres près, plate jusqu'à l'horizon, et paraissait toute couverte d'une herbe courte et roide. Descendus à trente mètres au-dessus, ils ne virent aucun signe de vie animale, ce qui parut quelque

peu surprenant à Hilvar. Peut-être, conclut-il, les bêtes s'étaient-elles réfugiées sous terre à leur approche.

Ils flânèrent au-dessus de la plaine tandis qu'Alvin tentait de convaincre Hilvar qu'il n'y aurait pas de danger à ouvrir le sas, et que l'autre lui expliquait patiemment ce qu'étaient les bactéries, les champignons, les virus et les microbes — autant de choses qu'Alvin se représentait difficilement et dont il voyait encore plus mal le rapport avec sa personne. La discussion se poursuivait depuis quelques minutes, lorsqu'ils remarquèrent un fait singulier. L'écran, qui un instant plus tôt leur montrait la forêt devant eux, ne montrait plus rien.

« L'avez-vous débranché ? demanda Hilvar, plus prompt d'esprit qu'Alvin, comme d'ordinaire.

— Non », répliqua Alvin, et un frisson lui courut le long de la colonne vertébrale, en pensant à la seule autre explication possible. « As-tu éteint ? demanda-t-il au robot.

— Non », fut-il répondu en écho à sa propre réponse.

Avec un soupir de soulagement, Alvin chassa l'idée que le robot aurait pu se mettre à agir de son propre chef, lui mettant une mutinerie mécanique sur les bras.

« Alors pourquoi l'écran est-il vide ? fit-il.

— Les récepteurs d'images ont été bloqués.

— Je ne comprends pas », reprit Alvin, oubliant un instant que le robot ne répondait qu'à des ordres ou à des questions précises.

Mais il reprit vite son sang-froid et demanda :

« Qui a bloqué les récepteurs ?

— Je ne sais pas. »

La compréhension littérale des robots pouvait parfois être aussi exaspérante que la propension des humains à s'écarter du sujet. Avant qu'Alvin pût continuer son interrogatoire, Hilvar l'interrompit.

« Dites-lui de reprendre de l'altitude… lentement », fit-il d'une voix pressante.

Alvin transmit l'ordre. On ne sentit aucun mouvement ; on n'en sentait jamais. Puis, peu à peu, l'image se reforma sur l'écran bien que, pendant un court moment, elle demeurât brouillée et déformée. Mais elle en montrait bien assez pour couper court à toute discussion à propos d'atterrissage.

La plaine avait perdu sa platitude. Un vaste renflement s'était formé juste au-dessous du vaisseau, un renflement dont le haut s'ouvrait déchiqueté à l'endroit où le vaisseau s'en était arraché. De gigantesques pseudopodes s'agitaient lentement au-dessus du trou, comme s'ils essayaient de capturer de nouveau la proie qui venait d'échapper tout juste à leur étreinte. Tandis qu'il regardait, horriblement fasciné, Alvin discerna un orifice écarlate agité de

pulsations, bordé de tentacules semblables à des fouets battant à l'unisson, et dirigeant tout ce qui tombait à portée dans cette gueule béante Frustrée de victimes présumées, la créature sombra lentement dans le sol, et ce fut alors qu'Alvin se rendit compte que la plaine n'était qu'une mince écume à la surface d'une mer morte.

« Qu'était cette… *chose* ? hoqueta-t-il.

— Il faudrait que je descende l'examiner pour pouvoir vous le dire, répondit Hilvar. C'était peut-être quelque animal primitif, peut-être même un parent de notre ami de Shalmirane. Il était à coup sûr dénué d'intelligence, ou il eût trouvé mieux à faire que d'essayer d'avaler un astronef. »

Alvin était bouleversé, bien qu'il sût qu'ils n'avaient à la vérité pas couru de danger. Il se demanda quelles autres créatures vivaient là, sous cet innocent gazon qui semblait positivement l'inviter à courir sur sa surface élastique.

« Je pourrais passer beaucoup de temps ici, dit Hilvar, visiblement fasciné par ce qu'il venait de voir. L'évolution a dû présenter de très intéressants résultats, dans de telles conditions. Non seulement l'évolution, mais la *dévolution* également, lors de la régression des formes supérieures de la vie quand fut abandonnée la planète. Maintenant, l'équilibre doit être atteint et… vous ne partez pas déjà ? » Sa voix se fit plaintive tandis que le paysage reculait au-dessous d'eux.

« Je pars, dit Alvin. J'ai vu un monde sans vie, un monde avec trop de vie, et je ne sais lequel je déteste le plus. »

À quinze cents mètres au-dessus de la plaine, la planète leur réservait une dernière surprise. Ils rencontrèrent une flottille de gros ballons flasques qui dérivaient dans le vent.

De chaque enveloppe semi-transparente pendillaient des touffes de vrilles formant une véritable forêt à l'envers. Certaines plantes, semblait-il, s'efforçant d'échapper au conflit féroce de la surface de ce monde, avaient appris à faire la conquête de l'atmosphère. Par un miracle d'adaptation, elles avaient réussi à fabriquer de l'hydrogène et à l'emmagasiner dans des vésicules, de façon à pouvoir s'élever dans la paix relative des couches d'air inférieures.

Cependant, il n'était pas certain que même là, elles eussent trouvé la sécurité. Leurs tiges et leurs feuilles pendues à contresens étaient infestées de toute une faune du genre araignée, qui devait passer sa vie à flotter loin au-dessus du globe, poursuivant la lutte universelle pour la vie sur de solitaires îles aériennes. Ces êtres devaient probablement avoir, de temps à autre, quelque contact avec le sol : Alvin vit l'un des grands ballons se dégonfler soudain et tomber du ciel, son enveloppe crevée servant de parachute sommaire. Alvin se demanda s'il s'agissait là d'un accident, ou si ce phénomène faisait

partie du cycle de vie de cette étrange végétation.

Hilvar dormit, pendant l'attente de la planète suivante. Pour une raison que le robot ne put expliquer, le vaisseau voyageait lentement — relativement du moins à sa rapidité lors de la traversée de l'Univers — lorsqu'il se trouvait dans un système solaire. Il fallut près de deux heures pour atteindre le monde qu'Alvin avait choisi comme troisième étape, et il fut un peu surpris qu'un simple voyage interplanétaire pût durer aussi longtemps.

Il réveilla Hilvar au moment où ils plongeaient dans l'atmosphère.

« Qu'est-ce que c'est que *cela,* d'après vous ? » lui demanda-t-il en désignant l'écran.

Au-dessous d'eux, s'étendait un paysage triste, noir et gris, sans aucune trace de végétation ou autre signe évident de vie. Mais il y en avait des signes indirects ; les basses collines et les vallées profondes étaient parsemées d'hémisphères parfaitement dessinés, dont certains disposés suivant des alignements complexes et symétriques.

Les jeunes gens avaient appris la prudence sur la planète précédente et, après avoir soigneusement envisagé toutes les possibilités, ils restèrent immobiles, haut dans le ciel, tandis qu'ils envoyaient le robot effectuer en bas une enquête. Par les yeux de ce dernier, ils virent se rapprocher l'un des dômes, jusqu'à ce que le robot flottât à près d'un mètre seulement de sa surface parfaitement lisse et nue.

Il n'y avait pas trace d'ouverture, pas une indication quant à l'objet de cette construction. Elle était de taille respectable — plus de trente mètres de haut — il y en avait de plus hautes encore. S'il s'agissait d'un édifice, il ne semblait avoir ni entrée ni sortie.

Après quelque hésitation, Alvin ordonna au robot d'avancer et de toucher le dôme. À son grand étonnement, le robot refusa de lui obéir. C'était là de la rébellion — du moins à première vue.

« Pourquoi ne veux-tu pas faire ce que je te dis ? demanda Alvin, lorsqu'il fut revenu de son étonnement.

— C'est interdit, lui fut-il répondu.

— Interdit par qui ?

— Je ne sais pas.

— Alors, comment… Non, annule tout cela. L'ordre est-il inscrit en toi ?

— Non. »

Cela semblait éliminer une possibilité. Les constructeurs de ces dômes auraient pu être de la race de ceux qui avaient construit le robot, et ils auraient pu inclure semblable interdiction dans les instructions primitivement données à la machine.

« Quand as-tu reçu cet ordre ? demanda Alvin.

— Je l'ai reçu en atterrissant. »

Alvin se tourna vers Hilvar. Une lueur d'espoir brillait de nouveau dans ses yeux.

« Il y a de l'intelligence, ici ! Pouvez-vous les percevoir ?

— Non, répliqua Hilvar. Cet endroit me parait aussi mort que le premier visité.

— Je vais sortir rejoindre le robot. Quiconque lui a parlé pourrait bien me parler aussi. »

Hilvar ne discuta pas, bien qu'il montrât peu d'enthousiasme. Ils amenèrent le vaisseau au sol à une trentaine de mètres du dôme, non loin du robot qui attendait, puis ils ouvrirent le sas.

Alvin savait que celui-ci ne fonctionnait que si le cerveau du vaisseau s'était auparavant assuré que l'atmosphère était respirable. Un instant, il pensa que celui-ci avait commis une erreur, tant l'air était ténu et sustentait peu les poumons. Puis, en pratiquant de profondes inspirations, Alvin constata qu'il pouvait pomper assez d'oxygène pour survivre, bien qu'il eût l'impression de ne pouvoir tenir sur ce monde que quelques minutes.

Tout haletants, ils se dirigèrent vers le robot et le mur convexe du dôme mystérieux. Encore un pas, et ils se figèrent ensemble, comme frappés du même coup subit. Dans leur esprit, tel le tintement d'un glas puissant, avait retenti un message unique :

Danger. N'approchez plus.

C'était tout. Le message n'était pas verbal, mais purement mental. Alvin se sentit sûr que n'importe quelle créature, quel que fût son niveau d'intelligence, recevait, de la même façon absolument impossible à méconnaître, le même avertissement au plus profond de son esprit.

C'était un avertissement, pas une menace. En quelque sorte, ils savaient que ce n'était pas dirigé contre eux ; cela visait leur propre protection. Cela semblait dire : ici se trouve quelque chose d'intrinsèquement dangereux, et nous, qui l'avons construit, nous tenons anxieusement à ce que nul ne soit mis à mal en s'y exposant par ignorance.

Alvin et Hilvar reculèrent de plusieurs pas et se regardèrent, attendant chacun que l'ami exprime sa pensée. Hilvar fut le premier à résumer la situation.

« J'avais raison, Alvin, dit-il. Il n'y a ici nulle intelligence. Cet avertissement est automatique, déclenché par notre seule présence lorsque nous approchons par trop. »

Alvin acquiesça de la tête.

« Je me demande ce qu'ils essayaient de protéger, déclara-t-il. Il peut y avoir des maisons, ou n'importe quoi, sous ces dômes.

— Il n'existe pour nous aucun moyen de le découvrir, si tous les dômes nous tiennent à l'écart. C'est intéressant, cette différence entre

les trois planètes que nous avons visitées. On a tout retiré de la première, on a abandonné la seconde sans s'en soucier, mais ici on s'est donné beaucoup de mal. Peut-être espérait-on y revenir un jour et voulait-on que tout fût prêt pour ce retour.

— Mais on n'y est jamais revenu, et tout cela s'est passé il y a fort longtemps.

— Peut-être ont-ils changé d'avis ! »

Étrange, pensa Alvin, la façon dont Hilvar et lui s'étaient inconsciemment mis à employer le mot « ils ». Quels qu'eussent été ces « ils », leur passage était fortement marqué sur la première planète, et plus encore ici, monde soigneusement emballé et rangé jusqu'à ce qu'on en eût de nouveau besoin.

« Retournons au vaisseau, haleta Alvin. Je ne peux pas respirer normalement ici. »

Dès que le sas se fut refermé sur eux et qu'ils furent de nouveau à l'aise, les jeunes gens discutèrent de leur prochain déplacement. Pour effectuer une enquête complète, ils devraient essayer un grand nombre de dômes dans l'espoir d'en trouver un démuni de système d'avertissement, et dans lequel ils pourraient pénétrer. Si cela échouait… mais Alvin se refusait à envisager cette éventualité avant d'y être forcé.

Il l'envisagea moins d'une heure plus tard, et sous une forme beaucoup plus dramatique qu'il ne l'aurait imaginé. Ils avaient fait descendre le robot devant une douzaine de dômes, toujours avec le même résultat, lorsqu'ils tombèrent sur un spectacle fâcheusement déplacé dans ce monde soigneusement et proprement empaqueté.

Au-dessous d'eux s'étendait une large vallée, parsemée d'un petit nombre de dômes impénétrables et provocants. Le centre de la vallée portait la trace indubitable d'une grande explosion, d'une explosion qui avait projeté des débris dans toutes les directions et creusé dans le sol un cratère calciné.

Et près du cratère se dressait l'épave d'un astronef.

XXI

Ils se posèrent près du lieu de cette antique tragédie, et s'avancèrent lentement, économisant leur souffle, vers l'immense carcasse brisée qui les dominait de si haut. Seul subsistait un court morceau du vaisseau, ou la proue ou la poupe ; le reste avait probablement été détruit par l'explosion. Comme ils se dirigeaient vers l'épave, une pensée germa lentement dans l'esprit d'Alvin, s'imposant peu à peu jusqu'à devenir certitude.

« Hilvar, dit-il tout en constatant qu'il était difficile de parler et de marcher en même temps, je crois que c'est le vaisseau qui avait atterri sur la première planète. *

Hilvar hocha la tête, préférant ne pas gaspiller son souffle. La même pensée lui était venue. C'était une excellente leçon par l'exemple, songea-t-il, pour des visiteurs imprudents. Il espéra qu'elle ne serait pas perdue pour Alvin.

Tous deux atteignirent la carcasse et levèrent les yeux vers son intérieur mis à nu. On aurait cru voir un gigantesque édifice brutalement coupé en deux ; planchers, murs et plafonds, fracassés au point de l'explosion, offraient un tableau déformé de la coupe du vaisseau. Quels êtres étranges, se demanda Alvin, reposaient encore là même où ils étaient morts dans les débris du vaisseau ?

« Je ne comprends pas, fit tout à coup Hilvar. Cette partie de l'appareil est certes très abîmée, mais où est l'autre ? L'appareil s'est-il cassé en deux dans l'espace, cette partie seule s'écrasant à terre ? »

Ils n'eurent de réponse à cette question qu'après avoir de nouveau envoyé le robot en exploration, et examiné par eux-mêmes le terrain autour de l'épave. Il n'y avait pas le moindre doute. Toutes les réserves qu'ils auraient pu formuler disparurent, lorsqu'Alvin découvrit l'alignement de monticules bas, ayant chacun trois mètres de long, sur la petite hauteur proche du vaisseau.

— Ainsi, ils se sont posés là, dit Hilvar tout rêveur, et ils ont ignoré l'avertissement. Ils étaient curieux. Ils ont essayé d'ouvrir ce dôme. »

Il désigna du doigt, de l'autre côté du cratère, la coque lisse et toujours intacte sous laquelle les maitres de ce monde avaient scellé leurs trésors au moment du départ. Mais ce n'était plus là un dôme ; c'était maintenant une sphère presque parfaite, car le sol où elle avait été encastrée avait été soufflé.

« Leur vaisseau s'est écrasé et un grand nombre d'entre eux ont été tués. Cependant, malgré cela, ils s'organisèrent pour effectuer des réparations pour repartir en coupant cette portion du vaisseau, et en emportant tout ce qui pouvait leur être utile. Quelle tâche ç'a dû

être ! »

Alvin entendait à peine. Il considérait l'étrange jalon qui l'avait tout d'abord attiré en ce lieu, la mince tige cernée d'un cercle horizontal au tiers de sa hauteur, en partant du sommet. Tout étranger et insolite que fût l'objet, Alvin était sensible au message par lui transmis au long des siècles.

Sous ces pierres, s'il se donnait la peine de les déplacer, se trouvait la réponse à une question au moins. Celle-là pouvait rester sans réponse : quelles qu'eussent été ces créatures, elles avaient gagné leur droit au repos.

Hilvar entendit à peine les paroles qu'Alvin soupira, tandis que tous deux regagnaient lentement le vaisseau.

« J'espère qu'ils ont réussi à rentrer chez eux », disait-il.

« Et maintenant où ? » demanda Hilvar, lorsqu'ils se retrouvèrent une fois de plus dans l'espace.

Alvin regarda pensivement l'écran avant de répondre.

« Croyez-vous que je devrais prendre le chemin du retour ?

— Ce serait le plus raisonnable. Notre chance peut ne pas durer plus longtemps, et qui sait quelles autres surprises nous réservent ces planètes ? »

C'était la voix de la sagesse et de la prudence, et Alvin était prêt maintenant à lui accorder plus d'attention qu'il ne l'eût fait quelques jours auparavant. Mais il venait de loin et il avait attendu toute sa vie cet instant ; il n'allait pas rentrer alors qu'il y avait tant à voir.

« Nous resterons désormais à bord du vaisseau, déclara-t-il, et nous ne nous poserons nulle part. Cela nous assurera une sécurité suffisante. »

Hilvar haussa les épaules, comme s'il refusait d'accepter aucune responsabilité dans les événements qui allaient suivre. Maintenant qu'Alvin faisait preuve d'une certaine prudence, il jugeait peu opportun de reconnaître qu'il était tout aussi anxieux de poursuivre leur exploration, bien qu'il eût depuis très longtemps abandonné tout espoir de trouver une vie douée d'intelligence sur aucune de ces planètes.

Un monde double s'offrait à eux : une grande planète et son petit satellite. La première aurait pu être la sœur du second monde qu'ils avaient visité ; elle était tapissée de la même couverture vert livide. Cela ne rimerait à rien de se poser là ; c'était là une histoire connue.

Alvin amena le vaisseau très bas au-dessus de la surface du satellite ; il n'avait besoin d'aucun avertissement des mécanismes complexes chargés de sa protection pour savoir qu'il n'y avait là aucune atmosphère. Toutes les ombres étaient nettes, précises, et on passait sans transition du jour aux ténèbres. C'était le premier monde où Alvin voyait quelque chose qui ressemblait à de la nuit, car un seul

des soleils dominait l'horizon de la première région touchée. Le paysage, baigné d'une lumière rouge et triste, était comme plongé dans le sang.

De nombreux kilomètres durant, les jeunes gens survolèrent des monts qui paraissaient encore aussi déchiquetés et aussi acérés qu'aux âges lointains de leur formation. C'était là un monde qui n'avait jamais connu ni changement ni érosion, qui n'avait jamais été nettoyé par les vents et les pluies. Nul circuit d'éternité n'était nécessaire ici pour préserver les objets dans leur fraîcheur première.

Mais s'il n'y avait pas d'atmosphère, il ne pouvait y avoir de vie… ou pouvait-il y en avoir ?

« Bien sûr, répondit Hilvar lorsque Alvin lui posa la question. Il n'y a rien de biologiquement absurde dans cette hypothèse. La vie ne peut s'engendrer dans des espaces privés d'air, mais elle peut évoluer et certaines formes de cette évolution survivre dans le vide. Cela a dû se produire des millions de fois, chaque fois qu'une planète habitée a perdu son atmosphère.

— Mais pensez-vous que des formes de vie *intelligentes* existent dans le vide ? Ne se seraient-elles pas protégées contre la perte de leur atmosphère ?

— Probablement, si cela s'était produit *après* qu'elles eurent acquis assez d'intelligence pour enrayer les événements. Mais si l'atmosphère a disparu alors qu'elles étaient encore au stade primitif, elles se sont vues obligées de s'adapter ou de périr. Après s'être adaptées, elles ont pu ensuite développer une vive intelligence. En fait, elles la développeraient probablement… »

L'exposé, estima Alvin, était purement théorique quant à la planète étudiée. On ne voyait nulle part d'indice montrant quelle s'était éveillée à la vie, intelligente ou autre. Mais en ce cas, à quoi rimait ce monde ? Le système des Sept Soleils, il en était certain maintenant, était artificiel, et ce monde faisait partie de cette grande conception.

On pouvait supposer le satellite créé dans un dessein purement ornemental, pour fournir une lune au ciel de son compagnon géant. Même en ce cas, cependant, il semblait vraisemblable qu'il dût servir à un usage quelconque.

« Regardez, reprit Hilvar, désignant l'écran. Par là, sur la droite. »

Alvin modifia la direction du vaisseau et le paysage s'inclina autour d'eux. Les roches éclairées de rouge se brouillèrent dans la vitesse de leur mouvement ; puis l'image se stabilisa de nouveau, et au-dessous d'eux, les jeunes gens aperçurent l'indubitable preuve de la vie.

Indubitable, mais déconcertante aussi. Elle prenait la forme d'une rangée de minces colonnes largement espacées, chacune située à

trente mètres de sa voisine et d'une hauteur double. Leur ligne s'étirait au loin, diminuant en une perspective hypnotisante, jusqu'à ce que l'horizon les engloutit toutes.

Alvin fit tourner le vaisseau vers la droite et se mit à suivre l'alignement des colonnes, se demandant à quoi elles avaient jamais pu servir. Elles étaient absolument uniformes, se prolongeant en files ininterrompues par monts et vallées. Rien n'indiquait qu'elles eussent jamais soutenu quoi que ce fût ; elles étaient absolument lisses, s'effilant très légèrement vers le haut.

Soudain l'alignement modifia son cours, tournant d'un seul coup à angle droit. Alvin le dépassa de plusieurs kilomètres avant de réagir et de pouvoir faire tourner le vaisseau dans la nouvelle direction.

Les colonnes continuaient selon le même immuable espacement à travers le paysage, à des intervalles parfaitement réguliers. Puis, à quatre-vingts kilomètres du dernier changement de direction, elles décrivirent soudain un nouvel angle droit. À ce compte, se dit Alvin, nous serons bientôt revenus où nous sommes partis.

L'interminable défilé des colonnes les avait tellement fascinés que ce ne fut que bien après qu'il eut pris fin qu'Hilvar poussa un cri et dit à Alvin, qui n'avait rien remarqué, de faire demi-tour. Ils descendirent lentement, et tandis qu'ils tournaient en cercle au-dessus de la découverte d'Hilvar, un extraordinaire soupçon commença à naître dans leur esprit, bien que ni l'un ni l'autre n'osât, au premier abord, l'exprimer.

Deux des colonnes avaient été brisées près de leurs bases et reposaient, étendues sur les roches où elles étaient tombées. Ce n'était d'ailleurs pas tout : les deux colonnes voisines de cette ouverture avaient été jetées à terre par quelque force irrésistible.

Il n'existait pas d'échappatoire à l'impressionnante conclusion. Alvin savait maintenant ce que tous deux venaient de survoler ; il avait vu cela assez souvent en Lys mais, jusqu'à cet instant, l'extrême changement de proportions l'avait empêché de le reconnaître.

« Hilvar, dit-il, osant encore à peine exprimer sa pensée, Savez-vous ce que c'est ?

— C'est difficile à croire, mais nous avons survolé la barrière d'un corral. Cet alignement est une clôture qui n'a pas été assez solide.

— Les gens qui ont des animaux », reprit Alvin — avec le rire nerveux dont les hommes se servent parfois pour dissimuler leur effroi —, « devraient s'assurer qu'ils peuvent en garder le contrôle. »

Hilvar ne réagit pas à cette plaisanterie forcée ; il regardait la barrière brisée, les sourcils froncés à force de réflexion.

« Je ne comprends pas, dit-il enfin. Où l'animal aurait-il pu trouver de la nourriture, sur une telle planète ? Et pourquoi s'est-il évadé de son enclos ? Je donnerais beaucoup pour savoir quelle sorte

d'animal c'était.

— Peut-être l'avait-on laissé ici et s'est-il enfui parce qu'il avait faim, suggéra Alvin. Ou quelque chose pourrait l'avoir contrarié.

— Allons plus bas, déclara Hilvar. Je veux jeter un coup d'œil sur le sol. »

Ils descendirent jusqu'à ce que le vaisseau touchât presque la roche nue, et ce fut alors qu'ils remarquèrent que la plaine était creusée d'innombrables petits trous, de quelques centimètres de largeur seulement. Au-delà de la palissade, cependant, le sol était vierge de ces mystérieux stigmates : ils s'arrêtaient brusquement à la ligne de l'enclos.

« Vous avez raison, dit Hilvar. Il avait faim. Mais ce n'était pas un animal ; il serait plus juste de l'appeler une plante. Elle avait épuisé le sol dans les limites du corral, et il lui fallait trouver quelque autre nourriture ailleurs. Elle s'est probablement déplacée très lentement ; peut-être lui a-t-il fallu des années pour abattre les colonnes. »

L'imagination d'Alvin lui fournit rapidement les détails qu'il ne connaîtrait jamais avec certitude. Il ne mettait pas en doute l'exactitude de l'analyse d'Hilvar, ni le fait qu'un monstre botanique, se déplaçant peut-être trop lentement pour l'œil, eut livré une laborieuse et implacable bataille contre les barrières qui le retenaient.

Peut-être était-elle toujours vivante, même après tous ces âges, parcourant à son gré la planète. La chercher serait toutefois une tâche chimérique, car cela équivaudrait au quadrillage de la surface entière d'une planète. Alvin et Hilvar effectuèrent des recherches au hasard sur les quelques kilomètres carrés entourant la brèche, et ils repérèrent un grand pan circulaire de petits trous, de presque cent cinquante mètres de diamètre, où la créature s'était de toute évidence arrêtée pour manger — si l'on pouvait appliquer ce mot à un organisme qui tirait sa nourriture du roc.

Comme ils repartaient une fois encore dans l'espace, Alvin sentit une étrange lassitude l'accabler. Il en avait tant vu et cependant si peu appris ! Il y avait bien des merveilles sur toutes ces planètes, mais ce qu'il y cherchait les avait quittées depuis bien longtemps. Inutile, il le savait, de visiter les autres mondes des Sept Soleils. Même s'il existait encore quelque intelligence dans l'Univers, où pourrait-il la chercher maintenant ? Il regarda les étoiles éparpillées comme de la poussière sur l'écran, et il comprit que ce qui restait du Temps ne suffirait pas pour les explorer toutes.

Un sentiment de solitude et d'oppression tel qu'il n'en avait jamais connu l'accabla. À présent il pouvait comprendre l'effroi de Diaspar devant les grands espaces de l'Univers, la terreur qui avait poussé son peuple à se grouper dans le petit microcosme de leur cité. Malgré tout, il était difficile de croire qu'ils avaient eu raison.

Alvin se tourna vers Hilvar pour trouver un secours. Mais Hilvar était debout, les poings bien serrés et une lueur vitreuse dans la regard. Sa tête était penchée de côté ; il semblait en train d'écouter, de surtendre tous ses sens vers le vide environnant.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Alvin d'un ton pressant. Il dut répéter sa question avant qu'Hilvar montrât qu'il avait entendu. Il tenait toujours les yeux fixés dans le vide lorsqu'il répondit enfin.

« Quelque chose approche, prononça-t-il lentement. Quelque chose que je ne comprends pas. »

Il sembla à Alvin que la cabine était soudain devenue très froide, et le cauchemar racial des Envahisseurs monta en lui s'offrir dans toute son horreur. Par un effort de volonté qui sapa toutes ses forces, il repoussa de son esprit la panique.

« Est-ce quelque chose d'amical ? demanda-t-il. Ou dois-je regagner la Terre à toute vitesse ? »

Hilvar ne répondit pas à la première question, mais seulement à la seconde. Sa voix paraissait très faible, mais ne manifestait ni alarme ni crainte. Elle contenait plutôt un étonnement et une curiosité immenses, comme si Hilvar avait rencontré quelque chose de si surprenant qu'il ne pouvait guère plus prendre la peine de s'occuper de l'anxieuse interrogation d'Alvin.

— Trop tard, dit-il. C'est déjà là. »

La Galaxie avait tourné bien des fois sur son axe depuis que la conscience avait surgi en Vanamonde. Il se rappelait peu de choses de ces premiers âges et des créatures qui l'avaient alors soigné, mais il se souvenait encore de son désespoir lorsqu'elles étaient parties et qu'elles l'avaient laissé seul parmi les étoiles. Depuis, au long des âges, il avait erré d'un soleil à l'autre, se développant lentement et accroissant ses pouvoirs. Jadis, il avait rêvé de retrouver ceux qui avaient présidé à sa naissance, et bien que ce rêve fût maintenant oublié, il n'était pas complètement mort Sur des mondes innombrables, Vanamonde avait découvert les épaves que la vie avait laissées, mais l'intelligence, il ne l'avait découverte qu'une seule fois, et du Soleil noir il s'était enfui avec terreur. Cependant, l'Univers était vaste et ses recherches commençaient à peine.

Bien qu'elle eût lieu si loin dans l'espace et le temps, la grande explosion d'énergie en provenance du cœur de la Galaxie parvint à Vanamonde par les ondes de la lumière. Elle était tout à fait différente des radiations des étoiles, et elle était apparue dans son univers conscient aussi soudainement qu'un météore traverse un ciel sans nuages. À travers l'espace et le temps, Vanamonde se dirigea vers elle.

La longue fusée métallique, avec ses complexités de structure infinies, il ne pouvait la comprendre, car elle lui était aussi étrange

que presque toutes les choses du monde physique. Elle était encore entourée de l'aura de puissance qui l'avait attiré à travers l'Univers, mais cela ne l'intéressait plus maintenant Prudemment, avec la nervosité délicate d'une bête sauvage toute prête à s'envoler, Vanamonde se dirigea vers les deux esprits qu'il avait découverts.

Et il sut alors que sa longue recherche avait pris fin.

Alvin empoigna Hilvar par les épaules et le secoua violemment, essayant de le ramener à une plus grande conscience de la réalité.

— Dites-moi ce qui se passe, supplia-t-il. Que voulez-vous que je fasse ? »

Le regard lointain et perdu disparut lentement des yeux d'Hilvar.

« Je ne comprends toujours pas, dit-il, mais il n'y a aucune raison d'avoir peur… j'en suis certain. Quoi que ce soit, cela ne nous fera aucun mal. Cela semble seulement… intéressé. »

Alvin s'apprêtait à répondre lorsqu'il fut soudain envahi par une sensation telle qu'il n'en avait jamais connu auparavant. Une sensation de chaleur picotante sembla se répandre à travers son corps ; cela dura quelques secondes seulement mais lorsque cela cessa, il n'était plus simplement Alvin. Quelque chose partageait son cerveau avec lui, le recouvrant partiellement comme un cercle pas tout à fait identique. Alvin était conscient aussi de l'esprit d'Hilvar, tout proche, également empêtré dans la créature inconnue qui était descendue sur eux. La sensation était plus étrange que déplaisante, et elle donna à Alvin un premier aperçu de la véritable télépathie, cette force que son peuple avait laissée tellement dégénérer qu'on ne l'utilisait que pour contrôler des machines.

Alvin s'était rebellé tout de suite lorsque Seranis avait essayé de dominer son esprit, mais il ne lutta pas contre l'emprise présente. C'eût été inutile, et il savait que cette créature, quelle qu'elle fût, n'était pas hostile. Il se laissa aller, acceptant sans résistance le fait qu'une intelligence infiniment plus grande que la sienne fût en train d'explorer son cerveau. Mais sur ce point, il n'était pas tout à fait dans le vrai.

L'un de ces esprits, Vanamonde le constata immédiatement, était plus sympathique et plus accessible que l'autre. Il constata aussi que sa présence emplissait l'un et l'autre d'étonnement, et il en fut grandement surpris. Il lui était difficile de croire qu'ils eussent pu oublier ; l'oubli, comme la mort, était au-delà de la compréhension de Vanamonde.

La communication fut très difficile ; leurs images mentales lui paraissaient si bizarres qu'il pouvait à peine les comprendre. Il fut très intrigué, et un peu effrayé par cette peur récurrente, qu'ils avaient des Envahisseurs ; cela lui rappelait ses propres émotions lorsque le Soleil noir était pour la première fois venu dans son champ de connaissance.

Mais eux ne savaient rien du Soleil noir, et maintenant ils commençaient à formuler des questions dans leur esprit.

« Qui êtes-vous ? »

Il fit la seule réponse qu'il pût faire :

« Je suis Vanamonde. *

Il y eut un temps d'arrêt — comme leurs images mentales se formaient lentement ! — puis la question fut répétée. Ils n'avaient pas compris ; c'était étrange, car sûrement ceux de leur race l'avaient appelé Vanamonde pour que son nom figurât parmi ses souvenirs de naissance. Souvenirs fort peu nombreux, et qui commençaient curieusement à un seul point précis du temps ; mais ils étaient clairs comme du cristal.

De nouveau, leurs minuscules pensées se débattirent dans sa conscience.

« Quels sont les êtres qui ont construit les Sept Soleils ? Que leur est-il arrivé ? »

Vanamonde ne le savait pas ; les autres le crurent à peine et leur désappointement fut grand et patent, malgré le gouffre qui séparait leurs esprits du sien. Mais ils étaient patients, et Vanamonde, heureux de les aider, car leur recherche rejoignait la sienne ; ils lui apportaient la première compagnie qu'il eût jamais connue.

Aussi longtemps qu'il vivrait, Alvin ne croyait pas qu'il connaîtrait jamais une expérience aussi singulière que cette conversation insonore. Il lui était difficile de penser qu'il n'y était guère plus qu'un spectateur, car il ne lui plaisait pas d'admettre, même en lui-même, que l'esprit d'Hilvar était à certains égards infiniment supérieur au sien. Il ne pouvait qu'attendre et s'étonner, à demi étourdi par le torrent de pensées qui dépassait les limites de son intelligence.

Au bout d'un moment, Hilvar, plutôt pâle et tendu, rompit le contact et se tourna vers son ami.

« Alvin, dit-il d'une voix très lasse. C'est là un phénomène étrange. Je ne le comprends pas du tout. »

La nouvelle permit à Alvin de regagner un peu d'estime de soi, et son visage laissa transparaître ses sentiments, car Hilvar lui adressa soudain un sourire plein de compréhension amicale.

« Je ne peux découvrir ce qu'est ce… Vanamonde, continua-t-il. C'est une créature nantie d'un savoir fantastique, mais elle semble d'une intelligence très limitée. Il se peut, ajouta-t-il, que son esprit soit d'un ordre si différent du nôtre qu'il nous soit impossible de le comprendre… mais, je ne sais pourquoi, je ne pense pas que ce soit là l'explication.

— Mais enfin, qu'avez-vous appris ? demanda Alvin avec quelque impatience. Sait-il quoi que ce soit sur les Sept Soleils ? »

L'esprit d'Hilvar semblait toujours perdu très loin.

« Ils furent construits par de nombreuses espèces, y compris la nôtre. Cette créature peut m'énoncer des faits de ce genre, mais ne semble pas en comprendre le sens. Je crois qu'elle est consciente du passé, sans pouvoir l'interpréter. Tout ce qui s'est produit semble se trouver pêle-mêle dans son esprit. »

Hilvar s'arrêta un instant, l'air pensif, puis son visage s'éclaira.

« Il n'y a qu'une chose à faire : d'une façon ou d'une autre, il nous faut ramener Vanamonde sur terre afin que nos philosophes l'étudient.

— Cela présente-t-il toute sécurité ? demanda Alvin.

— Oui », répondit Hilvar, pensant combien la remarque de son ami était peu dans sa manière. « Vanamonde est très amical. Plus encore, il est presque affectueux. »

Et soudain, la pensée qui errait aux limites de la conscience d'Alvin se dessina clairement. Il se rappela Krif et tous les animaux qui s'échappaient sans cesse, jetant le mécontentement ou l'alarme chez les amis d'Hilvar. Et il se rappela — comme cela semblait loin ! — le but zoologique de leur expédition à Shalmirane.

Hilvar avait trouvé un nouveau favori !

XXII

Cette conférence eût paru absolument impensable quelques jours plus tôt, songea Jeserac. Les six visiteurs venus de Lys s'étaient assis face au Conseil, à une table placée en travers de l'ouverture en fer à cheval. C'était une ironie de se rappeler que peu de temps auparavant, Alvin s'était tenu debout à la même place et avait entendu le conseil décider que Diaspar devait être de nouveau fermée au monde. Maintenant, le monde avait certes fait effraction… et pas seulement le monde, mais l'Univers.

Le Conseil lui-même était déjà modifié. Cinq de ses membres, pas moins, étaient absents. Ils s'étaient sentis incapables d'envisager les responsabilités et les problèmes qui s'offraient maintenant à eux, et ils avaient suivi le chemin que Khedron avait déjà pris. C'était là, pensait Jeserac, la preuve de l'échec de Diaspar, que tant de citoyens ne pouvaient relever le premier vrai défi qui se présentait à eux depuis des millions d'années. Plusieurs milliers d'entre eux avaient déjà fui vers le bref oubli des banques à mémoire, dans l'espoir qu'à leur réveil, la crise serait passée, et Diaspar, de nouveau elle-même. Ils seraient déçus.

Jeserac avait été désigné par cooptation pour occuper l'un des sièges vacants du Conseil. Bien qu'il fût un peu en disgrâce, en raison de ses fonctions auprès d'Alvin, sa présence était si évidemment essentielle que nul n'avait songé à s'y opposer. Il était assis à l'une des extrémités de la table en fer à cheval, position qui lui assurait plusieurs avantages. Non seulement il pouvait étudier le profil des visiteurs, mais il pouvait voir aussi les visages de ses collègues dont les expressions étaient suffisamment éloquentes.

Alvin avait eu raison, ce n'était pas douteux, et lentement le Conseil se rendait compte de l'amère vérité. Les délégués de Lys avaient l'esprit beaucoup plus rapide que l'élite de Diaspar. Ce n'était d'ailleurs pas là leur seul avantage, car ils faisaient preuve aussi d'un extraordinaire degré de coordination, lequel, pensait Jeserac, était probablement dû à leur pouvoir télépathique. Jeserac se demanda si leurs visiteurs étaient capables de lire les pensées des conseillers, mais il considéra qu'ils n'auraient pas failli à l'engagement solennel qu'ils avaient pris, et sans lequel cette réunion eût été impossible.

Jeserac ne pensait pas qu'on eût réalisé de grands progrès ; en cette affaire, il ne voyait guère comment on pouvait en réaliser. Le Conseil, qui avait tout juste accepté l'existence de Lys, semblait encore incapable de se rendre compte de ce qui lui était arrivé. Mais il était clair qu'il avait peur — et les visiteurs aussi, présumait Jeserac, bien qu'ils réussissent mieux à dissimuler leur sentiment.

Jeserac, lui, n'était pas aussi épouvanté qu'il l'avait pensé ; ses craintes demeuraient, mais il les avait enfin regardées en face. Un peu de la témérité personnelle d'Alvin — ou était-ce du courage ? — avait commencé à modifier son optique et à lui ouvrir de nouveaux horizons. Il ne croyait pas qu'il serait jamais capable de poser son pied au-delà des murs de Diaspar, mais maintenant il comprenait l'impulsion qui avait conduit Alvin à agir ainsi.

La question du Président le prit au dépourvu, mais il retrouva vite son aplomb.

« Je pense, répondit-il, que c'est par pur hasard que cette situation ne s'est jamais présentée auparavant. Nous savons qu'il a existé quatorze Uniques, et il devait y avoir quelque but précis à leur création. Ce dessein était, je crois, de s'assurer que Lys et Diaspar ne demeurent point à jamais séparées. Alvin y a veillé, mais il a fait aussi une chose qui n'était pas prévue, je pense, dans le projet original. La Calculatrice centrale pourrait-elle confirmer ce dernier point ? »

La voix impersonnelle répliqua immédiatement.

« Le Conseil sait que je ne peux faire de commentaires sur les instructions qui m'ont été données par mes constructeurs. »

Jeserac accepta ce léger blâme.

« Quel que soit le motif, nous ne pouvons nier les faits. Alvin est parti dans l'espace. Lorsqu'il reviendra, vous pourrez l'empêcher de repartir — bien que je doute que vous réussissiez, car il aura alors beaucoup appris. Et si ce que vous redoutez s'est produit, il n'y a rien que l'un de nous puisse faire pour y remédier. La Terre est absolument sans défense… comme elle l'a été pendant des millions de siècles. »

Jeserac fit une pause, et jeta un coup d'œil le long des tables. Ses paroles n'avaient fait plaisir à personne, et il ne s'était pas attendu qu'elles le fissent.

« Cependant, je ne vois pas pourquoi nous serions inquiets. La Terre ne se trouve pas dans un danger plus grand que précédemment. Pourquoi deux hommes, à bord d'un seul petit vaisseau, attireraient-ils de nouveau sur nous le courroux dès Envahisseurs ? Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous devons admettre que les Envahisseurs auraient pu détruire notre monde depuis des siècles. »

Il y eut un silence réprobateur. C'était là une hérésie, et Jeserac l'eût jadis lui-même condamnée comme telle.

Le Président l'interrompit, les sourcils froncés.

« N'y a-t-il pas une légende qui dit que les Envahisseurs épargnèrent la Terre à la seule condition que l'homme ne retournerait jamais dans l'espace ? Et n'avons-nous pas maintenant failli à nos engagements ?

— Une légende, oui, reprit Jeserac. Nous acceptons beaucoup de choses sans les discuter, et celle-ci en est un exemple. Cependant, il

n'en existe aucune preuve. Je trouve difficile de croire que des faits aussi importants ne soient pas enregistrés dans les souvenirs de la Calculatrice, et cependant elle ne sait rien de ce pacte. Je le lui ai demandé, toutefois, uniquement par l'intermédiaire des machines à renseignements. Le Conseil peut prendre le soin de poser la question directement. »

Jeserac ne voulait pas risquer une seconde réprimande en s'aventurant sur un terrain interdit, et il attendit la réponse du Président.

Elle ne vint jamais, car à cet instant les délégués de Lys sursautèrent dans leurs fauteuils, et leurs visages se figèrent, exprimant à la fois l'incrédulité et l'inquiétude. Ils semblaient écouter quelque voix lointaine déversant son message dans leurs oreilles.

Les Conseillers attendaient, leur appréhension grandissant de minute en minute au fur et à mesure que se déroulait la conversation silencieuse. Puis le chef de la délégation sortit de son hypnose et se tourna vers le Président pour s'excuser.

« Nous venons d'avoir des nouvelles très étranges et très bouleversantes de Lys, déclara-t-il.

— Alvin est-il revenu sur terre ? demanda le Président.

— Non, pas Alvin. Autre chose. »

Tandis qu'il amenait son fidèle vaisseau dans la clairière d'Airlee, Alvin se demandait si jamais dans l'histoire humaine, un vaisseau avait amené pareil chargement sur terre — si toutefois Vanamonde se trouvait dans l'espace physique de la nef. Il ne s'était pas manifesté pendant le voyage. Hilvar croyait, et sa connaissance était plus directe, que seule la sphère d'attention de Vanamonde pouvait être considérée comme située dans l'espace. Vanamonde lui-même n'était nulle part — *nul temps,* peut-être même.

Seranis et cinq sénateurs attendaient les jeunes gens lorsqu'ils émergèrent du vaisseau. Alvin avait déjà rencontré l'un d'eux au cours de sa dernière visite ; les deux autres témoins de la précédente rencontre devaient être maintenant à Diaspar, pensa Alvin. Il se demanda dans quelle situation se trouvait la délégation, et de quelle façon la cité avait réagi à la présence des premiers intrus du dehors depuis des millions d'années.

« Il semble, Alvin, dit sèchement Seranis après avoir accueilli son fils, que vous ayez le génie de découvrir des êtres extraordinaires. Je pense, cependant, qu'il s'écoulera quelque temps avant que vous ne puissiez surpasser votre réussite actuelle. »

Pour une fois, ce fut au tour d'Alvin de se montrer surpris.

« Vanamonde est donc arrivé ?

— Oui, il y a quelques heures. Il a plus ou moins réussi à

retrouver le sillage que laissa votre vaisseau en partant pour son voyage spatial, exploit renversant en soi et qui soulève d'intéressants problèmes philosophiques. La preuve existe qu'il a atteint Lys au moment même où vous l'avez découvert, et qu'il est donc capable de vitesses infinies. Et ce n'est pas tout. Au cours de ces quelques dernières heures, il nous a enseigné plus d'histoire que nous ne pensions qu'il en existât. »

Alvin, au comble de la stupéfaction, la regarda. Il comprit alors ; il n'était pas difficile d'imaginer l'impact de Vanamonde sur ces gens aux perceptions ultra-sensibles et aux esprits prodigieusement *un.* Ils avaient réagi avec une rapidité surprenante, et Alvin se figura soudain le tableau incongru de Vanamonde, un peu effrayé peut-être, entouré de l'élite des intellectuels de Lys.

« Avez-vous découvert ce qu'il est ? interrogea Alvin.

— Oui. C'était simple, bien que nous ne connaissions toujours pas son origine. C'est un pur esprit et son savoir semble illimité. Mais il est puéril, et je dis cela au sens littéral du mot.

— Bien sûr ! s'écria Alvin. J'aurais dû le deviner ! »

Il paraissait confondu ; Seranis eut pitié de lui.

— Je veux dire que si Vanamonde a un savoir colossal, peut-être infini, il n'est ni mûr ni même développé. Son intelligence effective est inférieure à celle d'un être humain — elle eut un sourire un peu forcé — bien qu'il pense et qu'il apprenne beaucoup plus rapidement. Il possède également certaines qualités que nous ne comprenons pas encore. L'intégralité du passé semble ouverte à son esprit, d'une façon qui est difficile à décrire. Il a pu se servir d'un de ces dons pour suivre votre trace et venir sur terre. »

Alvin demeurait silencieux, pour une fois un peu dépassé. Il se rendait compte à quel point Hilvar avait eu raison de ramener Vanamonde en Lys. Et il comprenait quelle chance il avait eue de déjouer les plans de Seranis ; ce n'était pas là une chose qu'il ferait deux fois dans une vie.

« Voulez-vous dire, demanda-t-il, que Vanamonde vient tout juste de naître ?

— Selon ses normes, oui. Son âge réel est très grand, bien qu'apparemment moindre que celui de l'humanité. L'extraordinaire est qu'il insiste sur le fait que c'est *nous* qui l'avons créé, et il n'y a aucun doute que son origine soit liée à tous les grands mystères du passé.

— Que devient Vanamonde pour le moment ? demanda Hilvar d'une voix qui sentait un peu son propriétaire.

— Les historiens de Grevarn sont en train de l'interroger. Ils essaient de définir les grandes lignes du passé, mais ce travail nécessitera des années. Vanamonde peut décrire le passé dans le plus grand détail, mais il ne comprend pas ce qu'il voit ; il est très difficile

de travailler avec lui. »

Alvin se demandait comment Seranis savait tout cela ; puis il comprit que probablement tous les êtres doués d'intelligence en Lys suivaient les progrès de cette grande enquête. Il eut un sentiment de fierté en se rendant compte qu'il avait marqué d'une empreinte aussi profonde Lys et Diaspar. Cependant, à cette fierté se mêlait un sentiment de frustration. Il y avait une chose qu'il ne pourrait jamais partager ni comprendre parfaitement : le contact direct entre esprits humains demeurait pour lui un mystère aussi grand que la musique pour un sourd, ou la couleur pour un aveugle. Mais le peuple de Lys échangeait présentement des pensées avec cet être étrange qui dépassait l'imagination, qu'il avait, lui Alvin, ramené sur terre, mais qu'il ne pourrait jamais détecter avec aucun de ses sens.

Il n'y avait nulle place pour lui, ici ; lorsque l'enquête serait terminée, on lui communiquerait les réponses. Il avait ouvert les portes de l'infini, et maintenant il se trouvait impressionné, et même effrayé, devant tout ce qu'il avait accompli. Pour la paix de son esprit, il lui fallait retourner au petit monde familier de Diaspar, s'abriter dans son havre tandis qu'il serait aux prises avec ses rêves et son ambition. Il y avait là une certaine ironie ; celui qui avait méprisé la cité, pour s'aventurer parmi les étoiles, revenait vers la terre natale comme un enfant apeuré revient en courant vers sa mère.

XXIII

Diaspar n'était pas excessivement satisfaite de revoir Alvin. La cité était encore en effervescence, telle une ruche géante qu'on aurait violemment remuée avec un bâton. Elle regardait toujours la réalité avec réticence, mais ceux qui refusaient d'admettre l'existence de Lys et du monde extérieur ne savaient plus où se cacher. Les banques à mémoire avait cessé de les accepter ; ceux qui se cramponnaient à leurs rêves et qui cherchaient un refuge dans l'avenir se dirigeaient maintenant en vain vers la Salle de la Création. La flamme dissolvante sans chaleur refusait de les accueillir ; ils ne s'éveilleraient plus, l'esprit lavé et net, cent mille ans plus loin sur le fleuve de la vie. Nul appel à la Calculatrice centrale n'avait d'utilité : elle n'acceptait pas davantage d'expliquer la raison de ses actes. Ceux qui espéraient se sauver ainsi devaient revenir tristement vers la ville, pour réfléchir aux problèmes de leur temps.

Alvin s'était posé à la périphérie du Parc, non loin du Palais du Conseil. Jusqu'au dernier moment, il n'avait pas été certain de pouvoir atterrir dans la cité, en raison des écrans qui abritaient celle-ci du ciel du monde extérieur. Le firmament de Diaspar, comme toute chose la concernant, était artificiel, du moins en partie. La nuit, souvenir étoilé de tout ce que l'homme avait perdu, n'était jamais autorisée à envahir la cité ; celle-ci était également protégée des tempêtes qui parfois faisaient rage dans le désert, et qui emplissaient le ciel de murailles de sable mouvant.

Les gardiens invisibles laissèrent passer Alvin et, lorsque Diaspar s'étendit sous la nef, il comprit qu'il était revenu chez lui. Malgré l'immense attraction qu'exerçait l'Univers, avec ses mystères, ici était l'endroit où il était né, où il était à sa place. La cité ne le satisferait jamais, mais toujours il y reviendrait. Il avait traversé la moitié de la Galaxie pour apprendre cette vérité simple.

La foule s'était assemblée avant même que le vaisseau se fût posé, et Alvin se demandait comment ses compatriotes le recevraient, maintenant qu'il était revenu. Il pouvait lire sans peine leurs sentiments sur leurs visages, en les observant sur l'écran avant d'ouvrir le sas de la nef. Le sentiment dominant semblait être la curiosité — quelque chose, en soi, de nouveau à Diaspar. Elle était mêlée d'appréhension, et çà et là se voyaient d'indéniables signes de peur. Personne, songea Alvin avec un vague regret, ne semblait heureux de le voir de retour…

Par ailleurs, le Conseil l'accueillit avec une chaleur certaine, mais non par amitié pure. S'il avait provoqué la crise, il était également le seul à pouvoir énoncer les faits qui serviraient de base à la politique

future. On l'écouta avec une attention profonde, tandis qu'il décrivait son vol vers les Sept Soleils et sa rencontre avec Vanamonde. Il répondit ensuite à d'innombrables questions, avec une patience qui surprit vraisemblablement ceux qui l'interrogeaient. Avant tout, dans leur esprit, subsistait la peur des Envahisseurs, même s'ils n'en mentionnaient jamais le nom et de toute évidence ils étaient malheureux qu'on abordât ouvertement ce sujet.

« Si les Envahisseurs existent encore dans cet Univers, déclara Alvin au Conseil, alors sûrement je les aurais rencontrés en son centre. Mais il n'y a pas de vie intelligente autour des Sept Soleils ; nous l'avions déjà deviné, avant d'en avoir la confirmation par Vanamonde. Je crois que les Envahisseurs sont partis depuis fort longtemps ; Vanamonde, qui semble être au moins aussi vieux que Diaspar, ne sait rien d'eux.

— J'ai une idée, interrompit soudain l'un des conseillers. Vanamonde est peut-être d'une façon qui échappe à notre compréhension actuelle un descendant des Envahisseurs. Il a oublié son origine, mais cela ne signifie pas qu'il ne redeviendra pas dangereux. »

Hilvar, qui était présent en tant que simple observateur, n'attendit pas d'avoir la permission de parler. Ce fut la première fois qu'Alvin le vit en colère.

« Vanamonde a pénétré mon esprit, dit-il, et j'ai entrevu le sien. Mes compatriotes savent déjà bien des choses sur lui, bien qu'ils n'aient pas encore découvert qui il est. Mais une chose est certaine. Il est plein de bienveillance et il a été heureux de nous rencontrer. Nous n'avons rien à craindre de lui. »

Un bref silence suivit cet éclat, puis Hilvar se détendit, l'air un peu embarrassé. Fait remarquable, la tension diminua aussi dans la salle du Conseil, à partir de cet instant, comme si un nuage avait cessé de peser sur l'esprit de l'assistance. Et le Président n'essaya certes pas, comme il était censé devoir le faire, d'infliger un blâme à Hilvar pour son interruption.

Il apparut clairement à Alvin, tandis qu'il écoutait les débats, que trois tendances étaient représentées au Conseil. Les conservateurs, qui étaient une minorité, espéraient encore que l'horloge du temps pourrait revenir en arrière, l'ordre ancien être restauré. Contre toute raison, ils s'accrochaient à l'espoir que Diaspar et Lys se laisseraient persuader de s'oublier de nouveau.

Les progressistes étaient une minorité aussi faible ; le fait qu'il y en eût quelques-uns au Conseil fut pour Alvin un plaisir et une surprise. Ils ne considéraient pas comme tout à fait bienvenue cette irruption du monde extérieur, mais étaient décidés à en tirer le meilleur parti. Certains d'entre eux allaient jusqu'à suggérer qu'il

existait peut-être un moyen de briser les barrières psychologiques qui, depuis si longtemps, isolaient Diaspar plus effectivement que les barrières physiques.

La majorité du Conseil, reflétant avec précision l'état d'esprit de la cité, avait adopté une attitude d'extrême prudence, attendant la forme qu'allait prendre l'avenir. Elle se rendait compte qu'on ne pouvait établir aucun plan d'ensemble, ni suivre aucune politique précise avant que la crise fût terminée.

Jeserac rejoignit Hilvar et Alvin lorsque la séance fut levée. Il semblait avoir changé, depuis qu'Alvin et lui s'étaient rencontrés et séparés une dernière fois dans la tour de Loranne, avec en contrebas l'étendue du désert. Le changement n'était pas celui qu'aurait prévu Alvin, mais il allait en voir s'opérer de semblables au cours des jours qui suivraient.

Jeserac semblait plus jeune, comme si le feu de la vie avait en lui trouvé un nouveau combustible, et qu'il brûlât avec plus d'ardeur dans ses veines. Malgré son âge, il était de ceux qui étaient fort capables de relever le défi lancé par Alvin à Diaspar.

« J'ai des nouvelles pour toi, Alvin, annonça-t-il. Je crois que tu connais le sénateur Gérane ? »

Alvin chercha un instant, puis se souvint.

« Bien entendu. C'est l'une des premières personnes que j'ai rencontrées en Lys. N'est-il pas membre de leur délégation ?

— Oui ; nous sommes arrivés à bien nous connaître. C'est un être brillant, et il comprend l'esprit humain beaucoup mieux que je ne l'aurais cru possible, bien qu'il m'affirme qu'à l'étalon de Lys il n'est qu'un apprenti. Pendant son séjour ici, il travaille à un projet cher à ton cœur. Il espère analyser l'entrave psychique qui nous retient dans la cité, et croit qu'après avoir découvert la façon dont elle nous a été ajustée, il sera en mesure de nous en libérer. Environ vingt d'entre nous l'assistent d'ores et déjà dans cette entreprise.

— Et vous êtes l'un d'eux ?

— Oui », répliqua Jeserac, sur le ton le plus proche de la fausse honte qu'Alvin lui eût connu, et dût jamais lui connaître. « Ce n'est pas facile, et certainement pas agréable, mais c'est stimulant.

— Comment Gérane travaille-t-il ?

— Sur les sagas. Il en a fait monter toute une série, et il étudie nos réactions lorsque nous les expérimentons. Je n'aurais jamais pensé qu'à mon âge je reviendrais à ces jeux d'enfant !

— Qu'est-ce, les sagas ? demanda Hilvar.

— Des mondes oniriques imaginaires, expliqua Alvin. Presque toutes du moins sont imaginaires, bien que certaines soient probablement basées sur des faits historiques. Il y en a des millions d'enregistrées dans les cellules à mémoire de la ville : il est possible

d'y choisir l'aventure ou l'expérience souhaitée, et qui vous semble l'absolue réalité lorsque votre esprit en reçoit la trame suggérée. »

Alvin se tourna vers Jeserac.

« Dans quel genre de sagas Gérane vous emmène-t-il ?

— La plupart ont pour thème, comme vous vous en doutez, Diaspar. Certaines nous ont ramenés à nos toutes premières existences, aussi près de la fondation de la ville que cela nous est possible. Gérane pense que plus il remontera vers le point d'origine de cette impulsion, plus il pourra l'annihiler aisément. »

Alvin se sentit fort encouragé par ces nouvelles. Sa mission n'eût été qu'à demi accomplie, s'il n'avait ouvert les portes de Diaspar que pour constater que nul ne désirait les franchir.

« Désirez-vous vraiment pouvoir quitter Diaspar ? demanda Hilvar, perspicace.

— Non, répondit Jeserac sans hésitation. Je suis terrifié à cette idée. Mais je me rends compte que nous étions complètement dans l'erreur en pensant que Diaspar était le seul monde qui importait, et la logique me dit qu'il faut agir en vue de rectifier cette erreur, même si la moitié du temps j'espère qu'on échouera. »

Alvin considéra son vieux précepteur avec un respect nouveau. Il ne faisait plus fi de la force de la suggestion, ni n'en sous-estimait ces impulsions qui pouvaient obliger un homme à se comporter contrairement à toute logique. Il ne pouvait s'empêcher de comparer le calme courage de Jeserac à la fuite éperdue de Khedron vers l'avenir, mais, ayant modifié son idée de la nature humaine, il ne se permettait plus de condamner le Bouffon.

Gérane, il en était certain, accomplirait la tâche qu'il s'était fixée. Jeserac était peut-être trop âgé pour briser la contrainte qui pesait sur sa vie, quel que fût son désir de prendre un nouveau départ. Cela n'avait pas d'importance, car d'autres y parviendraient, sous l'adroite gouverne des psychologues de Lys. Et lorsque quelques-uns se seraient détachés du moule vieux d'un milliard d'années, ce ne serait plus qu'une question de temps avant que le reste suive.

Alvin se demanda ce qui arriverait à Diaspar, et à Lys, lorsque les barrières seraient complètement tombées. Les délégués de Lys avaient, très poliment, refusé de vivre dans les appartements mis à leur disposition dans la ville. Ils avaient établi leurs quartiers temporaires dans le Parc, décor qui leur rappelait leur pays. Hilvar était la seule exception ; bien qu'il détestât vivre dans une maison aux murs imprécis et aux meubles éphémères, il accepta bravement l'hospitalité d'Alvin, rassuré par la promesse de son ami qu'ils ne resteraient pas longtemps là.

Hilvar, qui ne s'était jamais senti seul dans la vie, apprit la solitude à Diaspar. La ville lui paraissait plus étrange que Lys ne

l'avait paru à Alvin ; il était oppressé, écrasé par sa complexité infinie, et par les myriades d'inconnus qui semblaient remplir chaque pouce d'espace autour de lui. En Lys, il connaissait tout un chacun, fût-ce très peu, qu'il lui eût été présenté ou non. Mille existences ne lui auraient pas suffi pour connaître tout le monde à Diaspar et, bien qu'il se rendît compte que c'était là une impression irrationnelle, cette impossibilité le laissait vaguement déprimé. Seule sa loyauté envers Alvin le retenait dans ce monde qui n'avait rien de commun avec le sien.

Il avait souvent essayé d'analyser ses sentiments à l'égard d'Alvin. Son amitié, il le savait, était de même origine que sa sympathie envers toutes les petites créatures luttant pour leur vie. Voilà qui eût bien surpris ceux qui considéraient Alvin comme un obstiné, un entêté et un égocentrique, sans nul besoin de l'affection de personne, et incapable d'en rendre même si on lui en offrait.

Hilvar le connaissait mieux ; il l'avait compris d'instinct, dès le premier jour. Alvin était un explorateur, et tous les explorateurs cherchent une chose qu'ils ont perdue. Il est rare qu'ils la trouvent, et plus rare encore que le couronnement de leurs efforts leur apporte un bonheur plus grand que leurs recherches.

Ce qu'Alvin cherchait, Hilvar l'ignorait. Alvin était mené par des puissances qui s'étaient mises en marche des siècles auparavant, par les hommes de génie qui avaient machiné Diaspar avec une adresse si perverse, ou par ceux d'un génie encore supérieur qui s'étaient opposés aux plans des précédents. Comme tout être humain, Alvin était dans une certaine mesure une machine, aux actes prédéterminés par ce dont il hérite. Cela n'altérait en rien son besoin de compréhension et de sympathie, pas plus que cela ne l'immunisait contre la solitude ou la frustration. Pour ses compatriotes, il était tellement inexplicable, qu'ils oubliaient, parfois, qu'il partageait leurs émotions. Il fallait un étranger venu d'un milieu totalement différent pour le considérer comme un être humain.

Dans les quelques jours qui suivirent son arrivée à Diaspar, Hilvar fit la connaissance de plus de personnes qu'il n'en avait connu dans toute sa vie. Il fit leur connaissance, et ne réussit à en connaître réellement aucune. Parce qu'ils vivaient nombreux sur un même espace, les habitants de la cité conservaient une réserve qu'il était difficile de briser. Le seul isolement était pour eux celui de l'esprit, et ils s'y cramponnaient, même au milieu des incessantes activités sociales de Diaspar. Hilvar le regrettait pour eux, mais savait qu'ils n'avaient pas besoin de sa sympathie. Ils n'avaient pas conscience de ce qui leur manquait : ils ne pouvaient comprendre la chaleur du sens communautaire, le sentiment d'être *à sa place* dans un tout qui liait tous les individus, dans la société télépathique de Lys. En fait, s'ils

étaient assez polis pour s'efforcer de le dissimuler, il était évident que la plupart des gens auxquels Hilvar adressait la parole le considéraient avec pitié, comme menant une existence incroyablement morne et terne.

Quant à Eriston et à Etansa, les « parents » d'Alvin, Hilvar s'en détourna bien vite comme des nullités aimables, mais pour l'instant totalement éberluées. Il demeura confondu en entendant Alvin les appeler son père et sa mère, mots qui avaient conservé en Lys leur sens biologique ancien. Se souvenir que les lois de la vie et de la mort avaient été abrogées par les bâtisseurs de Diaspar nécessitait un continuel effort d'imagination, et Hilvar avait parfois l'impression qu'en dépit de toute l'activité qui l'entourait, la ville était à moitié vide, parce qu'il n'y avait pas d'enfants.

Il se demandait quel serait le sort de Diaspar maintenant que son long isolement avait pris fin. Le mieux qu'avait à faire la cité, décida-t-il, c'était de détruire les banques à mémoire qui l'avaient maintenue en état d'hypnose durant tant de siècles. Bien qu'elles fussent un miracle — triomphe peut-être suprême de la science qui les avait produites — c'étaient les créations d'une culture malade, d'une culture qui avait eu peur de bien des choses. Certaines de ses craintes se basaient sur la réalité mais d'autres, semblait-il, n'existaient qu'en imagination. Hilvar connaissait un peu les grands traits de l'enquête faite auprès de Vanamonde. Dans quelques jours, Diaspar les connaîtrait aussi, et découvrirait quelle part de son passé avait tenu du mythe.

Cependant, si on détruisait les banques à mémoire, dans moins de mille ans la cité serait morte, puisque son peuple avait perdu la faculté de se reproduire. Tel était le dilemme qu'il fallait affronter, mais Hilvar avait d'ores et déjà envisagé une solution. Il existe toujours une solution à un problème technique, et ses compatriotes étaient passés maîtres en biologie. Ce qui avait été fait pouvait être défait, si Diaspar le souhaitait.

Avant tout, néanmoins, la cité devrait apprendre ce qu'elle avait oublié. Son éducation durerait des années, peut-être des siècles. Mais elle commençait ; très bientôt, le choc résultant de la première leçon secouerait Diaspar aussi profondément que l'avait fait son contact avec Lys.

Lys aussi serait ébranlée. Car, mise à part la différence entre les cultures, les deux villes avaient les mêmes origines, elles avaient partagé les mêmes illusions. Elles seraient l'une et l'autre plus saines quand elles auraient reconsidéré, d'un regard calme et assuré, le passé qu'elles avaient perdu.

XXIV

L'amphithéâtre avait été conçu pour contenir toute la population qui ne dormait pas dans les banques à mémoire, et sur ses dix millions de places, il y en avait à peine une de vide. Tandis que du haut de la colline il considérait la grande arène incurvée, Alvin se rappelait irrésistiblement Shalmirane. Les deux cuvettes avaient à peu près la même forme, et presque la même dimension. Si l'on avait entassé dans le cratère de Shalmirane des êtres humains, il eût beaucoup ressemblé à celui-ci.

Il existait cependant entre eux une différence fondamentale. La grande cuvette de Shalmirane était une réalité ; cet amphithéâtre n'en était pas une. Elle n'en avait jamais été une ; elle était seulement un fantôme, un ensemble de charges électroniques sommeillant dans la mémoire de la Calculatrice centrale, jusqu'à ce qu'on l'en fît surgir en cas de besoin. Alvin savait qu'en fait il était toujours dans sa chambre, et que toutes ces myriades de gens qui semblaient l'entourer étaient également dans leurs propres demeures. Tant qu'il n'essaierait pas de se déplacer, l'illusion serait parfaite. Il pourrait croire que Diaspar avait cessé d'être, et que tous ses habitants étaient réunis dans cette vaste concavité.

Pas une fois en mille ans, la vie de la cité ne s'était ainsi arrêtée, pour que le peuple entier se réunisse en grande assemblée. En Lys aussi, Alvin le savait, se tenait l'équivalent de cette réunion. Ce serait là une réunion d'esprits, mais peut-être que se déroulerait conjointement une réunion apparente des corps, aussi imaginaire et pourtant aussi réelle d'aspect que celle-ci.

Il reconnaissait presque tous les visages qu'il pouvait distinguer autour de lui. À plus de quinze cents mètres plus loin, et trois cents mètres plus bas, se dressait une petite estrade circulaire sur laquelle l'attention de leur monde tout entier était maintenant fixée. Il était difficile de croire qu'on pût suivre quelque chose de si loin, mais Alvin savait que lorsque le discours commencerait, il entendrait et observerait tout ce qui se passerait aussi clairement que quiconque à Diaspar.

L'estrade était emplie de brouillard ; le brouillard devint Callitrax ; chef du groupe qui avait eu pour tâche de reconstituer le passé grâce aux renseignements que Vanamonde avait apportés sur terre. C'avait été une entreprise prodigieuse, quasi impossible, et pas seulement en raison des durées considérées. Une fois seulement, avec l'aide mentale d'Hilvar, Alvin avait pénétré brièvement l'esprit de l'étrange créature qu'ils avaient découverte, ou qui les avait découverts. Pour Alvin, les pensées de Vanamonde étaient aussi

dépourvues de sens qu'un millier de voix braillant toutes ensemble dans une vaste caverne, et répercutées par l'écho. Les hommes de Lys étaient cependant capables de démêler ces pensées, et de les classer pour les analyser à loisir. D'ores et déjà, disait la rumeur qu'Hilvar ne voulait ni démentir ni confirmer, ce qu'ils avaient découvert était si étrange qu'on y trouvait à peine quelque ressemblance avec l'histoire acceptée de toute l'espèce humaine depuis un milliard d'années.

Callitrax prit la parole. Pour Alvin, comme pour tout autre dans Diaspar, la voix claire et précise semblait venir d'un point situé à quelques centimètres seulement. Puis, d'une façon difficile à comprendre — tout comme la géométrie d'un rêve défie la logique sans cependant provoquer de surprise dans l'esprit du rêveur — Alvin se trouva debout auprès de Callitrax, tout en conservant sa place au haut de l'amphithéâtre. Le paradoxe ne le troubla pas : il l'accepta sans étonnement, comme toutes les subjugations du temps et de l'espace dont la science l'avait fait profiter. Très rapidement, Callitrax passa en revue l'histoire acceptée par l'espèce. Il parla des peuples inconnus des civilisations de l'Aube, qui n'avaient rien laissé d'eux qu'une poignée de grands noms et ces légendes de l'Empire qui s'estompaient. Même dès le début, contaient-elles, l'homme avait désiré les étoiles, puis les avait atteintes. Pendant des millions d'années, il s'était répandu dans la Galaxie, courbant l'un après l'autre les systèmes sous sa loi. Alors, venus des ténèbres extérieures à l'univers, les Envahisseurs avaient frappé, lui arrachant tout ce qu'il avait conquis.

La retraite sur le système solaire avait été amère ; elle devait avoir duré plusieurs âges. La Terre elle-même n'avait été sauvée que par les fabuleuses batailles qui avaient fait rage autour de Shalmirane. Lorsque tout fut fini, il ne restait à l'homme que ses seuls souvenirs et le monde où il était né.

Depuis lors, tout n'avait été qu'une longue rétrogradation. Par une ultime ironie, la race qui avait espéré gouverner l'Univers avait abandonné la plus grande partie de son monde minuscule pour se scinder en deux cultures isolées, Lys et Diaspar, oasis de vie dans un désert qui les séparait aussi effectivement que les gouffres entre les étoiles.

Callitrax fit une pause ; à Alvin comme à chacun dans la grande assemblée, il sembla que l'historien fixait sur lui des yeux témoins d'événements auxquels, même en cet instant, ils ne pouvaient croire entièrement.

« Voilà, dit Callitrax, les contes auxquels nous avons cru depuis le début de nos annales. Je dois dire maintenant qu'ils sont faux, faux dans tous les détails — *si faux que, même maintenant nous n'arrivons pas à les concilier pleinement avec la vérité.* »

Il attendit que le sens de ses paroles eût été parfaitement pesé. Puis, parlant lentement et détachant chaque mot, il fit en même temps part à Lys et à Diaspar de ce que l'on avait extrait de l'esprit de Vanamonde.

Il n'était même pas vrai que l'homme eût atteint les étoiles. L'ensemble de son petit empire était limité par les orbites de Pluton et de Perséphone, car l'espace interstellaire s'était révélé pour lui une infranchissable barrière. Sa civilisation tout entière, pelotonnée autour du Soleil, était encore très jeune lorsque… les étoiles l'atteignirent.

L'impact avait dû être terrible. Malgré ses échecs, l'homme n'avait jamais douté qu'un jour il ferait la conquête des profondeurs de l'espace. Il croyait aussi que si l'Univers lui réservait des égaux, il ne lui réservait point de maîtres. Il savait maintenant que c'était là une double erreur, et que là-bas, parmi les étoiles, vivaient des intelligences bien supérieures à la sienne. Pendant des siècles, à bord d'astronefs des autres races, et plus tard, dans des machines construites grâce à des techniques empruntées, l'homme avait exploré la Galaxie. Partout il avait trouvé des civilisations qu'il pouvait comprendre, mais non égaler et, çà et là, des intelligences qui passaient tout à fait la sienne.

Le choc avait été formidable, mais avait contribué à former l'espèce. Plus triste, mais infiniment plus sage, l'homme retourna au système solaire ruminer le savoir acquis. Il relèverait le défi ; et lentement, il conçut un plan qui lui permettait d'espérer en l'avenir.

Jadis, c'étaient les sciences physiques qui avaient soulevé plus d'intérêt chez les hommes. Maintenant, l'homme se tournait avec plus d'ardeur encore vers la génétique et vers l'étude de l'esprit. Quel qu'en fût le prix, il se pousserait lui-même jusqu'aux limites de son évolution.

La grande expérience avait consumé toutes les énergies de l'espèce pendant des millions d'années. Toute cette lutte, tous ces sacrifices et ce dur labeur se réduisaient à quelques mots, dans le récit de Callitrax. Ces efforts avaient donné à l'homme ses plus grandes victoires : il avait vaincu la maladie ; il lui était possible de vivre éternellement s'il le souhaitait et, en se rendant maître de la télépathie, il avait plié la plus subtile des puissances à sa volonté.

Il était prêt à repartir, fort de ses propres ressources, vers les vastes espaces de la Galaxie. Il rencontrerait en égal les races des mondes dont il s'était jadis détourné. Et il jouerait pleinement son rôle dans l'histoire de l'univers.

C'est ce qu'il fit. De cette période, peut-être la plus grande du passé, étaient nées les légendes de l'Empire. Ç'avait été l'empire, non d'une espèce, mais de plusieurs ; seulement, ceci avait été oublié lors du drame, trop formidable pour être appelé tragédie, qui avait marqué

sa fin.

L'Empire avait duré au moins un million d'années. Il avait dû connaître de nombreuses crises, peut-être même des guerres, mais tout cela s'était perdu dans l'ample mouvement de grandes races s'acheminant ensemble vers la maturité.

« Nous pouvons être fiers, poursuivit Callitrax, de la part prise par nos ancêtres dans cette histoire. Même lorsque leur culture eut atteint l'apogée, ils ne perdirent rien de leur initiative. Ici, nous nous basons sur des conjectures plutôt que sur des faits prouvés, mais il semble que les expériences qui firent à la fois la perte de l'Empire et sa plus grande gloire furent inspirées et dirigées par l'homme.

« La philosophie qui est à la base de ces expériences semble avoir été la suivante : le contact avec les autres espèces avait démontré à l'homme à quel point il dépendait de son corps et de ses sens. Il fut soutenu qu'une représentation véritable de l'univers ne pourrait être obtenue, si elle pouvait l'être, que par un esprit libéré de telles entraves physiques — en fait, par un pur esprit. C'était là une conception commune à de nombreux cultes anciens, et il semble étrange qu'une idée irrationnelle à l'origine ait finalement constitué l'un des plus grands desseins de la science.

« Aucune intelligence désincarnée n'avait été découverte dans l'Univers naturel : l'Empire se mit en devoir d'en créer une. Nous avons oublié, comme tant d'autres choses, les connaissances qui rendirent possible cette création. Les savants de l'Empire avaient dompté toutes les forces de la nature, percé tous les secrets du temps et de l'espace. De même, notre esprit est le produit second d'un arrangement infiniment complexe des cellules du cerveau dont les composants ne seraient point de la matière, mais des modèles gravés dans l'espace même. Un tel cerveau, si l'on peut ainsi l'appeler, utiliserait l'électricité, ou d'autres forces encore, pour fonctionner, et il serait complètement libéré de la tyrannie de la matière. Il réagirait à une vitesse infiniment plus grande qu'avec une intelligence organique ; il vivrait aussi longtemps qu'un erg d'énergie subsisterait dans l'Univers, et on ne pourrait voir à ses pouvoirs nulle limite. Une fois créé, en lui se développeraient certaines virtualités que ne pouvaient prévoir ses créateurs eux-mêmes.

« En grande partie, à la suite de l'expérience acquise au cours de sa propre régénération, l'homme tenta de créer de tels êtres. C'était le plus grand défi jamais lancé à l'intelligence dans l'Univers, et après des siècles de discussion il fut relevé. Toutes les races de la Galaxie s'unirent pour réaliser ce dessein.

« Plus d'un million d'années devaient séparer ce rêve de la réalité. Des civilisations naîtraient et disparaîtraient et, à maintes et maintes reprises, les mondes échoueraient dans leur tâche millénaire, mais

l'objectif n'en serait jamais oublié. Un jour, nous connaîtrons l'histoire détaillée de cet effort immense, le plus longtemps soutenu de toute l'histoire. Aujourd'hui, nous savons seulement qu'il s'acheva par un désastre où s'anéantit presque la Galaxie.

« Dans cette période, l'esprit de Vanamonde refuse de pénétrer. Il existe un court laps de temps qui lui est fermé ; mais uniquement, croyons-nous, par ses propres craintes. Au début, nous voyons l'Empire au sommet de sa gloire, dans l'attente du succès imminent. À la fin, quelques milliers d'années plus tard seulement, l'Empire est détruit et les étoiles elles-mêmes ont pâli, comme drainées de leur puissance. Sur la Galaxie, un voile de terreur s'étend, terreur à laquelle s'attache un nom : l'Esprit fou.

« Ce qui dut se passer durant cette courte période n'est pas difficile à deviner. L'esprit pur avait été créé, mais il était ou fou ou, comme il semble plus probable d'après d'autres sources, implacablement hostile à la matière. Pendant des siècles, il ravagea l'Univers, jusqu'à ce qu'il fût maîtrisé par des forces que nous ne pouvons deviner. Quelle que fût l'arme employée par l'Empire en cette extrémité, elle dévora les étoiles ; du souvenir de ce conflit sont nées certaines des légendes sur les Envahisseurs, mais pas toutes. J'en dirai davantage là-dessus dans un moment.

« L'Esprit fou ne pouvait être détruit, car il était immortel. Il fut chassé jusqu'aux frontières de la Galaxie, et là, emprisonné d'une façon que nous ne comprenons pas. Sa prison fut une étrange étoile artificielle qu'on appelait le Soleil noir, et c'est là qu'il est resté jusqu'à ce jour. Lorsque mourra le Soleil noir, l'Esprit sera libre de nouveau. À quelle distance dans l'avenir se place cet instant, il est impossible de le dire. »

Callitrax cessa de parler, comme perdu dans ses propres méditations, totalement inconscient des regards du monde entier fixés sur lui. Durant ce long silence, Alvin jeta un coup d'œil sur la foule qui se pressait autour de lui, cherchant à lire les pensées des gens au moment où ils avaient la révélation de tels faits, et de cette menace inconnue qui devait maintenant remplacer le mythe des Envahisseurs. Pour la plupart, les visages de ses concitoyens étaient figés dans l'incrédulité ; ils luttaient encore pour rejeter leur faux passé, et ne pouvaient encore accepter la réalité bien plus étrange qui l'avait supplanté.

Callitrax se remit à parler d'une voix calme, plus sourde, pour décrire les derniers jours de l'Empire. C'était l'âge — Alvin le comprit au fur et à mesure que les tableaux lui en étaient présentés — où le jeune homme aurait aimé vivre. L'esprit d'aventure et un courage superbe et indomptable existaient alors : le courage qui peut arracher la victoire au sein même du désastre.

Quoique la Galaxie eût été ravagée par l'Esprit fou, les ressources de l'Empire étaient encore considérables, son moral intact. Avec un courage dont nous ne pouvons que nous émerveiller, la grande expérience fut reprise, et une enquête menée sur l'erreur qui avait provoqué la catastrophe. Nombreux furent alors ceux qui s'opposèrent à cette tentative et prédirent d'autres désastres, mais ils ne furent pas écoutés. Le projet fut relancé et, grâce à la connaissance si chèrement acquise, cette fois, il fut couronné de succès.

La nouvelle race créée avait un potentiel d'intelligence qui ne pouvait même pas s'évaluer. Mais elle était tout à fait *enfant* ; nous ne savons pas si ses créateurs l'avaient prévu, mais il semble vraisemblable qu'ils tenaient la chose pour inévitable. Des millions d'années seraient nécessaires pour que la créature atteignît sa maturité, et on ne pouvait rien faire pour hâter ce processus. Vanamonde fut le premier de ces esprits ; il doit en exister d'autres dans la Galaxie, mais nous croyons qu'on en créa très peu, car Vanamonde n'a jamais rencontré aucun de ses semblables.

La création de pures *psychés* fut la plus grande réalisation de la civilisation galactique ; l'homme y joua une part importante, peut-être prépondérante. « Je n'ai fait aucune allusion à la terre elle-même, car son histoire n'est qu'un fil ténu dans une gigantesque tapisserie. Comme ses esprits les plus aventureux l'ont toujours quittée, notre planète est inévitablement devenue hautement conservatrice, et à la fin, elle s'est opposée aux savants qui avaient créé Vanamonde. Elle n'a certainement joué aucun rôle au dernier acte.

« La tâche de l'Empire était maintenant terminée ; les hommes de cet âge considèrent les étoiles qu'ils avaient ravagées, à l'heure de leur péril mortel, et ils prirent leur décision. Ils laisseraient l'Univers à Vanamonde.

« Il y a là un mystère — un mystère que nous ne pourrons peut-être jamais résoudre, car Vanamonde ne peut nous y aider. Tout ce que nous savons, c'est que l'Empire entra en contact avec « quelque chose » de très étrange et de très vaste, très loin sur la courbure du cosmos, à l'autre extrémité de l'espace. Ce que c'était, nous ne pouvons le deviner, mais son appel dût être infiniment pressant, infiniment prometteur. Dans un court espace de temps, nos ancêtres et les races amies partirent pour un voyage que nous ne pouvons suivre. Les pensées de Vanamonde semblent s'arrêter aux frontières de la Galaxie, mais dans son esprit nous avons observé les débuts de cette grande et mystérieuse aventure. Voici l'image que nous avons reconstruite — vous allez maintenant jeter les yeux à plus d'un milliard d'années dans le passé :

Spectre pâle de sa gloire passée, la roue de la Galaxie pivotait lentement, suspendue dans le néant. Sur toute son étendue s'ouvraient les

grandes failles de vide creusées par l'Esprit fou — blessures qu'au long des âges combleraient les étoiles errantes. Mais elles ne restaureraient jamais la splendeur disparue.

L'homme était sur le point de quitter son Univers, comme jadis il avait quitté son monde. Et pas seulement l'Homme, mais les milliers d'autres races qui avaient travaillé avec lui à bâtir l'Empire. Ils s'étaient tous rassemblés là, aux frontières de la Galaxie, séparés par toute son épaisseur du but qu'ils n'atteindraient pas avant des siècles.

Ils avaient réuni une flotte qui confondait l'imagination. Leurs vaisseaux amiraux étaient des soleils, les plus petits des planètes. Un amas globulaire au complet, avec tous ses systèmes solaires et ses mondes grouillants, était prêt à se lancer à travers l'infini.

La longue ligne de feu fonça au travers du cœur de l'Univers, bondissant d'étoile en étoile. En un moment, un millier de soleils moururent, nourrissant de leur énergie la forme monstrueuse qui avait chargé au long de l'axe de la Galaxie, et qui s'éloignait à présent dans l'abîme…

« Ainsi l'Empire quitta-t-il notre Univers pour chercher ailleurs sa destinée. Lorsque ses héritiers, les purs esprits, auront atteint leur pleine maturité, il reviendra peut-être. Mais ce jour doit encore être très lointain.

« Ce sont là, d'une façon très brève et très superficielle, les grandes lignes de la civilisation galactique. Notre histoire à nous, qui nous semble si importante, n'est pas davantage qu'un épilogue tardif et insignifiant, si complexe cependant que nous avons été incapables d'en démêler les détails. Il semble qu'un grand nombre de races, parmi les plus anciennes et les moins aventureuses, aient refusé de quitter leur monde ; nos ancêtres directs en faisaient partie. La plupart de ces races tombèrent en décadence et sont maintenant éteintes ; certaines survivent peut-être cependant. Notre monde échappa tout juste au même destin. Durant l'ère de transition, qui dura sans doute des millions d'années, on perdit ou on détruisit délibérément ce que l'on savait du passé. La destruction, chose difficile à concevoir, semble plus probable. Durant des siècles, l'homme sombra dans une barbarie superstitieuse et pourtant scientifique, au cours de laquelle il déforma l'histoire pour se libérer de son sentiment d'impuissance et d'échec. Les légendes relatives à l'Envahisseur sont complètement fausses, bien que la lutte désespérée contre l'Esprit fou ait partiellement contribué à leur naissance. Rien ne ramena nos ancêtres sur terre, si ce n'est la maladie de leur âme.

« Lorsque nous avons découvert cela, un problème particulier nous intrigua, en Lys. La bataille de Shalmirane n'a jamais eu lieu, et cependant Shalmirane a existé et existe encore aujourd'hui. Qui plus est, ce fut l'une des plus grandes forces destructrices qui fut jamais

construite.

« Il nous a fallu quelque temps pour résoudre ce problème mais la réponse, une fois trouvée, se révéla très simple. Il y a fort longtemps, notre Terre avait un satellite géant : la Lune. Quand au cours de la lutte finale entre marées et gravitation, la Lune se mit finalement à tomber, il devint nécessaire de la détruire. Shalmirane fut construite à cet effet, et c'est à partir de sa mise en action que furent tissées les légendes que vous connaissez tous. »

Callitrax sourit un peu tristement à son immense auditoire.

« Il existe dans notre passé de nombreuses légendes de ce genre, en partie exactes et en partie fausses, et d'autres mystères que nous n'avons pas encore résolus. Ce problème, cependant, relève davantage du psychologue que de l'historien. Même les annales tenues par la Calculatrice centrale demeurent sujettes à caution ; elles portent des marques évidentes d'altération dans le lointain passé.

« Sur terre, seules Diaspar et Lys survécurent à la décadence, Diaspar grâce à la perfection de ses machines, et Lys en raison de son isolement partiel et des dons intellectuels peu courants de son peuple. Mais les deux cultures, même après avoir reconquis leur ancien niveau, furent faussées par les craintes et les mythes dont elles avaient hérité.

« Ces craintes ne doivent pas nous hanter plus longtemps. Il n'est pas de mon devoir, en tant qu'historien, de prédire l'avenir, mais seulement d'observer et d'interpréter le passé. La leçon qu'il nous donne est suffisamment claire ; nous avons vécu trop longtemps sans contact avec la réalité, et le temps est maintenant venu de reconstruire nos vies. »

XXV

Jeserac se dirigeait avec un émerveillement silencieux dans les rues d'une Diaspar qu'il n'avait jamais vue. Elles différaient tellement, en vérité, de la ville où il avait vécu toutes ses existences, qu'il ne les aurait pas reconnues. Il savait néanmoins que c'était Diaspar, mais *comment* le savait-il ? Il ne s'attardait pas à le rechercher.

Les rues étaient étroites, les maisons moins hautes, et le Parc avait disparu. Ou plutôt, il n'existait pas encore. C'était Diaspar avant qu'elle eût changé, Diaspar ouverte au monde et à l'univers. Le ciel au-dessus de la cité était bleu, et parsemé de mèches de nuages emmêlées qui roulaient et s'entortillaient lentement dans les vents qui soufflaient à la face de cette terre plus jeune.

Au travers et au-delà des nuages circulaient de plus denses voyageurs célestes. À des kilomètres au-dessus de la ville, traçant aux cieux une dentelle de sillages silencieux, les vaisseaux reliant Diaspar au monde extérieur allaient et venaient affairés. Jeserac regarda un long moment l'énigme et la merveille de ce ciel ouvert et, un instant, la crainte effleura son âme. Il se sentit nu et sans protection, dans la conscience du fait que ce dôme bleu paisible au-dessus de sa tête n'était rien de plus qu'une très mince coquille, au-delà de laquelle s'étendait l'espace, avec tout son mystère et toutes ses menaces.

La crainte n'était pas assez forte pour paralyser sa volonté. Dans un coin de son esprit, Jeserac savait que toute cette expérience était un rêve, et qu'un rêve ne pouvait lui faire de mal. Il voguerait au travers, savourant tout ce que cette illusion lui aurait apporté, jusqu'à ce qu'il s'éveillât une fois de plus dans la cité qu'il connaissait.

Il marchait, au centre de Diaspar, vers le lieu où se trouvait de son temps le Tombeau de Yarlan Zey. Pas de tombeau ici, dans la ville d'autrefois — rien qu'un édifice bas, circulaire, avec de nombreuses portes en ogive. À l'une de ces portes, un homme l'attendait.

Jeserac aurait dû être plongé dans l'étonnement, mais rien ne pouvait le surprendre maintenant. Il lui semblait en quelque sorte, juste et normal de se trouver en face de l'homme qui avait bâti Diaspar.

« Vous me reconnaissez, j'imagine, dit Yarlan Zey.

— Bien sûr ; mille fois j'ai vu votre statue. Vous êtes Yarlan Zey, et voici Diaspar telle qu'elle était un milliard d'années plus tôt. Je sais que je suis en train de rêver, et qu'aucun de nous ne se trouve vraiment ici.

— Alors vous ne devez ressentir aucune inquiétude de ce qui peut arriver. Suivez-moi donc, et rappelez-vous que rien ne peut vous faire de mal, puisque à tout instant vous pouvez, si vous le souhaitez, vous

réveiller dans Diaspar, dans la Diaspar de votre époque. »

Obéissant, Jeserac suivit Yarlan Zey dans l'édifice, l'esprit aussi perméable qu'une éponge et dépourvu de sens critique. Quelque souvenir, ou son écho, le prévint de ce qui allait se produire ensuite et il sut qu'autrefois, il eût reculé d'horreur. Mais maintenant, non seulement il se sentait à l'abri, du fait qu'il savait cette expérience irréelle, mais la présence de Yarlan Zey semblait un talisman contre tout danger éventuel.

Il y avait peu de monde sur les glissoirs qui conduisaient aux profondeurs de l'édifice ; Jeserac et son guide n'eurent point de compagnie, lorsque au bout d'un moment ils se trouvèrent debout auprès du long fuseau aérodynamique qui, Jeserac le savait, pouvait l'emporter loin de la cité en un voyage qui eût jadis ébranlé son esprit. Lorsque son guide lui montra du doigt la porte ouverte, il ne s'arrêta pas plus d'un instant sur le seuil, et passa.

« Vous voyez ? dit Yarlan Zey avec un sourire. Maintenant détendez-vous, et rappelez-vous que vous êtes en sécurité, que rien ne peut vous atteindre. »

Jeserac le crut. Il ressentit seulement un très léger frémissement d'appréhension quand l'entrée du tunnel glissa lentement vers lui, et que la machine à bord de laquelle il voyageait commença à prendre de la vitesse, fonçant à travers les profondeurs de la terre. Il oubliait toutes les craintes concevables, dans son désir extrême de converser avec cette figure quasi légendaire du passé.

« Cela ne vous paraît-il pas étrange, commença Yarlan Zey, que les cieux nous étant ouverts, nous ayons essayé de nous enterrer dans la terre ? C'est le début de la maladie dont vous avez vu l'aboutissement à votre époque. L'humanité cherche à se cacher ; elle a peur de ce qui se trouve dans l'espace, et bientôt elle aura fermé toutes les portes qui mènent à l'Univers.

— Mais j'ai vu des vaisseaux spatiaux dans le ciel de Diaspar, fit Jeserac.

— Vous ne les verrez pas beaucoup plus longtemps. Nous avons perdu contact avec les étoiles, et bientôt, même les planètes seront abandonnées. Il nous aura fallu des millions d'années pour voyager au-dehors, mais quelques siècles seulement pour retourner chez nous. Et dans peu de temps nous aurons abandonné presque toute la Terre.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? » demanda Jeserac.

Il connaissait la réponse, mais se sentait poussé à poser la question.

« Nous avions besoin d'un havre pour nous protéger de deux craintes : la peur de la mort, et la peur de l'espace. Nous étions un peuple de malades et nous ne voulions plus jouer de rôle dans l'Univers ; aussi avons-nous prétendu qu'il n'existait pas. Nous avions

vu le chaos faire rage parmi les astres, et nous aspirions à la paix et à la stabilité. Il fallait donc que Diaspar fût close, afin que rien de nouveau n'y pénétrât jamais.

« Nous avons conçu la ville que vous connaissez, inventé un faux passé pour dissimuler notre couardise. Oh ! nous n'étions pas les premiers à le faire, mais les premiers à le faire tellement à fond. Puis, nous avons remodelé l'esprit de l'homme, le dépouillant de son ambition et de ses plus violentes passions, afin qu'il se satisfît du monde qu'il possédait maintenant.

« Il fallut un millier d'années pour construire la cité et toutes ses machines. À mesure que chacun de nous achevait sa tâche, son esprit était nettoyé de tous ses souvenirs, et une fausse mémoire soigneusement étudiée y était implantée, son identité était emmagasinée dans les circuits à mémoire, jusqu'à ce que le temps fût venu d'y faire appel.

« Ainsi vint le jour où il n'y eut enfin plus un seul homme dans Diaspar : seulement la Calculatrice centrale, fidèles aux instructions que nous y avions insérées et contrôlant les banques à mémoire où nous dormions. Il n'y avait plus personne qui eût un lien quelconque avec le passé — et à ce point précis, l'Histoire commença.

« Alors un à un, dans un ordre déterminé, l'on nous évoqua de dedans les circuits à mémoire et, de nouveau, une chair nous fut donnée. Comme une machine qui vient d'être construite et fonctionne pour la première fois, Diaspar se mit à exécuter les tâches pour lesquelles elle avait été conçue.

« Cependant, certains d'entre nous avaient eu des doutes depuis le début. L'éternité, c'était fort long ; nous reconnaissions les risques courus, à ne laisser aucune issue, à essayer de nous fermer hermétiquement à l'Univers. Mais nous ne pouvions nous opposer aux vœux de notre culture ; nous travaillâmes donc en secret, déterminant les modifications que nous jugions nécessaires.

« Les Uniques furent notre invention. Ils surgiraient à de longs intervalles et, si les circonstances le permettaient, découvriraient si quelque chose d'extérieur à Diaspar méritait l'effort d'une prise de contact. Nous n'avions jamais imaginé qu'il faudrait si longtemps pour que l'un d'eux réussisse, ni que son succès serait si grand. »

Malgré l'engourdissement de ses facultés critiques — caractéristique essentielle du rêve même — Jeserac se demanda de façon fugitive comment Yarlan Zey pouvait parler avec autant d'assurance d'événements qui s'étaient produits un milliard d'années auparavant. C'était extrêmement déroutant… il ne savait plus où, ni à quelle époque, il était.

Le voyage arrivait à son terme ; les parois du tunnel ne s'enfuyaient plus à une vitesse aussi vertigineuse. Yarlan Zey se mit à

parler, pressant et péremptoire comme jamais auparavant.

« Le passé est achevé ; nous avons accompli notre mission, pour le mieux ou le pire, et c'en est fini. Lorsque vous avez été créé, Jeserac, on vous a gratifié de cette peur du monde extérieur, de cette contrainte intime de demeurer dans la cité, que vous partagez avec tous dans Diaspar. Vous savez maintenant que cette peur était sans fondement, qu'elle vous a été artificiellement imposée. Moi, Yarlan Zey, qui vous l'ai infligée, je vous libère en cet instant de son emprise. Comprenez-vous ? »

Sur ces derniers mots, la voix de Yarlan Zey se fit de plus en plus forte, jusqu'à paraître retentir dans l'espace tout entier. Le véhicule souterrain à bord duquel Jeserac se mouvait à une si grande vitesse, vacilla et se brouilla autour de lui, comme si son rêve s'achevait. Cependant, au fur et à mesure que s'évanouissait la vision, il pouvait encore entendre cette voix tonnant dans son cerveau :

« Vous n'avez plus peur, Jeserac. *Vous n'avez plus peur.* » Il lutta pour reprendre conscience, comme un plongeur remonte vers la surface de la mer. Yarlan Zey avait disparu, mais il y eut un étrange intermède pendant lequel des voix que Jeserac connaissait, mais ne reconnaissait pas, lui parlèrent d'un ton encourageant, et il se sentit soutenu par des mains amies. Alors, rapide aurore, la réalité reparut.

Il ouvrit les yeux et il vit à ses côtés Alvin, Hilvar et Gérane, debout et anxieux. Mais il ne leur accorda aucune attention ; son esprit était trop rempli des merveilles qui s'étalaient maintenant devant lui — le panorama de forêts et de rivières, et le dôme bleu du ciel ouvert.

Il était en Lys ; et il n'avait pas peur.

Personne ne le dérangea, tandis que se gravait à jamais, dans son esprit, cet instant hors du temps. Enfin, lorsqu'il se fut convaincu que tout cela était vraiment la réalité, il se tourna vers ses compagnons.

« Merci, Gérane, dit-il. Je n'aurais jamais cru que vous réussiriez. »

Le psychologue, l'air très satisfait de lui-même, faisait la délicate mise au point d'un petit appareil suspendu dans l'air à ses côtés.

« Vous nous avez donné des instants d'inquiétude, admit-il. Une fois ou deux, vous vous êtes mis à poser des questions auxquelles on ne pouvait faire de réponse logique, et j'ai craint d'être forcé d'interrompre la séquence.

— Supposons que Yarlan Zey ne m'ait pas convaincu. Qu'auriez-vous fait alors ?

— Nous vous aurions gardé inconscient, puis ramené à Diaspar où vous vous seriez éveillé normalement, sans plus jamais savoir que vous aviez été en Lys.

— Et cette image de Yarlan Zey que vous avez introduite dans

mon esprit… Dans ce qu'il a dit, quelle est la part de vérité ?

— La plus grande, je crois. Je tenais bien davantage à ce que ma courte saga soit convaincante, qu'historiquement exacte, mais Callitrax l'a étudiée et il n'a pu trouver aucune erreur. Elle est certainement compatible avec tout ce que nous savons de Yarlan Zey et des origines de Diaspar.

— Nous pouvons donc maintenant ouvrir véritablement la ville, déclara Alvin. Cela prendra peut-être beaucoup de temps, mais il nous sera éventuellement possible de neutraliser cette peur, afin que ceux qui le désirent puissent quitter Diaspar.

— Cela prendra *sûrement* beaucoup de temps, reprit sèchement Gérane. Et n'oubliez pas que Lys est à peine assez vaste pour recevoir des millions d'habitants supplémentaires, si tous vos compatriotes décidaient de venir ici. Je ne crois pas que cela se produise, mais c'est possible.

— Ce problème trouvera de lui-même sa solution, répondit Alvin. Lys est peut-être un petit pays, mais le monde est grand. Pourquoi l'abandonnerions-nous tout entier au désert ?

— Ainsi tu rêves encore, Alvin ? intervint Jeserac, souriant. J'étais en train de me demander ce que tu pouvais faire… »

Alvin ne répondit pas ; c'était là une question de plus en plus pressante pour son esprit, au cours des dernières semaines. Il demeura perdu dans ses pensées, replié sur lui-même, derrière les autres qui descendaient la colline en direction d'Airlee. Les siècles qui lui restaient à vivre ne seraient-ils qu'un long ré-enlisement ?

La réponse était entre ses mains. Il s'était acquitté de son destin ; maintenant, peut-être, il pouvait commencer de vivre.

XXVI

Il y a une mélancolie particulière dans l'accomplissement, dans le fait de savoir qu'un but longuement visé a enfin été atteint, et que la vie doit maintenant s'apprêter à de nouveaux desseins. Cette mélancolie, Alvin la connut tandis qu'il errait solitaire dans les forêts et les prairies de Lys. Même Hilvar ne l'accompagnait pas, car il arrive parfois qu'un homme ait besoin d'être à l'écart, serait-ce de ses meilleurs amis.

Il n'errait pas sans but, bien qu'il ne sût jamais quel village serait sa prochaine étape. Il ne cherchait aucun lieu en particulier, mais un état d'esprit, une influence — en fait, un mode de vie. Diaspar n'avait plus besoin de lui à présent ; les ferments qu'il y avait introduits se développaient rapidement, et il ne pouvait rien faire pour accélérer ou retarder ces changements.

Mais cette campagne paisible allait se transformer, elle aussi. Fréquemment, Alvin se demandait s'il ne s'était pas trompé dans sa quête effrénée de l'assouvissement de sa curiosité, en rouvrant l'antique voie entre les deux cultures. Cependant, il valait sûrement mieux que Lys sut qu'elle aussi, comme Diaspar, avait été en partie fondée sur des mensonges et des craintes.

Parfois, il s'interrogeait : quelle forme prendrait la nouvelle société ? Il pensait que Diaspar devrait s'évader de la prison des banques à mémoire et restaurer ainsi le cycle de la vie et de la mort. Hilvar, Alvin le savait, était convaincu que cela pouvait se faire, bien que ses suggestions fussent trop techniques pour qu'Alvin pût bien les saisir. Peut-être viendrait de nouveau le temps où l'amour ne serait plus totalement stérile, à Diaspar.

Était-ce cela, se demandait Alvin, qui lui avait toujours manqué dans Diaspar, était-ce cela qu'il avait vainement cherché ? Il savait maintenant que lorsque la puissance, l'ambition et la curiosité étaient satisfaites, restaient encore les aspirations du cœur. Nul n'a vécu vraiment, avant de réaliser cette synthèse de l'amour et du désir dont il n'avait jamais même rêvé, jusqu'à sa venue en Lys.

Sur les planètes des Sept Soleils, il avait marché, premier homme à le faire depuis un milliard d'années. Cependant, cela ne signifiait pas grand-chose pour lui à cette heure ; parfois, il pensait qu'il aurait donné toutes ses réussites pour entendre le cri d'un enfant nouveau-né, et savoir que c'était le sien.

En Lys, il trouverait peut-être, un jour, ce qu'il cherchait ; il y avait une chaleur et une compréhension chez ce peuple qui, Alvin s'en rendait maintenant compte, manquaient à Diaspar. Mais avant de se reposer, avant de trouver la paix, il avait encore une décision à

prendre.

Entre ses mains était venue la puissance et cette puissance, il la possédait encore. C'était là une responsabilité qu'il avait jadis cherchée et acceptée avec empressement, mais aujourd'hui, il savait qu'il ne connaîtrait pas de paix tant qu'elle resterait sienne. La rejeter serait néanmoins trahir un espoir…

Il se trouvait dans un village aux étroits canaux, au bord d'un grand lac, lorsqu'il prit sa décision. Les maisons colorées, apparemment à l'ancre sur les petites vagues, formaient un spectacle d'une beauté presque irréelle. Vie, chaleur et bien-être étaient là : tout ce qui lui avait manqué parmi la grandeur désolée des Sept Soleils.

Un jour, l'humanité serait de nouveau prête pour l'espace. Quel nouveau chapitre l'homme écrirait-il alors parmi les astres, Alvin l'ignorait. Ce ne serait pas son affaire ; son avenir était sur terre.

Mais il accomplirait un vol encore avant de renoncer aux étoiles.

Lorsque Alvin vérifia l'accélération du vaisseau qui s'élevait, la cité était trop lointaine pour qu'on y reconnût l'œuvre de l'homme, et la courbure de la planète se voyait déjà. Bientôt ses compagnons et lui purent distinguer la ligne du crépuscule, à des milliers de kilomètres de là, dans sa marche sans répit à travers le désert. Au-dessus et alentour, il y avait des étoiles, non sans éclat malgré toute la splendeur perdue. Hilvar et Jeserac gardaient le silence, devinant, sans en être sûrs, pourquoi Alvin effectuait ce vol, et pourquoi il leur avait demandé de l'accompagner. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de parler, tandis que se déroulait sous eux ce panorama désolé. Son vide les oppressait tous les deux, et Jeserac éprouva soudain une rage méprisante contre ces hommes du passé, qui avaient laissé mourir la beauté de la Terre par leur seule indifférence.

Il espérait qu'Alvin voyait juste en rêvant que tout cela pouvait changer. La force et la connaissance existaient encore ; il n'y fallait que la volonté de remonter les siècles, et de refaire la houle, les Océans. L'eau était toujours là, au plus profond des caches de la Terre ; où s'il le fallait, des usines de transmutation pouvaient se construire à cette fin.

Il y avait tant à faire, dans les années à venir. Jeserac savait qu'il se trouvait entre deux ères ; autour de lui, il sentait s'accélérer de nouveau le pouls de l'espèce humaine. Il y aurait de grands problèmes à affronter, mais Diaspar leur ferait face. Retracer la carte du passé demanderait des siècles, mais lorsque c'en serait fini, l'homme aurait reconquis presque tout ce qu'il avait perdu.

Pourrait-il vraiment tout reconquérir ? Jeserac se le demandait. Il était difficile de croire que la Galaxie serait reconquise et, même si cela se faisait, à quoi bon ?

Alvin interrompit la rêverie du vieillard et Jeserac se détourna de

l'écran.

« Je voulais que vous voyiez ceci, dit Alvin calmement. Peut-être n'en aurez-vous jamais plus l'occasion.

— Tu ne quittes pas la Terre ?

— Non. Je n'attends plus rien de l'espace. Même si d'autres civilisations survivent dans la Galaxie, je doute qu'elles méritent la peine de les découvrir. Il y a tant à faire, ici ; je sais maintenant que c'est là mon pays, et je ne le quitterai plus jamais. »

Alvin contemplait les vastes déserts, mais ses yeux voyaient à leur place les eaux qui les recouvriraient dans un millier d'années. L'homme avait redécouvert son monde, et il le rendrait beau pour le temps qu'il y serait. Et après cela…

« Nous ne sommes pas prêts à aller aux étoiles, et bien du temps passera avant que nous puissions relever de nouveau leur défi. Je me suis demandé ce que je devais faire de ce vaisseau ; s'il reste là sur terre, je serai toujours tenté de m'en servir, et je ne connaîtrai jamais la paix de l'esprit. Néanmoins, je ne peux le détruire ; j'ai le sentiment qu'il m'a été confié, et que je dois en user au bénéfice du monde. Aussi voici ce que j'ai décidé : je vais l'envoyer, au-delà de la Galaxie avec le robot pour pilote, découvrir ce qui est arrivé à nos ancêtres, et si possible, ce qu'ils partirent chercher en abandonnant notre Univers. Ce devait être une chose merveilleuse, puisqu'ils ont tout quitté pour elle.

« Le robot ne se fatiguera jamais, si long que soit le voyage. Un jour, nos cousins recevront son message, et ils sauront que nous les attendons ici, sur la Terre. Ils reviendront, et j'espère qu'alors nous serons dignes d'eux, si grands qu'ils soient devenus. »

Alvin se tut, scrutant un avenir qu'il avait modelé, mais qu'il ne verrait peut-être jamais. Tandis que l'homme reconstruirait son monde, ce vaisseau traverserait les ténèbres intergalactiques et, dans des milliers d'années, reviendrait. Peut-être Alvin serait-il toujours là pour le recevoir, sinon, il n'en serait pas moins satisfait.

« Je pense que tu es sage », déclara Jeserac puis, pour la dernière fois, l'écho de l'ancienne peur vint le harceler. « Mais supposons, ajouta-t-il, que le vaisseau entre en contact avec quelque chose que nous ne désirons pas connaître… »

Sa voix s'éteignit en même temps qu'il s'apercevait de l'origine de son anxiété, et il s'adressa à lui-même un sourire sarcastique qui bannissait le dernier fantôme des Envahisseurs.

« Vous oubliez », dit Alvin, le prenant plus au sérieux qu'il ne s'y attendait, « que nous aurons bientôt Vanamonde pour nous aider. Nous ne savons quels sont ses pouvoirs, mais tout le monde en Lys semble les croire virtuellement illimités. N'est-ce pas, Hilvar ? »

Hilvar ne répondit pas tout de suite. Il était exact que Vanamonde

représentait l'autre grande énigme, le point d'interrogation toujours en suspens au-dessus de l'avenir de l'humanité, tant que celle-ci resterait sur terre. D'ores et déjà, il paraissait certain que l'évolution de Vanamonde vers la prise de conscience s'était accélérée au contact des philosophes de Lys. Ceux-ci avaient grand espoir en un avenir de coopération avec ce *suresprit* enfant, et ils croyaient qu'ils pourraient réduire le nombre de millénaires qu'exigerait son développement naturel.

« Je n'en suis pas certain, avoua Hilvar. Je ne crois pas vraiment que nous devions trop attendre de Vanamonde. Nous pouvons l'aider à présent, mais nous ne serons qu'un bref incident dans son existence totale. Je ne pense pas que sa destinée ultime ait rien à voir avec la nôtre. »

Alvin le regarda avec surprise.

« Pourquoi pensez-vous cela ? demanda-t-il.

— Je ne peux l'expliquer, reprit Hilvar. Tout juste un ; intuition. »

Il aurait pu en dire davantage, mais garda le silence. Ces choses-là ne pouvaient se communiquer, et même si Alvin ne riait pas de son rêve, Hilvar ne désirait pas en parler, même avec son ami.

C'était plus qu'un rêve, Hilvar en était sûr, et il en serait à jamais hanté. De quelque façon, cela s'était infiltré dans son esprit à l'instant de cet indescriptible et impartageable contact avec Vanamonde. Vanamonde lui-même savait-il ce que serait sa destinée solitaire ?

Un jour, les forces du Soleil noir se consumeraient, et il laisserait échapper son prisonnier. Alors, au terme de l'Univers, quand le temps lui-même défaillirait jusqu'à s'arrêter, Vanamonde et l'Esprit fou se rencontreraient forcément parmi les cadavres des astres.

Ce conflit baisserait peut-être le rideau sur la Création. Cependant, il ne concernait point l'homme, et celui-ci n'en saurait jamais le dénouement…

« Regardez ! dit Alvin tout à coup. Voici ce que je voulais vous montrer. Comprenez-vous ce que ceci veut dire ? »

Le vaisseau se trouvait maintenant au-dessus du pôle, et sous eux, la planète formait un parfait hémisphère. En regardant du ciel sa ceinture de crépuscule, Jeserac et Hilvar purent voir au même instant le lever et le coucher du Soleil, aux bords opposés du monde. Le symbole était si parfait, si frappant, qu'ils devaient se rappeler cette minute toute leur vie.

Sur cet Univers, la nuit tombait ; les ombres s'allongeaient vers un orient qui ne connaîtrait pas d'autre aurore. Mais partout ailleurs, les étoiles étaient encore jeunes et la lumière du mutin s'attardait ; et sur le chemin qu'il avait autrefois suivi, l'homme, un jour, irait de nouveau.

Londres, Septembre 1954
à bord de l'Himalaya
Sydney, Mars 1955

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
30 MARS 1973 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit. 3822. — N° d'imp. 631. —
Dépôt légal : 2e trimestre 1973.
Imprimé en France